

**ZEITSCHRIFT  
FÜR  
ÄGYPTISCHE SPRACHE  
UND  
ALTERTUMSKUNDE**

**6. Band**

Unveränderter Nachdruck der Originalausgabe 1868

**ZENTRAL-ANTIQUARIAT  
DER DEUTSCHEN DEMOKRATISCHEN REPUBLIK  
LEIPZIG 1967**



913.3205  
237  
v.6

# ZEITSCHRIFT

FÜR

# ÄGYPTISCHE SPRACHE

UND

# ALTERTHUMSKUNDE

HERAUSGEGEBEN

VON

C. R. LEPSIUS

ZU BERLIN

UNTER MITWIRKUNG VON H. BRUGSCH ZU GÖTTINGEN

SECHSTER JAHRGANG  
1868



LEIPZIG

J. C. HINRICH'S'SCHE BUCHHANDLUNG



# Inhalt.

Seite.

Sur un Ostracon du Musée du Louvre. Lettre à Monsieur le Docteur Lepsius. (Mit einer lithogr. Beilage.) Par J. de Horrack . . . . .	1
Interrogative particle $\pi\pi$ , by C. W. Goodwin . . . . .	6
A rebus for the word $\chi$ esteb, by C. W. Goodwin . . . . .	7
Miscellanea III., by P. Le Page Renouf . . . . .	7
Varia, by S. Birch . . . . .	9. 110
Ueber die phonetischen Indicatoren, von H. Brugsch . . . . .	15
Sur la valeur phonétique de quelques signes hiéroglyphiques, par W. Pleyte . . . . .	17
Der Dreizack, von H. Brugsch . . . . .	18
On an Egyptian text in Greek characters, by C. W. Goodwin . . . . .	24
On an inscription of Takelut II., by C. W. Goodwin . . . . .	25
Eine Mondfinsternis, von H. Brugsch . . . . .	29
Das Sothisdatum im Dekret von Kanopus, von R. Lepsius . . . . .	36
Egyptian expressions of Value, by S. Birch . . . . .	37
On the name of a king of the Rabu (Libyans), by C. W. Goodwin . . . . .	39
Adversaria, by C. W. Goodwin . . . . .	39
Zur Verständigung, von Fr. J. Lauth . . . . .	41
Miscellanea IV., by P. Le Page Renouf . . . . .	45
Lettre à M. le Dr. Lepsius sur l'Inscription de Takellothis II., par F. Chabas . . . . .	49
The Chapter of the Pillow, by S. Birch . . . . .	52
Auszug aus einer coptisch-arabischen Handschrift in Abun-bēd bei Gondar, v. Th. v. Heuglin	54
The vulture used for the word "man", by C. W. Goodwin . . . . .	57
Varianten zu hotep, von Fr. J. Lauth . . . . .	58
Varia. Aethiopica, by S. Birch . . . . .	61
Coptic and Graeco-Egyptian names, by C. W. Goodwin . . . . .	64
Ueber die Gruppe $\text{Q}_c, \text{Q}_c \bar{u}ar$ , von Joh. Dümichen . . . . .	69
1. Menus — Mallus; 2. Eine Hathor-Astarte-Spur in Assyrien; 3. $\Pi\alpha\mu\lambda\eta\varsigma$ — Min; 4. Der Gott $\text{W}_c \Delta \chi$ eld, von G. Ebers . . . . .	70
Lexikalisches, von H. Brugsch . . . . .	72
Ueber das Verbum $\bar{a}\chi$ „schwören“; über ein ägyptisches Monument zu Salonichi, von H. Brugsch . . . . .	73
To the editor, by D. H. Haigh . . . . .	80
Ueber eine Koptisch-Arabische Handschrift der Kais. Bibl. zu Paris, von Prof. Fleischer	83
Ueber eine zu Pompeji gefundene hieroglyphische Inschrift, von R. Lepsius . . . . .	85
On the word $\text{Q}_c \text{Q}_c$ Ubrau, by C. W. Goodwin . . . . .	89
Drei ägyptische Namen des Brodes, von Fr. J. Lauth . . . . .	91
Egyptian campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal, by George Smith . . . . .	93. 113
Horus sur les Crocodiles, par F. Chabas . . . . .	99
On the Egyptian Numerals, by C. W. Goodwin . . . . .	106

---

Geometric Papyrus, by S. Birch . . . . .	108
Ueber die vier Elemente in altägyptischen Inschriften, von H. Brugsch . . . . .	122
Nachtrag zu dem vorstehenden Artikel, von R. Lepsius . . . . .	127
Lettre à M. Lepsius sur les fragmens écrits au verso du Papyrus Sallier No.4, par le Vte E. de Rougé . . . . .	129
Horus sur les Crocodiles, par P. Pierret (avec une pl. lithogr.) . . . . .	135
Lettre à M. Lepsius sur un décan du ciel égyptien, par A. Romieu (1 <sup>er</sup> article) . . . . .	136
<b>Erschienene Schriften</b> . . . . .	24. 36. 60. 84. 112. 148
<b>Nachrichten und Notizen</b> . . . . .	12. 24
<b>Hieroglyphisches Glossar</b> . . . . .	146

---

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**Januar**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

### Inhalt.

Sur un Ostracon du Musée du Louvre, par J. de Horrack. (Mit lithogr. Beilage.) — Interrogative particle ~~πτ~~ ~~η~~, by C. W. Goodwin. — A rebus for the word *yesteb*, by C. W. Goodwin. — Miscellanea III., by P. Le Page Renouf. — Varia, by S. Birch. — Notizen von J. Lieblein und G. Ebers. — Berichtigungen.

### Sur un Ostracon du Musée du Louvre.

Lettre à Monsieur le Docteur Lepsius.

(Mit einer lithogr. Beilage.)

Monsieur,

Dans son remarquable ouvrage „Voyage d'un Egyptien etc.“ Monsieur Chabas a reproduit le texte hiératique que porte un fragment de pierre de la collection Caillaud, texte que le savant égyptologue a reconnu de correspondre à une partie de la cinquième et de la sixième section du papyrus Anastasi I.

Je puis aujourd'hui signaler l'existence d'un monument du même ordre que possède le Musée égyptien du Louvre. C'est un fragment de vase de terre cuite couvert d'une magnifique inscription hiératique du beau type de l'époque de la dix-neuvième dynastie. De même que le fragment de pierre de la collection Caillaud, le tesson du Louvre reproduit le texte du papyrus Anastasi I à partir de la page 8, lig<sup>e</sup>. 3 à la page 9, lig<sup>e</sup>. 2. La rédaction en est presque identique à celle du fragment de pierre dont elle facilite la lecture.

Je m'empresse, Monsieur, de vous envoyer un facsimilé de cet intéressant document, pensant qu'il vous sera agréable de le porter à la connaissance des égyptologues dans les colonnes de votre estimable journal. J'y joins une traduction, suivie d'une courte analyse et de quelques remarques nécessaires pour la justifier.

Dans son étude sommaire sur le contenu des premiers quatorze chapitres du papyrus Anastasi I, Monsieur Chabas a donné la substance de ces mêmes sections qui se trouvent reproduites sur l'ostracon du Louvre (cf. Voyage etc. p. 29). Je réfère le lecteur à ce savant travail et je passe immédiatement à la traduction de notre texte. Il présente quelques difficultés que je n'ai peut-être pas résolues d'une manière tout-à-fait satisfaisante et sur lesquelles pourra s'exercer l'expérience de mes collègues et surtout de l'éminent égyptologue de Chalon, dont les bienveillants conseils m'ont été d'une grande utilité.

Voici ce que je lis sur l'ostracon :

„Le dieu Thoth est comme un bouclier derrière moi. Tout ce que tu me dis, c'est „comme tu parlais à un ennemi quelconque. Je serai enterré à Abydos dans la tombe „de mon père, [car] je suis vraiment un citoyen du district de Ma-ti. Je serai en-

„seveli par mes parents dans la montagne de Ta-ser. Comment verras-tu l'indignation „de mon coeur? Oh, supporte-moi! Par qui ai-je été dénoncé pour des propos mé- „chants? Je t'ai fait des rapports plaisants. On s'égaie en écoutant cela comme un „amusement.

„Tu me dis encore: bras rompu! sans courage! sois actif comme un scribe. Tu dis: „il ne sait rien, il ne sait rien. Ce que j'ai fait un instant auprès de toi pour t'adoucir „c'est à savoir: j'ai été son domestique; l'autre, il m'a tourmenté.

„Les ordres du Seigneur au nom victorieux sont dominants; sa loi est très-immuable „comme celle de Thoth. Moi, je suis un soutien de famille.

„Au mois de Phamenoth, jour 29<sup>e</sup>.“

Le sujet général de l'ensemble du papyrus a été parfaitement reconnu par Monsieur Chabas (cf. Voyage p. 40). L'écrivain se défend sans cesse contre les accusations de son supérieur qui lui conteste, en divers passages, la légitimité de ses titres et même, à ce qu'il paraît, sa qualité de citoyen. Dans notre document le scribe fait allusion à ces reproches, en se justifiant en même temps de certains propos malveillants qu'il est accusé d'avoir glissé dans ses écrits sur le compte de son supérieur. Peut-être même ne s'agit-il que de l'interprétation offensante que le maître aurait faite de quelques expressions un peu vives dans les lettres de son subordonné.

Le texte commence par la phrase:



Ce préambule n'exige aucune explication.

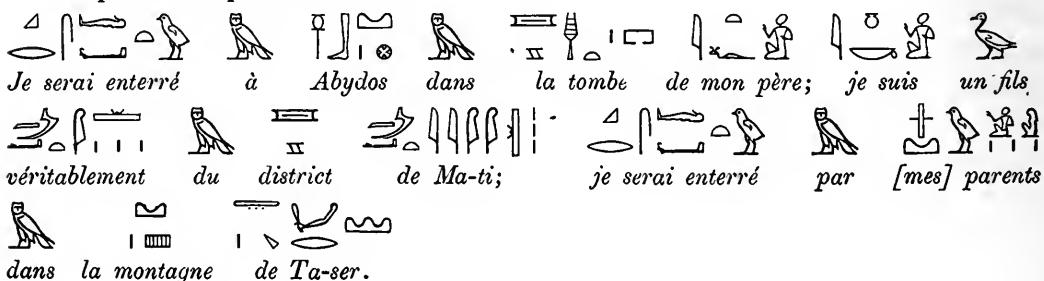
Nous lisons ensuite:



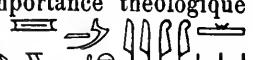
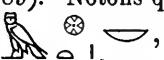
On remarquera que le papyrus a le mot tout, après le groupe tout, ce qui rend le sens plus clair. Ce groupe, que les deux ostraca rendent par la forme tout, signifie tout simplement *sortir*, mais jamais *proferre*, *annuntiare*, *parler*, pas plus que le mot français *sortir* n'a cette acceptation dans la phrase: „tout ce qui sort de ta bouche“. Le sens du passage qui nous occupe serait donc: „tout ce que tu me dis, c'est comme tu parlais „à un ennemi quelconque“. Evidemment l'écrivain se plaint de l'hostilité de son supérieur.

Ici le papyrus intercale un paragraphe, en parti endommagé, qui signifie à peu près: „Par la Majesté de Ptah, Seigneur des Vérités . . . . j'ai agi selon tes paroles; elles „tendent (littéralement: *les conduisant*, à ce réaliser“. La formule par laquelle commence cette phrase, a été signalée et expliquée par M. Chabas (cf. Voyage p. 93).

Je passe à la phrase suivante:



L'écrivain, après avoir soutenu qu'il est vraiment un fils, c'est-à-dire, un citoyen du district de *Ma-ti*, prétend avoir droit à un bon enterrement dans la tombe de son père, et espère qu'il sera enseveli par ses parents dans la montagne de Ta-ser. C'est ce droit que son supérieur paraît avoir refusé de reconnaître.

Le groupe  *mer*, désignait une des subdivisions des noms de l'Egypte. *Ma-ti* était le *mer* du quatrième nome de la Haute-Egypte et avait une importance théologique particulière (cf. Brugsch, Géo. I p. 189). Notons que l'expression  est remplacée dans le papyrus par             *de ville toute*, c'est-à-dire, *de la ville entière, de toute la ville*. L'écrivain a sans doute voulu affirmer ici sa nationalité. Quant au groupe  traduit par *concitoyens* par Mr. Chabas, (Voyage p. 41) et par *compagnons, amis* par M. Brugsch (Dict. p. 80) je crois qu'on doit le rendre ici par *parents*, mais je n'ai aucune preuve de l'interprétation que je propose.

Le paragraphe qui suit, consiste en deux phrases que l'ostracon sépare tandis que le papyrus les lie. J'en reproduis les deux versions en commençant par celle de l'ostracon.

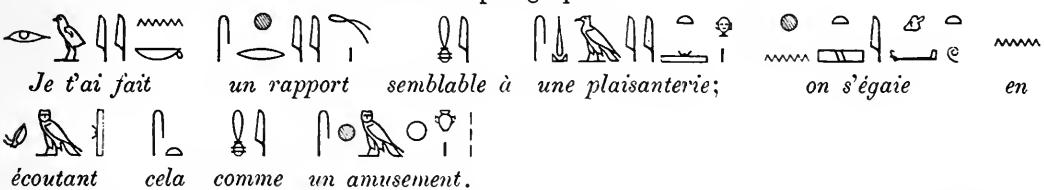
On y lit:



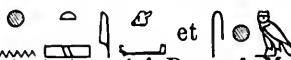
Le scribe ayant exprimé son dégoût, sa répugnance pour les critiques dont il est l'objet, s'inquiète de ce qu'en pensera son maître. „Comment verras-tu, lui dit-il, l'indignation „de mon coeur? Oh, supporte-moi. Par qui ai-je été dénoncé pour des propos méchants?“

Le sens du premier membre de phrase a pu être parfaitement déterminé grâce à notre connaissance de la locution  *comment, de quelle manière* signalée par M. Chabas (cf. Voyage p. 300). Au groupe  qui suit, le papyrus substitue celui de . L'un et l'autre signifient *porter, supporter*. Suivant M. Brugsch (Dict. p. 308) on trouve aussi comme variante le verbe  qui a le même sens. Un peu plus loin se présente la locution  qui a été expliquée par M. Chabas (cf. Mélanges I p. 86 et Voyage p. 77), la découverte de cette importante expression interrogative étant due à M. Goodwin. D'après la ponctuation des deux ostraca la phrase se termine au mot .

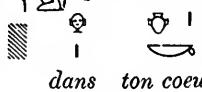
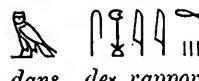
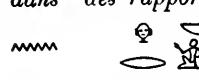
Ici commence la seconde moitié du paragraphe:



On trouve ici un groupe qui n'a pas encore été signalé. C'est le mot   composé de  et de , la face humaine. Les passages dans lesquels ce mot se rencontre sont loin d'être clairs. Je crois qu'il se rapporte à une expression de la physionomie, peut-être *raillerie, moquerie*. En attendant mieux, on peut le comparer au copte *COZ insanus*. Notre écrivain se défend d'avoir écrit sérieusement les phrases offensantes que son maître lui a reprochées.

Suivent les mots  et  qui expriment tous les deux l'idée de *réjouir, réjouissance, récréation.* (cf. Brugsch Mon. pl. III lig. 14, Anastasi I p. 46, 4 pour le premier groupe, et de Rougé Premières dyn. p. 90, Chabas Voyage No. 709 pour le dernier.)

Voici maintenant la version du papyrus qui joint ensemble les deux phrases au moyen du pronom relatif  placé devant le verbe 

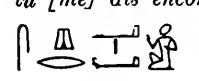
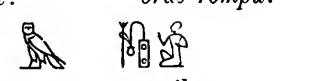
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  
  


Si l'on acceptait le texte pour correct il faudrait traduire ainsi:

„En quoi ton coeur s'indignerait-il? Accepte cela. Par qui ai-je été dénoncé pour „des suggestions malignes que j'aurais faites à toi dans des rapports, semblables à des „plaisanteries devenues amusements pour tout le monde.“

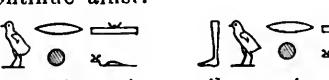
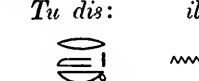
Outre la variante déjà mentionnée de  pour  notre paragraphe offre encore les suivantes:  de l'ostracon pour  du papyrus,  pour  ,  pour  . Le groupe  du papyrus doit être corrigé d'après les ostraca en  ainsi que Mons. Chabas l'a déjà fait observer en signalant le duplicata Caillaud (cf. Voyage p. 31).

Une nouvelle section commence à la fin de la quatrième ligne. Le scribe, accusé par son supérieur de manquer d'énergie, lui répond:

Cette phrase a été traduite ailleurs par M. Chabas qui en a expliqué les principales expressions. Au lieu du groupe  le papyrus offre la variante bien connue .

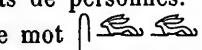
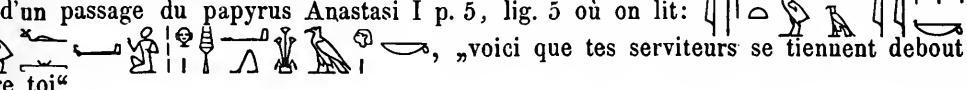
L'écrivain continue ainsi:


La phrase „il ne sait pas, il ne sait pas“ est rendue par le papyrus à la deuxième personne, ce qui donne le même sens. On remarquera que le scribe du texte Caillaud avait également employé le verbe  à la troisième personne, mais s'étant ravisé il a changé le  en  par un gros trait de plume.

Il s'agit ici encore d'une accusation du maître; il traite son disciple d'ignorant après lui avoir reproché sa paresse, son inertie.

A cela le disciple rappelle les efforts qu'il a faits pour se concilier son maître: „j'ai été son domestique“, dit-il, „et l'autre me tourmente“. Tel est du moins le sens apparent de la phrase; le génie de la langue égyptienne s'accommodeait parfaitement de ces changements de personnes.

Le mot  a été rendu par *caresser, cajoler, flatter* par M. Chabas (Voyage No. 656). M. Brugsch (Dict. p. 258) propose le sens de *converser, conversation*, qui ne me semble pas convenir dans les phrases où ce groupe se rencontre. Quant au terme  ou  selon le papyrus, l'idée *serviteur, domestique* paraît ressortir d'un passage du papyrus Anastasi I p. 5, lig. 5 où on lit: , „voici que tes serviteurs se tiennent debout derrière toi“.

La suite présente, sur l'ostracon du Louvre, une particularité très-remarquable dans l'introduction, plusieurs fois répétée, du déterminatif , qui semble attribuer au Roi les titres énumérés par le texte. Dans l'état de détérioration des deux autres manuscrits il était impossible de se rendre compte de cet arrangement, non plus que de la coupe de la phrase après                                                      

*Les ordres du Seigneur au nom victorieux [sont] dominants; ses lois très-immuables, comme Thoth.*

La formule que je traduis *très-immuables* est   sur l'ostracon, et   sur le papyrus. M. Chabas a fait ressortir plusieurs fois la valeur de ces termes et démontré que la jonction de deux qualificatifs est l'expression ordinaire du superlatif en égyptien.

Il semble que l'écrivain critiqué fasse appel à la volonté royale, aux décrets souverains qui lui ont conféré des titres contestés à tort, et qui ne sont pas l'apanage ordinaire des hommes sans courage et sans instruction.

En continuant cet ordre d'idées j'admettais que la phrase suivante:

*Je suis un soutien de famille toute*

se réfère à un titre, à une fonction réellement exercée par l'écrivain en vertu d'un ordre royal. Mais ni le mot    (qui se trouve déjà au papyrus Anastasi I p. 5, lig. 7) ni le mot    (dont on connaît de nombreux exemples) ne nous ont encore livré assez exactement les nuances de leur signification pour qu'il nous soit possible d'arriver au sens exact. La version: „*Je suis un soutien de famille*“ ou „*d'une famille entière*“ n'est qu'une hypothèse que j'abandonne à la sagacité de mes collègues.

Suit une date que je lis „Phamenoth, jour 29<sup>e</sup>“.

Si les résultats de cette courte étude sont de quelque utilité pour la science, il est juste de dire qu'ils sont dus presqu'entièrement aux indications précieuses que j'ai puisées dans les nombreux ouvrages philologiques de M. Chabas, ce savant désintéressé et dévoué aux intérêts de la science, qui se montre toujours disposé à seconder les travaux de ses confrères en égyptologie, en mettant à leur disposition, de la manière la plus libérale et la plus amicale les ressources de ses vastes index. Son beau travail sur le Papyrus Anastasi I, fruit de la collaboration du savant égyptologue de Chalon avec M. Goodwin, notre maître à tous dans la littérature hiératique, a bien certainement rendu à la science un service signalé, et est digne à tout égard de la réputation justement méritée de son auteur.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération

Paris le 40 Decr. 1867.

J. de Horrack.

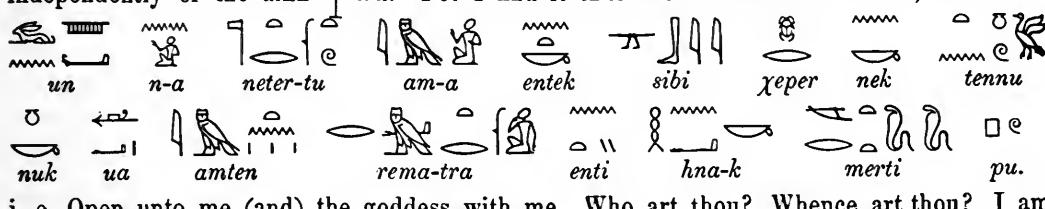
### Interrogative particle .

The Egyptians had a multiplicity of words to express the interrogatives who?, what? &c. — I have already printed out several (Chabas Mélanges 1<sup>re</sup> Série p. 80 and Chabas Voyage d'un Egyptien p. 77) and I have now another to add. — I must first refer to the word  who, what — (discussed Voyage d'un Egyptien p. 77) and have to remark that the full form of this word is  pu-tra. An instance occurs Leid. Pap. I, 344 rev. <sup>10</sup>  pu-tra su mati-k "who is he that is thy equal?" — We thus see the real etymology of . The first syllable  is the demonstrative pronoun to which an interrogative sense is given by the addition of  was the same as  as well as , and possibly 

Another vestige of the expression  is found in Coptic, in the interrogative *ε.ρο*, *ε.ροτε*, quid, cur, quare. The word is used with suffixes thus *ε.ρογ* quid ipse? — *ε.ρωτει* cur vos? *ε.ροκ πλειωτ* quomodo vales, pater mi? — which last expression resembles closely, that in 3 Sallier    who?  *nima*, who? and also  and  *ma-tra* and *nima-tra* who? — The word  that, the, has not I believe been found in an interrogative phrase, but with the addition of 

The very ancient text of the 17th chapter of the Ritual upon the coffin of *Sebak-aa-pen* published by Athanasi (London 1837) furnishes another example of this species of phrase. In the earlier part of the chapter the writer uses  *pu-tra*, he then substitutes

in one case  matra, and finally we find   sibi-tra. Thus in the col. corresponding to L. B. D. 17, 46    sibi-tra pu ma aa. Who is the great cat? — In another place     sibi-tra pu ua em nennu. Who is one of these &c. — Again       sibi-tra pu en Ra mesi em saf. It is clear that  is used exactly like  in  . The full form of the word is  and it appears to have an interrogative force, independently of the affix  . For I find it thus used Todtenbuch c. 122, col. 1.



i. e. Open unto me (and) the goddess with me. Who art thou? Whence art thou? I am one of you. Who is it that is with thee? It is Merti. — In the parallel passage 58, 1:  occurs again but the passage is in a state of confusion from some early corruption.

The word  sibi, may be etymologically connected with  (or  ) su or sui he, it, that, affording an example of a demonstrative pronoun used interrogatively by a slight modification of pronunciation and accent.

Shanghai May 1867.

C. W. Goodwin.

### A rebus for the word *χesteb*.

The metal or substance             *χesbet*, is spelled in a variety of ways. L. B. D. 110, 2 we find             *χesteb*, whilst 140, 11 et al. we have             *χesteb*. The writers of the Ptolemaic inscriptions delighted to find out new and puzzling ways of writing. Thus IV Recueil, Pl. LXXIII, 4           is used in the title, while in the column beneath the common spelling           is found. In the same volume Pl. LXIII, 5           occurs, and in the accompanying column we have   the picture of a man pulling a pig by the tail, which also stands for *χesteb*. M. Brugsch long ago identified this strange group with the word *χesteb*, or *χesbet* (Geographische Inschriften III p. 63, note), but without explaining its origin. — It appears to me to be a ridiculous rebus,  *teb*, is a word well known for a pig, hippopotamus or other large animal. The earliest instance I know is in a monument of the 4th dynasty Lepsius Auswahl pl. VIII, where a hippopotamus is perhaps intended. The Coptic Τεζη animal is derived from it. The well known word         *χesf*, means to oppose, to hinder, to stop, and this word is probably intended by the man holding the pig's tail, so as to stop it, whence the whole group is *χesf-teb*, 'stop-pig'.

C. W. Goodwin.

### Miscellanea III.

by P. Le Page Renouf.

(S. Zeitschr. 1867. p. 96.)

The interesting and most instructive article and text just published by M. Mariette in the last number of the 'Revue Archéologique' oblige me to say a few words on the light thrown by them upon some points which I have discussed.

1. I cannot deny that, at first sight and taken by itself, M. Mariette's text *a* seems directly to contradict my supposition that  great was pronounced *nāa*. Let me however remind my readers that I have produced positive evidence of that value, and that one side of the evidence has to be admitted as well as the other. There is perhaps no real contradiction between them. It is quite certain on one hand that the titles of the goddess Hathor are grouped in alliterative order but it is not the less certain that the alliteration does not simply consist in the identity of the initial letters. The value of  is well known to be *ar*, or *ari* and yet it is placed in the *h* series. Now without wishing to dogmatize on a matter so obscure as yet, I imagine that  and  are put together on account of the peculiar guttural *v* sound which is inherent in all three, and quite irrespectively of an initial *n* sound in . But the Litany of Hathor teaches us something more. It places  in the *n* series thus clearly pointing out two cognate synonymous phonetic forms, just like  and  in Coptic. Now we know that for  the Coptic has two forms  and  (cf. also , ).<sup>1)</sup> It is not impossible that two corresponding forms may have existed in old Egyptian also. In Coptic both  and  correspond to  and though  is the only variant known as yet I should not be surprised at the discovery of a hieroglyphic *nās*.

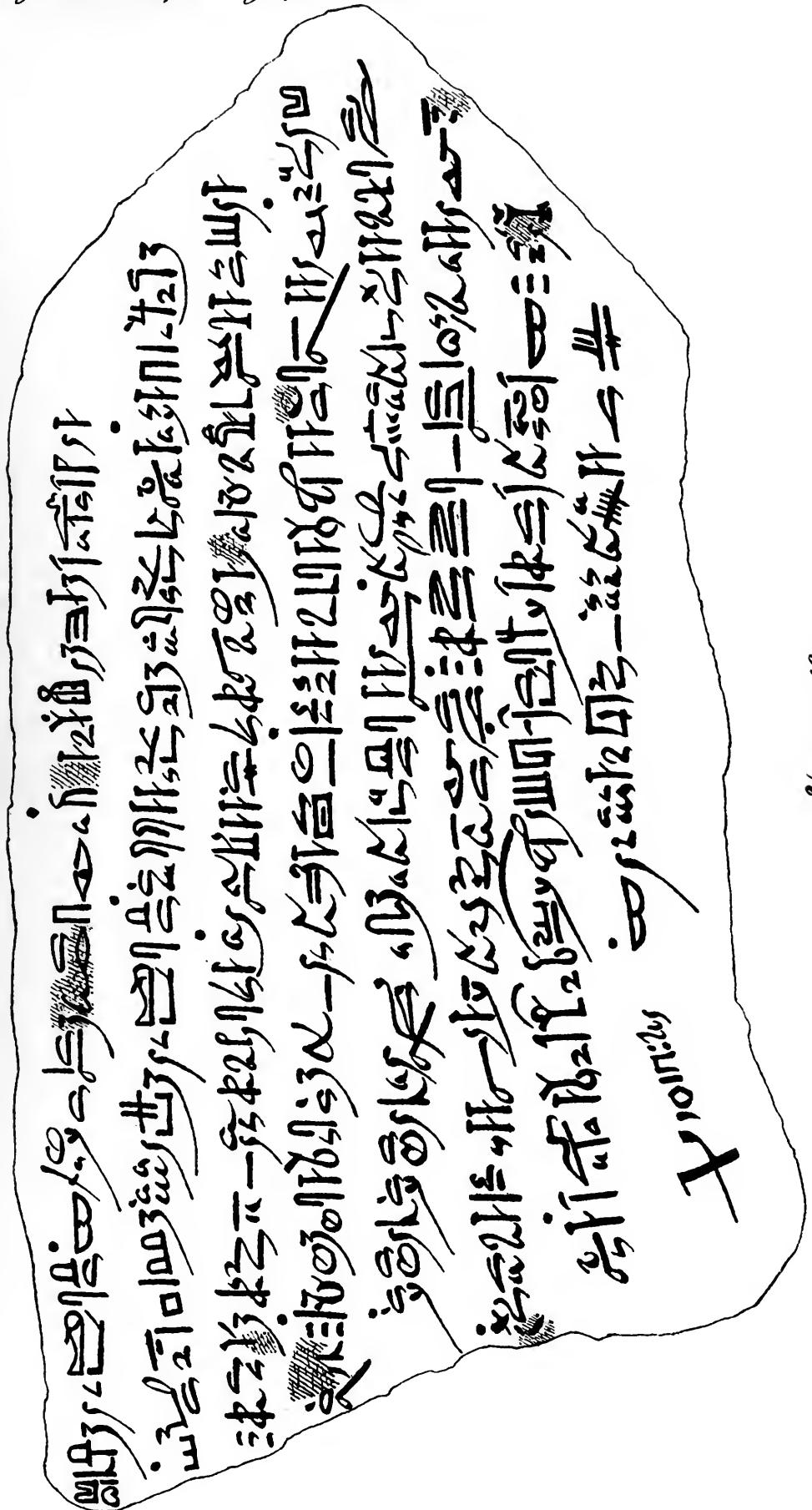
2. I observe  (line 8 of the Litany) in the  series, which confirms one of my favourite ideas. The goddess   , more correctly written with an initial  is placed in the *h* series, but this is common to it with  and . It is so placed because  is *an*.

I have often suspected that  also in certain cases had a vocalic anlaut (e. g. in  = ). This is clearly the case in the group   (line 7).

3. M. Mariette has justly observed that  is placed in the  series on account of the value *ab*, which I believe to be its habitual value when standing by itself. M. Chabas (Inscr. de Rosette p. 81), holds a different view. I differ from my deeply learned friend, first of all, as to the primary sense of . The word undoubtedly signifies *aimer*, *vouloir*, *désirer*, but its first meaning is *fail*, *want*.  is *without fail*. The group is written either without determinative or accompanied by  (Denkm. III, 98) or by  (Todt. 15, 11). From the sense of *fail* it is easy to derive *want*, *desire*, *wish*, *long for*, *love* and perhaps *languish*, *thirst*    . If we begin with *aimer*, or a supposed connection with the Hebrew , it is not so easy to harmonize the different recognized senses of the group. Secondly, if *ab* be not the right value of  when written alone, what is? The value *het* is inadmissible.  and  are proved by direct evidence to be mere variants of  , and I have repeatedly found the first of these forms occurring in texts immediately after ; for instance in the first lines of Chapters 26 or 27 of the Ritual, where  is clearly a different object from  , and where it appears to me as clearly to require a different phonetic value. And it seems impossible to maintain

<sup>1)</sup> Als dies geschrieben wurde, waren die Artikel der HH. Goodwin und Brugsch (Zeitschr. 1867. p. 84 und p. 97) noch nicht zur Kenntnis des H. Renouf gekommen. Aus der jetzt festgestellten Lautung *s̄eps* für  geht hervor, dass in der angezogenen Liste von Dendera die Gruppe  nicht zur vorhergehenden, sondern zur folgenden *s̄*-Reihe zu ziehen ist. L.

<sup>2)</sup> The group     is clearly  *currus* but a very similar group    seems to me connected with the notion of circumcision and with the Coptic .





that when  and  are distinguished from one another the latter signifies the physical organ and the former its *desires*. Perhaps the determinative  accompanying  may not be conclusive as to its physical nature, or such an expression as  , but such a text as Todt. 27 leaves no doubt whatever of it upon my own mind. I persist in thinking that  is the *heart-sack* containing the  or *heart* properly so called.

Ad No. 10 (Zeitschr. 1867. p. 96): Five minutes after I had posted my last letter about the value  for  and , I fell upon the group   Denkm. III, 244. In other texts we have for this   . I have a notion that the object  is not unconnected with  in the name of Seti Menephtah.

## Varia by S. Birch.

   *kaš* to break or destroy in some way, probably a variant of the word given by M. Brugsch Wörterb. p. 277 which occurs in Select Papyri Pl. XCII, l. 11 on a fragment of calcareous stone in the British Museum No. 5637 in hieratic, giving an account of a robbery perpetrated by certain workmen. It says "They went to my house, they stole (*ga*) two large leaves and three others           *au* *kaš paia merhu* "they broke", or "spelt my wax" or 'oil'. The same phrase is also repeated about a material called   *heh*, also a liquid of some kind. *Heh* is also mentioned in Anastasi 4 Select Pap. XCVI, 9 as something edible after honey and probable also a liquid like *merh*.

   *makar*, a bin to hold corn. In the same fragment No. 5637 it is said that the thieves

											
<i>au</i>	<i>un</i>	<i>paia</i>	<i>makar</i>	<i>kar</i>	<i>beti</i>						
they	opened	my	bin	containing	the barley.						

  This word recurs as   with the determinative of a box in Lepsius Denkm. VI, 112. 158; also as a substantive masculine in Anastasi I, Pl. L, l. 6. Chabas voyage d'un Égyptien p. 267 where the passage may be read "Empty the granary loaded with sand which contains the figure of thy lord". This word resembles the numidian *magania* huts or cottages.

               *majkata* a word meaning a 'bottle', probably a Semitic plural form in  . It occurs on the same fragment No. 5637 where the thieves went to the cellar

											
<i>au</i>	<i>athu</i>	<i>hek</i>	<i>majkata</i>	<i>tuau</i>	<i>au-s</i>	<i>(tb)</i>					
they	drew	(of) beer	bottles	five	it was	spilt.					

 *su* appears at the head of sentences as a relative referring to the antecedent sentence as

Ros. M. R. CXIV, 4.											
	<i>ga</i>	<i>pt</i>	<i>f-</i>	<i>su</i>	<i>ma</i>	<i>Mntu</i>					
	taking	bow	his	it is	like	Mentu					

Brugsch Rec. XXVIII, 12.

<i>au</i>	<i>nfr</i>	<i>su</i>	<i>r</i>	<i>pa</i>	<i>hetp</i>

was better it than the peace

Tablet Eg. Gall. Brit. Mus. No. 826.

<i>nn</i>	<i>su</i>	<i>ma</i>	<i>amum</i>	<i>rays</i>	<i>k</i>

not is it like rays thine

Select Papyri Pl. CXI, l. 6.

<i>χr</i>	<i>au</i>	<i>su</i>	<i>ptar</i>	(But how is it?)

but is it what

In all these cases *su* refers to the following sentence and not to any special word in the sentence.

*šni-t* crowds, millions, a number and not confined to men as  
  
*šas*            *na*            *šni-t*            *nt*            *χt*  
crossed           I              millions           of           flames

Papyrus Brit. Mus. No. 9900 Pl. 26, l. 42 in a chapter not in the Ritual. This form may be compared with *šn* 'millions' Lepsius Denkm. IV, 77, d. 7.

*tes* 'a sword' as the determinative is a stone and the word itself means stone probably 'flint' or silex of which swords were sometimes made. It occurs in this form. Pap. Brit. Mus. No. 5500 Pl. 13, l. 19 in a chapter not in the Ritual.

*hbai* 'nails' of the hand occurs in a passage in Pap. Brit. Mus. No. 9900 in a chapter not in the Ritual. It is found in Pl. 33, l. 6.

*kabti* occurs also in the same place in the sense of 'hair' or 'hairiness'. Pap. Brit. Mus. No. 9900 Pl. 33, l. 6.

*strt* 'roots' or 'hair', in the same Pap. Brit. Mus. No. 9900 Pl. 33, l. 6.

*hbi* is found in the same place as 'nails' of the hand. Pap. Brit. Mus. Pl. 33, l. 6.

*suh-ti* the usual word for eggs is here used for the testes. Pap. Brit. Mus. No. 9900 Pl. 33, l. 9.

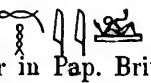
*tesm* 'dog' occurs with the determinative of that animal Pap. Brit. Mus. No. 9900, loco. Lepsius Todt. c. 64, l. 10.

replaces *tui* 'this' feminine pronoun in Papyrus Brit. Mus. No. 9913 in the places Lepsius Todt. c. 149, l. 4. 10 and throughout.

is used for in the word *arut em kamur* 'milk of kamul' or 'kamur' and 'of the streams' in Papyrus Rhind I Brit. Mus.

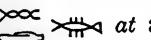
*kiš* applied to the extract or juice of the substance taken, probably

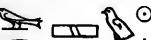
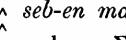
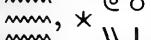
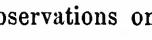
the coptic Σωγ. The *kiš* or decoction of the extract is said to be pure Pap. Rhind Brit. Mus. This papyrus is one purchased after Mr. Rhinds decease and not the published one.

 *mehi* ‘to drown’ occurs with the determinative of a man fallen in the water in Pap. Brit. Mus. No. 9904 loco Lepsius Todt. c. 138, 1. 3.

 *nbt* ‘plait’ with the lock of hair plaited instead of the ordinary one is also found in Pap. Brit. Mus. No. 9904 loco Lepsius Todt. c. 138, 4.

 *χuu* spirits occurs in place of  *χu* in the place Lepsius Todt. c. 92, 6 in Papyrus Brit. Mus. No. 9912. This confirms the phonetic value of *χ* or *s* for .

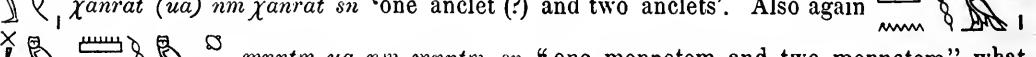
 *at* a kind of fish probably a ‘craw-fish’ or ‘lobster’ in Papyrus No. 9900 Brit. Mus. appears instead of *rami*.

 *uršu* is applied to astronomical ‘observations’ on an inscribed hieratic stone of the British Museum. This stone No. 5635 gives a series of *urš* or ‘observations’ made about a particular star called  *seb-en mau* ‘the Star of the Waters’. This star which is apparently one of the Decans, perhaps *Στεψέ* of the text of Hephaestion in Salmasius Lepsius Chronol. p. 71 is found in the observations recorded in the tomb of Rameses IX, Lepsius Denkm. Abth. III, Bl. 227, b. under the following variants , , , . The observations on this star supposed by some to be the Hyades in the tomb of Rameses IX are given at certain intervals one hour later each night that is mentioned and are not taken for a fixed point in the heavens. The following is the path of the star

Month	day	hour	position	Month	day	hour	position
Phaophi	16—15	12th	heart	Tybi	16th	5th	heart
Athyry	1st	11th	heart	Mechir	1st	3rd	right eye
Athyry	16th	10th	heart	Mechir	16th	—	—
Choiak	1st	9th	left ear	Pharmouthi	1st	2nd	right eye
Choiak	16th	7th	right eye	Pharmouthi	16th	1st	right eye
Tybi	1st	6th	right ear				

The fourth and eighth hour it will be observed in wanting, but the identification of this group ought to enable the projection of the heavens at the time to be reestablished as the stars of the waters are evidently a small group, not like the other constellations divisible into parts. They correspond with the Hyades or Pleiades which first however belong to Taurus. That they had some especial astrological or other value appears from the fact that they were specially observed at the time of the Museum stone No. 5635 which comprises a series of observations from the 5th Phamenoth to the 7th Payni of the 4th or some year composed with 4 of an unknown king, quite a distinct period from that of the star risings of Rameses IX. Each of the ‘observations’ was made by a different astronomer or observer, and are entered or recorded in the following manner                                                                                        

Month	day	observer	Month	day	observer
Phamenoth	5th	Nebnefer	Pashons	23rd	Mes
Phamenoth	6th	Pennub	Payni	5th	Nebsemenmu
Phamenoth	13th	Kan	Payni	16th	Heh
Pharmouthi	7th	Penamen	Payni	21st	Nebnefer
Pharmouthi	9th	Nekhtu	[Epiphi]	4th	Heh
Pharmouthi	13th	Heh 	Epiphi	7th	Panebmau
Pashons	16th	Pennub			

 the correct reading of this is probably *nm*. At all events it corresponds to the Coptic  or  as pointed out by M. Chabas. It occurs several times on an inscribed hieratic stone Brit. Mus. No. 5630 as   *χanrat (ua) nm χanrat sn* ‘one anclet (?) and two anclets’. Also again   *mnntm ua nm mnntm sn* “one mennetem and two mennetem” whatever they are probably some edible or fragrant substance mentioned along with two others  *satsu* and  *kabusa*, the last perhaps  *χαστεκ* ‘carbon’.

### Notizen.

Im Liverpool-Museum findet sich eine ägyptische Sammlung, die ein reicher Juwelier, Mr. Mayor nebst anderen grossen Sammlungen dem Museum geschenkt hat. Ich sah diese ägyptischen Antiquitäten als ich im Sommer in Liverpool war. Unter ihnen fand sich zu meiner Freude der Sarkophag des Hohenpriesters Bak-en-chonsu, dessen interessante und wohlbekannte Stele in München aufbewahrt ist. Ich trage kein Bedenken diesen Sarkophag demselben Bak-en-chonsu zuzuschreiben. Es ist ein grosser unpolirter Granitsarkophag. Auf dem Deckel und in mehreren Streifen auf den beiden Seiten des Sarkophages kommt dieselbe Inschrift vor, die wie gewöhnlich nur den Titel und den Namen enthält. Sie lautet: .

Woher dieser Sarkophag gekommen ist, weiß ich nicht. Vielleicht kann Hr. Mayor in Liverpool uns darüber Auskunft geben.  
**J. Lieblein.**

Die wunderbaren Todtengespräche des Papyrus Mariette (demot. Roman) erinnern mich an eine Stelle im Diogenes Laertius, unter *Eudoxus*, ed. Casaub. VIII, 89. Da heisst es: *Φησὶ δὲ αὐτῷ Ἐγασθέντις ἐν τοῖς πρὸς Βάτωνα, καὶ κυνῶν? διαλόγους συνθείσαι· οἱ δὲ, γεγραφέται μὲν Αἰγυπτίους τῇ αἰτών φωνῇ.* Da hier die Frage aufkommen konnte, ob Eudoxos die „*κυνῶν διαλόγους*“ selbst gemacht oder aus dem Aegyptischen übersetzt habe, musste eine ähnliche ägyptische Schrift existiren. Schon in der edit. Casaub. wird die Richtigkeit der Lesart *κυνῶν* bezweifelt. Es liegt sehr nahe hier *κυνῶν* zu lesen und statt „Hunde“ — „Todten- oder Leichnam-Gespräche“ zu übersetzen. Cynikergespräche konnten nicht für ägyptisch gehalten worden sein. Muss *κυνῶν* gelesen werden, so haben wir vielleicht in unserem demotischen Romane das von Diogenes angeführte Werk des Eudoxos oder doch ein ähnliches.  
**G. Ebers.**

Herr J. Lieblein, Kustos an der Universitätsbibliothek zu Kristiania, ist jetzt eben-dasselbst an die Universität als Docent der Aegyptologie berufen worden.

### Berichtigungen.

In der vorigen Nummer p. 108, 1. 40. 41 ist zu lesen: Jalowicz und „fälschlich 1832 statt 1852“.

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

Februar

Preis jährlich 5 Thlr.

1868.

### Inhalt.

Ueber die phonetischen Indicatoren, von H. Brugsch. — Sur la valeur de quelques signes hiéroglyphiques etc., par W. Pleyte. — Der Dreizack, von H. Brugsch. — On an Egyptian text in Greek characters, by C. W. Goodwin. — Erschienene Schriften. — Literarische Anzeige. — Berichtigung.

### Ueber die phonetischen Indicatoren.

E<sub>s</sub> hat sich durch die zunehmende genauere Prüfung und Kenntniss der hieroglyphischen Gruppen dem Forscher die Beobachtung aufgedrängt, dass einzelne Charaktere der heiligen Schrift polyphoner Natur sind, je nach ihrer besonderen Auffassung. Schon seit mehreren Jahren habe ich diesen Zeichen eine besondere Aufmerksamkeit geschenkt, und habe hierbei, wie ich glaube, das Gesetz entdeckt, welches dieselben durch die Anwesenheit der sogenannten phonetischen Indicatoren einer gewissen Regel unterwirft.

Als Ausgangspunkt der Untersuchung soll mir die Hieroglyphe , eine Binse darstellend, dienen. Wir finden dieselbe in der Schreibung , aber auch in der folgenden: und , zur Bezeichnung des Südens wieder. Eine rein phonetische Variante giebt die Aussprache *res*, kopt. *pHC* „der Süden“ (s. mein Wörterbuch pag. 871). Es würde sich hierdurch das in der Gruppe sehr gut auflösen, aber nicht das in der Variante . Und in der That lag diesem letzteren eine ganz andere Aussprache, nämlich *kemā* zu Grunde, wie ich in Folgendem beweisen werde.

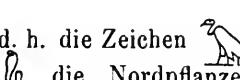
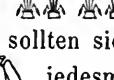
In den so überaus wichtigen Rhind-papyri erscheint die zuletzt genannte Variante unendlich häufig in der Verbindung *anu*, oder richtiger *ānen kemā* zur Bezeichnung der Stadt Hermonthis. Der demotische Text giebt allenthalben als dem entsprechend die Gruppen *ānen kemā* (vergl. 1, 10 — 3, 10 — 4, 6 — 7, 10 — 9, 7 etc meiner Ausgabe). Dieselbe Umschreibung wiederholt sich bei einem andern Worte, nämlich in der Inschrift von Kanopus (Lin. 33), welches der demotische Uebersetzer durch *kemāi* [Lin. 68] wiedergiebt. Dass dieses

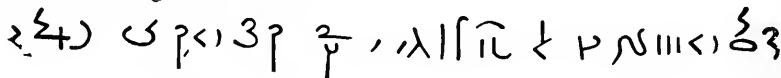
auch die Aussprache des hieroglyphischen gewesen ist, beweist die nicht seltene Variante *ke-mā*, wie z. B. neben auf der Londoner Stele No. 133 in dem Titel: „der Gouverneur des Südlandes *Montemhäs*.“ Das Wort *kemā* ist offenbar identisch mit dem koptischen T. M. II. *arundo*, *juncus*, und nach Plutarch de Is. et O. Kap. 32 bezeichneten die Aegypter den König und den Süden durch „eine Binse“. Das andere Wort ist abzuleiten von der Wurzel *kemā* oder *kemāi* (cf. Sall. IV, p. 2 — p. 14) und hat sich erhalten im Koptischen

in der reduplicirten Form **KEM KEM** pulsare instrumentum musicum. Das Wort bezeichnet „musiciren, die Musik“ an allen Stellen, wo es erscheint.<sup>1)</sup>

In einer wenig differirenden Schreibung erscheint dasselbe Wort: **𝔓<1 3 Kemā** (=  kemā) in einer höchst merkwürdigen Stelle der Inschrift von Rosette (dem. Text lin. 61) als Ueersetzung des hierogl.  . Der Passus ist von keinem Ausleger richtig erkannt worden, am wenigsten von Herrn Chabas in seiner Auslegung der Rosettana. Es handelt sich nämlich nach den Worten des demotischen Textes um Anbringung eines königlichen Ornamentes wie das Tetragon auf dem Naos des Königs Ptolemaeus Epiphanes. Dies Ornament sollte in mehrfacher Wiederholung so gestaltet sein:



d. h. die Zeichen  und  sollten sich auf dem  neb-Zeichen befinden, und unter  die Nordpflanze, unter  jedesmal die Südpflanze stehen. Im Demotischen ist die erste Vorschrift ausgedrückt durch:



*ta-äräi hij uā-(t) neb en uā kemā xer-s est (= *)

„das Diadem (soll angebracht werden) auf je einer Neb-Figur mit einer Kemā-Pflanze „unter ihr.“ Der entsprechende hieroglyphische Theil ist im hieroglyphischen Texte der Inschrift von Rosette nicht mehr erhalten, wohl aber im entsprechenden Theile der Inschrift *a* von Philä (s. Lepsius, Denkmäler IV, 20, a l. 13), woselbst er in kürzerer Fassung lautet:  „das Diadem  soll sein auf dem  Zeichen, die Südpflanze  „unter demselben.“

Aus dieser Betrachtung erhellt, dass  res und kemā gelesen werden konnte, dass jedoch  nur res und  nur kemā gelesen werden kann, weil  und bezüglich  als phonetische Indicatoren (so will ich in Ermangelung eines besseren Wortes vorläufig diese matres lectionis bezeichnen) über die zu wählende Aussprache nicht den geringsten Zweifel übrig lassen.

Dem Leser werden sofort eine Menge ähnlicher Beispiele einfallen, in welchen sich dasselbe Gesetz geltend macht.

Ich hebe zunächst hervor , das ebenso gut *tep* als *āp* gelesen werden konnte. Zweifellos dagegen ist die zu wählende Aussprache in der Schreibung mittelst der phonetischen Indicatoren, welche, wie in den obigen und in den folgenden Beispielen, der gan-

<sup>1)</sup> Die Wurzel des Wortes ist *kem*, koptisch **KEM**, **KU** percutere, tangere, movere, commovere. Also **KEM KEM** ist eigentlich „tangere percutere fortiter (tympanum)“. Wunderbar stimmt hierzu die Bemerkung Plutarchs, de Is. et O. Kap. 36: *μεθερμηρεύεται τὸ θρύον ποτισμὸς καὶ ξινησίς πάντων*. Da kopt. **KEM**, arundo, juncus, hebr. **אַנְסָה** juncus palustris ist, letzteres aber im Zusammenhang steht mit **אַנְסָה** sorpsit, hausit, bibit, so erklärt sich das Wort *ποτισμὸς* des Plutarch sehr genügend. Sicher gab es auch ein altäg. Verbum *kem*, *kemā* mit derselben Bedeutung, die uns im Hebräischen erhalten ist.

<sup>2)</sup> In der Lepsius'schen Publication l. l. steht , nach den mir gütigst anvertrauten Abdrücken des Herrn Lepsius, finde ich jedoch in den schwer erkennbaren Details der Blüthe oben grösere Aehnlichkeit mit  als , was gleich hinterher folgt. — [In den Originalabdrücken steht hier und in der kurz darauf folgenden Stelle unverkennbar  mit der geschlossenen Blüthe; die offene Blüthe ist ebenso deutlich in der Inschrift b, lin. 9 zu erkennen. R. L.]

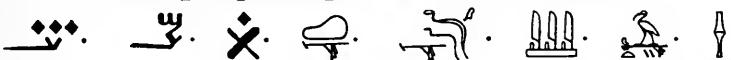
zen Gruppe nachgesetzt zu werden pflegen. Nämlich  u. a. ist *āp* zu lesen, wie der Indicator  sofort verräth,  oder  dagegen *tep* (z. B. in der Gruppe , , „Gesetz, Regel, Vorschrift“ u. s. w. s. mein Wörterbuch s. voc. *tep-ret*, oder in  *tep-ro* = ; kopt. Τ&ΙΠΟ, Τ&ΙΠΩ).

Um auf andere Beispiele überzugehen, mache ich auf das so häufige  *nen*, oder  *nen-t* am Schlusse mehrerer Gruppen aufmerksam. Dieser Indicator verlangt, dass das betreffende Wort mit einem anlautenden *n* (oder mit dem Vokal *an*) zu lesen ist. Ich erinnere zunächst an das so häufige , , , , welches Wort nicht *tata* sondern *entata* oder *antata* gelesen werden soll. Koptisch entspricht thatsächlich  *caput*, *dux*, *princeps*. Ich citire hierauf das so häufige  oder , nicht zu lesen *köt*, sondern des Indicators halber *enköt*, *anköt*, kopt. erhalten als  *enkat* in der Bedeutung *dormire*, *quiescere*. Ich nenne ferner das dunkle , ,  und andere Varianten, zur Bezeichnung der Südgöttin. Das Wort müste mit einem anlautenden *n* angesprochen werden. In der That finde ich auf der Stele eines gewissen  *Nekī* zu Bulaq (XII. Dynastie)  *nekebī* in einem Texte, der sich wortgetreu wiederfindet in Dümichens historischen Inschriften, Taf. 36, B. col. 27. Hier erscheint als Variante . In meiner Copie desselben Textes aus Karnak findet sich nur  geschrieben.

Ich lasse es bei diesen Beispielen bewenden und kann nur meine Herren Mitsforscher auffordern, diesem Gesetze der phonetischen Indicatoren in ähnlichen Beispielen nachzuspüren, sei es um die endgültigen Beweise aufzufinden, sei es um dasselbe zu widerlegen.

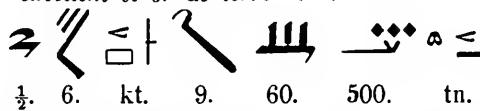
H. Brugsch.

### Sur la valeur phonétique de quelques signes hiéroglyphiques



 Ce signe signifie 600, comme je l'ai démontré dans un article précédent. C'est une combinaison des signes 3 et 200, indiquant le produit de ces deux derniers nombres. Or M. Chabas est en quelque sorte dans son droit, s'il s'est abusé dans la juste appréciation des signes numériques du pap. Anast. I, 17, 4; car c'est lui qui peut se défendre par un document, qu'il a parfaitement apprécié dans son étude sur le *kat* des anciens Egyptiens. Rev. Arch. 1861. p. 16. Ce document contient une addition de la valeur en poids d'une quantité d'or. Nous y lisons:

<i>Or excellent . . . . .</i>	217	<i>tn</i>	5	<i>kat</i>
<i>Or de terre de Kebti . . . . .</i>	61	<i>tn</i>	3	<i>kat</i>
<i>Or de Kuš . . . . .</i>	290	<i>tn</i>	8½	<i>kat</i>
<i>Total or excellent et or de terre . . .</i>	569	<i>tn</i>	6½	<i>kat</i>



$\frac{1}{2}.$  6. kt. 9. 60. 500. tn.

Toutefois cette forme est bien exceptionnelle et je me félicite de pouvoir alléguer encore un exemple en faveur de la valeur de 600 pour le signe . Pap. Rollin 1885 de la Bibliothèque Impériale de Paris L. 3. p. 3 nous lisons: *Pains 1800 tn, chaque 13, lisez 12, jours fait*  21600. —

Mais comment peut-on distinguer les valeurs de 600 et de 500? Le signe 500 fut écrit ordinairement . Le nombre 3 fut lié, moyennant un trait d'union au signe 200 pour exprimer *l'addition* au lieu de la *multiplication* des deux nombres. On trouve une quantité d'exemples de l'emploi de ce signe, mais sans que la valeur de 500 en soit prouvée. Cette valeur résulte d'un document que je vais expliquer. Pap. Anast. IV. p. 12. l. 12 nous trouvons les nombres 200 et 300; suivis de notre signe voici le contenu de ce texte  — *Il y avait 200 chacals (Brugsch dict.) et 300 grands loups, total 500.*

Nous pouvons conclure de ce seul fait que le signe en question, qui se rencontre si fréquemment doit être transcrit par 500, et que peut-être le petit trait distinctif soit oublié dans l'exemple de M. Chabas, soit par le scribe soit par le copiste. M. Goodwin a transcrit, dans le Nr. de juillet 1867, toujours le signe 500, quoique je ne sais pas ce qui l'autorise à cela.

. La croix signifie dans les comptes un quart. Le pap. Rollin 1884 contient trois additions qui nous ont révélé ce fait.

	53		59		52
	67		57		28
	— 37		55		36½
	2  . $\frac{1}{2}$ . 157		2  . 1. 171		22½
					70
					209 

*Le total donne 158*

*Le total donne 172 1/2*

*Le total donne 209 1/4*

Le dernier signe est abusivement écrit dans le dernier total de l'addition.

. Le signe est bien connu comme symbole d'un des noms de l'Egypte; il se rencontre comme tel dans les listes des noms, mais encore il se montre dans les processions funèbres de la vignette du chap. 1er du Rituel. — Les anciens manuscrits ne contiennent pas ce chapitre, et dans les manuscrits modernes la procession est presque toujours mutilée, parceque le rouleau commence par ce chapitre et ordinairement les rouleaux sont le plus endommagés à leur commencement. Dans toute la collection de Leide, seulement les I and XVI sont conservés intacts, les quatres personnes tenant les étendards. Dans la collection de la description de l'Egypte seulement un des textes les a conservés. Enfin on les rencontre dans le Pap. Belmore. Les plus anciens monuments qui nous présentent la procession ne contiennent que quatre étendards.

Leps. Denkm. III. 51. b.	Chacal.	Ibis.		
" " 83. c.	Ibis.	Epervier.	Chacal.	
" " 85. b.		Chacal.	Epervier.	Chacal.
Pap. fun. Leide 17. . .		Chacal.	Chacal.	Epervier.
" " 16. . .	Chacal.	Epervier.	Ibis.	
" " XX. . .	Chacal.	Ibis.		
Descr. de l. Eg. 61. . .	Chacal.	Epervier.	Ibis.	
Pap. fun. Leide 1. . .	Chacal.	Ibis.		

Pap. Belmore . . . .	Chacal.	Ibis.	Epervier.	
Rit. de Turin . . . .	{ Chacal. Taureau.	{ Ibis.	{ Epervier. Vautour,	{

Je crois que ces symboles indiquent les symboles des noms et non pas des animaux sacrés. Toutefois sans vouloir maintenant approfondir cette question, je voudrais fixer l'attention sur ce point en traitant la combinaison du morceau de viande avec l'éten-dard et sa valeur phonétique. J'ai trouvé quatre exemples que je vais noter.

Champ. not. 156 =  $\chi ns$  ou  $\chi ns$  dieu grand à *Snm*.

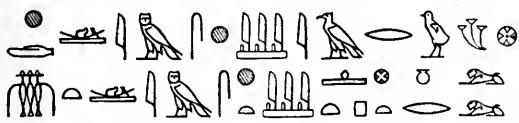
Champ. not. 179  $\chi nna$ ,  $\chi nt$ ,  $ha$ ,  $\chi nt$ , probablement pour  $\chi nsa$ .

Düm. Kal. 118, b. et Düm. Kal. 106, d.

Les derniers groupes donnent les valeurs de  $\chi n$  et de  $\chi ns$  au signe en question. — Je propose de lire pour cela le symbole de nom  $\chi ns$ .

. Ce signe qui symbolise le nome Aphroditopolites se lisait selon une variante de Düm. Rec. I, 91, 10. . M. Brugsch ne cite pas cette forme dans son dictionnaire. Page 159 il lit le groupe  $t't-t-tu$ . —

. M. Le Page Renouf, Zeitschr. 1867. Juin, n'a pas encore trouvé la variante de . Je suis à même d'en fournir une, tirée d'une inscription du sarcophage 6 du musée de Leide. Texte du chapitre 72, du Rit.:



. Nul doute que le signe se lisait , selon M. Lepsius Aelt. Texte p. 46. pl. 2. l. 22. 20. Il serait à désirer que la variante de M. Brugsch Geogr. 178 acceptée par MM. Lauth, Manetho p. 46 et Reinisch p. 116 Miramar, fut vérifiée. —

. Ce signe se lisait  $\chi m$  et non pas  $\chi m$ , comme l'indiquent les phonétiques des planches 20 et 38 au dessus du signe , Lepsius Aelt. Texte. —

12 Septembre 1867.

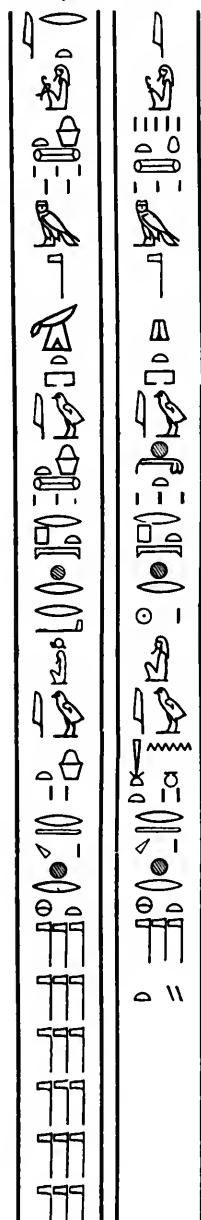
W. Pleyte.

## Der Dreizack.

Man hat in jüngster Zeit in unserer Zeitschrift dem Studium der Zahlwörter seine besondere Aufmerksamkeit geschenkt. Aus diesem interessanten Thema will ich nur einige Bemerkungen über das Zahlwort für drei in einer besonderen Auffassung als Gegenstand meiner Untersuchung näher behandeln. Ueber die Aussprache als  $\chi emt$  „drei“ herrscht kein Zweifel mehr. Ich will die Beweise hierfür durch einen neuen verstärken. Der von Herrn Dr. Joh. Dümichen, Taf. 36 ff. (infra) u. ff. publicirte Text (eine alte Fortsetzung des Kap. 148 im Todtenbuche) aus der XVIII. Dynastie findet sich wieder

auf der Stele eines gewissen *Nehī* in Bulaq (XII. Dynastie). Es entsprechen sich darin unter anderen folgende Gruppen:

Text der 18. Dyn. Text der 12. Dyn.



Es handelt sich um die Fünfzahl von Broten (oder „Theilen“), wovon 3 für den Himmel, 2 für die Erde bestimmt sind. Die erstere Zahl 111 giebt *Nehī*'s Stele durch die Variante ☰ χemt wieder, die letztere, 2, durch ☱ ☱ sonnu-t der Lautwerth χemt für 3 wird hierdurch aufs Neue und schlagendste bestätigt.

Herr Goodwin hat in seinen „Notes on egyptian numerals“ (p. 94 ff. des verflossenen Jahrganges) bemerkt, dass die Gruppe ☱ ☱ ☱ einen Speer zu bedeuten scheine und dass das Wort wahrscheinlich map oder nab gelautet habe. Ich muss dagegen anführen, dass die volle Schreibung des Wortes erhalten ist als ☱ ☱ ☱ χemt „der Dreizack“. Als Beispiel dafür und die Varianten sei angeführt:

„ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ ☱ „er hat ergriffen den  
„Dreizack, er schleudert ihn auf die Nase des Hippopotamus“ (Düm.  
Temp.-Inschr. I, 36/24).

In Lepsius Denkm. IV, 74, b ähnlich: ☱ ☱ ☱ „ich habe ergriffen  
„den Dreizack.“ In Düm. Temp.-Inschr. I, 103/1 heißt Horus ☱ ☱ ☱  
„Herr des Dreizacks.“ In Dendera (Mariette's Abdrücke) heißt Horus  
„ ☱ ☱ ☱ „Träger des Dreizacks.“ Im Todt. 115, 4 heißt  
ebenderselbe ☱ ☱ ☱ ☱ „der Dreizack“. Ja in Dendera findet sich die  
halb hieratische Schreibung ☱ ☱ ☱. ☱ ☱ ☱ und ☱ ☱ ☱ wird allent-  
halben unterschiedlos gesetzt. Die Kopten haben an Stelle der  
Form χemt das hebräische Wort ωַיִשׁ adoptirt und daraus ihr ωλις,  
ωλιס, ωλיט, furca, culter, tricuspis gebildet.\*)

H. Brugsch.

\*) Vorstehende Bemerkungen wären von dem Unterzeichneten niederge-  
schrieben, ehe Herrn Goodwin's Aufsatz über denselben Gegenstand eingetragen  
war. Ich ziehe meine Bemerkungen über den χemt-Speer nicht zurück,  
da sie die Ansichten meines verehrten Freundes in China nur bestätigen  
dürften.

## On an Egyptian text in Greek characters.

By C. W. Goodwin.

On the back of the papyrus containing the λύγος ἐπιτάφιος of Hyperides, now in the British Museum, is the horoscope of an individual who seems to have been born in the middle of the second century\*) of our era. Of this horoscope an account has been

\*) The date I make to be 154 after Christ. I arrive at it from the positions given to the

given by me in the second series of M. Chabas' *Mélanges Égyptologiques*. — I there mentioned that the horoscope, which is in Greek, was followed by certain prognostications in Egyptian or Coptic which admitted of being deciphered to a certain extent. Of this remarkable fragment I now propose to give some further particulars. —

Immediately after the horoscope there followed originally prognostications in Greek, but the greater part of them is now entirely illegible; they were succeeded by the Egyptian text, which was perhaps a translation of the Greek. The top of the Greek text cannot be sufficiently deplored; it is alas! but one of a thousand cases in which envious Fate has given the archaeologist a glimpse of an inestimable treasure, only to snatch it away irrevocably from his sight. — A few words which can be picked out of the latter part of it are sufficient to indicate its nature. Here are a few phrases — ἐὰν δὲ πλούσιος — ὦν κυριεύει — οἵσα καὶ ἡ γένεσις — ὑγεεινής — καὶ συστάσεσιν ὑπερέχων — ἀπας κόσμιος — χρωμάτων — [τ]αῦτα δὲ ἀποτελεῖ Ἀρης. γένηται ἐν ἀναφορῇ — καὶ Κρόνος τριγονίζει ψυχρὸς περὶ τῶν γυναικῶν — ὑπὸ τὴν ἀρχὴν ψύχος — ὄνειρος — κακὸν παθήσεται καὶ ξενιτεύει — ὁ γὰρ πρῶτος — ὅμοιως ἀπολιεῖ.

For the Egyptian text the Greek alphabet is used with the addition of six letters taken from the Demotic. These are 1. a letter somewhat variously written but generally nearly resembling the Greek ζ, which appears to stand for the Coptic ϣ. 2. The Coptic q. 3. The Coptic s; sometimes written ՚. 4. The Coptic ՚. 5. A letter similar to that found in the Horoscope in the names of the Decans ετχε and φοετχε (see *Mélanges* p. 304) and answering to the Coptic α. 6. The Coptic σ.

The first part of the Egyptian text is obliterated. That which is legible begins with the Greek word χρηματίζειν, and from what follows the words which preceded this may be restored with certainty. I will transcribe the whole in the common Coptic characters. Many of the words, it will be observed, are separated by a small hyphen — sometimes the space is left vacant.

\* \* \* \* \* [δευτερος χρονος ο τοτ απο] χρηματίζειν  
 \* \* \* πρε — сотзан сот кн — сот \* \* жаже — π \* \* \* π \* ϖψωпе  
 \* \* \* сот жаже ππотте спат пр \* \* \* \* \* \* \* ՚п πψωпе  
 \* \* \* ՚п ота σимс \* \* аотау ՚к \* \* \* ՚п соп \* \* \* πψωпе сү сит \* πе  
 5 \* \* αα εире' мп па̄моппе — твтq аqшw \* ε \* \* \* ՚ — πψ краистотвт'  
 аратq а смотре ՚п от птреве — аqшw сапq — асапq — ՚нап  
 аqшw сот π сот ՚напе — πψ краистотвт' аqашн а жтаq м прω'  
 — ке ππотте — аqашн ՚п от мптбвпе ке паот амот — рωме  
 аqипq — твтq — ке тρоqзoq тртос χρονος ο τοт απoχρиматеi  
 10 ՚зеп \* \* \* \* тeу пат ՚и и мпат i смт \* \* \* ՚ — пат ՚е твтe ՚к  
 \* \* \* \* \* аqшw πe ՚рpшwт' сот π жаже πкоот — мистq  
 \* \* \* \* \* тvдиме — ке ар жаже алас' — ке — тепqзрwт'  
 \* \* \* \* \* аqапwрw' ՚п от εиeп' ՚шwт' аqшw πe сot π сot ՚нап  
 \* \* \* \* \* ар саotп πψ — ՚е' ՚шwрe ՚шwпe πпq  
 15 \* \* \* \* ՚нап а жw — сwq а ота тaзpи \* 'от πотte жасиmике

planets Jupiter and Saturn, and by the help of the tablets containing planetary positions published by Dr. Brugsch in his *Nouvelles Recherches sur la division de l'année grecque*, 1856. The exactitude of this date remains to be verified, but is probably not far from the truth. In the *Mélanges* p. 306, last line, the words, l'an 154 avant notre ère should be l'an 154 après notre ère.

\* \* \* \* \* τα τρε πρ \* \* \* εια ιη τοτα ειτι — μασ' οτθε ραρπιωτ  
 \* \* \* \* \* ζωψ σα\* ω αγψω πιοτ π ιοτηψ τηποτψε см' κεμπ  
 [τεταρτος] χρονος [ο τοτ απο] χρηματιζειπ α \* \* \* \* μ πιε Ε ι μπατ κα  
 \* \* \* \* \* \* \* \* \* η Σ αγψω πε εωρ' τκ \* \* \* \* τη βαπ — πο \* \* τ  
 20 \* \* \* \* \* \* \* \* \* αρρηει μππιπα εταλι τηψ — ποτδ \* \* \* \*  
 \* \* \* \* \* \* \* \* \* τηψ ποτδβαπ — πρω μπ ρι \* \* ατπηψε — \* \* \*  
 \* \* \* \* \* \* \* \* \* ραψ αρ πη μπτκωπε α αψηει α σοιμε — ρ \* \* \*  
 \* \* \* \* \* \* \* \* \* ρτεψ — πψω — τωτψ' αψα πρε ε εψβο \* \* α \* \* \*  
 \* \* \* \* \* κε πωψη — μπτπρω 'τεβαπρε πεψηει ε εψχαιει οτπηε  
 25 ιι κλι' μπ ποτη αψωσ βη πραμπε ρηποτ — τψχω — τοψειρε αβραψ  
 τψ παοταρ απ' επασιεψ — πεψ εψωπ ποτ π ποτ βωπ ποτ αρρηει  
 μποοτ εαψη πρω — πψβωπ α σοιμε ατπηεψ ψηψε — κε — ποτ  
 ταρκψ — κη ραμπε μη αρρηει α σοιμε αψωπε παψ αψαχτοτις  
 ψα Σα αψαπασ α μοτ — \* \* \* \* \* κε πορχ αρ \* \* \* τοτ βητδοτψ  
 30 \* εψ ψητε — ψψαψ' \* \* \* \* τηψ αρψη πατρασοτ κε ερ τηψ  
 αψωψε ποτ π ποτη \* \* \* \* αψα τβοτ' ατψειταρτο ψοτπ  
 τιοτττα — οτχαρρατ ειρω \* \* \* \* ψρεσοτ — τοτσιοτ ταπρω αψω  
 αψα ιι κψωρ τη σοιμε \* \* \* \* \* ιι ψωρ — τωτψ αψωψε οτη  
 τψ ποτηψ ψηταψ \* \* \* \* μπεψ αψεσοτ εψαπασ α μοτ  
 35 — ρωμε ερχωρ αιαψ κεμ \* — εππιμρασοτε πψ αρψαψ ψψαειμαψ  
 — τεψτεψ — ψω βα σημε \* παψ — ψερε — κη ραμπε μη κη ραμπε  
 με αψοταρ α θε \* — — μαψε \* \* \* — πρτοτ ψατ πψηπψ — ψωπο —  
 πψβωπ — πεψεψ — ψω βα πψωπβ — πψμοτ μοτποτ — παψ  
 παστ ε \* οτ \* ιι ψ \* \* \* \* \* ωμοτ \* \* \* πε παψ τμπο π βηρει

At least forty lines of similar text originally followed, but the initial words of each line are all that are now visible, and they are not worth copying. — Owing to the numerous gaps, as well as to imperfections in transcription which doubtless exist in the text as above given, it is impossible to give a complete and connected translation. — The whole seems to have been divided into four or more parts each preceded by certain Greek words, which give a clue to the contents. — The first division is obliterated — the second began δεύτερος χρόνος δ τοῦ ἀποχρηματίζειν — which might mean either the second time of prognosticating — or, the second period of the prognostication. The word ἀποχρηματίζειν does not occur in any Lexicon that I have at hand. In the Septuagint, N. Testament and Later Greek writers χρηματίζειν means to give an oracular response, or warn by a dream. ἀποχρηματίζειν perhaps means to obtain a response, or draw a prognostication from a horoscope. — The soothsayer may have either made a series of separate deductions from the data of the horoscope which he may have called, the first, the second &c. times of prognosticating — or dividing the life of the subject of the calculation into several periods, he may have prognosticated from the horoscope the events which were to happen in each. — I suspect the latter to have been the course pursued. — If so, the first period of the prognostication would relate to the infancy of the subject, the second to his youth and so on.

The following words are clearly recognizable:

α for the Coptic ε, from the Egyptian ♩ ha, or  ar, to.

αψ, 3 pers. masc. prefix. Copt. αψ or εψ. Egypt.  auf.

**אָqa**, 3 pers. masc. prefix future. Copt. εψε. Egypt. auf ha. In Egyptian this combination is indefinite as to time, expressing either past, present or future.

**אָratq**, Copt. ερατq, to him, lit. to his foot. Egypt. ar-ratu and χar-ratu.

**אָp**, Copt. αρε, ερε, is, are, does. Egypt. and ar.

**אָgrhei**, Sah. εγρηι, Memph. εξραι to, upon. Egypt. em-har upon. (N. B. is always distinguishable in Hieratic from . In the hieroglyphics the distinction is not observed and stands frequently for har.)

**אָan**, אָוֹן, אָוֹנֶה.. Memph. εννι εννι. Sah. εωων, εοονε, hurt, hurtful. Egypt. ban, evil. — We have also the abstract form μπτκωνε which does occur in the Coptic lexicons.

**אָke** probably Sah. εεκε. Memph. εεχε. Egypt. fekau wages.

**אָep**, Memph. εεפ. Sah. εεп, εопе, art, work, business. Egypt. apu.

**אָywot**, Memph. εүуот. Sah. εүуωт merchandise — whence εенюот the business of a merchant.

**אָe** seems frequently probably for the Greek και, which was the more easily borrowed by the Egyptians from its resemblance to their own Copt. εe, another, which used as a suffix has the sense of also.

**אָlm**, Copt. εлом crown. εи εлом receive a crown.

**אָn**, Sah. εип and, with.

**אָot**, מְאוֹת, Copt. μοт die. Bashm. μαօտ. Egypt. mer, met, ma.

**אָppica**, Memph. μεπεңа. Sah. εипңа after.

**אָq**, Memph. πεց, Sah. πq pron. possess. 3 masc. plural. Egypt. nu.

**אָn**, Copt. εат hour, time. Egypt. nu (or nennu).

**אָotk**, Copt. εօтk gold. Egypt. neb.

**אָoat**, Memph. πиот, Sah. πиt, πa go, come. Egypt. nai, naa, na, to go.

**אָaq**, Copt. εаq to him.

**אָotqe**, Sah. πօтqe. Memph. πօтq good. Egypt. nefer. (Copt. πօтqe useful.)  
**אָotte**, πиотте. Sah. πօтте, πиотте. Memph. πօтt, Φ(πօт) t god. Egypt. neter.

(Phonetically written on coffin of Seti I. Pl. 16 col. 25 .)

**אָt**, Copt. εt indefinite article. Egypt. ua, one, is sometimes used for the art. indef.

**אָtqe**, Copt. εtqe towards, against. Egypt. em-bau, towards, against.

**אָtpot**, Copt. εtpot hour. Egypt. unnu.

**אָq**, Copt. πεq, πq, possess. pron. his.

**אָtretete**, probably Greek. πυρετօς fever.

**אָrw**, Sah. πрω winter.

**אָrpk**, πօрк. Sah. πօрк separate.

**אָryshe**, Sah. πишe half, πωш, πаш divide, break. Egypt. ruxa.

**אָre** (qu?), Sah. πре. Memph. φερι, φօри. Egypt. per.

**אָrme**, Sah. πѡмe. Memph. πѡмi man.

**אָrmpe**, Sah. πѡмpe. Memph. πѡмpi. Bashm. πѡмpi year.

**אָot**, day or star. Copt. εot is used for the days of the month in reckoning — but does not occur alone for "a day". Egypt. su and ssu. The former used for the day of the month the latter for a season. Copt. εнот tempus. But qu? whether

this distinction is always observed. In Copt.  $\sigma\omega$  is a star, shortened in compounds to  $\sigma\omega$ . Egypt.  $\square \star$   $\sigma\omega$  *seb*.

$\sigma\alpha\pi$ , Copt.  $\sigma\alpha\pi$ . Bashm.  $\sigma\alpha\pi$ , turn, time. Egypt.  $\square^*\odot$  *sep*.

$\sigma\alpha\sigma\pi$ , Copt.  $\sigma\alpha\sigma\pi$ ,  $\sigma\alpha\sigma\pi$ . Bashm.  $\sigma\alpha\sigma\pi$  to know.

$\tau\omega\tau$ , Copt.  $\tau\omega\tau$  hand.

$\tau\varphi$ , Copt.  $\tau\varphi$ ,  $\tau\varphi$  fem. possess. pron. his.

$\tau\eta\varphi$ , Sah.  $\tau\eta\varphi$  extremity.

$\tau\theta\sigma\tau$ , Sah.  $\tau\theta\sigma\tau$  congregate, bring near. Egypt.  $\square \square \square$  *tut*.

$\omega\pi\pi\tau$ , Memph.  $\omega\pi\pi\tau$ . Sah.  $\omega\pi\pi\tau$  life.

$\psi\alpha$ , Copt.  $\psi\alpha$ , unto, until.

$\psi\mu\pi$ ,  $\psi\mu\pi$ . Memph.  $\psi\mu\pi$ . Sah.  $\psi\mu\pi$ . Bashm.  $\psi\mu\pi$  to go, come. Egypt.  $\square \square \square$   $\square$ .

$\psi\mu\pi\pi$ , Memph.  $\psi\mu\pi\pi$ . Sah.  $\psi\mu\pi\pi$  shame.

$\zeta\alpha$ , Memph.  $\zeta\alpha$  against, for.

$\zeta\pi$ , Memph.  $\zeta\pi$ . Sah.  $\zeta\pi$  in.

$\zeta\omega$ ,  $\zeta\omega$  perhaps i. q. Copt.  $\psi\omega\pi$ ,  $\psi\omega\pi$  receive, buy. But qu? whether it be not =  $\psi\omega\pi$  to be. Egypt.  $\square \square$  *χερου*.

$\zeta\pi\omega\tau$ , Memph.  $\zeta\pi\omega\tau$ ,  $\zeta\pi\omega\tau$ ,  $\zeta\pi\omega\tau$  children.

$\zeta\pi\zeta\omega\tau$ , Memph.  $\zeta\pi\zeta\omega\tau$ . Sah.  $\zeta\pi\zeta\omega\tau$  investigate.

$\zeta\pi\pi\omega\tau$ ,  $\zeta\pi\pi\omega\tau$  the star Jupiter, written in Demotic *Hor-šet*. See Brugsch, Nouvelles Recherches p. 44.

$\zeta\pi\pi\pi$ ,  $\zeta\pi\pi\pi$ , Sah.  $\zeta\pi\pi\pi$   $\zeta\pi\pi\pi$ . Memph.  $\zeta\pi\pi\pi$  woman. Egypt.  $\square \square$  *hem-t*.

$\zeta\pi\pi\pi\tau$ , Sah.  $\zeta\pi\pi\pi\tau$ . Memph.  $\zeta\pi\pi\pi\tau$  hostile.

$\zeta\pi\pi\pi\zeta$ , Memph.  $\zeta\pi\pi\pi\zeta$  wound, faint.

$\zeta\pi\pi\pi\pi$ , Memph.  $\zeta\pi\pi\pi\pi$ . Sah.  $\zeta\pi\pi\pi\pi$ , take receive (in  $\zeta\pi\pi\pi\pi$ ,  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  a mercenary). Egypt.  $\square \square \square$  *tai*, take, carry.

$\zeta\pi\pi\pi\zeta$ , Memph.  $\zeta\pi\pi\pi\zeta$  take.

$\zeta\pi\pi\pi\pi$ , Sah.  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  from.

$\zeta\pi\pi\pi\pi\tau$ , Sah.  $\zeta\pi\pi\pi\pi\tau$  to be ripe,  $\zeta\pi\pi\pi\pi$ ,  $\zeta\pi\pi\pi\pi\tau$  nourish.

$\zeta\pi\pi\pi\pi$ , Sah.  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  touch.

$\zeta\pi\pi\pi\pi$ ,  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  probably =  $\psi\omega\pi\pi$  to be Egypt.  $\square \square$  *χερου*.

It will be seen from the above list, that the language in which this fragment is written corresponds exactly with neither of the three dialects of the Coptic. — The use of the letter  $\zeta$  is peculiar to the Memphitic, while the prefix  $\psi\pi$  is characteristic of the Sahidic. — It is evident that we have here a stage of the language considerably removed from the form in which we find it in the oldest Coptic texts. —

I will endeavour to explain a few phrases and sentences.

1. 2.  $\pi\pi\pi \zeta\pi\pi\pi\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi [\pi] \zeta\pi\pi\pi$ . The word  $\zeta\pi\pi\pi\pi$ , which occurs also ll. 20, 21, may be the name of a star (cf.  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  stella Veneris,  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  stella canicularis &c.).  $\zeta\pi$  a passive form of  $\zeta\pi$ ,  $\zeta\pi$  remittere may mean 'weak'. '  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  a weak star, rises.'

1. 5.  $\pi\pi\pi \zeta\pi\pi\pi\pi\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi$ . The word  $\zeta\pi\pi\pi\pi\pi$  appears to contain the Egyptian  $\square \square \square$  *tut*, constitutum. Perhaps it means destiny.  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  does not occur in Copt. — compare  $\zeta\pi\pi\pi\pi$  salvus. The whole may mean 'his destiny is upon him to recover from a fever.' —

1. 6.  $\pi\pi\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi$  (qu?  $\zeta\pi$ )  $\zeta\pi \pi\pi\pi \zeta\pi \zeta\pi \zeta\pi$ .  $\zeta\pi$  (if not an abbreviation of  $\zeta\omega\pi$ ) is the Sahidic  $\zeta\pi$  esse, manere —  $\zeta\pi$  is perhaps the same word.

In the Demotic alphabet Brugsch gives **ȝ** and **σ** as equivalents. — The sentence then will be ‘his lot is a bad lot, the star is a noxious star.’

l. 7. **ηγκραγτοτωτ'** αφαση **α ταρ** **μ πρω'** κε πιοττε αφαση **Ση οτ μιτεωνε** κε παοτ **α μοτ.** — ‘His destiny is that he shall meet with a wound in the winter, and the god shall fall into a hostile attitude, and he shall approach near to death.’

l. 8. **ρωμε** αφη **τωτη** κε **τροψογ**, — επ τοτ Sah. **π τοοτ** is imponere manum — **τρο** is perhaps **ταρο** resuscitare, erigere. The last syllable **ρογ** may be ‘his face’. “A man shall lay his hand on him, and he shall lift up his face.” —

l. 11. **αγσωπε** **χρπψωτ'** **σοτ** **η** **χακε** **προοτ** **μιτη** — **προοτ** **qu?** **πρροοτ** his day. **μιτη**, Copt. mice, mice to be born. Egypt. his birth. — “The star Jupiter was a hostile star on the day of his birth.” —

l. 12. . . . **τρψμε** κε **αρ** **χακε** **αιαق** κε **τε** **λψξρωτ'**. — **αιαق** is doubtful — perhaps from **αι** facere, and **αε** the feminine pronoun ‘her doings’. In l. 35 we have **αιαق** ‘his doings’. **τε** = † to cause, give &c. “. . . his wife and her doings are hostile and causes his children . . .”

l. 13. **αφα** **πωρχ'** **Ση οτ ειεп'** **εψωт** **αγσωπε** **σοт** **η** **σοт** **κωп** “he shall depart upon a mercantile business, the star is a noxious star.”

l. 15. **οт ποτε** **χαсибкe** ‘a mercenary god’.

l. 16. **ηγ τοτα** **ειгi** **μаот** (**qu?** **παοт**) **οтће** **χарпшωт.** — **τοτα** = Sah. **τοτο** splendere, ostendere. **ειгi** Greek ειгe or, — “that he (i. e. the star or god) should appear, or approach towards Jupiter.” —

l. 17. **αγσωп** **σοт** **η** **σοт** **ποтџе** **τi** **ποтџе** **сi**’ **κε** **μi**, “the star is a good star, causing good.’ The words **сi**’ **κε** **μi** afford room for conjecture; **qu?** **сiоt** **κε** **μi** speciem et modum.

l. 20. **μпппса** **ε** **тамi** **тиq** **сoтз[αп]** — ‘afterwards to point out the limit (*δριον*) of **сoтз**’.

l. 21. **πρω** **μi** **ρi** . . . **сатпишe** — Read **ρiпot**, which word occurs in l. 25. and perhaps means ‘harvest’ — Egypt. **Rannu**, the goddess of harvest — “Winter and harvest-time without division.”

l. 22. **αр** **ηγ** **μитeωнe** **α** **ашnei** **α** **сoимe**. Read **шnei** for **ашnei**. “It is a mischief to him to approach a woman.”

l. 25. **Ση** **прампe** **ρiпot** seems to mean “in the seasons of harvest”.

l. 28. **αп** **ρампe** **λб** **аgрnei** **α** **сoимe** **α** **сoвne** **наq** **αφaгtогtis** **шa** **πa** **αφaпaot** **α** **μoт.** “From the 42nd year until a wife shall be brought to him, he shall nourish her, until 94. (when) he shall approach unto death.”

l. 31. **αφaгtогt**’ **α** **тycitaгtq** — **qu?** **сeтhoe** field — ‘he shall be gathered to his field (his grave?). The following words **сoтii** **tiotttia** look very much like **Xennu tetta**, house of eternity, a well-known Egyptian phrase for the tomb.

l. 38. **пeteq** **qo** **зa** **пqωпz** **пqмoт** **μ** **oтpoт.** Here **qo** appears to be = **oтw** cesare — “whereby he ceased from life, and died immediately.”

More might be explained, but the original must be examined again and the text thoroughly rectified, before it is worth while to spend time upon it. — It does not appear to be generally known that there exists or did exist at Paris a text of the same kind, but probably far more perfect and valuable. What I refer to is a papyrus, purchased for the Bibliothèque Impériale in 1857, at a sale of antiquities from the collection of M.

Anastasi. In the catalogue it was numbered 1073, it consisted of 33 leaves, and the price given was 2900 francs. Shortly after its acquisition, I applied to the late M. C. Lenormant then curator of the Bibliothèque, for leave to inspect. M. Lenormant informed me that it was in the hands of the binder, and could not then be seen, and he kindly gave me some particulars concerning it, mentioning amongst other things that it contained a letter derived from the Egyptian  $\square$ , for *h*, as well as the Coptic  $\zeta$ . — Enquiries have lately, I am told, been made for this manuscript and it is said to have disappeared or at least to be inaccessible. — Egyptologists at Paris should look after this. It slumbers no doubt forgotten in some safe drawer in the Bibliothèque.

Shanghai, April 1867.

C. W. Goodwin.

### Erschienene Schriften.

H. Brugsch, Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch. 7.—9. Lieferung. (Band III. p. 727—1024.)

Aufsätze in der Revue Archéologique in den Jahren 1865—67. (S. Zeitschr. 1865, p. 56.)

T. Devéria, La nouvelle table d'Abydos, comparée aux autres listes royales de l'ancienne Egypte, rédigées sous les Ramessides ou antérieurement. 1865, I, p. 50.

Aug. Mariette, La stèle de l'an 400. 1865, I, 169.

J. de Rougé, Textes géographiques du temple d'Edfou. 1865, I, 353. II, 193. 321. 1866, II, 297.

Em. de Rougé, Lettre sur le mémoire de M. A. Mariette au sujet de la stèle de l'an 400. 1865, I, 346.

S. Birch, Le roi Rhampsinite et le jeu de dames. 1865, II, 52,

A. Mariette, Quatre pages des archives officielles de l'Ethiopie. 1865, II, 161.

—, La nouvelle table d'Abydos. 1866, I, 73.

E. Egger, Note sur une stèle inédite découverte le 8 août 1853, au Sérapéum de Memphis par M. Mariette, déposée aujourd'hui au musée de Londres. 1866, I, 103.

Em. de Rougé, Traité entre Ramses II et le prince de Chat. 1866, I, p. 260.

C. Wescher, Texte grec de l'inscription de Tanis (1er art.). 1866, II, 10.

F. Robiou, Essai d'éclaircissement d'une inscription ptolémaïque. 1866, II, 88.

C. Wescher, Note sur un prêtre d'Alexandre et des Ptolémées, avec deux restitutions tirées des manuscrits d'Elén et des inscriptions de Delphes. 1866, II, 156.

Aug. Mariette, La stèle bilingue de Chalouf. 1866, II, 433.

—, Note sur l'utilité des allitérations pour le déchiffrement des hiéroglyphes. 1867, I, 290.

Em. de Rougé, Extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Egypte par les peuples de la Méditerranée, vers le 14me siècle avant notre ère. 1867, II, 35. 81.

H. Brugsch, Le roman de Setnau, contenu dans un papyrus demotique du musée Egyptien à Boulaq. 1867, II, 161.

Im Verlage der J. C. Hinrichs'schen Buchhandlung in Leipzig erscheint:

### Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch,

enthaltend in wissenschaftlicher Anordnung die gebräuchlichsten Wörter und Gruppen der heiligen- und der Volks-Sprache der alten Aegypter, nebst deren Erklärung in französischer, deutscher und arabischer Sprache, und Angabe ihrer Verwandtschaft mit den entsprechenden Wörtern des Koptischen und der semitischen Idiome, von Heinrich Brugsch. gr. 4. circa 1460 autograph. Seiten.

Dieses für alle Agyptologen, Philologen und Alterthumsforscher so überaus wichtige Werk soll, da während des Druckes neu erschienenen Werke, besonders die Dümichen's und das Decret von Kanopus, eine wesentliche Bereicherung des Wortschatzes und somit auch eine Erweiterung um ca. 100 Seiten herbeiführten, in 13 Lieferungen von je 112 bis 120 Seiten und zwar bis zum Mai 1868 erscheinen.

Der Subscriptionspreis von  $8\frac{1}{3}$  Thlr. = 33 fr. 35 c. für jede Lieferung, oder von  $108\frac{1}{3}$  Thlr. = 433 $\frac{1}{4}$  fr. für das vollständige Werk erlischt beim Erscheinen der 13. Lieferung und tritt sodann ohne Ausnahme der Ladenpreis von 130 Thlrn. = 520 fr. ein. — Ausgegeben wurden bereits Lieferung 1—9. —

Die Adressen der geehrten Subscribers erbitten uns umgehend, da die Schlusslieferung bereits im Mai erscheinen und ein Verzeichniß der Subscribers enthalten soll.

### Berichtigung.

In meinem Aufsatz über die Gruppe mit der Aussprache *äut* im vorigen Jahrgange der Zeitschrift Seite 102, Z. 8 von unten ist an Stelle von „mit der Bedeutung von tief vorfindet“ zu lesen „mit der Bedeutung von Vieh vorfindet.“

H. Brugsch.

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**März**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

## Inhalt.

On an inscription of Takelut II. By C. W. Goodwin. — Eine Mondfinsterniss, von H. Brugsch. — Das Sothisdatum im Dekret von Kanopus, von R. Lepsius. — Erschienene Schriften

### On an inscription of Takelut II.

By C. W. Goodwin.

An inscription in the temple of Karnak, dated the 12th year of Takelut II, the 6th king of the 22nd dynasty, has been thought to contain mention of an eclipse, and attempts have been made to fix by astronomical calculation the exact year and time in which this event must have occurred. — My learned friend M. Chabas has devoted an article in the second series of his *Mélanges Égyptologiques* to prove that the passage in question contains no reference whatever to an eclipse, and that consequently no exact chronological conclusions can be based upon it. M. Chabas has adopted the copy of the inscription given in the *Denkmäler Abth. III Bl. 256* and assuming this to represent the fragmentary and mutilated text as it now exists, he has proposed several plausible and ingenious emendations, supported by a profusion of learned illustration, with which he is always so well armed. It had however escaped the notice or the recollection of my learned friend that there is another published copy of this inscription, which presents the passage in which the supposed mention of the eclipse occurs, in a very different form from that in the *Denkmäler*. — This copy made many years ago by Sir Gardner Wilkinson is contained in the *Hieroglyphics* of Dr. Young. — It gives the passage in question connectedly and nearly perfect, while certain of the groups are arranged in a different order from that in which they occur in the *Denkmäler*. It was evident to me after reading M. Chabas' dissertation, and comparing his restorations with the text as given by Sir G. Wilkinson, that supposing the latter to be right, the meaning of the passage would require to be reconsidered, for strangely enough in the Wilkinson copy there really is something like a mention of an eclipse though expressed by different words from those which in the *Denkmäler* copy had been originally supposed to refer to such an event. — In order to clear up the subject, I wrote to Mr. Edwin Smith, an American Egyptologist, who has been for some years permanently resident at Luxor, requesting him to furnish me with a careful transcript of the disputed passage. Such a transcript I have just received; it entirely confirms the general correctness of Sir Gardner Wilkinson's reading and shows that by some accident two groups have been transposed in the *Denkmäler* copy.

Here is Mr. Smith's copy (the line is vertical in the original)



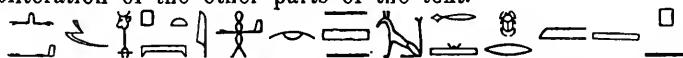
Zeitschr. f. Aegypt. Spr. etc. 1868.



The sign after the word of which only a faint tracing is given by Mr. Smith, is in Sir G. Wilkinson's copy clearly *ma*. The following obliterated sign would appear from Mr. Smith's tracing to be *nen*. All the rest as far as is clear and consecutive, with the exception of the sign following the word which yields no sense. There is not the least difficulty in rectifying the obscure word or <sup>1</sup>). The phrase quoted by M. Chabas (*Mélanges p. 105*) shows that the word here must be *aa*, great. This restoration made, let us see what sense the passage yields.

„In the 15th year, the 25th of Mesori“. The copy in the Denkmäler gives the 24th instead of the 25th of the month. — Sir G. Wilkinson & Mr. Smith agree in giving 25 which is doubtless the real date.

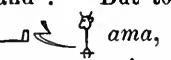
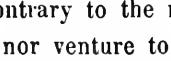
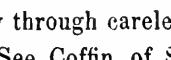
„in the reign of father Horus the noble, divine regent of Thebes“. — It must be borne in mind that this inscription is dated in the 12th year of Takelut II, and has reference to the deeds of a certain prince Osorkon, his son. Yet here we have the 15th year of a reign mentioned. M. Chabas contends that the reign is that of Takelut II, and supposes that the first date with which the inscription commences is not that of the erection of the monument, but of the first event recorded by it, and that the various events succeed one another in their natural order just as in the inscription recording the campaigns of Tothmes III. But were this the case it would be more in accordance with Egyptian usage to put simply „In the 15th year, Mesori 25th“ without adding &c.; the name of the king referred to having been already specified in the commencement of the inscription. I believe therefore that a preceding king is here meant, and he is described in a rather unusual way, as „the noble father Horus“, a term perfectly applicable to a deceased king, whether father, grandfather, or great-grandfather of the reigning monarch. Who the particular king was is perfectly well defined, if we may trust the list of names given by Dr. Lepsius in his Dissertation upon the 22nd Dynasty (1856). In this list the title „divine regent of Thebes“ is a part of the throne-name of Osorkon I\*), the great-grandfather (?) of Takelut II. He is the only king in the whole line of the 22nd dynasty who bears this title, and I conclude that it is he who is here intended, and that some event which had happened many years before was referred to in the inscription, with which or its consequences the doings of prince Osorkon were connected in some way which it is now impossible to discover owing to the obliteration of the other parts of the text.

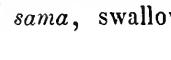
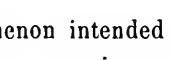
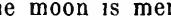


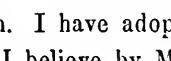
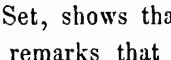
The words , translated by M. Brugsch „... le ciel, la lune luttante“ — were those by which some celestial phenomenon, perhaps a lunar eclipse, was supposed to be intended. But it is evident when the text is placed in its right order, that does not belong to , and that there is nothing here about the

<sup>1</sup>) Mr. Smith's copy substitutes —, the usual linear form for *n*, in other parts of his copy, and I am therefore not sure whether in this group the original has or . But either is meaningless and requires correction.

\*<sup>a</sup>[l. Takelut I. L.]

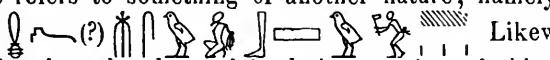
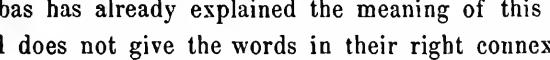
moon struggling. The latter words  are connected and clear, „a great calamity happened in this land“ — But to determine the meaning of what precedes is not so easy. — The word  *ama*, to eat, devour, is remarkable on account of the sign  being turned contrary to the normal way, but we must not on that account reject the word as corrupt, nor venture to correct it. There are several letters which the Egyptian sculptors probably through carelessness, frequently turn the wrong way, and  is notably one of these. — See Coffin of Seti I, Plate 6, B. cols. 31, 32, 33, where three instances occur in three consecutive columns.

Taking the words then as they stand, we have *an ama pe-t aah* literally, *non devorante coelo lunam* — the heaven not devouring the moon. The phrase „devouring the moon“ is apt enough to express an eclipse, and it is precisely that which the Chinese use, but what is strange is, that here it is said that heaven did *not* devour the moon. It is difficult to understand why the non-occurrence of an eclipse of the moon should be recorded. Can it be that an eclipse had been predicted but did not happen as expected, or are the words used to denote a partial eclipse, one by which the moon was not wholly swallowed, but which nevertheless was followed by some heavy calamity to the country? I am unwilling to entertain the idea of altering the text, otherwise the suggestion of changing  into  offers itself, whereby we should get rid of the negative, and obtain a word  *sama*, swallow, absorb, which would express an eclipse as well as *ama* eat.

If an eclipse be not the phenomenon intended here, it seems clear at least that some sort of occurrence connected with the moon is mentioned, and that certain calamities are represented as consequent there-upon. I have adopted for  the general word ‘calamity’ which was first suggested I believe by M. de Rougé in his dissertation on the Vatican statue, but it seems to me that this word denotes some specific plague. There are some passages which would indicate ‘darkness’ as its meaning — and this idea would suit the passage well, supposing it to say, that without any eclipse of the moon, a great darkness fell over the land of Egypt. — But all things considered, the notion of drought or heat is one which is better borne out by the texts. There can be no doubt that when used in a moral sense *nešni* means fury, and the corresponding physical quality is heat. — The determinative figure  of Set, shows that *nešni* was a Typhonian attribute, and Plutarch (de Iside et Osiride c. 33) remarks that the wiser Egyptian priests attributed to Typhon πᾶν τὸ αὐχμηρὸν καὶ πιρῶδες καὶ ξηραντικὸν δέλως καὶ πολέμιον τὴν ἡγρότητα.

I refer to M. Chabas’ dissertation for some excellent illustrations of the word *nešni*, reserving for another occasion some further remarks thereon.

Besides this calamity of a great drought or whatever else it may have been, the text next refers to something of another nature, namely a rebellion.

 Likewise (?) the children of rebellion. M. Chabas has already explained the meaning of this phrase, only the text which he has used does not give the words in their right connexion. The introductory words  imply that in addition to the atmospheric calamity mentioned, a rebellion broke out somewhere. What the consequences of this combination of evils were, and how they were connected with the deeds of Prince Osorkon it is impossible to determine. One may conjecture that he restored some city or temple which had been ruined by these calamities.

With regard to the year when these occurrences took place, some new chronological

data are afforded by a recent discovery of Sir H. Rawlinson (*Athenaeum* May 18, 1867) by which certain Assyrian dates are fixed with astronomical certainty. A chronicle upon a brick tablet in the British Museum, makes distinct mention of an eclipse, the exact date of which has been fixed, and from it the relative dates of the events chronicled can be exactly known. It results from this that a battle in which Ahab, king of Israel, and his allies, were defeated by the king of Assyria happened in the year B. C. 853, and supposing this to be the battle recorded in the books of kings and Chronicles, where Ahab lost his life, the last year of Ahab's reign is hereby fixed. This happened in the 17th year of Jehoshaphat king of Judah, and taking the regnal years of his predecessors Asa, Abijah, and Rehoboam as 41, 3 and 17 as given by the Hebrew records, it follows that Rehoboam's first year must have been about B. C. 930. — Shishak or Sheshonk I commenced his reign some short time before Rehoboam; let us say B. C. 931, but it may have been two or three years earlier. Manetho assigns to him a reign of 21 years and to his son Osorkon I, fifteen years. It follows that the fifteenth and last year of Osorkon I, was B. C. 896, or it may be a year or two earlier. The fifteenth year of Asa king of Judah, according to the same reckoning fell B. C. 896 and it appears from the Book of Chronicles, that about this time, somewhere between the 10th and the 15th years of Asa the invasion of Zerah the Ethiopian into Judaea, and his total defeat by Asa took place. That Zerah, the so-called Ethiopian, is no other than Osorkon I, as suggested by Prof. Lepsius (on the 22nd Dynasty), is I presume the accepted opinion. The monuments furnish little or no information about Osorkon I, but the passage that I have been discussing, shows that in the last year of his reign, Egypt was afflicted with divers calamities and possibly the sons of rebellion alluded to are the Jews at whose hands he met with the disastrous defeat recorded by the Hebrew writer.

The dates derived from the Assyrian Chronicles of Sir H. Rawlinson for the reigns of Shishonk I and Rehoboam are many years later than those which have hitherto been assigned to them. If they can be relied upon it becomes of less importance whether in the passage which we have discussed, an eclipse of the moon is mentioned or not, but it might still be worth while for some one who has astronomical means at hand to calculate whether in the years B. C. 898, 897 or 896 an eclipse of the moon happened on the 25th day of Mesori, i. e. the 25th March in those years according to the Julian calendar.

According to the numbers given in Manetho the 22nd dynasty lasted 120 years. This at least is the summation given, but the years ascribed to the several kings, if added up, make only 116. The highest monumental dates at present known are as follows. (See Lepsius on the XXII. dynasty).

Sešonk I	21 years		Takelut II	14
Osarkon I	15	{according to one stele of Takelut II and according to Manetho)	Šešonk III	29
Takelut I	—		Pemai	2
Osorkon II	23		Šešonk IV	37
Šešonk II	—			141

For two kings Takelut I and Šešonk II, no inscriptions with dates are found. — Allowing a few more years for their reigns, it cannot be thought an improbable guess that the summation as it originally stood in Manetho's work was 150 instead of 120. Taking the commencement of the reign of Šešonk I as B. C. 931, the commencement of that of

Petubastes the first king of the 23rd dynasty will be B. C. 781. In his reign the date of the first Olympiad i. e. B. C. 776 is placed by Manetho or some transcriber of his list.

Shanghai, November 1867.

## Eine Mondfinsterniss.

Mit wahrer Freude habe ich den Aufsatz des Herrn Goodwin: On an inscription of Takelut II begrüßt, da er mir Veranlassung giebt, von meinem Standpunkte aus, endlich eine Frage zu bearbeiten, die für die Wissenschaft von der allergrößsten Bedeutung ist, ich meine die Frage: ob in den altägyptischen Texten Andeutungen von Sonnen- oder Mondfinsternissen vorhanden sind. Die Inschrift, welche zunächst diese Frage veranlaßt, ist bereits früher in meiner Histoire d'Egypte p. 233 von mir erwähnt worden. Sie gab den Herren Hincks und von Gumpach seiner Zeit Veranlassung zu astronomischen Berechnungen. Herr Chabas (*Mélanges égyptologiques* p. 72) suchte, zum Theil in sehr starken Ausdrücken, deren Bedeutung abzuschwächen. Ich würde früher als es jetzt geschieht, den Versuch gewagt haben, meinen verehrten Herrn Kollegen vom Gegentheil seiner Meinung zu überzeugen, wäre mir nicht zu meinem großen Leidwesen ein Bedenken entgegengetreten, dessen Gewicht schwer in die Wage der Behandlung dieses Gegenstandes tritt, nämlich nichts Geringeres als die Verschiedenheit der Textfolge der in Lepsius Denkmälern publicirten Inschrift, — wenigstens in Bezug auf diesen Theil, der zunächst interessirt, — von meiner eigenen an Ort und Stelle genommenen Abschrift.<sup>1)</sup> Die Kopie meiner Hand hatte ich der in Lepsius Denkmälern publicirten nachstellen zu müssen geglaubt, eine fehlerhafte Auffassung meinerseits voraussetzend, da die „Denkmäler“ meist nach Abdrücken reproduciert worden sind, Fehler sich also sicher und zweifellos sofort constatiren lassen\*); die nach Herrn Smith's Abschrift publicirte Kopie in dem Aufsatze

<sup>1)</sup> Ich muß bemerken daß mir (mit mir aber auch Herrn Chabas) die von H. Goodwin erwähnte Kopie in den Hieroglyphics des Dr. Young entgangen ist.

\*) [Bei der Anfertigung von Taf. 256a der III. Abth. der Denkmäler war wie den Herren Brugsch und Chabas so auch mir die Kopie eines Theiles der Inschrift von Wilkinson in den Hieroglyphics pl. 43 entgangen, sonst hätte der Irrthum in den Denkmälern nicht vorkommen können. Die falsche Bezeichnung, an Ort und Stelle, zweier Blätter, welche rundum, wie die Publikation zeigt, so schlecht lesbar waren, daß der Zusammenhang dadurch ganz aufgehoben wird, machte es fast unmöglich den Irrthum sogleich zu bemerken. Das einzige aber völlig entscheidende Mittel der Berichtigung hatte mein gelehrter Herr Kollege in den Händen, da er selbst, wie er mittheilt, eine Abschrift genommen hatte; denn in einer Abschrift ist eine Transposition von 4 Zeilenstückchen nicht denkbar. Wenn er dennoch seiner Abschrift gegen den Abdruck minderes Vertrauen schenkte und die des Herrn Smith abwartete, so konnte dies wohl nur daher kommen, daß er seine Vergleichung auf die eine Zeile beschränkte, und nicht auf deren Umgebung ausdehnte.

Was die Sache selbst betrifft, so reicht die erste Inspektion der Abschrift von Wilkinson in den Hieroglyphics hin, die beiden transponirten Blätter in der Publikation der Denkmäler zu erkennen und umzusetzen. Die einzelnen Zeichen sind aber auch dann noch, wegen der mangelhaften Erhaltung der Inschrift, schwer festzustellen. Eine erneuerte genaue Untersuchung der in Rede stehenden Stelle hat noch immer neue Abweichungen von allen 4 weiterhin angeführten Texten ergeben. Ich lasse die Stelle so wie ich sie jetzt verbürgen kann hier folgen:



des Herrn Goodwin überzeugt mich jedoch vom Gegentheil, denn sie stimmt mit der meinigen in der Textfolge überein. So nehme ich denn die beregte Frage um so lieber wieder auf, als mir hierbei die sehr erwünschte Gelegenheit geboten wird, die Beweise für die Annahme einer Finsternis endgültig zu liefern, Beweise die sowohl Herrn Goodwin,

Hier nach war die Lesung des H. Smith bisher die richtigste. Namentlich ist in der That der 25., nicht der 24. Mesori zu lesen. Der äusserste Strich rechts ist zwar jetzt verloren gegangen, die Disposition der 4 übrigen Striche aber ist entscheidend. Ebenso erweist sich seine und der Denkmäler Lesung als die richtige. Dagegen giebt er die in den Denkmälern bezeichnete Lücke hinter , welche jetzt die Spuren von , erkennen lässt, nicht an, und ebensowenig das wenigstens graphisch bemerkenswerthe völlig gesicherte in der Gruppe . Hinter scheint zu folgen, doch nicht sicher. Das nächste Zeichen kann nicht sein, sondern gleicht eher einem Vogelrücken; dann folgt eine Unterbrechung und darauf . Das unter übergeht H. Smith. Das Zeichen hinter war schwerlich über welchem wenigstens noch ein andres aus gefallen sein müsste.

Was die hauptsächlich in Betracht kommende Stelle betrifft, so steht bekanntlich nur für oder . Gegen Ende der Zeile steht dafür und in der folgenden Zeile wiederholt sich . Der Sperber ist also nicht Hor zu lesen, aber auch nicht *nuter*, was die Stellung verbietet, sondern ist als Determinativ gar nicht auszusprechen. Dieses Determinativ lehrt aber einerseits, dass hier nicht, wie H. Goodwin wegen des fehlenden glauben konnte, von einem Abn z. B. Takelut I die Rede sein kann, noch, wie H. Brugsch wegen des fehlenden vermuten durfte, von dem lebenden Könige Takelut II, sondern lediglich von dem verstorbenen Vater des letzteren. Dass dies Šesonk II war, ist noch nicht streng nachgewiesen.

Die Gruppe kann nur übersetzt werden durch *non devorat coelum* oder wie hier *non devorante coelo lunam*, und die Einwendung unsres geliehrten Kollegen H. Brugsch gegen die Uebersetzung des H. Goodwin ist mir unverständlich, um so mehr da er dieselbe Konstruktion im Verlaufe des Artikels selbst noch zweimal anführt. Sie ist in der That für jenen Sinn correkter als die drei dagegen angeführten Konstruktionen, von denen die beiden ersten unter Umständen richtig sein können, aber mit etwas andrer Bedeutung; die dritte aber könnte nur heißen: *luna non devorat coelum*. Die folgende Phrase ist grammatisch nur so verständlich, dass *nešen* als Verbum, *xoper* als Substantivum (wie öfter) gefasst wird, als Präteritum: „schreckenerregend war das Ereigniss in diesem Lande“. Wenn nun nicht etwa ein Fehler des Originals vorliegt, so wüsste ich für die Worte: „*non devorante coelo lunam*“ nur die Erklärung zu geben, dass, während zwei Mondmonate sonst immer durch eine ganz mondlose Nacht getrennt waren, in welcher der Himmel den Mond verschlungen zu haben schien, einmal der Fall eintrat, dass in der einen Nacht noch der alte, in der folgenden schon der neue Mond gesehen wurde, ein Fall der, wenn auch nur sehr selten nach langen Perioden, unter besonders günstigen Umständen eintreten konnte, nämlich wenn die Konjunktion ungefähr um Mitternacht an einem langen Tage bei grösster Breite des Mondes statt fand. Sonst sind die Konjekturen von H. Goodwin — für und für (etwa durch das Hieratische zu erklären) sehr ansprechend.

Ich habe meines Wissens zuerst die Anfertigung von Papierabdrücken und die Publikation danach seit dem Jahre 1835 in ausgedehnter Weise angewendet und zur Geltung gebracht. Die grossen Werke von Champollion und Rosellini, die Inschriftensammlungen von Böckh und Léronne, wie alle übrigen gleichartigen Werke vor dem genannten Jahre, wurden noch ohne dieses wichtige Hülfsmittel ausgeführt, dessen heutzutage ähnliche Publikationen wie z. B. das Corpus Inscr. Latinarum gar nicht entbehren können. Die diplomatische Genauigkeit hat in eminenter Weise dadurch gewonnen. Dass aber auch diesem Verfahren trotz aller weit überwiegenden Vorzüge einzelne unvermeidliche Mängel an kleben, lehrt der obige Fall. R. L.]

der indes die Annahme einer Finsterniß statuirt, als Herrn Chabas der sie durchaus leugnet, vollständig entgangen sind. Ich werde, angemessen aller wissenschaftlichen Forschung, nur bei der Sache bleiben, obgleich ich Herrn Chabas auf manche persönlich gemeinte Bemerkung zu antworten verpflichtet wäre.

Zunächst gebe ich die Inschrift nach Lepsius Denkmälern, alsdann Herrn Chabas Wiederherstellung, von der er selbst sagt, dass sie „conforme au génie de la langue antique“ sei, hierauf Herrn Smith's Kopie und zum Schlusse meine eigene in folgenden Vertical-Kolonnen:

Die Differenzen, wie eine kurze Vergleichung zeigt, springen in die Augen

1. S. und B. vereinigen sich zu dem Nachweis, dass durch irgend welchen Irrthum beim Kopiren der Abdrücke, die richtige Folge bei L. bedauerlicherweise gestört ist. Statt 1—2—3—4 folgen 1—4—3—2 aufeinander.

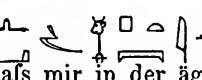
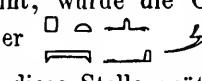
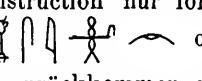
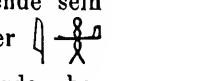
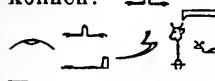
2. Die Kopie S. und B. beweisen dass Herr Chabas' Restitution eine missglückte ist, mit so grossem Aufwand von Scharfsinn und Beredsamkeit sie auch immer geschaffen sein mag, und

3. dass S. und B. unter sich im Datum abweichen. S. hat den 25. Mesori, ebenso die Publication bei Young, B. in Uebereinstimmung mit L. den 24. Mesori;

4. dass in S. hinter  der bewaffnete Arm fehlt, der aber auch in L. deutlich vorhanden ist (über die nothwendige Verbesserung der Lesart  an Stelle von  in L. hat Hr. Chabas bereits das Richtige erkannt);

5. dass S. hinter der ebengenannten Gruppe ein unverständliches , B. dagegen  neš hat.

Von der Uebersetzung dieses Textes nach Herrn Chabas (Après que l'an XV, Choiak<sup>1</sup>) jour 24, sous le règne de son père, il fut arrivé dans ce pays comme un fléau du ciel, une lune funeste, le pharaon entra en fureur etc. l. l. p. p. 84, 104) dürfen wir wohl bei der angedeuteten Verwirrung der ersten publicirten Kopie und gegenüber der neuen abssehen. Wir wenden uns deshalb zu der von Herrn Goodwin in seinem Aufsatze gegebenen Uebersetzung, die folgende Fassung hat: „In the 15th year, the 25th of Mesori in „the reign of father Horus the noble, divine regent of Thebes, the heaven not devouring „the moon, a great calamity happened in this land.“  nešen überträgt Herr Goodwin durch „calamity“ und verbessert  in  „great“. Im übrigen erkennt der gelehrte Verfasser des Artikels das Vorhandensein einer Finsterniß ausdrücklich an, und nimmt somit einen vollständig entgegengesetzten Standpunkt ein, als Herr Chabas in den Mélanges égyptologiques.

Gegen die Auslegung des Passus:  als „non devorante coelo lunam“ muss ich zuerst bemerken dass mir in der ägyptischen Syntax kein Beispiel bekannt ist, worin, wie hier der Fall sein soll, der Subjects-Nominativ und der Objects-Accusativ, unter der Voraussetzung dass beide Substantiva seien, hinter dem Verbum ihre Stelle einnehmen. Bei der Annahme, dass der ägyptische Schreiber habe ausdrücken wollen, was Hr. Goodwin meint, würde die Construction nur folgende sein können:  oder  oder   Indem ich auf diese Stelle später zurückkommen werde, be-

<sup>1</sup>) Es steht jedoch Mesori im Text. Herr Chabas scheint meinen eigenen Fehler aus der Histoire treu abgeschrieben zu haben.

Lepsius	Chabas	Smith	Brugsch
1.		1.	
2.		2.	
3.		3.	
4.		4.	

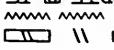
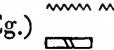
merke ich nur, dass der eigentliche Ausdruck der Finsternis in dem Zeitwort  nešen liegt, in dessen Erklärung ich mit Rücksicht auf die Herrn Chabas unbekannte koptische Wurzel, vollständig von diesem Gelehrten abweiche. Nešen stellt, nach meinem Schema (s. Einleitung zu meinem Wörterbuch) die dritte Form der Radix  neš oder  nešau dar, welche mit Rücksicht auf die koptische Form Οτονί, ωτονί attonitus esse, attonitus respicere, attonitus manere, defixa mente contemplari, stupor — bezeichnet „vor Grauen und Entsetzen die Haare zu Berge stehen lassen“ (s. Wörterbuch p. 808). So sagt man z. B.    neš šennu en Osiri „es richten sich auf vor Entsetzen die Haare des Osiris N. N.“ (Todtb. 13, 2), oder auch „(der Westen). welcher vor Entsetzen das Haar des Osiris sich aufrichten macht“.  nešen bezeichnet, im Zusammenhang damit „das Haar vor Entsetzen sich sträuben machen“, und zwar in allen Fällen, wo es auftritt, ist dies die einzige und alleinige Grundbedeutung. Man vergl. die Beispiele in meinem Wörterbuche p. 810. Vom Monde gesagt bezeichnet es also „den Mond, welcher durch sein Aussehn das Haar vor Grauen sich sträuben macht“. Niemand wird und kann dies anders verstehen als von der totalen Finsternis, welche Grauen und Angst erregen konnte wie z. B. in der abergläubischen Zeit des Mittelalters selbst bei Gebildeten und bei manchen Völkern noch heute erregt, um ganz vom Alterthume zu schweigen. Was so sehr in der Natur der Sache liegt, bei dieser Auffassung des in Rede stehenden Verbum, wird auf das schlagendste durch folgende Stelle im Todtenbuche bewiesen (Kap. 17)



äu-tes-en Osiri N. N. šen-f em uta-t em ter en neš-u

„es hat aufstehen (sich emporrichten) lassen der Osiris N. N. sein Haar wegen des Mond-  
„auges (der Mondscheibe) in der Grauen erregenden Zeit“ d.h. in der Epoche der Finsternis.

Var. a)  *uta-t* (Lepsius, Aelteste Texte des Todtenb. Taf. 31 zu dieser Stelle).

Var. b)  *nešni* (Descript. de l'Eg.)  *nešni*. Cf. Leps. 1. l.

Da diese Stelle für unsere Zwecke von einer ganz besonderen Wichtigkeit ist, so muss ich auf den Zusammenhang, in welchem sie in dem umgebenden Text auftritt, näher eingehen, wobei ich im Voraus auf eine kommentirende Stelle im Plutarch de Iside et Osiride Kap. 55 verweise, aus der ich mit Zugrundelegung der Parthey'schen Uebertragung (S. 98) folgende Theile besonders hervorhebe.

1. „Dieser Horus selbst aber, — sagt der Grieche, — ist abgegränzt und vollendet; „er hat den Typhon nicht gänzlich vernichtet, sondern nur seine Kraft und Gewalt gelähmt.“

2. „Daher soll in Kopto der Horos abgebildet sein, wie er mit der einen Hand das „Schamglied des Typhon hält.“

3. „Vom Hermes wird gefabelt, dass er dem Typhon die Sehnen ausgeschnitten „und Saiten daraus gemacht.“

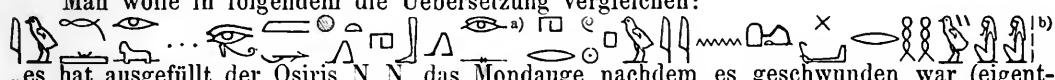
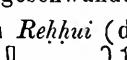
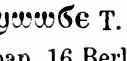
4. „Sie (die verderbliche Kraft) verursacht auf dem Lande die Erschütterungen und „Erdbeben, in der Luft die Gluthitze und die bösen Stürme, dann auch Blitz und Donner. „Sie verpestet Gewässer und Lüfte, steigt und thürmt sich bis zum Monde, indem „sie oft das Glänzende trübt und schwärzt, wie die Aegypter meinen.“

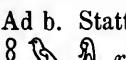
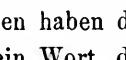
5. „Nach der Sage soll Typhon das Auge des Horos bald verletzt bald ausge- „rissen und verschluckt, dann dem Helios wieder zurückgegeben haben.“

6. „Hier deutet die Verletzung auf die monatliche Abnahme des Mondes, die Ver- „stümmelung auf die Verfinsterung ( $\epsilon\kappa\lambda\epsilon\psi\mu\varsigma$ ), welche von der Sonne geheilt wird, „indem sie den aus dem Erdschatten entkommenen Mond sogleich anstrahlt.“

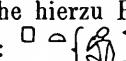
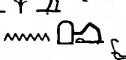
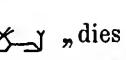
Die göttlichen Personen, nebst den von Plutarch näher bezeichneten Umständen, finden sich wieder im Todtenbuche 17, col. 25 bis 29.

Man wolle in folgendem die Uebersetzung vergleichen:

  
 „es hat ausgefüllt der Osiris N. N. das Mondauge nachdem es geschwunden war (eigent-  
 lich missus est factus) an dem Tage des Kampfes der beiden *Rehhui* (d. i. Horus und  
 „Typhon) Götter“. Statt a) hat der Pap. Nechtuamen  *habek su* (s.  
 Wörterbuch p. 897), „nachdem es dahingeschwunden war“, Leps. Aelt. Text. Taf. 2 und  
 Taf. 31 dagegen  *Akeses*, erhalten im Kopt. *ψωθε*, *ψωωθε* T. *damno afficere*,  
*vulnerare*, *damno affici*, *eclipsin passus est*. Ausserdem hat pap. 16 Berlin gleich hinter  
 Osiris N. N. die Worte  *Xer ra* „bei, in der Nähe von, unter“, so dass die Stelle  
 dort lautet: „es hat ausgefüllt, es hat wieder voll gemacht der Osiris N. N. in der Son-  
 „nennähe das Mondauge, nachdem es verfinstert war an dem Tage des Kampfes zwischen  
 „den beiden *Rehhui*“.

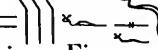
Ad b. Statt dessen haben die Texte in Leps. Aelt. Text. Taf. 2 und 32 die Variante  *rehu*, ein Wort, das sich auch sonst unter der Gestalt  *rehu* (z. B. im Grabe *Ti's*) vorfindet.

Man vergleiche hierzu Plutarch ad 1 und 6.

Hierauf folgt:  *peter ref su* „sage was ist es“? Die Erklärung folgt  
 auf das deutlichste:  „dies ist der Tag des  
 „Kampfes dem Horus mit Typhon“. Der Pap. 16 Berl. hat statt  *er*, das Wort  *Rehu*, er liest also „dies ist der Tag des Kampfes der beiden *Rehhui* Götter  
 Horus und Typhon“. Sodann wird der Kampf genauer geschildert:

  
 „indem er (Typhon) fortgerissen hat die Seti dem Horus, (und) indem er (Horus) weggenommen hat die Hoden dem Typhon“. Vergleiche mit Bezug auf das letztere Plutarch ad 2.

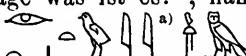
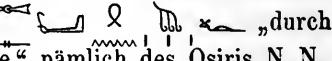
An Stelle von a) haben alle von mir notirten Varianten mit sehr geringen Ausnahmen:  „die Setu in dem Gesicht des (Horos)“. Die Seti mussten also einen Theil des Gesichts bilden; aller Wahrscheinlichkeit einen Theil der mit dem Auge in Beziehung stand; vergl. Plutarch ad 5.

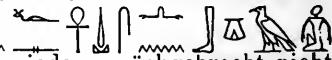
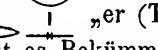
Was geschah hierauf? Die Antwort giebt das folgende:   
 „es war darauf Thoth bildend diese (d. h. die ausgerissenen seti) mit seinen Fingern selbst“.

Und nun folgt die oben besprochene Stelle:

„Es hat emporrichten lassen der Osiris N. N. sein Haar wegen des Mondauges in der Zeit der Finsternis“.

Hieran reiht sich eine neue Erklärung mit der üblichen Formel eingeleitet: *peter ref su* „sage was ist es?“, nämlich

  
 d. h. „dieses Auge ist das westliche des Rā in seinen Finsternissen für ihn, nachdem er (Typhon) es hatte schwinden machen lassen“. Die varr. sind a)  *pu*, „es ist dies“, statt *tui*, ferner b)  *sent*, mir unverständlich (s. Lepsius, Aelt. Texte Taf. 31), c) endlich  *ref*, „ihm“, in allen von mir collationirten Texten. Der Text sagt aus, dass „für ihn (den Osiris N. N.) dies das westliche Auge des Ra (statt des erwarteten östlichen, d. i. des linken?) sei“. Er schliesst darauf:  „durch das Werk des Thoth wurden (wieder) geordnet seine Haare“ nämlich des Osiris N. N., die vor Angst und Grauen in die Höhe gestiegen waren.

Der Text, sich beziehend auf das Mondauge und den Gott Thoth als Wiederhersteller der alten Ordnung in der Natur, erklärt uns demnächst:   
 „er (Thoth) hat es (das Mondauge) wohl und heil wieder zurückgebracht nicht ist es Bekümmerniss erregend für seinen Besitzer“ (d. i. *Rā*, dem Herrn des Auges).

Hierauf folgt  *ki-tot* d. i. „nach anderer Redaction“:

  
 „seiend dies sein Auge leidend, in dem (so dass) es weinte zu seinem andern“. Die Texte haben ad a) übereinstimmende Varianten die zu folgender Korrectur nötigen  *o* (vergleiche Goodwin in Zeitschrift 1867, S. 95 am Schluss).

Wir schlieszen mit dem Folgenden:

 „siehe da brach es (oder spie es) Thoth aus“. Vergl. hiermit Plutarch ad 5.

So manches sicherlich in der Analyse dieses gewiss nicht leichten Textes zu verbessern sein wird, so geht dennoch aus demselben, wie mir scheint, das besondere unzweifelhaft hervor, dass wir es hier mit einer Mondfinsternis zu thun haben und dass eine enge Beziehung dieses Textes, den ich im Zusammenhang folgen lasse, mit den Plutarchischen Angaben Statt findet.

„Es hat wieder voll gemacht der Osiris N. N. [in der Sonnen-Nähe] das Mondauge, nachdem es geschwunden war an dem Tage des Kampfes der beiden göttlichen Portner(?)“

„Was ist dieses?“

„Dies ist der Kampf [der beiden Portner], des Horus mit Typhon, wobei dieser fortge-

„rissen hat die Seti [aus dem Angesicht] des Horus und jener weggenommen hat die „Hoden des Typhon.“

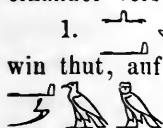
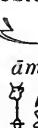
„Thoth bildete jene wieder mit eigener Hand. Dem Osiris N. N. stiegen die Haare „empor wegen des Mondauges in dieser Zeit des Grauens und Bebens.“

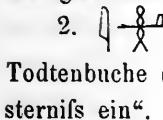
„Was ist dieses?“

„Es ist dies das westliche Auge des Ra in seinem ihm (dem Osiris N. N.) Grauen erregenden Zustande, nachdem er (Typhon) es hatte verschwinden lassen.“

„Durch Thoth's Hülfe wurden seine (des Osiris N. N.) Haare wieder geordnet. Er stellte das Mondauge heil wieder her, so dass es seinem Besitzer keine Bekümmerniss erregte (andere Redaction: als das Auge leidend war und zu seinem andern (Auge) hin „Thränen vergoss), denn siehe Thoth brach es aus.“

Nach dieser vielleicht nicht unnützen Abschweifung kehre ich zu dem betreffenden Passus unserer historischen Inschrift zurück. Derselbe besteht aus drei wesentlich von einander verschiedenen Theilen, die ich der Reihe nach betrachten will. Nämlich aus:

1.  *nen ām pet.* Ich beziehe das Verbum *ām* nicht, wie Herr Goodwin thut, auf *ām*, *ānam* mit der Bedeutung „verzehren, verschlingen“, sondern auf  (cf. Wörterbuch S. 188) mit der Bedeutung von „scire, cognoscere“. Die Phrase ist einfach zu erklären als „nicht war der Himmel zum Wiedererkennen, er war gar nicht zum Erkennen.“

2.  *āāḥ nesēn*, „der Mond war Grauen erregend“, wie im Todtenbuche (s. oben)               d. h. es trat eine totale Finsterniss ein“.

3.                    *neš* (zu ergänzen   *neš* s. Wörterbuch) *ȝeper em to pen*, „ein Grauen, ein Entsetzen entstand in diesem Lande“. Herr Goodwin liest   statt  *neš*, allein beide Zeichen habe ich als deutlich erkennbar in meiner Kopie bezeichnet.

Die ganze Inschrift würde somit folgendermassen zu übertragen sein:

„Während des Jahres 15, am 24. Tage des Monats Mesori. unter der Regierung des Königs Vater Horus, des Herrlichen, des göttlichen Herrschers von Theben, war der Himmel nicht wiederzuerkennen, der Mond sah Grauen erregend aus, und Angst und Beben war in diesem Lande.“

Ich muss es meinen gelehrten Fachgenossen überlassen zu entscheiden, ob ich das Richtige getroffen habe oder nicht. Meiner Ueberzeugung nach liegt die ganze Schwere des Ausdruckes in der richtigen Auffassung des Wortes *nesēn*, und ich muss, wie ich wiederhole, offen gestehen kein Beispiel zu kennen, bei welchem meine Erklärung nicht stichhaltig wäre. Dass es sich hier lediglich um eine Finsterniss handelt, hat Herr Goodwin mit gewohntem Scharfsinn herausgeföhlt und die Wissenschaft hat einmal mehr Veranlassung unserem verehrten Fachgenossen auf das Höchste zur Dankbarkeit verpflichtet zu sein.

H. Brugsch.

## Das Sothisdatum im Dekret von Kanopus.

Der auffallende Umstand, den ich in meiner Publikation des Dekretes von Kanopus (p. 13) hervorgehoben habe, dass in dieser offiziellen Urkunde der Sothisaufgang auf den 1. Payni gesetzt wird, während er im 9. Jahre Euergetes I., dem Abfassungsjahre des Dekretes, nach allen bisherigen Annahmen auf den 2. Payni gefallen sein müsste, bedarf

noch immer einer weiteren Aufklärung, wenn die von mir proponirte Erklärung nicht genügen sollte. Zwar hat Herr von Gutschmid in seiner Anzeige jener Publikation (Centralblatt 1867. S. 540) angedeutet, dass er die Abfassungszeit des Dekretes nicht mit mir auf den 7. März des Jahres 238 v. Chr. legen, sondern nach einer abweichenden Berechnung des ägyptisch-macedonischen Datums, welche die Schwierigkeit beseitigen würde, anders bestimmen zu müssen glaube, es ist mir aber bisher nicht bekannt geworden, dass er sich hierüber irgendwo näher ausgesprochen habe. Dagegen hat vor Kurzem Herr A. J. H. Vincent, membre de l'Institut, in seinem Mémoire sur le calendrier des Lagides à l'occasion du décret de Canope (Revue Archéol. janvier 1868) eine neue Lösung zu begründen versucht. Er geht von dem macedonischen Datum des Dekretes aus und findet nach den Mondtafeln von Pingré, dass der Neumond des im Protokoll genannten macedonischen Mondmonats Apellaeus nicht für das Jahr 238, sondern für das Jahr 243 v. Chr. passe. Wenn dieses letztere das 9. Regierungsjahr des Euergetes war, so musste der Antritt seiner Regierung in das Jahr 251 fallen. Dieser wurde aber bisher in das Jahr 247, also 5 Jahre später gesetzt. Um diese neue Schwierigkeit zu erklären, vermutet er, dass Philadelphus seinen Sohn Euergetes 5 Jahre vor seinem Tode entweder durch Abdikation zum alleinigen Könige eingesetzt, oder wahrscheinlicher zu seinem Mitregenten angenommen habe, und dass Euergetes deshalb seine Regierungjahre schon von diesem Zeitpunkte an gezählt habe. Abgesehen aber davon, dass uns keinerlei Nachricht über eine solche Abdikation oder Mitregentschaft aus dem Alterthum erhalten ist, steht der Annahme einer Abdikation das unumstößliche Zeugniß des astronomischen Kanon entgegen, welcher den Regierungsantritt erst in das Jahr 247 legt, und ebenso der Annahme einer Mitregentschaft ein demotischer Papyrus des Britischen Museums, welcher vom 2. Jahre des Euergetes I datirt ist, ohne zugleich den Philadelphus zu nennen. Ganz dieselben Gründe stehen der durch das macedonische Datum der Inschrift von Rosette motivirten Annahme des Verfassers entgegen, nach welcher auch Epiphanes bereits im Jahre 208 Mitregent seines Vaters geworden sei und deshalb dieses Jahr, nicht das durch den Kanon beglaubigte Jahr 204, als sein erstes gezählt habe. Denn ein demotischer Papyrus in Leyden ist von seinem 2. Jahre datirt, ohne dabei seines Vaters Philopator zu gedenken. Hier kommt noch hinzu, dass Epiphanes im Jahre 208 als ein zweijähriges Kind hätte Mitregent werden müssen, und dass wir gerade über den Thronwechsel der mit dem Tode des Philopator im Jahre 204 eintrat, näher unterrichtet sind (Polyb. XV, 25. 26.). Wenn sich der Verfasser auf den Vorgang der Abdikation des Soter I und des Regierungsantritts des Philadelphus im Jahre 285, zwei Jahre vor dem Tode des Soter, beruft, so ist dagegen zu bemerken, dass nicht nur dieses Ereigniss von verschiedenen Seiten ausdrücklich überliefert worden ist, sondern auch der Kanon den Regierungsantritt des Philadelphus nicht in das Todesjahr des Soter, sondern wie es nicht anders sein konnte, in das Jahr der Abdikation legt. Es wird also in diesen Punkten bei der bisherigen Ptolemäer-Chronologie bleiben müssen.

R. Lepsius.

#### Erschienene Schriften.

G. Maspero, <i>Essay sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris.</i> Paris. Franck. 1867. 4°. 81 autogr. Seiten.	H. Brugsch, <i>Hierogl. demot. Wörterb.</i> S. 977—1148 (Schluß des III. Bandes).
W. Pleyte, <i>Les papyrus Rollin de la bibliothèque impériale de Paris, publiés et commentés.</i> Leide. Brill. 1868. kl. fol. 43 S. Text u. 21 Taf.	Ders., <i>Die Aegyptische Gräberwelt</i> (ein Vortrag). Leipzig. Hinrichs'sche Buchhandl. 1868. 8. 58 SS. und 6 Tafeln.

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

---

April

Preis jährlich 5 Thlr.

1868.

---

## Inhalt.

Egyptian expressions of Value. By S. Birch. — On the name of a king of the Rabu (Libyans). By C. W. Goodwin. — Adversaria, by C. W. Goodwin. — Zur Verständigung, von Fr. J. Lauth. — Miscellanea IV., by P. Le Page Renouf.

---

## Egyptian expressions of Value.

By S. Birch.

The absence of a monetary or common expression of value amongst the ancient Egyptians has attracted the attention of Egyptologists. It is difficult to conceive how a nation which had reached so high a point of civilisation could carry on the numerous transactions of life without the employment of some universal medium of exchange or barter. Hence different objects have been supposed to have been used for money such as the small scarabaei of which so many have been found in the tombs, gold or silver rings, this form of metal being still employed amongst the traders of Nubia, and rings of brass and iron in other parts of Africa. These rings of metal are however represented weighed in scales as if estimated as bullion only and never appear in the texts as indicating a fixed monetary value. In the earlier texts and on the more ancient monuments certain weights of gold and silver are mentioned but no proof or indication is found of any comparison of other objects to a corresponding metallic value, all objects being recorded either according to their number or weight. In certain cases at a later period it appears that the weight of objects was added to the description of their liquid or dry capacity<sup>1)</sup>. This appears extraordinary except that the general mass of *kepu* or *kuphi* to be made was of a solid nature and had to be checked by estimating the weight of the ingredients employed. But it is just possible that the secondary value of weight may refer to the pecuniary value of the materials employed, and that such is actually the case in certain texts will appear from the following considerations that the weights and substances do not correspond. Of course it is impossible to conceive that 3 *hin* of water, if  is put for *mau* were worth 15 *outen* in the instance cited by M. Chabas although the weight of vegetable substances there mentioned is suspiciously light, and might lead to the conclusion that they were rather *cheap* in price, and that the object of the inscription was to record the expense of the mass of *kuphi*. In the collections of the British Museum are two slices of calcareous stone with hieratic inscriptions No. 5633—5636 in which are mentioned various articles to which a secondary number of value is attached.

<sup>1)</sup> Chabas Mesures Egyptiennes, 8<sup>vo</sup>. Chalon. 1867. p. 7.

They are of the nature of inventories or valuation and the objects mentioned are valued by ten. The first of these No. 5633 is headed

rta	rx-ut	axt-u	nb-t	r	sannu	an
the making	to be valued	the things	all	for	payment	by
		....				

the inhabitant of the district Ubkhet.

The meaning of the word *sannu* has already been discussed by M. Chabas<sup>1)</sup>. The only question is about the word *axt* which occurs also in No. 5636 and clearly refers to the 'things' or 'property' in question. Now the entries which follow are thus

	A brass jug	10 ten
	A brass laver	12 ten
	A brass bull	1 ten
	A brass bird	2 ten
	A sword	2 ten
	A patera	2 ten

In a subsequent enumeration is mentioned



a cane of fig tree wood, and a cane of *ut* wood 110 ten a material which would hardly have been put into the scale but the value of which would have been duly recorded.

A subsequent entry which mentions the property of another female which is for her share gives an object called an *arur* 10 ten and a *matni*<sup>2)</sup>. This *matni* is only 1 ten evidently too small a weight for an object of that size but probably a sufficient value. It is also very improbable that such miscellaneous objects should have been weighed. Totals too are mentioned as

my father 86 (ten) — and in the valuation of 'the silver paid to' my father 86 (ten) — and in the valuation of 'total 50'. The second stone No. 5636 is headed

rta	rx-tu	axt	nb-t	a	rru	kati	Amenšau

the making to be valued the things all which are the workman Amenšau.

This inventory like the former contains the mention of several objects valued or estimated by ten and which could not possibly have been reckoned by weight as 'a beast (of some kind) 2 ten' 'a hand of ducks ....' What number or quantity is expressed by is as yet unde-

<sup>1)</sup> Voyage d'un Egyptien p. 258—260.

<sup>2)</sup> Lepsius, Aelteste Texte des Todtenbuchs Taf. 27.

terminated and the value of the number is not mentioned. From all these examples it is clear that absolute value is intended and not mere weight as there could be no object in recording the weight of such objects as are mentioned in these inventories or registers. Unfortunately their age is not known as they are unaccompanied by any date of a king's reign but the names and script prove that they are decidedly older than the Ptolemies and even than the Persian conquest of Egypt.

## On the name of a king of the Rabu (Libyans).

By C. W. Goodwin.

The first six plates of M. Dümichen's Historische Inschriften recently published contain an account of the Campaign of Meneptah Ba-en-Ra (B. C. 1322) against the land of Rabu or Libya. In pl. I c. l. 9 and pl. II col. 13, the name of the chief of this people is mentioned. In the first passage he is called simply Mauramai, in the second he is named Maramaiui Batita. This may mean perhaps Maramaiui son of Batita, or the second name Batita may be a title, meaning king or general. — In either case, have we not here the origin of the name Battus given to the founder of this city of Cyrene, and which was borne by several of his descendants after him in alternate generations, the intermediate kings bearing the greek name Arcesilaus, helper of the people? Herodotus tells us Bk. 4 c. 155 that Battus was not the original greek name of the founder of Cyrene, but that it was the Libyan word for king, and bestowed upon him by an oracle prophetically in view of the dignity to which he afterwards rose. In Dr. Brugsch's copy of the same inscription Geogr. II Taf. XXV instead of Ba-tit the reading is Sa-tit, and my learned friend construes this, Son of Did. But in M. Dümichen's copy the bird has the tuft on the breast, which indicates the water-fowl named Ba, and also neither copy has the bar | behind the bird which we should expect to find if the word *sa*, son, were intended. I therefore incline to the new reading as the correct one. It is probable that these Rabu spoke a language akin to that of the Hebrews and Phenicians. Dr. Brugsch cites the word *bennu* applied to the children of the king of the Rabu, apparently the same word as the Hebrew *beni* (Geogr. II p. 79). We may therefore reasonably look to the Hebrew to find a word allied to Batita, king. — The exact transcription of is *Badad*, a root which means, solitary, alone. Batita then may be equivalent to *μοναρχός*. The name *Bedad* occurs Genesis 36, 35, as the father of *Adad*, a king of the Edomites who reigned previous to the rise of the Hebrew monarchy. The name is explained by Fürst as = *בֶּן־אֱדָד* son of Adad, a national deity of the Edomites.

Shanghai June 1867.

## Adversaria by C. W. Goodwin.

### The phonetic character mak.

In the table of the hours published by M. Dümichen (Zeitschrift Jan. 1865) the tenth hour of the night is named *mak neb-as*, protecting her lord. Several in-

scriptions give the variant  and we thus obtain the phonetic value of  the vulture with one wing hanging forward in the attitude of the bird protecting her young. — This figure is of frequent occurrence in the Ptolemaic texts, and must be carefully distinguished from the vulture in the ordinary attitude. — It is used simply as the phonetic equivalent of  *mak*, and ordinarily in the sense of protect, or overshadow, — the attitude in which Isis and Neptys are frequently represented standing over the body of Osiris(as in III Recueil Pl. XCVI) — and in which the various gods are represented III Recueil Plates LXXVII to LXXXIV. The Egyptians had another word to express the same act, namely  *χu* for which  the feather fan is a frequent variant. — This fan, borne on the king's right side was itself named  (see 4 Sallier 23 back). The Coptic has returned the name under the form  (, ) *umbra*, and  *obtegere*. — Of *mak* no representative is preserved though the word  *cogitare* may be perhaps formed from it. — These two words frequently occur antithetically in the texts. Thus Recueil III Pl. XCVIII the active  is attributed to Isis, that of  to Neptys. Rec. III Pl. LXXXII 1, a. b. c., it is said of Horus       *χu-ef anx-ek mak-ef mak-rakahu-k*. He guards thy ears he protects thy (some limb). See also III Recueil Pl. LXXI col. 10. In some hieratic texts these words are written more fully *χui*, and *maki*. Thus in Abbot Papyrus pl. 6 l. 7, one of the workmen speaking of the kings, whose mummies were alleged to have been violated, affirms that such was not the fact, but that they were in good preservation, and adds       *st χui maki*, they guard and protect for ever the prosperity of the king their child. The frequent title of Egyptian kings       may be translated 'protector of Egypt'. In 4 Sall. 1 l. 4       perhaps means protectress of the house, that is a wife. The passage is       *. Thou shalt not take a wife (on this day).*

It appears to me that the title *Məwxtas* applied to Isis in a greek inscription at Teneh, the ancient Akoris, which M. Félix Robiou, derives from  *menχ*, *ενεργέτης* (Revue Archéologique vol. XIV p. 88) may with more probability be traced to  *maki*, and that *Məwxtas* is equivalent to 'protectress', with especial reference to the act of overshadowing the body of Osiris.

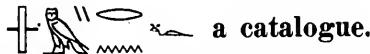
The word  *mak*, with the determinative of grains or pills  occurs Rec. IV p. XII col. 67 and 70, with a different shade of meaning. In the latter passage we have          *tut ma haben mak m neb*, an image of ebony wood overlaid with gold.

The action  *mak* also occurs in conjunction with the action  *sa*, a well-known attitude of protection. Recueil IV Pl. III col. 16 a stone vessel is described, upon which are to be engraved           *ajt*           *hespi*        *neteru<sup>1)</sup>*        *sa*     *Hesar*  *m*  
            *he(s)pi*             *mak*             *har-ef*             *meri*

<sup>1)</sup> The fig.  is represented in M. Dümichens copy as effaced. I restore it from a copy of this inscription made by Mr. Harris many years ago, from which I have some extracts.

"the canopy (?) of garlands (?) with the gods (i. e. Isis and Nephtys) sheltering Osiris with garlands protecting his face with branches (?)" — The meaning of this passage has escaped M. Dümichen (Text to the Recueil p. 2).

Shanghai May 1867.



a catalogue.

The curious word ami-ran-ef literally 'he whose name is' is used as a noun substantive. Thus 5 Anast. <sup>25</sup>/<sub>8</sub>

xer un nan ha tat nef as nan na ran-u er ami-ran-ef.

But we said to him, read to us the names according to the catalogue. In the next page lines 3, 4 we have pa ami-ran-ef with the definite article.

In III Denkm. Bl. 12, c. occurs as the title to a list of names.

On a board in the British Museum bearing a hieratic text, probably of the 12th dynasty. (No. 5646) I find ... i. e. "a catalogue of the things which belong to one" ... And then follows a list of garments and utensils.

The word is apparently taken from the practice of calling over the names of soldiers or workmen. The captain or overseer would say "He whose name is N." at which N. would answer. Thus came to be used for the catalogue or roll of names. — In the greek papyrus Casati το κατανδρα (i. e. κατ' ἄνδρα man by man) is used for a catalogue. Εστιν δε το κατανδρα σωματων — (Reuvens Lettres à Letronne 1830, troisième lettre p. 26, and Brugsch Lettre à M. de Rougé 1850, p. 13).

## Zur Verständigung.

Es sind in dieser Zeitschrift von mehreren Seiten Zweifel gegen einige meiner Behauptungen vorgebracht worden, zu denen ich bis jetzt geschwiegen habe, nicht aus Mangel an Gegengründen, sondern weil ein beschwerliches Amt mir dazu weder Zeit noch Ruhe verstattete. Ein längeres Stillschweigen würde jedoch vielleicht zu Missdeutungen und zur Festsetzung gewisser Irrthümer führen. Es sei mir daher erlaubt, jene Einwürfe der Reihe nach zu würdigen, wobei ich mich indess möglichster Kürze befleissen muß.

I. H. Goodwin findet (1867 p. 34, 82) meine Erklärung des Königsnamens Σε-μέμψης als Se-men-nefer (*Μεμφίτης „Manetho“* p. 108) mit Recht unbefriedigend; ich habe sie selbst aufgegeben, sobald ich in der Revue arch. die genauere Zeichnung des siebenten Schildes der Sethos-Tafel gesehen hatte. Was er aber dafür bringt, nämlich , genügt ebenfalls nicht. Lepsius hat diesen Namen, ob er nun Si-nen-uer oder Chen-nen-uer zu lesen ist, in den Götterdynastien untergebracht, und alle Stellen, in denen er vorkommt, schließen die Annahme eines menschlichen Dynasten aus.

Viel ansprechender ist, was H. Vicomte de Rougé in einer Note<sup>1)</sup>) zu p. 20 seiner gediegenen „Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dy-

<sup>1)</sup> Im Contexte selbst denkt er an .

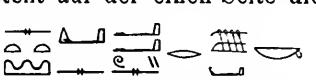
nasties“ vermutet, nämlich „le préféré“. Indes zeigen die Züge des betreffenden Schildes im Turiner Königspapyrus, so verwischt sie auch sein mögen, am Ende doch den charakteristischen Strich des *m* und diese Wahrnehmung führt auf die Reduplicativform „*nasty-nasty*“, wie sie z. B. im Papyrus magique (Chabas: Glossaire Nr. 537) wiederholt erscheint. Die Varianten Sem, Sems, Semsem lassen ein allenfallsiges *Sem-en-s* voraussetzen, um in getreuer Umschreibung Σεμέμψης zu erhalten, oder man hat, wie in Σεθένης statt Σερέθης (Seneda, doch auch hierogl. Sedena; siehe „Manetho“) eine Metathesis anzunehmen.

Die Bedeutung dieses Σεμέμψης liefert die eratosthenische Uebersetzung Περισσομέλης = „vir membris redundans“ (Goar). Der biblische Name שֵׁם־שְׁמָה wird in Genes. X, 21 geradezu durch שֶׁבַע „der Große“ wiedergegeben. Beachtet man nun die Kraft der Verdoppelung des Stammes, die in *Semsem* vorliegt, so entspricht περισσομέλης (auch oxytonirt) einem „sehr gross“ ziemlich genau, wenn auch vielleicht hiebei nicht zunächst an die Körpergrösse, sondern an die bevorzugte Stellung des Erstgeborenen zu denken ist. Die Verbindung „Sem-en-Ptah“ Titel des Prinzen *Cha-m-us* (Lepsius Königsb. 429 b), beweist, dass ich mit meiner ersten, jetzt beseitigten Vermuthung doch nicht sehr weit vom Ziele entfernt war.

Der zweite Fall, in welchem ich mich als Gegner des H. Goodwin bekennen muss, betrifft die Gruppe (1867, p. 84), welche wegen mehrerer dynastischen Namen, vor allen wichtig ist, den ich zuerst mit Herodot's Ασυχίς identifizirt habe. Wenn er sagt, ... „a stele in the British Museum where seems to replace the common word as, tomb. But this is not very conclusive“, so hebt ein Paar Wiener Stelen alle Bedenken. Die eine (Nr. 91) beginnt: „o ihr Lebenden auf Erden vorbeigehend an diesem Grabe“. Die andere (Nr. 101): „o ihr Lebenden auf Erden vorbeigehend an diesem Grabe“. Die Lesung *as* beruht also nicht auf einem Scheine (seems) sondern auf einer Wirklichkeit und der Königsname *Asikaf* ist = Ασυχίς (*Moschēs* des Eratosthenes). Daß dieser Asychis bei Manetho fehlt, ist allerdings auffallend, aber doch nicht befremdlicher als das Fehlen des Βαψύς (*Bapsi*) in seiner vielfach umgearbeiteten und entstellten Liste. So mag auch der König eher dem Αρρωτός als dem *Senen* Goodwin's entsprechen. Was die Ersetzung dieser Gruppe *as* in jüngeren Texten (und nur in solchen) durch ein hieroglyphisches anlangt, so fragt es sich, besonders in Rücksicht auf das demotische šeps, das Brugsch (1867, 97 sqq.) so reichlich belegt hat, ob hier nicht ein analoger Fall vorliegt, wie bei = *sati*, = *hnum*, die man doch nicht *senkti* und *tatap* lesen darf, da sie missbräuchliche Transkriptionen hieratischer Prototype sind. Die demotische Form šepsau scheint eine Sinnvariante zu sein. Es kann aber auch Dissophonie statuirt werden, so daß man in der älteren Zeit bei der Aussprache bloß den Sitz berücksichtigte und die darauf sitzende Figur als proleptisches Determinativ fasste, weshalb die Gruppe von keinem weiteren Deutbilde begleitet wird — während man später die Figur allein lautirte und daher für und verwenden mochte. Wie dem auch sein mag, ich glaube nicht, daß wir mit Brugsch den bisher *Hatasu* gelesenen Namen der Königin unter den Thutmosen als *Hat-šepšu* fassen, oder den dem Σεφσής der V. Dyn. gleichsetzen dürfen.

II. Für die so häufige Gruppe habe ich *Setmati* als die ursprüngliche Lautung vindicirt und mit Leidwesen gesehen, daß H. Renouf (Zeitschr. 1867 p. 42)

diese Annahme einer Ligatur bestreitet. Lepsius (Aelteste Texte des Todtenbuches p. 39) hat das Richtige gesehen, indem er *setmati* mit mir als die ursprüngliche Lautung anerkennt, und diesen religiösen Ausdruck durch den volksthümlichen *Amenti* später ersetzen lässt. Auch weist derselbe mit Recht auf  „rechts“ hin, das man doch *unam* lautiren muss und keinenfalls *amenti* lesen kann. Hat man nicht in neueren Sprachen ähnliche *quid pro quo?* v. g. (verbi gratia) lautirt der Franzose „par exemple“, der Engländer „for instance“.

Schon die Texte des Todtenbuches genügen, um die Lesung *setmati* zu rechtfertigen. In dem Begleittexte der bildlichen Darstellung von Cap. 148, wo Sokar-Osiris, von einer weiblichen Gottheit, mit  auf dem Haupte, umarmt wird, steht auf der einen Seite die Legende:  auf der andern:  „die gute Set-mati thut ihre Arme dar, um dich aufzunehmen“. *Amenti* würde hier für den zweiten Theil eine ganz unmögliche Lesung sein. Zwar fehlt auch *mati* und insofern scheint meine Lesung ebenfalls nicht ganz begründet. Allein eine demotische Legende umschreibt die betreffende Szene mit ua neter *Ma-t* chui emmof „eine Göttin *Ma-t* deckt (beschützt) ihn“.

Was ferner die Stelle der großen Inschrift von Miramar betrifft, worin ich vier unmittelbar auf einanderfolgende Ausdrücke für die Unterwelt: *Amenti* , *Setmati* , *Toser*  und *Roseti*  erkennen zu müssen glaubte, so weiss ich wirklich nicht, was H. Renouf zu dem Urtheile bewog: „I think M. Lauth has mistaken both the sense and the grammar of it“. Von Grammatik konnte keine Rede sein, da ich ja nur die Ausdrücke citirte, und was den Sinn anbelangt, so könnte dieser freilich entscheidend sein; allein weder mein Kritiker, noch sonst ein Aegyptologe hat bisher eine Analyse jenes äusserst schwierigen Textes geliefert. Dieselbe Auflösung, durch Analyse mich zu widerlegen, muss ich an H. Renouf richten in Betreff der Gruppe , die ich (mit Andern) *dem* lautire; seine Erklärung: „I cannot admit the form of any of the proofs given by M. Lauth in favour of *ten*“ kann weder mir, noch den übrigen Aegyptologen, irgend wie genügen.

III. Unter dem Titel: „ein graphischer Scherz“ hat H. Dümichen (1867, 73 sqq.) gegen meinen Aufsatz: „Aenigmatische Schrift“, ohne indessen meine Lesungen irgend anzuzweifeln oder zu widerlegen, geltend zu machen gesucht, dass ihm eine besondere Geheimschrift, mit einem durchgeföhrten System als Grundlage, aus den Texten bisher nicht erkennbar gewesen sei. Allein ich frage: ist es kein System zu nennen, wenn die schon in der XVIII. Dyn. auftretenden absonderlichen Zeichen alle dem nämlichen Prinzip der Akrophonie folgen? H. Dümichen bestätigt durch seine Umschrift eines grösseren Ptolemäertextes in gewöhnliche Hieroglyphen meine Behauptung von einem durchgeföhrten Systeme auf Schritt und Tritt und auch in der buchhändlerischen Anzeige (der nächsten Nummer der Zeitschr. beigelegt) über seine „Tempelinschriften“ heisst es wörtlich: „Da diese Inschriften meist der Ptolemäerzeit angehören, gewähren sie außerdem eine reiche, unschätzbare Quelle jener Schriftmethode, die (der älteren Zeit ebensowohl bekannt, doch nur spärlich angewendet) mit dem Namen der Geheimschrift bezeichnet zu werden pflegt“. Ich lege übrigens, wie mein sehr verehrter College ebenfalls („Geheimschrift oder graphische Spielerei“) wenig Gewicht auf die Bezeichnung des Verfahrens; doch glaube ich; dass man auf öffentlichen Denkmälern, wie das von Dümichen trans-

scribirte eines ist, eher eine „aenigmatische Schrift“ als einen „graphischen Scherz“ angebracht haben wird.

IV. In einer der letzten Nummern dieser Zeitschrift (1867, 103) tritt Herr Romieu meinem Artikel „Drei Neujahrsfeste“ mit der Erklärung entgegen ... dont les conclusions, complètement opposées à celles de mon travail (*Mémoire sur le calendrier vague des anciens Egyptiens*) me paraissent inadmissibles“. So bereit ich auch bin, in einem so schwierigen Thema, wie es die Kalenderfrage ist, von meiner Ansicht auf Grund besserer Beweise abzugehen, so kann ich dies doch in vorliegendem Falle nicht zu Gunsten der Theorie des H. Romieu thun.

Gleich das erste Beispiel, welches er zur Stütze seines *année vague* citirt, nämlich der 19. Thoth als Fest des Gottes Thot bei Plutarch und im Kalender von Esneh (auch Medinet-Abu) spricht eher für das alexandrinische Jahr, da alle Stellen Plutarchs, worin Monatsdaten vorkommen (vergl. die Ausgabe von Parthey p. 165 sqq.), sich auf das fixe, von unserm 29. August auslaufende Jahr beziehen.

Das zweite Neujahrsfest hat den Beisatz , den ich auf das Wandeljahr als das ältere (*κατ' ἀρχαῖνς*) bezogen habe, bestimmt durch die Analyse der hieroglyphischen Gruppe, welche „(Jahr) der Vorfahren“ ergibt, aber nicht *année agricole*, wie H. Romieu behauptet. Wenn es weiter heisst: l'antiquité grecque et l'antiquité romaine restant muettes sur toute autre période de temps (que l'année fixe Sothisque dont parle le décret de Canope), ce ne serait qu'en s'appuyant sur des preuves monumentales et des constatations philologiques à l'abri de toute critique qu'il serait possible d'en faire admettre une autre — so beweist ja gerade das Decret von Canopus, wo der Sothisaufgang mit dem 1. Payni des Wandeljahres zusammenfiel, dass auch andere Coïncidenztage gewählt werden konnten. Thatsächlich ist die im 9. Jahre des Euergetes getroffene Einrichtung bald wieder beseitigt worden und überdies stimmen Sothisjahr und alexandrinisches Jahr an Länge vollständig überein.

Die Gruppe  bedeutet aber, demselben Decret zu Folge, nicht nur *νέος ἔτος*, sondern auch *τὰ γενέθλια*, es ist das kopt. ΣΠΡΗΤΕ tempus, intervallum; ein Umstand, der uns zur äußersten Vorsicht mahnt. H. Romieu hat Recht, wenn er meine Deutung des Festes am 26. Payni auf den Beginn des tropischen Jahres (= 20. Juni) ungenügend findet<sup>1)</sup>). Allein seine eigene Ansicht, wonach dieses Fest eine Coïncidenz des 1. vagen Thoth mit der Herbstdunkelgleiche 145 vor Christus darstellen soll, ist doch ebenso wenig begründet, da der Kalender von Esneh leider des chronologischen Datums ermangelt.

Um wie viel fruchtbarer könnten für H. Romieu die beiden Thierkreise von Denderah werden, denen das Datum (Cleopatra, Caesarion — Tiberius) beigeschrieben ist! Ich habe dieselben unter dem Titel: „les Zodiaques de Denderah — Mémoire où l'on établit que ce sont des calendriers commémoratifs de l'époque gréco-romaine“ einer speziellen Prüfung (1864) unterzogen und als Datum, für das Rundbild den Juli des Jahres 36 vor Chr., für den rectangulären Thierkreis den 17. November des Jahres 34 nach Chr. gefunden. Es wäre, auch im Interesse der Sache, zu wünschen dass H. Romieu dieser Doppelfrage seine Aufmerksamkeit zuwenden möchte.

München, 1868.

**Fr. J. Lauth.**

<sup>1)</sup> Vergl. Goodwin in dieser Zeitschrift 1867, 82.

## Miscellanea IV.

by P. Le Page Renouf.

1. I am not *yet* disposed to surrender the old reading of  <sup>(1)</sup>). Mr. Goodwin's doubts are most reasonable and Dr. Brugsch's proofs of the new reading are very strong, but they are not conclusive and they appear to me to break down before positive evidence in favour of *as*. In the 15th chapter of the Ritual (l. 14) the deceased says „Grant Xer-Neter“. The word here translated *holy* is, in some papyri written  (see for instance the hieratic text published by M. de Rougé) but in others viz Sall. 829 and Banks 16. Salvolini, or rather Champollion, had already discovered the equivalence of these groups, but I do not know on what authorities.

One direct variant being found there is no longer any reason for doubting that in the invocation addressed on a very ancient monument (Brit. Mus. 471, see Sharpe II, 94) to all who pass . Further evidence is found in the use of precious, Coptic *&COT*. By itself this last evidence would not be worth much, but it is of very great weight if considered as the verification of a value already indicated by other proofs.

I believe therefore that  but its equivalent in sense (see *infra* 10), even in such a place as Rhind Papyri pl. 6, l. 4. 5.

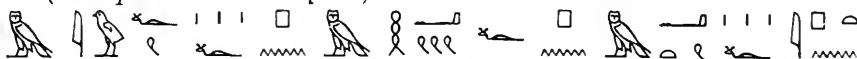
2. I cannot share the doubts about the identity of . Monuments and papyri of the best periods use . The same identical text occurs twice on the Sarcophagus of Seti I (Plate 5, F and G, lines 5 and 4). In one place the word is written . A well known word, in its longer form, is written (1) . It follows that . It is certainly a different sign from 2). And it was surely a mistake to suppose that a sign = .

.

<sup>1</sup>) It is also written simply  (see Denkm. IV, 34 b; Dümichen, Tempelinschr. II, 229) which appears to me an insuperable objection to the value *sep*. For according to this value, the . This might pass as a sound analysis of . I confess that even indisputable variants of the Roman period would not change my conviction.

<sup>2</sup>) Reference is made (Aelteste Texte S. 18) to the “Hathor von . One of the titles of Hathor is  (ib. pl. 94). She is also called 

3. M. de Rougé and M. Chabas have called attention to the pronominal form  or  , which is not uncommon in the older texts. I should wish to know if it has ever been found with other than *feminine* nouns. I suspect not. The example given by M. Chabas (*Inscription de Rosette* p. 48) is worth a close examination.



The masculine nouns are accompanied by , the feminine noun by   (De Rougé, *Mém. sur les 6 premières dynasties*) is the plural of  (Denkm. II, 149 e. etc.). Other instances known to me follow the same rule, and I believe it to have been strictly observed in the olden times. The  dropped out of the feminine form through "phonetic decay", but when written it was certainly pronounced.

4. I am not a little surprised to find  catalogued as a single group. May I be allowed to repeat what I have elsewhere stated, that in numberless instances, both in papyri and on monuments of all periods,  is used as the equivalent of . There are papyri (e. g. Sall. 118) in which  is habitually used for  and  for . We have the proper name  Enst'erk =   (Denkm. II, 22 and 23). We find   En-aref, =  cited by Dr. Brugsch in his Geography as variants of the same name. We find  (Denkm. II, 138 c. twice) for . This expression is, I believe written   in an extremely ancient magical text of which we have several copies (Lepsius, *Aelteste Texte des Todtenbuches* pl. 15. Denkm. III, pl. 262 and 279 and Sharpe, *Inscriptions I*, pl. 9 and ff.) from which it appears that  is = to   to   and  to          A well known prayer is written  (Sharpe I, 93).  are the first two words of a very common petition for the departed. It occurs on the sarcophagus of Seti; first of all, thus   let not these my limbs fail, then, a few lines beneath,  etc. let not any of these limbs fail of the Lord of Diadems etc. On the sarcophagus of Necht-her-heb (*Antiquités V*, pl. 40) the petition begins three times and on that of Hapimen (ib. pl. 24) four times with  instead of . In other texts (e. g. Sharpe II, 96 and Denkm. III, 276) it begins with . On these sarcophagi we find indifferently  or  en mut-ek, "mayest thou not die". This is not the result of carelessness, for these texts carefully avoid writing  for .

I do not remember any case of  being replaced by  but I should not be surprised if ever so many were discovered, for  as a preposition, often appears double in the papyri. For proofs of this it is not necessary to look farther than the titles of Chapters 156, 157, 158 and 159 of the Turin text of the Book of the Dead, where  stands for a simple .<sup>1</sup>.

<sup>1</sup>) It is surely a grave error to infer from the occurrence in an ancient text of  for  that  = *nēn*, and that the pronoun is *nēnok*. In the old texts the equivalent of the particle  is . [ ist bekanntlich ursprünglich immer *nu* und wird nie korrekt durch  ersetzt;  kann daher eben so wenig wie  phonetische Variante von  sein. Das öfter vorkommende  ego, muss man also, wie ich gethan, als eine besondere alte Form für  fassen. Mein gelehrter Herr Kollege scheint meine Worte (*Aelteste Texte* p. 35, 14) unrichtig verstanden zu haben. Die von ihm angeführten  für  halte ich für bloße Schreibfehler. L.]

Not only is used for , but is found used in place of the preposition . On the funereal scarabæi I have often remarked this in variants of . This is no doubt a mistake, but it has arisen from the phonetic equivalence of the two particles.

5. In reference to the doubt (see Aelteste Texte des Todtenbuchs, S. 37) as to the true reading of , I would appeal to the authority of the second Mentuhotep Sarcophagus (ib. pl. 17, l. 34) which gives the causative form in the passage corresponding to Todtenb. 17, 46; a reading borne out by the Sarcophagus of Seti and later texts. The kindred group is also written . (Cf. Sharpe, Inscr. II, 10 l. 16 with the same text, Denkm. III, 203 l. 40). This is however no proof that is here = , for some variants of both groups retain and drop both and . (Sharpe, Sarcoph. of Seti pl. 6. D. l. 38 and elsewhere) must be read *hetem*. is one of the variants of *hetemi-t*, the bird here (see Sharpe *ubi supra*) being ideographic of *hetem*. The simplest form of the word is in the lapidary style. It is the same word as in the inscription of Aâhmes (l. 2) and it signifies *perish*.

6. *Uas* is one of the values of . But the reading of or is not *uasemu* but *semu*. Dr. Brugsch has already proved this (Zeitschr. 1864, p. 69) from variants of Totenb. 15, 9. The papyri of the British Museum agree with those of Berlin in reading . M. de Rougé (Chrestomathie, p. 102) speaks of numerous variants in favour of this reading.

7. M. de Rougé (Chrestomathie Pl. XI) leaves a note of interrogative in place of the initial value of the sign , which in his text he unhesitatingly reads *teb*. The correctness of this reading is proved from the Kalenderinschriften of M. Dümichen in which (pl. 11) = (pl. 27). We have also (in the Parma Ritual published by Rosellini) = , Todtenb. 64, 31.

8. For the Latin *ipse* the Egyptian has and . The natural place of is before the verb, that of after it. When is used stress is laid upon it as being the subject of the verb. There are numerous examples of its use in the D'Orbigny papyrus. "It is not I who speak" says a text at Leyden (Monuments I, pl. 149) *it is not I who repeat it, it is Isis who speaks, she it is who repeats it* . The pronoun is essentially and emphatically the subject of a verb. Such is not the case of , which rather agrees with the subject, and plays the part of a reflective pronoun in such phrases as *except thyself* , *with his own fingers* , *from her own mouth* . Its effect upon a verb is to make it reflective. is *self-existent*. The Egyptians at an extremely early period had the notion of a self-existent deity. Todtenb. 85, 2 means *I the self-existent soul*. The rather coarse description of the god who (Todtenb. 17, 9) reminds one of exactly similar expressions used of Krishna in the Bhâgavata Purâna. It implies that the god is impassible to external objects and independent of them both as regards his own beatitude and the eternal process of generation. (Todt. 17, 23) implies a self inflicted wound. Is it not most probable therefore that , which occurs so frequently in the judiciary papyrus of Turin lately

published by M. Devéria, really signifies "he slew himself", and that compulsory suicide was one of the punishments inflicted by the Egyptian code.

9. What is the phonetic reading of the newly discovered interrogative particle ? Mr. Goodwin reads it *sibi* in consequence of the frequent variant . But  appears to me to be ideographic of , as the group was written in the earlier texts, whether as a verb of motion or as a noun expressing some kind of offering, also written  (Denkm. II, 44. 58. 92. 145)  (ib. 35) or  (Aelteste Texte pl. 40) without determinative. The verb is also written with or without determinative, and generally with ,  or  but frequently with one or even two legs in addition to the common determinative of motion which is itself often doubled. I cannot believe that in  the  is otherwise than ideographic of the sound *mas*. And  is I think the same word. It is found with different acceptations; in addition to that of *bringing*.  (Denkm. III, 13) means "mayst thou enjoy eternity in bliss". Here I find a Coptic representative in  *apprehendere, potiri, superare*. In Todtenb. 57 and 60 the sense is *superare*. It will be observed that in chapter 57 there is a parallelism between  .... *Grant that the departed may prevail &c.* and  .... *Grant that the departed may overcome his enemies as the august deity overcomes them, whose name they know not;*  ....  *, may he overcome them in like manner.* The 154th chapter,  is "in order that the body may not be made a prey".

The change from *mās* into  is not surprising if we compare  with *mester*.

The interrogative  I compare with the Coptic     *quaerere, weye nnu quaere quis?*

10. In illustration of the mixture of real variants and mere "Sinn-varianten" in the texts which led Mr. Goodwin to identify  with  I give the following.

a.  Dümichen Geogr. Inschr. II, 72, 8.

c.  ib. 76, 9.

b.  ib. 73, 1.

d.  ib. 76, 10.

These might easily be multiplied *ad libitum*. My immediate motive for quoting these is the fresh evidence they afford of the value *set* for  already derived from other sources.

P. S. Dr. Brugsch seems to have very successfully taken up my doubt as to the reading of  , and to have proved the right reading. But I must protest against his interpretation of my English. He represents me as "denkend an  in Bezug auf die Aussprache" of the above named group. I only said that I *would* think so were *it not* for something, which I evidently considered a grave difficulty until it was cleared up. And in my note I expressly said that "if the sign  in Denkm. II, 5 be initial,  is probably the same word as  (Brugsch, Rec. II, 72, 2). He has therefore no right to say that he has proved my reading to be wrong. He has brought evidence to bear upon a reading which no one (as far as I am aware) had suggested before me as a probable one.

Nor is he correct in contradicting me as to the translation of the group. There is no contradiction between my translation *deer* and Champollion's *chèvres*, which he considers the right one. The group is undoubtedly used for other animals as well as goats, and this is why I used the general word *deer* in preference. It is quite clear from my note that I did not use it as equivalent to *cervus*, but in its old acceptation = the German *Thier*, which is the same word.

# Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**Mai**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

## Inhalt.

Lettre à M. le Dr. Lepsius sur l'Inscription de Takellothis II., par F. Chabas. — The Chapter of the Pillow, by S. Birch. — Auszug aus einer coptisch-arabischen Handschrift in Abun-bēd bei Gondar, von Th. v. Heuglin. — The vulture used for the word "man", by C. W. Goodwin. — Varianten zu *hotep*, von Fr. J. Lauth. — Erschienene Schriften.

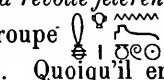
## Lettre à M. le Dr. Lepsius sur l'Inscription de Takellothis II.

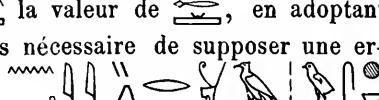
Chalon sur Saône 1 Mai 1868.

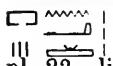
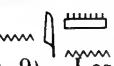
Mon cher confrère et ami,

Le Numéro de Mars de votre Journal est presque entièrement consacré à de nouvelles études du passage de l'inscription datée de Takellothis II, dans lequel on a cru reconnaître la mention d'une éclipse. Les deux auteurs de ces dissertations me mettent assez souvent en jeu pour que j'aie à mon tour quelque droit à mêler ma voix au débat. Du reste je ne vois rien que d'utile à la science dans ces sortes de discussions, et je suis d'avis qu'on ne perd jamais rien à confesser une erreur, comme également on peut se refuser à accepter des vues nouvelles et persister sur son propre terrain, sans pour cela faire acte de mauvaise volonté.

Je suis du reste à peu près complètement d'accord avec mon savant ami Mr. Goodwin sur le côté philologique de la question qu'il traite. Il est bien certain que le texte donné par les Denkmäler est fautif, et que pour l'avoir suivi, j'ai été forcé de faire des hypothèses inutiles.

Toutefois si le texte revu par Mr. Edwin Smith simplifie la phrase, il n'ajoute absolument rien à l'appui de l'idée qu'il peut y être question d'éclipse: on y lit aujourd'hui très-sûrement: *le ciel n'absorba pas la lune* (ou bien *le ciel et la lune n'absorberent pas*); *une grande calamité eut lieu dans ce pays*. En suivant le texte tel que vous le rétablissez, page 30, on pourrait continuer de la sorte: *comme au temps où les fils de la révolte jetèrent le trouble(?) dans le midi et dans le nord*. Mais cette traduction suppose le groupe , et ne serait pas tout-à-fait d'accord avec la copie du texte par M. Smith. Quoiqu'il en soit de ce détail, l'inscription n'en conserve pas moins l'intention générale que je lui ai attribuée dans mon article des Mélanges; il ne s'agit nullement d'éclipse, mais d'un fléau, d'une calamité qui frappa l'Egypte, et qui est mentionnée dans les mêmes termes que la conquête et les fureurs de Cambuse sur les légendes de la statuette Naophore.

Les *nešni aau*, les *grands fléaux*, sont assez souvent mentionnés par les textes; c'est avec infinité de raison que M. Goodwin donne à  la valeur de , en adoptant ici un qualificatif habituel du mot. Peut-être n'est-il pas nécessaire de supposer une erreur, car on trouve une forme analogue dans la phrase 

 , venir aux grandes salles de la demeure d'Ammon (Brugsch, Rec. I, pl. 22, lig. 9). Les *ouxou aau* sont également connus par d'autres textes. Y-a-t-il lieu de faire ici l'application des vues de notre habile confrère Mr. Le Page Renouf sur la double valeur phonétique de ? Je ne me prononce pas encore, mais si nous avons de rechef affaire à une erreur, on voit au moins que la rectification proposée par Mr. Goodwin trouverait des analogues.

Je ne disconviens pas que le *ciel dévorant la lune* donnerait plausiblement l'idée d'une éclipse de lune, et dans ce cas, construite avec la négation la phrase signifie forcément *qu'il n'y eût pas éclipse de lune*. Sans doute on arriverait à un tout autre résultat en rejetant cette négation embarrassante, exprimée par un signe indubitable et qu'ont vu tous les copistes, et en y substituant l'impulsif . Mais le moyen de supposer une erreur aussi grossière dans un texte historique officiel exposé à la vue de tous sur le monument le plus considérable des Thèbes! Mr. Goodwin ne pouvait s'arrêter à cette idée et ne s'y est pas arrêté en effet; et il n'admet pas la mention d'une éclipse, même dans le cas où le groupe  serait pris dans le sens d'*obscurité*; il traduirait alors: *sans aucune éclipse de lune une grande obscurité tomba sur la terre d'Egypte*. Mais comme cette traduction n'est pas tenable, Mr. Goodwin y renonce et adopte l'idée *sécheresse, chaleur*, sur laquelle je n'ai pas à m'expliquer puisqu'elle exclut celle d'*éclipse* et concourt au but que je me propose.

Dans un travail philologique spécial je montrerai que dans toutes les phrases où l'on a voulu introduire l'idée *obscurité, éclipse*, pour représenter le groupe , l'acception *fléaux, calamité, fureurs, catastrophe, etc.* explique convenablement le contexte. Ce mot doit être analysé, comme tous ceux de la langue égyptienne, en procédant du certain à l'incertain, et nullement en adoptant la marche contraire. Je montrerai aussi qu'il n'a aucun rapport d'origine avec .

Pour le moment il me suffit de constater mon accord avec M. Goodwin sur les deux points essentiels du débat: 1°. la phrase: *le ciel n'absorbant pas la lune*, n'indique pas une éclipse; tout au plus indiquerait-elle qu'il *n'y a pas eu d'éclipse*. 2°. La phrase dans laquelle intervient le groupe  se rapporte à une grande *calamité*, mais même en supposant (ce que je regarde comme inadmissible) qu'il s'agisse d'une *grande obscurité*, le texte prouverait encore qu'il ne s'agit pas d'une éclipse.

Ces points constatés, il importe peu qu'il s'agisse d'un pharaon ou d'un autre; il n'y a pas d'*éclipse*, la date de l'événement dans la série royale de la XXII dynastie est controversée. Si, dans ces conditions, un astronome consent à s'occuper du problème, son travail sera sans utilité pratique, et la confiance des savants lui manquera certainement.

Un phénomène d'occurrence aussi peu rare qu'une éclipse de lune, et la courte durée du phénomène pendant la période d'occultation complète, ne permettent guère de faire intervenir dans l'appréciation de notre monument les idées de terreur et d'angoisse qu'ont parfois excitées les éclipses de soleil chez certains peuples de l'antiquité. Les Egyptiens, qui avaient étudié le cours des astres à une époque dont il nous est impossible de sonder l'extrême antiquité, ne concevaient certainement aucune épouvante pendant les éclipses de lune qui se sont produites aux temps relativement modernes de la XXII dynastie. Mais ce côté de la question peut être laissé en réserve pour le moment. Pour les calculs astronomiques, il faut non des hypothèses, non des vraisemblances, et surtout encore moins des invraisemblances, mais seulement et rigoureusement des notions nettes, des données précises. Or, rien de semblable ne se rencontre dans le cas controversé.

Du temps de Pline, on croyait que le soleil s'alimentait avec l'eau salée et la lune avec l'eau douce; les phénomènes de la pluie et de la sécheresse étaient rapportés à l'influence du ciel et de la lune; les expressions *caeli mobilis humor*, *sicca luna*, *luna sitiente*, auraient sans doute embarrassé les Egyptiens, comme nous embarrassé la singulière phrase que je préférerais traduire: *le ciel ni la lune n'absorbèrent, ne s'imbibèrent*. Cette traduction est tout aussi régulière que celle dont vous constatez avec raison la régularité: *le ciel n'absorba pas la lune*. Il est à noter que le groupe ~~—~~<sup>—</sup> ~~—~~<sup>—</sup> se dit fréquemment des liquides.

Dans cette nouvelle hypothèse, la formule étudiée se référerait au phénomène de l'évaporation qui produit la pluie, et l'on comprendrait que pendant la durée d'une sécheresse le fléau d'une insurrection éclata sur l'Egypte, à la date du 24 ou du 25 du mois de Mésori de l'an XV, sous un règne qu'il reste à déterminer.

Mais il se peut aussi que ni les unes ni les autres explications proposées ne rencontrent juste; l'analogie peut nous conduire à l'erreur; la langue égyptienne aime les images; mais il est des métaphores exprimées par certains mots de cette langue, qui expriment des idées bien différentes de celles que représentent les mêmes mots dans d'autres langues. En ce qui touche l'explication que je suggère et que je crois la plus naturelle, je me garderais bien de la recommander comme définitive et pouvant servir de base à un calcul chronologique, si elle était de nature à se prêter à une combinaison de ce genre. A plus forte raison m'est-il impossible de ne pas mettre les savants en défiance lorsqu'on veut trouver une éclipse dans une phrase qui dirait plutôt qu'il n'y a pas eu d'éclipse.

Tel est le point nettement défini de la difficulté; tel est l'esprit dans lequel je me suis élevé contre les calculs de Mr. Gumpach et de M. le Dr. Hincks. L'attrait des solutions chronologiques est très-vif; M. Hincks ne sus pas y résister; dans notre correspondance privée, qui s'est continuée jusqu'à sa mort sur le ton le plus amical, ce savant n'a jamais voulu abandonner l'idée d'une éclipse, bien qu'il n'eût pas d'autres motifs que ce fragment de traduction . . . . *le ciel, la lune luttante*. En considérant ce qu'est devenue aujourd'hui cette version fragmentaire, Mr. Hincks serait probablement ébranlé dans ses vues premières. Dans tous les cas, il a toujours compris que je pouvais avoir une opinion diamétralement opposée à la sienne sans que cela portât atteinte à mes sentiments amicaux à son égard, ni à la haute estime que j'avais pour son mérite éminent.

En examinant les différents textes sur lesquels on a cherché à fonder des évaluations astronomiques, j'avais reconnu la valeur exceptionnelle du tableau de la marche des étoiles qui a été relevé dans les tombeaux des Ramsès à Biban-el-Molouk. J'admettais en conséquence que des calculs de quelque valeur avaient pu être tentés sur l'étude de ce monument. Je ne connais pas le travail de M. Biot, mais je vois dans un mémoire spécial inséré par M. Le Page Renouf (*the chronicle*, january 25, 1868) que le savant astronome français s'est servi d'une appréciation complètement erronée de la signification du monument. Il serait fort à désirer que M. Le Page Renouf autorisât la reproduction intégrale dans la *Zeitschrift*, de ce mémoire, dans lequel la logique et la science de bon aloi marchent de pair. Je le cite ici pour montrer de quelles délicates précautions doivent être entourées les supputations astronomiques fondées sur l'interprétation des monuments égyptiens. Je m'étais montré difficile, j'en conviens, mais pas encore assez. C'est ce que vient de me prouver Mr. Le Page Renouf, et je m'en félicite autant que je l'en félicite lui-même.

Je ne puis quitter ce sujet sans parler d'un nouvel élément d'appréciation chronolo-

gique suggéré par M. W. Pleyte; nous devons à cet égyptologue zélé une bonne publication des Papyrus Rollin, de la Bibliothèque Impériale de Paris; il y a joint des explications sommaires fort intéressantes, et un traité sur les chiffres égyptiens extrêmement commode. Les documents de comptabilité présentent un intérêt qui n'a pas encore été suffisamment apprécié, et que des publications, telles que celles de notre habile collègue d'Utrecht, mettront facilement en relief. Je ne pense pas toutefois que le papyrus 1889 (pl. XIX de la publication) soit intéressant parcequ'il donnerait une date précise de la coupe du blé. A la première ligne de ce document (à laquelle il paraît manquer un groupe ou deux), je lis seulement: *l'an II, le 7 de choiak, jour d'enlever les blés du grenier de Memphis pour faire . . . . .* (sans doute de la farine ou du pain). La suite indique les quantités enlevées ce jour là ainsi que les 14, 21 Choiak, 4, 14, 24, 27 Tobi, etc. J'engage mon estimé confrère à revoir cette partie de sa dissertation.

Veuillez agréer etc.

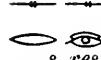
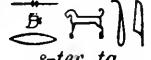
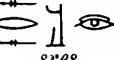
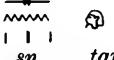
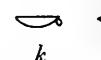
F. Chabas.

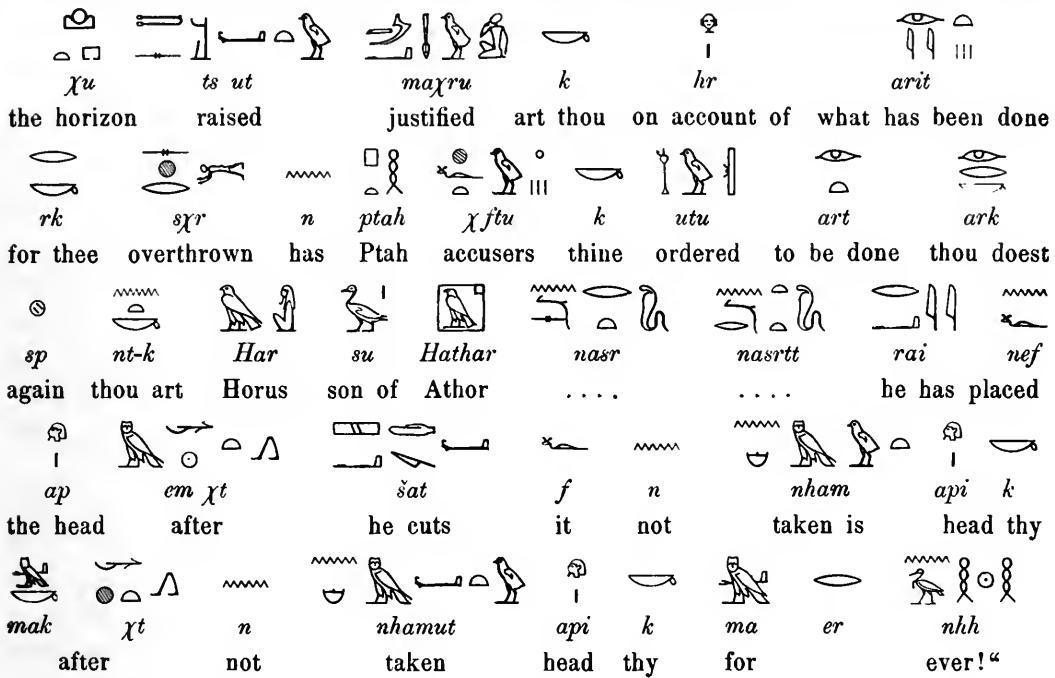
## The Chapter of the Pillow.

By S. Birch.

Among the various small amulets found in all Egyptian collections will be remarked one in shape of an Egyptian pillow or head rest *urs*, or *uls*, with the usual lunated portion above, the cylindrical stem and rectangular base. These objects are almost always made of *hematite*, in the same manner as the  *ta* or girdle is of jasper and the papyrus sceptre or tablet with it engraved upon it of green felspar. These pillows have occasionally inscriptions or portions of inscriptions engraved upon them, but as they are comparatively speaking rare objects, it is still rarer to find them inscribed with formulae of any length. One however in the British Museum No. 8308 a. of larger dimension than ordinary has its base and part of its trunk or column inscribed and as the same formula is found in Papyrus British Museum No. 9900, a comparison of the two versions will throw some light on this talisman which does not appear in its appropriate place in the Papyrus of Turin published by M. Lepsius in the Todtenbuch. The chapter of the pillow is omitted and does not appear in the little series of amulets contained in c. 155 to 160. Unfortunately the chapter of the Pillow in 9900 B. M. has no rubrical directions attached describing the material of which it should be made and the place where it should be attached; possibly the amulet was disposed at the nape of the neck of the mummy. With it in Papyrus 9900 B. M. is found another chapter entitled the chapter of the head. This chapter is found on some mummies written in the outer cartonage on the fillet or bandlet which is represented binding the hair of the dead. It occurs for example on the painted fillet of a Theban mummy of a person named Haremhab No. 6680 of the Museum Collection. Thus the amulet of the pillow helped to complete the sepulchral equipment along with the hypocephalus or mystical pillow which represented the pupil of the solar Eye, and restored the vital spark or warmth to the mummy. The text of the chapter like those of the other amulets is short. It is called

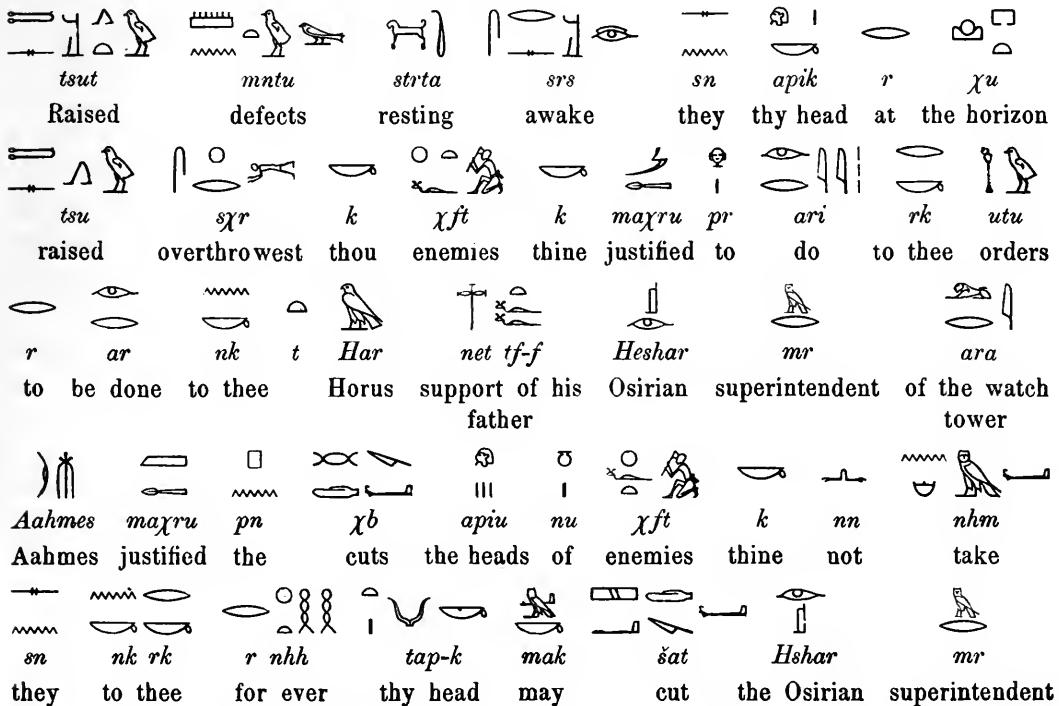
 *ru*  
 *en*  
 *urs*  
 chapter of the pillow.

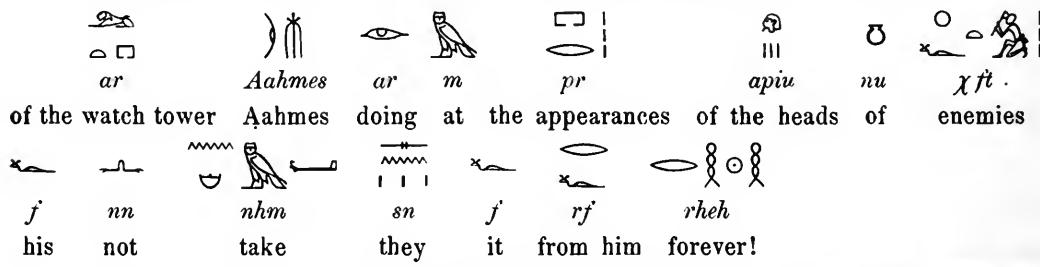
 <i>s res ut</i> aroused are (the deceased)	 <i>mn nu</i> the faults	 <i>s-ter ta</i> reposing is	 <i>sres</i> wake	 <i>sn</i> they	 <i>tap</i> head	 <i>k</i> thine	 <i>r</i> at
--	--	--	---	---	--	---	--



The chapter or formula on the little amulet is more complete than that of the Papyrus. The papyrus is evidently much older and excuted for a scribe named Nebensi, while the amulet is evidently of the period of the XXVI. dynasty and made for a deceased *mer ar Aahmes* "Aahmes superintendent of the watch tower or store house". This word appears from the inscription in Leemans able to be read *amr.*

The inscription on the amulet is as follows





The first chapter from the Papyrus therefore reads: "thy illness has been aroused, thou reposest: they make thy head wake at the horizon, thou art transported justified on account of that which thou hast had done to thee. Ptah has overthrown thy enemies, ordering to be done that which thou doest. Thou art Har (Horus) son of Athor .... he has given thee a head after he decapitates it. Thy head is not then taken away: it is never taken away".

The formula on the amulet is more obscure although essentially the same. After the commencement it states it varies as "justified by what has been done to thee" and "he who orders that it should be done to thee is Horus the avenger of his father" and "he it is who cuts off the head of thy enemies, who never take away thy head from thee, may the Osirian superintendent of the pylon Aahmes cut when his enemies put forth their heads, they never take his away". There is nothing very remarkable in the mere philology of these chapters, and the text of the amulet as is often the case with these little objects is not so good as that of the Papyrus. The only difficulty is the form *nasr* in the first inscription, a word however elsewhere found as *nasr* 'flame' or *nasr* 'diadem' rendering the sense of the word in the passage doubtful as to the exact meaning, whether after Athor it is the diadem or the flame to which reference is made.

## Auszug aus einer coptisch-arabischen Handschrift in Abun-bēd bei Gondar.

### A. Liste der Mineralien.

1. ΠΙ ποτζ = الذهب (Gold).
2. ΠΙ ρετ = الفضة (Silber).
3. ΠΙ επαγγελι = الجوهر (unter *g'uhar* wird von den arabischen Waffenschmieden gewöhnlich eine künstliche Mischung von Stahl und Eisen verstanden (Damast). Auch bloß Stahl, der aber meist „*sulb*“ heißt).
4. ΠΙ ρηνετ = النحاس (Kupfer).
5. χελκο = do. (wohl Erz, Bronze).
6. ΠΙ τετρε = الرصاص (Blei).
7. ΠΙ θρεπο = القصدير (Zinn).
8. ΠΙ βενιτι = حديد (Eisen). [I. ΠΙ βενιτι I.]
9. ΟΥ χρισοπρεπος = يرك (mir unbek.).
10. ΠΙ φεرمسερο = الممر (Marmor).
11. ΟΥ χρισολιθο = المها (?).

12. ποτοπ = زير (Lasurstein).
13. ΠΙ ωτατος (wohl λ statt α) = الرخام (Alabaster). [CT&ΛΙ, chalyps.]
14. ΠΙ CT&ΛΙ = آبولا (Stahl? oder gelöschter
15. ΠΙ θριε = الزبيق (? ein Stein). [ΘΡΙΕ, argentum, vivum.]
16. ΟΥ σπιχιωπ = التمرد (Smaragd, besser Beryll). [I. ΟΠΙΣΙΩΠ, onyx.]
17. επηπρεπος = عقيق (Achat). (Saphir heißt auf türkisch (. كوك ياقوت .)
18. ΟΥ επερεκτος = ازبرجد (Smaragd).
19. ΟΥ λικροπ = عين الهر = Katzenauge und Sternsaphir. [I. ΛΙΚΕΠΟΠ ?]
20. ΟΥ βριλλος = المها البلور eine Varietät von Beryll, Olivin und Chrysopras.
21. ΟΥ τεσπι = اليصب خمسة (Jaspis).

22. ΟΤ ΔΙΕΤΕC = اليشب (Jaspis).  
 23. ωχιση = انمير درج (?). [l. ΟΤ Οχιση, turcusa lapis.]  
 24. ΟΤ ΖΑΡΔΛΙΣΗ = انمرجان (= Koralle).  
 25. ΟΤ ΔΙΑΜΑΝΤ = الماس (= Diamant).  
 26. ΟΤ ΕΔΡΤΗΟΗ = انهاس (do.). [σάρδινος λιθος.]  
 27. ΟΤ ΗΕΥΠΙΘΙΟC = انغميتس (= Magnetstein).

## B. Verzeichniss von Fischen, Reptilien etc.

1. ΠΙ ΧΕΛΨΑΡ = انشلب = Schilbe Mystus, Cuv. (Silurus Mystus, Lin.) [oxyrhynchus. Kir.]  
 2. ΠΙ φορι = انبورى (= Mugil saliens, Cuv.)  
 3. ΠΙ ΚΕΠΟΥΡΙ = البنى (= Barbus Binni, Cuv.). [l. ΚΕΠΟΥΡΙ?]  
 4. ΠΙ λειψ (undeutlich geschrieben) = البيرس (= Labeo vulgaris, Heck.). [λειψ. Kir.]  
 5. † ΘΕΡΙΚΙ = اليساريه للبيرس (?) jedenfalls zu den Cypriniden gehörig).  
 6. ΠΙ ΚΟΛΩΟΤ = القرومط (= Clarias Hasselquisti, Cuv. Val. & Heterobranchus).  
 7. ΠΙ χφορ = انقرعف (?) [Apua. Kir.]  
 8. ΠΙ ΣΤΙΟC = التموض (?) wohl See-Fische!  
 9. ΠΙ ΤΟΥΚΕΛΟΠ/// (der letzte Buchstabe unleserlich ob Η od. Θ?) = القرش (= Haifisch).  
 10. ΠΙ ρΗΙ = الرأى (= Rochen).  
 11. ΠΙ κερC = الشال (= Synodontis Schal, Bloch).  
 12. ΠΙ ρεωI = البطلسي (= Chromys nilotica, Cuv.).  
 13. ΠΙ τρεπερι = الرعاد (= Tetrodon fahaca, Hass.).  
 14. † ΔΕΛΦΑΠ = القاتد ? Seefisch? [δελφιν.]  
 15. ΠΙ ΣΔΛΟΥΡΚΙ = رأس الحجر ? [muraenae.]  
 16. † φρτκ&CI = أم عبيد ? " ? Kir.  
 17. ΧΟΤΚΛΙΚCI = حازدرن ? [ΧΟΤΚΛΙΔC, limax. Edw.]  
 18. † εφωT = النرسه (= Trionyx aegyptiaca Geoffr.).  
 19. ΠΙ ΚΑΡΤΥΚΛΟC = انتمساح = Crocodilus vulgaris. [ΚΑΡΤΙΚΛΟC, perdix. Edw.]  
 20. ΠΙ κελ = الفيل (hier jedenfalls von anderer Bedeutung). [ΚΗλ, Lepidotus?]  
 21. ΠΙ Χροτρ = الصفاح = Rana in genero und Bufo variabilis.  
 22. ΠΙ ΣΙΣΚΗC = الصدف = Perlmutter.

23. ΠΙ ΚΟΥΛΕΖΙ = الابرميصن ?  
 24. ΟΤ ΧΑΡΟΥΚΙ = الصب = Uromastix spinipes.  
 25. ΠΙ ΔΙΦΟΥC = لبردون = Stellio vulgaris.  
 26. ΤΕΛΛΙΟΠΙZ = الوعده ?  
 27. † ΔΙΙΡΔ = لـ ما ?  
 28. ΠΙ ρΟΨ = Schlange im Allgemeinen: die eigentlichen Vipern heißen auf arabisch — مفرنه — Vipera cerastes = ناشر — Echis carinata = غربيه — Naja haje = أبو عيون — Psammophis sibilans = أبو صبور — Periops parallelus = أرقام (Arqam) — Zamenis florulentus = جذاري — Eryx jaculus = دساس — Python Sebae = آسala (Schreibart mir unbekannt).  
 29. † ΣΛΚ = العقرب (Scorpion).  
 30. † ΣΨΟ = نحيفه ? [l. † ρψω, serpens.]  
 31. ΟΤ ΧΑΡΤΟΛΟC = دون = Psammosaurus.  
 32. ΠΙ εδοπι = التعبان (Schlange).

Nachstehend erlaube ich mir noch einige Bemerkungen und Ergänzungen zu den bereits auf S. 47 etc. des Jahrgangs 1865 dieser Zeitschrift publizirten Liste zu geben.

1. النسر ist immer Vultur und nicht Aquila.
3. العقاب = Haliaeetus und Aquila.
4. الرحم könnte heißen الرحم = Cathartes od. Neophron.
5. صقر ist Falco, namentlich falco lanarius, peregrinus und tanypterus, aber nicht Accipiter.
7. الشاهين ist falco tanypterus.
8. البازى = Accipiter.
10. انكوبيد = Elanus.
11. باشق ist Nisus und andere kleine Jagdfalken zur Lerchen- und Wachteljagd.
12. جادى mit vorgesetztem صقر i. e. Heuschreckenfalke = falco tinnunculus.
13. mir unbekannt.
14. رحم ist Neophron percnopterus.
15. بومس größere Eulen-Arten, nicht aber Noctua, die أم قويق heißt.
16. ist Corvus corone und C. cornix.
17. هو الكركى ist Grus cinerea. G. Virgo heißt وزنونق und G. pavonina.
19. mir unbekannt.
20. وز is Anser.
21. ديك ist Gallus domesticus.
25. فرخ ist hier junges Huhn.

26. u. 27. Richtig.  
 28. ist Pterocles.  
 29. soll eine Papagei-Art bedeuten.  
 31. ist Turtur senegalensis.  
 32. سمان ist Coturnix.  
 33. صرصور ist Sperling u. a. kleine Finken-Arten.  
 34. do.  
 35. wie 32 = Coturnix, nur in Algerien gebräuchlich, in Syrien, Arabien und Aegypten. سمان.  
 36. Richtig, hier aber wohl = Cuculus.  
 37. ?  
 Ferner finde ich noch  
 III ΚΕΖΖ = **طير المصبور** was im Gegensatz zu **طير** „kleinen Vogel“ bedeutet.  
 III Κερεπηνη = **قدقد**.  
 Δημητερη = do.  
 ευριε = درة = Papagei.  
 III σεκυζιρι = الشنوتة ?  
 † εριψ = العنقا ?  
 III αλλον = السنون ?  
 III τερτιλλος = التليل ?  
 III κτκποс = البطة = Anas.  
 III κλεροс = ال Hammer ?  
 III κερτολοс = انكردان = Oedicnemus.  
 † χεκκεων = ام قويق = Noctua (Athene passerina Lin.) = pulli gallinacei.]  
 III κεζ = [أغواز] = الفرايج = ohne Zweifel.  
 III εροθοс = اننعم = Struthio.  
 III ταос = انتدوس = Pavo.  
 III ελκсоβ = بلشوم = ob = Ciconia.  
 III εμφιذга.οс = الغنون = Grus pavonina.  
 III επитор = نورس = Larus.  
 III τειρ = لجن ?  
 III κεκοι = الرئيس = die Feder.  
 38—42. alle diese Benennungen scheinen sich auf Löwe zu beziehen, vielleicht mit Ausnahme von الشبا, der auf Somali Leopard bedeutet; Löwe heißt auf Somali Libáh, auf Danakil Lobák, auf Hadendoa = Haldabo, auf Amhara አንበሳ::=Anbasa, auf Tigreh: Ajet, auf Belen: Qamana, auf Galla: Lenga.  
 44. ist Elephant bei allen Arabern.  
 45. ist Rhinoceros.  
 46. ist Leopard.  
 47. Hyena striata.  
 48. Wilder Hund, Wolf.  
 49. ist Cynaelurus, bei Schriftstell. zuweilen Lynx.
50. u. 51. Sowohl Fuchs als Schakal.  
 52. ist Baer in Syrien (*Ursus syriacus*).  
 53. ?  
 54—56. Lepus.  
 57. u. 58. Antilope dorcas.  
 59. u. 60. ?  
 61. Herpestes.  
 62. Cynocephalus (nec *Cercopithecus* etc.).  
 63. Ovis tragelaphus und Ibex.  
 64. ?  
 65. Sus scrofa.  
 67. Dipus aegyptius, zuweilen verwechselt mit Meriones. Erinaceus ist **تفند** (Qonfed).  
 68. ?
- Th. v. Heuglin.
- 
- Zu der obigen Mittheilung hat H. Prof. Rödiger noch die folgenden Bemerkungen zugefügt.
- A. Mineralien.**
- الذهب = الذهب.  
 2. انفضة, vielmehr.  
 3. Das kopt. Wort bedeutet Edelstein und Perle. Ebenso جوهر, von Andern *gohar* gesprochen, pers. gohar, guhar. — *Sulb* حلب (eigentl. Hartes) für „Stahl“ haben auch Marcel und Bocthor u. d. W. *Acier*, und Humbert guide p. 171.  
 11. Das arab. ميا erklärt man durch d. i. beryllus, aber auch durch Krystall. Vgl. 20.  
 14. بولاد (أغولان) auch Stahl, aus pers.  
 15. schreibe الزبيق (zibaq) Quecksilber.  
 23. فيروز, ohne Zweifel (pers. زبروز) اغبروز, اغبروزج (pers. زبروزه) تركیز.
- B. Fische, Reptilien etc.**
- الشلبه 1. Forskål animal. p. XVI.  
 17. حازرون ist sonst Limax.  
 25. lies حذرون.  
 26. سام ابرص ist die Eidechse, die auch heißt, bei Forsk. animal. p. VIII und p. 13 ابو ابرص *Lacerta Gecko*.  
 27. Das ägypt. Wort bedeutet Chamaeleon, d. i. arab. لوري, wie statt للمرما zu schreiben ist.  
 30. لحية ist serpens, vipera.  
 31. ورب = درن Lacerta Nilotica. Forsk. animal. p. VIII und p. 13.
- Die Nachträge zu der früheren Liste sind in Bezug auf meine dort gegebenen Bemerkungen theils bestätigend, theils näher bestimmend, theils auch sie bezweifelnd oder ihnen widersprechend. Das Urtheil darüber kann ich füglich Andern überlassen.
- E. B.

## The vulture used for the word "man".

By C. W. Goodwin.

It was long ago pointed out by M. Chabas (Hymne à Osiris p. 5) that the vultures head  stands for *man* or *men*. In the Ptolemaic texts recently published several instances occur. Thus 4 Recueil Pl. III l. 17



"a mummy with the face of a man, having the white crown on his head".

M. Dümichen has translated this, mit Geierantlitz, with the face of a vulture. But the meaning "man" is beyond doubt. — The vultures head is merely an abbreviation for the whole bird; several other cases of a similar abbreviation occur as frequently for , and in the common tombstone inscriptions (flesh and fowl) stand for | |, which are only rarely drawn in full as e.g. Sharpe Eg. Insc. 1st series pl. 2, 1. 2.

The Ptolemaic inscriptions recently published afford many instances of the vulture in full proportion being used for "man". Thus 4 Recueil Pl. XLVI l. 2



"not heard by any man".

In Dümichen Tempel-Inschriften Pl. 33 l. 4 the determinative is added . Here *men* and *gods* are in antithesis.

Again Pl. 32 l. 2 where two different classes of men are in antithesis.

Several other instances will be found in both the works quoted.

How came the vulture to be used in this sense, and what sound is to be given to it. The name of the vulture was *nerau* (*Todtenbuch* cap. 145, 3; cap. 157, 3) and the head is used as a sound-determinative in *nerau*, to terrify. The Coptic for vulture is *norpe*. We also find used in later texts for the word *nerau*. But it does not necessarily follow that or when used in the sense of 'man' was sounded *nerau*. There must have been an older name for the vulture, namely *ma* as this is the proper phonetic value of this bird when used as a simple letter, or rather syllable. If therefore it be employed as a phonetic in the word signifying 'man', and be not a determinative character bereft of its phonetics, we must sound it *ma* or *ma-u* (pl.). It is possible that then may be a connexion between this word and or (Copt. *nor*) to die, q. d. *βρόιτι*, mortales.

It will be always readily distinguished from the word meaning to die, and also from *ma-t* mother (Copt. *nor*) by the determinatives, or by the added or .

Dümichen's Temple-Inschriften furnishes another use of the figure of the vulture which is new to me. It signifies 'right hand'; thus Pl. 41 l. 7 right hand opposed to left hand. In the next column is used for right hand. In Pl. 30 l. 8 we have right eye opposed to left eye. In the first instance quoted the vulture has a tuft in front of its neck. But in other cases I can see no distinction be-

tween the bird used in this sense and the well-known form of the letter *m* or *ma*. The tufted vulture has in many cases the value *neh*, but these birds are easily confounded together, as well as the vulture which stands for the syllable *ti*.

I am inclined to think however that the vulture when used in the sense of 'right' is not phonetic. In Düm. Tempel-Inschriften 93 l. 24 the uræus  is used for left hand, in antithesis with  right, and in pl. 109 l. 1 qu.? whether   does not mean 'right and left'. It would appear as if the symbolical ornaments of the upper and lower regions, the Vulture and the Basilisk, were taken to signify right and left. The Hebrews called the right hand south, and the left north, and perhaps the Egyptian usage, if I am correct about the fact, may have been an imitation.

Shanghai September 1867.

### Varianten zu hotep.

Die Gruppe  wird durch die Varianten  und  in ihrer Lautung *hotep* gesichert und dem *kopt.*  in seinen verschiedenen Bedeutungen identifiziert. Da die Metathesis  ebenfalls vorkommt, so kann, nach Abfall des auslautenden *t*, auch  nuptiae hieher gezogen werden. In meiner Abhandlung über Bokenchons habe ich die so häufige Verbindung  mit  preces zusammengestellt und das  als „königlich“ erklärt. Jedenfalls muss, wie Lepsius in Betreff des  „der königl. Elle“ gezeigt hat<sup>1)</sup>, *sutēn* bei der Lesung nachstehen und folglich *ti-hotep sutēn* gelesen werden. Man könnte dadurch auf den Gedanken gebracht werden, dass *sutēn* in diesem Falle, wie das damit identische  *orthodoxus*, das rechtgläubige Gebet bezeichnet. Für die Bedeutung „Gebet“ liefert mir die Inschrift einer Statue in Wien ein ziemlich stark beweisendes Beispiel. Nachdem nämlich die Lebenden auf Erden, vornehmlich aber die Priester der verschiedenen Rangstufen angeredet worden sind, heisst es weiter:           „verrichtet mir ein orthodoxes Gebet mit dem Atem eures Mundes!“

Mit dieser Bedeutung „Gebet“ bringe ich die seltsame Variante  zusammen, welche sich auf zwei Wiener Stelen (Nr. 16 und 38) findet. Sonderbarerweise fehlt beide Male das ; dafür steht   τωβ. d. h. jene Gruppe, welche zur Bezeichnung des *later* ( dient und wohl nur aenigmatisch für   *oratio, supplicatio* steht. An einen Gottesnamen, etwa *Seb*, lässt sich deshalb nicht denken, weil in solchen Formeln Osiris, wie auch auf diesen beiden Stelen geschieht, unmittelbar hinter der Eingangsformel folgt.

Eine noch sonderbarere Variante liefert Brugsch's Recueil III. pl. 77—84; H. Dümichen hat die zahlreichen Legenden, worin sie vorkommt, dem unerschöpflichen Tempel von Denderah entnommen.

Vor der Seele des Osiris erscheinen der Reihe nach, ebenfalls in Vogelgestalt, 32 Götter Aegyptens, welche mit der einen Hand das Zeichen des immerwährenden Schutzes, mit der andern das des Lebens darreichen, indem ihre Flügel wie zum Schutze ausgebreitet sind. Isis spendet derselben Trank (und Speise) mit den Worten: „Auf, Seele

<sup>1)</sup> Vergl. meinen Artikel über die aenigmatische Schrift.

„des Osiris! komme, erscheine du auf meinen Ruf, empfange du Wasser, (welches) ich dir gebe, deine Schwester Isis, verjüngend deinen Leib mit der Erneuerung der Sonne“.

Den Anfang der betreffenden Legenden bildet der stehende Schakal, meist von dem Wasserbecken  begleitet, welches, wie H. Dümichen richtig bemerkt hat, in der Ptolemäerzeit öfter den phonetischen Werth eines *n* behauptet. Ich übersetze diese Gruppe, sowie die damit identische der Taf. 89, durch: „Gekommen ist“. Hierauf folgt ein liegender Schakal, bald mit, bald ohne das Zeichen  an dem Vordertheile, und abwechselnd von , ,  oder  als phonetischen Complementen begleitet. Ich lese diese Zeichen mit Brugsch *tep* und sehe in dem Ganzen eine Variante von . Denn der liegende Schakal erscheint für sich allein als Symbol der Ruhe, des Liegens, also von *hotep*, z. B. pl. 96, 17, 19:  und . Die specielle Bedeutung dieses *hotep* muss sich weiterhin aus dem Contexte ergeben.

Es folgt  abwechselnd mit , , , , , an welche sich meistens eine Variante des , nämlich , ,  anschließt. H. Dümichen (vergl. diese Zeitschrift, Juli 1865) liest das Ganze *en ran*, „im Namen“. Allein da bei Nr. 1 bis 10 das zuletzt erwähnte *n* mangelt, so ist es unmöglich, in diesen Fällen *ran* zu lesen. Fassen wir aber dieses *n* als die Genitivpartikel, so erklärt sich das Eintreten oder Wegbleiben dieses *n* genügend. Ich lese daher *en ro en*, „vom Munde des“. Sollte   (Nr. 18) richtig copirt und nicht etwa ein Versehen für   sein, so hätten wir in diesem (einzigsten) Falle *en ba en*, „von der Seele des“ zu lesen, was nicht unstatthaft wäre, da ja alle Götter in Vogelgestalt, wie die Seele des Osiris selbst, abgebildet sind.

Dass die Gans unter andern Namen auch den von  hatte, ist aus dem Todtentbuche ersichtlich. Im Rhind-papyrus sagen die 4 Todtentgenien: „wir essen Rogans und Ramfisch“ — wodurch eine Beziehung auf den Todtentgott Osiris gewonnen ist. Was aber die Schlange  betrifft, so erhellt ihr Lauthwerth *r* nicht nur aus unzähligen Varianten, sondern Horapollo gibt uns (I, 45) dafür geradezu die Bedeutung Mund, indem er sagt:

*Στόμα δὲ γράφοτες, ὅφιν ξωγραφοῦσιν.* Der Grund, den er angibt, hat natürlich für uns nichts Bindendes<sup>1)</sup> (*ἐπειδὴ δὲ ὅφις οὐδεὶς ἐτέρῳ τῶν μελῶν ἴσχει, εἰ μὴ σῷ στόματι μόνον*); aber er sichert die Lesart. Hiemit glaube ich dargethan zu haben, dass wir wirklich *en ro en*, „vom Munde des“ zu lesen haben.

Hieran schliesst sich der Name irgend einer Gottheit, welche meist phonetisch, nur ausnahmsweise figurativ ausgedrückt wird, jedoch nichts Absonderliches enthält; ebenso wenig die Lokalität, welche mit der betreffenden Gottheit verbunden erscheint.

Den Schluss bildet  oder  „zu dir“, worauf, im Vocabativ, der Name des Osiris folgt. Von den Varianten dieses Gottesnamens verdienen einige unsere Beachtung; so z. B. (Nr. 9)   Aser, aus der eenigmatischen<sup>2)</sup> Schrift erklärliech;  Osiri (Nr. 16) und  (Nr. 17), aus der symbolischen Manier entsprungen. Auch zwei bedeutsame Sinn-Varianten treten auf, nämlich   (Nr. 10) und   (Nr. 11). Jenes kann nur *uu* lautirt und, wie bei der Göttin , auf den Raum bezogen werden. Dadurch wird es wahrscheinlich, dass die zweite Sinnvariante *usech* zu lesen und

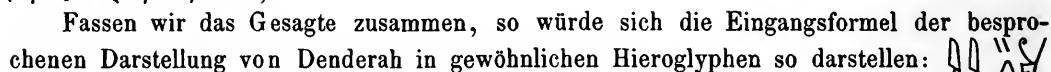
<sup>1)</sup> Der akrophonische Lautwerth *r* oder *ro* ergibt sich auch aus der Legende    (Todtentbuch cap. 39 Titel); das kopt. *ΧΟΙΛΕΙ* tineae ist damit identisch.

<sup>2)</sup> Vergl. meinen Artikel hierüber in dieser Zeitschrift 1866, p. 24.

auf die Ausdehnung zu beziehen ist. Diese zwei sonderbaren Benennungen des Osiris würden sich begreifen lassen, wenn, wie ich in meinem Werke „Manetho etc.“ gethan, *As-iri* als Isis- oder Erden-Sohn<sup>1)</sup> aufgefasst wurde. Die Schreibung *usech* (ΟΤΩΩΥC latitudo) enthält in  und  zugleich aenigmatische Lautzeichen, d. h. Hieroglyphen, welche bloß mit dem akrophonischen Werthe *s* und *ch* auftreten, während sie sonst *se* und *cheper* zu lautiren sind.

Es verdient auch Beachtung, dass die Namenslegende des Osiris in allen 32 Abtheilungen regelmässig in umgekehrter Schriftrichtung erscheint, während die übrigen Gruppen der Richtung des betreffenden Göttervogels folgen. Dies geschah offenbar absichtlich, um die erste Darstellung, wo die Seele des Osiris dem Anredenden zugekehrt ist, gleichsam graphisch nachzuahmen und so eine Wiederholung dieser Figur des Osiris überflüssig zu machen.

Die Götter bringen, wie es schon die Symbole vermüthen lassen, welche sie führen, dem Osiris Schutz, Odem, Heil, Segen, Leben, Licht, Oeffnung, Kraft, Herrschaft, Begräbniss (Nr. 16). Eine leider zerstörte Legende (pl. 82, 5c) führt mich zu meinem Ausgangspunkte zurück. Der erhaltene Theil lautet nämlich:  „du vereinigst dich (gehst unter, ruh'st) gleichwie der Sonnengott am Tage des Neumondfestes“. Ist hiemit die ἔμβασις Οσιρίδος εἰς τὴν σελήνην<sup>2)</sup> gemeint, die in dem Monate Phamenoth festlich begangen wurde? (ἴτι δὲ τῇ νομηνίᾳ τοῦ Φαμενῶθ μηνὸς ἐορτὴν ἄγουστον).

Fassen wir das Gesagte zusammen, so würde sich die Eingangsformel der besprochenen Darstellung von Denderah in gewöhnlichen Hieroglyphen so darstellen:  „gekommen ist der Friede vom Munde des Gottes (so und so) zu dir“. Das Wort Friede (*hotep*) in Verbindung mit Mund (*ro*) scheint, nach Analogie des Zurufes *i em hotep* „komme im Frieden“! die Bedeutung von Gruss anzunehmen; wenigstens würde dieser Begriff in den Zusammenhang vortrefflich passen. **Fr. J. Lauth.**

<sup>1)</sup> Plut. de Is. et Osir. c. 43.

<sup>2)</sup> Louvre Stel. A 66: .

### Erschienene Schriften.

**Joh. Dümichen**, Die Flotte einer Aegyptischen Königin aus dem 17. Jahrh. vor unsrer Zeitrechnung und Altägyptisches Militär im festlichen Aufzuge auf einem Monumente aus derselben Zeit abgebildet; bei-des zum erstenmale veröffentlicht nach einer vom Herausgeber im Terrassentempel von Dér-el bah'eri genommenen Kopie, mit theilweiser Rekonstruktion; nebst einem Anhange, enthaltend die unterhalb der Flotte als Ornament angebrachten Fische des Rothen Meeres in der Originalgrösse des Denkmals, eine chronologisch geordnete Anzahl von Abbildungen altägyptischer Schiffe und einige Darstellungen und Inschriften aus verschiedenen Tempeln und Gräbern, die auf das Vorstehende Bezug haben. Als ein Beitrag zur Geschichte der Schiffahrt und des Handels im Alterthume, herausgegeben. Inhalt: I. Vorwort, in welchem ein Bericht über die vom Verfasser in den Jahren 1863—1865 zum Studium der Monamente durch Aegypten, Nubien und den Sudān unternommene

Reise gegeben wird. II. Erläuterungen zu den mitgetheilten Darstellungen und Inschriften. III. 33 durch Autographie und Lithographie hergestellte Tafeln. Leipzig, Hinrichs'sche Buchh.; Paris, Klincksieck; London, Williams & Norgate; New-York, Westermann & Co. 1868. gr. Querfol. 22 SS. 33 Taf.

**F. Chabas**, Traduction complète des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque de Louqsor, place de la concorde à Paris. Paris, Maisonneuve & Co. 1868. 8° 12 SS. 1 Taf.

**H. Brugsch**, Hieroglyphisch-Demotisches Wörterbuch p. 1149—1256.

**J. D. Guigniaut**, Recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France. Sciences historiques et philologiques. Progrès des études relatives à l'*Egypte* et à l'*Orient*. Publication faite sous les auspices du minist. de l'Instruction publique. Paris. 1867. 8°.

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**Juni**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

### Inhalt.

Varia — Aethiopica, by S. Birch. — Coptic and Graeco-Egyptian names, by C. W. Goodwin. — Ueber die Gruppe *tar*, von Joh. Dümichen. — Mennus — Mallus; *Ιαμύλης* — Min; der Gott *xeld*, von G. Ebers. — Lexikalischs, von H. Brugsch.

### Varia — Aethiopica.

By S. Birch.

The value of the star is well known as having the phonetic power of S and T in the words Seb and Tuau. It appears however that it has a third phonetic value that of B which it derives from its meaning of *Ba* ‘soul’. This meaning has already been pointed out by M. Lauth in the Zeitschrift 1863 p. 54, but as the example there cited is not so conclusive as others which occur, it appears to me that another instance where it is found in the inscription on a Pyramidion in the Louvre would not be superfluous. This I copied many years ago and the object had at the time no distinguishing number or mark, but it will be easily found in that collection by the inquirer. It is in the well known phrase

taf	ba	f	r	pe	hna	Ra	tat	Xa-t	n
He gives	soul	his	to	the heaven	with	the sun	placed is	body	to
tuaut	hna	Hesar							
the abode of Horus	with	Osiris							

This meaning of the star is mentioned by Horapollo II, 5, 1 who states that it signified the soul of a man Ἀστρὸν παρ' Ἀλγυπτίοις γραφόμενος, ποτὲ μὲν θεὸν σημαίνει, ποτὲ δὲ νύκτα, ποτὲ δὲ χρόνον, ποτὲ δὲ ψυχὴν ἀνθρώπου ἀρχέντος. All these meanings are found. Now there is every reason to believe that the star has this value of B in the word or and its numerous variants, in which word the moon represents the sound *Aah*, the star *ba*, and the hand *tu* the whole reading *Aah-ba-tu* exactly corresponding to the Coptic or ‘month’. Instances of the moon being used phonetically as in the word *Aah[n]ru* or *Aahlu* the Elysium are already known, and its function in the word month was most appropriately chosen as not only expressing the phonetic value but as also the determinative of the lunar month or time as the star expressed both phonetically and ideographically the sidereal relation of the month. But that they had a phonetic power is clear from the appearance of the hand or constantly in the group *Aahbutu*. The idea that the star represented the male soul as expressed by Horapollo is erroneous, as the word is appropriate either for the soul of a man or woman. The

hieroglyphs show that the ‘soul’ was a noun masculine, just as in Greek the soul  $\psi\nu\chi\eta$  was feminine, and in Latin *anima* was of the same gender, while the souls themselves in Hades retained the same sex as on earth.

No attempt that I am aware of has yet been made to decipher the Aethiopian hieroglyphs of the so called fourth period by Lepsius found on the Pyramids of Naga and Begerauieh. The task is not so hopeless as it appears at first sight, although there can be no doubt that the Aethiopian language as there written is quite distinct from the Egyptian or Coptic. Some of the words are however obviously derived from the Egyptian, and the hieroglyphs used are the same with one or two additions or exceptions as those employed under the Roman Empire. Egyptian hieroglyphs and the Egyptian language it will be observed were used by the earlier Aethiopian monarchs and were not abandoned till a new dynasty of later and more barbarous rulers rose to power. Even then the Aethiopian kings of Ben Naga, Barkal, and Amara retained the religion of Egypt and the types of the principal deities, but introduced a new language written by phonetic elements of Egyptian origin upon the monuments. The words of this later language show traces of foreign influence in their mode of writing and are separated from each other by three dots  $\circ$  placed perpendicularly resembling the Aethiopian demotic, some Greek and Etruscan inscriptions, and retained still in the Gheez and Amharic where the words are separated by two dots, as the Roman contracted words are by one and the Persian cuneiform by an oblique wedge  $\nwarrow$ . This no doubt was to remedy the difficulty felt by the transition to a purely phonetic mode of writing. These three dots do not as in Egyptian designate the plural form as an inspection of the inscriptions will show. The first word which can be made out in these inscriptions is  Amen or Ammon-Ra. It occurs in the legends of the Ram or Goat headed divinity Amen or Khnum in all the scenes depicted or engraved on the walls of the temples where that deity is represented and consists of the following hieroglyphs  A,  M,  H,  NN reading Amhann Lepsius Denkmäler V, Bl. 55. 67. A variant of this name appears in Lepsius Denkm. Abth. V, Bl. 66. 67 as  Amnnh. The same name in the cartouches of the kings is also written  without the aspirate, and in Lepsius Abth. V, Bl. 51 as  Mnnh without the initial. That this word is really Amen will appear not only from its reading thus in the later Egyptian hieroglyphs, but from its appearance in the bilingual cartouches given by Lepsius in his Königsbuch Taf. LXXIII, 970 a. b and 971 a. b. d where similar forms are given in Egyptian by  Amn the well known name of the god. This name of Amen occurs in some of the royal names either as the initial or in connexion with other Egyptian hieroglyphs the power of which is well known as  Nnetes or Negus-amen at Ben Naga and Naga Lepsius Königsb. Taf. LXXIII, 970—972  and  Netes- or Negus-mna Lepsius Königsb 975 and at Amara. This word Netes or Negus the well known Abyssinian word  $\tau\tau\mu$ : for ‘ruler’ is interpreted in the Egyptian cartouches by  neb or ‘lord’ and the Aethiopian Negus-amen or the Lord Ammon is given in the cartouches Lepsius Königsb. Taf. LXXIII, 970 a. b as the equivalent of  Amenntek which Lepsius has rightly restored<sup>1)</sup> as  Amen nti neb ‘Ammon who is’, or, ‘being

<sup>1)</sup> Nr. 970, b. ist nicht, wie mein gelehrter Freund glaubt, von mir restaurirt, sondern eine Variante von 970 (Denkm. V, 55, b, 3.), die mir aber incorrekt scheint, da das k auch in den Varianten Nr. 963. 981. sich wieder findet. L.

the Lord'. These Aethiopian kings particularly affected the name titles and worship of Amen Ra and even prefixed the title  neb kat lord of thrones (Lepsius Königsbuch Taf. LXXIII, 972) to their names referring to that often repeated title of Amen Ra, 'lord of the thrones of the world'. To distinguish theirs from the titles of the god the phrase world is omitted, but the arrogance of some of these Barbarians even pretended to divine power. The title Negus  is found as the name or epithet of the Egyptian goddess Sati at Naga (Lepsius Deukm. V, 58) in the feminine form  negusha in the expression  negusha lubarita and is repeated although in a mutilated form before the goddess Athor, showing as it is applied to two goddesses that it can be the name of neither, but a title of both. By a strange coincidence while occupied in this inquiry Mr. George Smith asked me if the Assyrian cuneiform expression *Negus* or *Nekab* in the sense of an office or title was found in the Egyptian. The Assyrian word is  Ni-qab-u-ti or *Ni-kas-u-ti*; for the second phonetic is a polyphone and reads either  *qab* or *kas*, an ambiguity also existing in the Aethiopian  which may be either *b* or *s*. To this office of *Ni-kas-u-ti* or 'Negusship' a certain Arabian was promoted in the reign of Teglath Pileser as Mr. G. Smith has discovered in the text published in the Inscriptions of Western Asia II, Pl. 67. Now it will be recollect that at this period the throne of Egypt was alternately held by Aethiopian and Assyrian monarchs who alternately chased the vassals of each other from the local governments to which they were appointed.

The word *lubarita* would appear to correspond to the Egyptian  *pe* or heaven as the most usual and ordinary title of Egyptian goddesses. This form which is evidently Semitic may be the word for 'region' or 'district'; at all events no corresponding form occurs either in the Hebrew or Amharic. It is followed by a third word the value of which can not be deciphered, which makes it possible that *lubaruta* is an adjective such as 'great' or 'good' although no equivalent form is found, and in the Egyptian titles that of 'mistress' or 'lord' is not followed by an adjective but of the place, person or thing of which the person or deity was lord. The final looks like a feminine plural noun. The other bilingual names are   of which the Egyptian equivalents are   or   *Amentai* or *Amentari*. This monarch appears to have been powerful and to have ruled at Ben-naga, Naga and Amara. The commencement of the name is the transposed Aethiopian Amen, but there is some difficulty of reconciling the Etiopian hieroglyphs with the Egyptian as in this case the Egyptian have no positive meaning and it is possible that they may be a phonetic rendering of the Egyptian. It is therefore necessary to determine the value of the Aethiopian , , . For this purpose it will be necessary to consult the inscriptions which contain the legends of the god Nile or Egyptian Hapi. Now in the inscriptions of Naga (Lepsius Abth. V, 66 b. and d.) the titles of the god are             *At-hapu:ruatluu*. Some variants of the first word give  or  and make it doubtful whether the Egyptian  or  is intended. If the latter and the Egyptian *H*, the word *Ah* may be compared to the Amharic  *woo ha*, while should the  *T* be intended, the word  *att* might represent it. The second word is also found as     and, supposing that the  is intended for the reed  for which in some inscriptions of the later period  is found, must read *Aapua* or *Aaputue* and is the Amharic  *At*:

*abat* 'father'. If the *m* sound is to be substituted for  $\beta$  which is hardly probable the reading would be *amptua* but the owl  is found in the inscriptions for *M* and  *R* can scarcely be supposed. The last word of this title is *ruatlu*. This has a strong resemblance to the Arabic *rajil* 'man' but differs from the Amharic words for men or mankind. It is however probably a form of the Amharic  $\alpha\ddot{\sigma}\beta$ : *lej* which is extended from 'lads' to grown up and adult men. The sentence therefore probably has relation to the Nile as the creator or origin of the human race and expresses 'water the father of men' as explanatory of the representations of the river. This seems to show that the value of  is *H* and that in the cartouches in question reads *Amenhap* or *Amenas* in Aethiopian supposing the  to represent the Egyptian *s* or *t*.

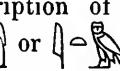
## Coptic and Graeco-Egyptian names by C. W. Goodwin.

Herr Parthey has done good service to Egyptology by collecting and arranging a mass of Egyptian and Coptic proper names, which lay scattered in inscriptions, papyri and various published works. Before the appearance of Herr Parthey's work (*Aegyptische Personennamen* 1864) I had commenced a similar collection for my own use, and having had facilities of access to many unpublished Coptic documents, I find that my list contains a number of names which are not to be found in his. The documents I refer to are the Coptic papyri in the British Museum brought from the monastery of St. Phœbammon at Hermontis belonging to the 8th and perhaps the 9th centuries of our era; also various papyri, of the same kind and probably brought from the same place, in private hands, and of which by favour of the owners I have been enabled to take copies. The ostraca (in which term I include both potsherds and fragments of stone), of the British Museum and the Louvre, bearing Coptic inscriptions have supplied some names. I also find that a few proper names in Zoega's Catalogus and other published sources have escaped the researches of Herr Parthey. I propose then to offer to the readers of the *Zeitschrift* a supplementary list, which I hope to see incorporated in a future edition of Herr Parthey's work. This list will include several names not strictly Egyptian, it may be of Hebrew, Greek or Latin origin, but which illustrate more or less the orthography of the Copts. I have also incorporated about fifty names from the Graeco-Egyptian ostraca of the Louvre published by M. Fröhner in the *Revue Archéologique* vols. 11 and 12 — B. M. P. stands for British Museum papyrus. Z. for Zoega's Catalogue of the Borgia Collection. It is most convenient to follow the arrangement of the Coptic alphabet, Greek type being used for the Graeco-Egyptian names.

$\alpha\kappa\alpha\pi\alpha\tau\alpha$  } fem. B. M. P.  
 $\alpha\kappa\pi\alpha\tau\alpha$

$\alpha\kappa\rho\pi\alpha$  masc. B. M. P. qu? Hadrianus.

$\alpha\theta\omega\alpha$  masc. Z. 244.

This is doubtless a transcription of the name of the god  or  and shows that the letter  $\beta$  in the latter form was initial, which has been doubted by M. Chabas (*Zeitschr.* 4, p. 47). I believe the Egyptians had more than one

way of pronouncing this name. See below  $\omega\kappa\pi\alpha\tau\alpha$ .

$\alpha\mu\omega\alpha$  masc. Z. 48, 116.

$\alpha\mu\phi\epsilon\lambda\alpha$  masc. B. M. P. qu? for greek  $\Lambda\mu-\varphi i\lambda\alpha\chi\sigma$ .

$\alpha\pi\theta\alpha\pi\alpha\tau\alpha$  masc. B. M. P. qu? for greek  $\Lambda\theta\alpha-\nu\alpha\sigma\tau\alpha$ .

$\alpha\pi\kappa\pi\alpha\tau\alpha$  masc. Z. 101.

This form as well as  $\Lambda\nu\epsilon\beta\omega$  seem to show that the second syllable in   was

- not invariably lengthened. See Chabas Zeitschr. 4, p. 47. The form Ἀννόνιος is also registered by Parthey.
- Ἀνουσπας** masc. Revue Arch. vol. 11, p. 425.
- ἀπά** masc. B. M. P.
- ἀπαδιος** masc. B. M. P.
- Zoega has the forms απατία and απτία which seem to be the same name.
- ἀπαρι** masc. Z. 75.
- ἀπλω** masc. Pap. *penes* Stuart Glennie Esq. compare the names Ἀπέλιος and Ἀπολλῆς.
- ἀρενη** masc. Z. 116.
- The same as the greek Ἀρσένιος. But qu? whether this name is of greek or of Egyptian origin. It first occurs as the name of a greek monk of the 4th century, who resided a great part of his life in the Thebais.
- ατεβίκο** masc. Louvre ostracon.
- αφερα** masc. B. M. P.
- αφρος** masc. Apostolical Constitutions p. 213.
- αρωριοс** masc. Z. 77.
- Βάγλονσος** masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 32.
- ἴαντε** masc. B. M. P.
- ἴνεαμωи** masc. Georgi, Acta S. Panesniu.
- Βινωχι** masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 31.
- ἴνса** masc. Z. 348. 657. i. q. ίησα.
- γεωργ** masc. B. M. P. for Γεώργιος.
- ἴαζ**
- ἴατα**
- ἴατεια**
- ἴατειт**
- B. M. P. for David.
- ἴαміаноc** masc. Glennie pap.
- Διδαρонις**, ουτος fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.
- ἴωскорос** masc. Glennie pap.
- εβωпoг** masc. Z. 75 comp. gr. Εγωνυχος.
- εїллоустрiоc** masc. B. M. P. Lat. illustris.
- εiсiкneф** masc. B. M. P.
- εlаiсeиоc** masc. B. M. P.
- εlісаbет**
- εlісаbинк**
- fem. B. M. P., and Glennie pap.
- Епeиaнaпaвo**, ουтоs fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 32.
- Епoнгoиc**, εως fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 32.
- енотшeжeр** masc. Z. 88. qu? Arabic.
- еrcиkne** masc. B. M. P.
- еqранкe** masc. B. M. P.
- ζαηλ** masc. B. M. P.
- ζeкинл**
- ζиkнл**
- masc. B. M. P. for ιεζeкинл.
- Ζμeнпtвoс**, ωтoς masc. Rv. Arch. vol. 11, p. 437.
- Ζиηтиc**, εoς masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 426.
- Ηoaiс**, ιδoς fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.
- θaбepия** fem. Glennie pap.
- θeиw** (or θeиw) fem. Legh, Narrative of voyage in Egypt.
- θeллo** fem. B. M. P.
- θeяtate** fem. B. M. P.
- θиneepηgстapиc** masc. Rv. Arch. vol. 12, p. 33.
- θиnηoic** fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 36.
- θиmηoic** fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 35.
- θиnouлapиc** fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.
- θиnлeиc**, ιδoς fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 433.
- θиttapиc** fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 435.
- θиψaнeпo**, ωтoς fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 4 1.
- ιaппи** masc. Z. 109. perhaps for ιaппиnс, but it may be identical with the name Ιaппи, the magician and celebrated opponent of Moses and Aaron.
- ιeзeкинл** masc. B. M. P.
- Гиηтиc** (?) masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 33.
- iлoустp** masc. B. M. P. comp. εиллюнстриoс.
- каlаnиce** masc. B. M. P.
- каlаnиcиоc** masc. B. M. ostracon 5858.
- каlесeиnpe** fem. Vaughan pap. See τaлитeиnpe.
- каlи** masc. B. M. P.
- кamас** masc. B. M. P.
- кamиnи** fem. B. M. P. same as κaпиmи.
- кamоuл** masc. ostracon *penes* Sir C. Nicholson.
- кaпaз** masc. B. M. P.
- кaпиmи**
- кaпиnи**
- fem. B. M. P. written also κaпиnи.
- кemmo** masc. B. M. P.
- кlaтtiоc** masc. B. M. P.
- коlеfa** masc. Z. 31.
- коlоuфoс** masc. Z. 41.
- комe**
- комeс**
- masc. B. M. P.
- комoс**
- кtra**
- кtroc**
- masc. B. M. P.
- кwct** masc. B. M. P. for κoстaнtиoс.

λακαρων masc. Z. 114.	Παπρεμιθης masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 431.
λειδα } fem. B. M. P.	Παρμιθης masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.
λερδα }	παστερμοτε masc. B. M. P.
λισαбек } fem. B. M. P.	Πατακηс masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 37.
λисабет }	πατασιл masc. Z. 76.
λοтъе } masc. B. M. P. Glennie pap. Joad pap.	Πατραν } masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 425.
λоtъoт }	See Σινυφις.
λωп masc. ostracon <i>penes</i> J. Bonomi.	Πατρакенонфис masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 435.
мас masc. B. M. P.	Παтхтиантис fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 435.
масос masc. B. M. P.	пафпотеи masc. Z. 48, 116.
мак masc. B. M. P.	паχωм masc. B. M. P.
макара masc. B. M. P.	Пахновмача fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.
макаре masc. B. M. P.	паzωм masc. Z. 38.
макарг masc. B. M. P.	паρан masc. B. M. P.
марttреи masc. Glennie pap.	пеквт masc. B. M. P.
матв masc. Z. 81.	пеквщ masc. B. M. P.
меркотрι masc. Z. 64. qu? меркотри.	пeлeic masc. B. M. P.
Менеиς, ειτοс fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.	Пелeаc masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 425.
Мербасиe fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 34.	Пенуеннас (?) fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 34.
меркотрe masc. Vaughan pap.	Пентевиn (?) Rev. Arch. vol. 12, p. 38.
меркотриос masc. B. M. P.	персома masc. Z. 657.
Μηνοφειλοс masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 34.	песпте
Μηтисатис fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 34.	песп
мотниа masc. Z. 54.	песиптос } masc. B. M. P.
мотчи masc. Z. 122.	песип
монаа masc. Z. 116.	песиптос
песеq (?) masc. B. M. P.	петбe masc. Z. 458.
пtкeос masc. Z. 657.	петепоптe masc. B. M. P.
опофri } masc. B. M. P.	петепи masc. B. M. P.
опофrios }	Петептетиn masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 32.
пaeитв masc. Glennie pap.	Петиawсоронq masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 82.
пaлaмaн masc. Z. 72.	Петорζиmиthиs masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 429.
Памант masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 35.	Петорζиmиtaneс (?) masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 431.
Панаиотиc (?) masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 38.	Петорζиmиtиc masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 31.
Панаq fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 36.	Петонρoиqиc masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 433.
пaпeспинot } masc. Georgi vita Coluthi.	петцирi masc. Z. 23. qu? = Петпсирi.
пaпeспиоt }	пewate masc. B. M. P.
пaпeզас masc. B. M. P.	пewшote masc. B. M. P.
пaпiас masc. B. M. P.	пeжωщ } masc. Z. 74.
Панибdiс masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 435.	пeсiѡщ }
пaпoтte masc. B. M. P.	пiaмoт masc. Z. 110.
пaпtвoтmос masc. B. M. P.	пieфωщ masc. Z. 73.
пaпaтpaи masc. B. M. P.	пieфoт masc. Z. 48.
пaпiиme masc. B. M. P.	
пaпpoтfiос masc. B. M. P.	

πικολοθος masc. Z. 116.  
 πιλοτε (?) masc. B. M. P..  
 πιλотос masc. Z. 64.  
 πιλωм masc. B. M. P.  
 πιпic masc. B. M. P.  
 πιпотиоn masc. Z. 99.  
 πирвот masc. Z. 53.  
 πисите masc. B. M. P.  
 πисен† masc. Z. 42.  
 πиседос masc. Z. 65.  
 πисотра masc. Z. 52.  
 πисотсot masc. Z. 64.  
 πишеппотуи masc. Z. 54.  
 πиои masc. Z. 30.  
 πиxаl masc. Z. 105.  
 πиxаlq masc. B. M. P.  
 πлнегр (?) masc. B. M. P.  
 πлнит masc. B. M. ostracon, 5858.  
 πиe masc. B. M. P.  
*Πμунеиs* masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 436.  
*Πоsηρенs* (?) masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 430.  
 πотамои masc. Z. 244.  
 πотлеоt masc. Z. 88.  
 πrасe masc. Glennie pap.  
 πсентиоc masc. Z. 41.  
 πшаj masc. Z. 370.  
 πшентанci masc. Z. 73.  
 πшепапаgи masc. Z. 75.  
 πшире masc. B. M. P.  
 πжаl masc. Z. 34.  
 πano masc. Z. 64.  
 сеноtθe masc. B. M. P.  
 сеноtθиoс masc. B. M. P.  
 сеноtте masc. B. M. P.  
 сеноt† masc. Z. 45.  
*Σεупагхновуpiс* fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 433.  
*Σεупагхновuфиs* masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 434.  
*Σεупеллиa* fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 436.  
*Σεупетoрчuтиs* fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 31.  
 сетироc masc. B. M. P.  
 сетроc masc. B. M. P.  
 сиөетс. A form of the name of the god  
*Σηθ*. It is thus written in a Gnostic pa-  
 pyrus, brought from Egypt by the traveller  
 Bruce, and now in the Bodleian library at

Oxford. This papyrus is now nearly ille-  
 gible. Seventy one leaves remain. A copy  
 made by Woide is fortunately preserved in  
 the small library belonging to the Claren-  
 don press, but I have not had an oppor-  
 tunity of consulting it: I will give the pas-  
 sage in which the name сиөетс occurs,  
 which I copied from the papyrus itself.  
 παи пe π.мопотепиc εt ρii тmопaс εtотиq  
 πионtс ii θe ii oт πoдic aтw tаi te тmопaс  
 εt ρii сиөетс ii θe ii oт εппoia πaи пe  
 сиөетс εtотиq ρii φie\*\*oп ii θe ii oт ρro  
 aтw eqo ii поstte πaи пe π.лoгoс ii ρii  
 oтpиc \* \* \*.

"This is the only-begotten which is in the  
 monad, dwelling within it as in a city, and  
 this is the monad which is in Setheus, as  
 an idea. This is Setheus dwelling in the  
 temple (ιερot qu?) as a king, and being a  
 god. This is the demiurgic Word" etc.

*Σμηρηs* masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 32.  
*Σиouфиs* masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 425,  
 vol. 12, p. 33. This appears to be a part  
 of a compound name *Патρaнoиouфиs* or  
*Патρaенoиouфиs*, with which compare *Пa-  
 тρaхeниouфиs*, *Патρaхoиouфиs*, *Патρaнe-  
 nуфиs*, *Патρaoиeниouфиs*. Some of these  
 forms are probably mis-readings. qu? which  
 is the genuine form.

сопхии masc. B. M. P. Glennie pap.

сотai masc. B. M. P.

сотсаппe fem. B. M. P.

сотрoс masc. B. M. P.

сotрoтс masc. Z. 73.

*Σπηaσp* masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 430.

стaтpoт fem. B. M. P.

стpостикe fem. B. M. P.

сaлoе masc. B. M. ostracon 5894.

таlитчиe fem. Vaughan pap. This is the  
 same name as κaлecoнnе.

тacia fem. B. M. P.

тaχиλa fem. B. M. P. Perhaps this name  
 means 'the widow' from the Egyptian  
 ta χar(t). The  
 Coptic has preserved no word for widow,

but borrows the greek  $\chi\eta\varrho\alpha$ , which singularly enough corresponds exactly with the old Egyptian word. There are probably several other words in the Coptic texts which, although apparently greek, may be equally well traced to the Egyptian.

fem. Glennie pap. The origin of this name may probably be found in (Denkmäler II, Bl. 70) a bird of the goose species.

$\tau\epsilon\kappa\varsigma$  (fem.?) Z. 657.

$\Tau\tau\pi\omega\nu\alpha\varrho\iota\varsigma$  fem. Rev. Arch. vol. 12, p. 37.

$\Tau\tau\iota\varphi\iota\varphi\iota\varphi\iota\omega$ ,  $\omega\tau\omega$  fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 437. This appears to be the same as  $\Theta\iota\psi\alpha\iota\varphi\iota\omega$ , and compare also  $E\pi\iota\iota\alpha\iota\alpha\pi\omega$ , which looks like a mis-reading. M. Fröhner observes that these three names all contain the name of Anubis (Anepu). Rev. Arch. vol. 11, p. 431. Probably the name would be written in Egyptian like

$ta-psa-Mentu$  in the Rhind papyrus. It seems to me that is only another way of writing  $p-sa$ , the son, the article being placed after or beneath the child merely for symmetry. Ta-psa-Mentu, which in greek would be transcribed  $\Theta\iota\psi\mu\omega\tau\theta\iota\varsigma$ , will mean the daughter of  $\Psi\epsilon\mu\omega\tau\theta\iota\varsigma$  (son of Mentu).

$Ti\beta\tau\iota\sigma\mu\o\gamma\iota\varsigma$  fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 429.

$Ti\vartheta\o\eta\tau\iota\omega$  masc. Rev. Arch. vol. 12, p. 32.

$Ti\pi\omega\alpha\lambda\iota\varrho\iota\varsigma$  fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 434.

$Ti\pi\tau\omega\alpha\lambda\iota\varrho\iota\varsigma$  fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 430.

Compare  $M\eta\tau\iota\sigma\atilde{\iota}\varsigma$ .

$\tau\pi\omega\theta\iota\varsigma$  fem. B. M. ostracon 5881.

$\tau\omega\tau\o\tau\iota$  masc. Z. 107.

$\tau\bar{m}\iota\omega\tau$  fem. Glennie pap.

$\tau\iota\iota\omega\iota\omega\tau\iota$  fem. B. M. P.

$\tau\iota\iota\iota\iota$  fem. B. M. P.

$\tau\iota\omega\iota\iota$  fem. Glennie pap.

$\tau\chi\iota\iota\iota$  (fem.?) Z. 135.

$\tau\chi\iota\iota\iota$  (fem.?) Z. 93. This and the preceding name as well as  $\tau\epsilon\kappa\varsigma$  are feminine in form,

but I am not sure whether they are not applied to men. A reference to Zoega (which I have not at hand) would settle the question.

$\tau\omega\iota\omega\iota\iota\iota\iota$  fem. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 643.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 45.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  (fem.?) B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Glennie pap.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 436. This

is part of a double name  $\Sigma\epsilon\iota\pi\tau\ell\iota\iota\alpha \varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$ .

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 116.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  fem. Rev. Arch. vol. 11, p. 429.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Rev. Arch. vol. 11, p. 436.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 82.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  } masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 38.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 657.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P. This name appa-

rently contains that of (Atmu or Tum).  $\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  is "the son of Itom".

We have here the Sahidic or Upper Egyptian form of the name, which in Lower Egypt was written  $\vartheta\omega\iota\iota$ . Compare  $\vartheta\omega\iota\iota$  Memph. sepes, in Sahidic  $\tau\omega\iota\iota$ ;  $\vartheta\omega\iota\iota$ , Memph. sepelire, Sahidic  $\tau\omega\iota\iota$ .

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 28.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. P.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 105.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 116.

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. Z. 122. These forms are the same as  $\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$ , and compare also  $\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$ .

$\varphi\iota\bar{m}\iota\omega\iota\iota$  masc. B. M. B.

†*ατη* masc. B. M. P.†*ατε* mase. B. M. P.†*μω* masc. B. M. P.†*μωτ* masc. B. M. P.†*τραπηνης* masc. B. M. P.†*τιλος* masc. B. M. P. qu? = *Ιδυος*.†*τοτη* masc. Z. 77.†*ταини.* Constitutiones Apostolicae p. 213.†*τσωι* masc. Z. 95.

Shanghai September 1867.

## Ueber die Gruppe *♀ e*, *♀ ⚡ e* *uar*.

Als eine weitere Bestätigung zu der von den Herren Brugsch und Goodwin in dieser Zeitschrift ausgesprochenen Ansicht über den phonetischen Werth und die Bedeutung der Gruppe *↑ ↑ ⚡*, var. *↑ ⚡* theile ich hier noch ein Beispiel aus Edfu mit, aus welchem in Folge der dazu gehörigen bildlichen Darstellung die Richtigkeit der vorgeschlagenen Bedeutung aufs überzeugendste hervorgeht. Andererseits aber wird durch diese Inschrift die in Brugsch „Wörterbuch“ p. 333 der Gruppe *♀ e* *uar* zuertheilte Bedeutung von „Stock, Stab“ zweifelhaft gemacht. Die betreffende Inschrift befindet sich an der dem Hofraum zugekehrten Aussenwand des grossen Tempels und die dazu gehörige bildliche Darstellung zeigt die an den Wänden von Edfu mehrfach zur Anschauung gebrachte Vernichtung des Typhon. Der König als Repräsentant des siegreichen Horus hält mit der linken Hand am Stricke das Nilpferd (*teb* Typhon), während seine Rechte es mit dem Speere durchbohrt. Die Inschrift lautet:

*„Sati er teb Te χεfā-na χemt am-na uar sati-na er jent en χeb. — Das Speerwerfen auf den Typhon. Rede: Ich habe ergriffen den Speer, ich habe erfaßt den Strick, geschleudert habe ich in die Nase des Nilpferdes.“* Vergleichen wir nun hiermit das daneben befindliche Bild des Königs, welcher mit der rechten Hand den Speer durch die Nase des Typhon stößt und in der linken Hand den Strick hält, so scheint mir daraus aufs deutlichste hervorzugehen, dass wir der Gruppe *↑ ← ⚡* *χemt* die Bedeutung von „Speer“ und der Gruppe *♀ e* *uar* die Bedeutung von „Strick“ zuertheilen müssen. Für letzteres scheint mir ferner zu sprechen das in der Regel hinzugefügte Determinativ des Strickes *⌚*, wobei zu bemerken, dass dasselbe in dem graphisch oft so leichtsinnigen Ptolemäerstil selten von dem *⌚* unterscheiden wird. In den von mir gesammelten Bauinschriften Edfu's und Dendera's, die ich in den beiden Bänden meiner „Tempelinschriften“ publicirt habe, tritt bei Beschreibung der feierlichen Ceremonie der Grundsteinlegung häufig die in Rede stehende Gruppe auf. Gemäß einer in schönen grossen Hieroglyphen eingemeisselten Weihinschrift, welche als unteres Randornament in zwei langen Zeilen über die ganze äußere Tempelwand auf der Westseite sich hinzieht (von mir mit Gang β Wand e bezeichnet) gemäß dieser Inschrift wurde der unter den Ptolemäern veranstaltete Neubau des grossen Tempels von Edfu, wie wir ihn bei nahe noch vollständig erhalten heute vor uns haben, begonnen unter Ptolemäus III Euergetes I und unter Ptolemäus IX Euergetes II zu Ende geführt. Man wolle einsehen die für die Ptolemäergeschichte so überaus werthvolle Inschrift, welche ich in ihrer ganzen Ausdehnung mitgetheilt auf Taf. 91—96 des I. Bandes der „Tempelinschriften“. Der Tag der Grundsteinlegung, welcher, wie es scheint alljährlich mit einem Feste begangen wurde und dessen mehrfach in den Inschriften des Tempels

gedacht wird, war der 7. Epiphi und die ganze Dauer des Baues wird angegeben auf 95 Jahre. Taf. XCIV l. 1 heifst es: „Tag dieser schöne, Jahr 10,  $\frac{1}{3}$  des Epiphi zur Zeit des Königs Ptolemäus III Euergetes I“ und l. 8 „Die Ceremonie der Grundsteinlegung<sup>1)</sup> des Tempels von Edsu im Jahre 10, Monat Epiphi,  $\frac{1}{3}$  des Monats“ und Taf. L l. 1: „Tag dieser schöne, Monat Epiphi,  $\frac{1}{3}$  des Monats“. (Ueber die seltsame Art ein Datum durch Brüche auszudrücken, das also wie hier  $\frac{1}{3}$  den 7. des Monats bedeutet, habe ich in einem Aufsatze aufmerksam gemacht und haben meine Auseinandersetzungen hierüber ja wohl die allgemeine Beistimmung meiner Herren Fachgenossen sich erworben.) Die ganze Dauer des Baues auf 95 Jahre wird erwähnt Taf. XCVI l. 4/5 wo es heifst: „Macht an Jahren 95, von der Ceremonie der Gründung bis zum feierlichen Einzuge“. Taf. L l. 3 tritt nun für unser  $\bar{u}ar$  die Gruppe  $\chi a$  ein. Es heifst daselbst:

Hon-f *tesef menmenui-f hi nebi hi*  $\chi efa$   $\chi a$  „Se. Majestät selbst eigenhändig mit dem Hammer, in der Faust den Messstrick“ und l. 11

Suten *tesef men men-f hi*  $\bar{u}aru$  *hi kem ar-u en put keser* „Der König selbst eigenhändig mit dem Messstrick im Vollenden die Ceremonien des Ausspannens die Messschnur“ und Taf. LXXXIX l. 1/2 „Tag dieser schöne, Monat Epiphi  $\frac{1}{3}$  des Monats, die feierliche Ceremonie der Grundsteinlegung in Apollinopolis, die Gründung des Grosssitzes für den Horus der beiden Horizonte. Der König selbst, eigenhändig mit dem Hammer, in der Faust die Messschnur *hi*  $\chi efa$   $\chi a$ ). Alles dies scheint mir dafür zu sprechen, dass wir der Gruppe  $\bar{u}ar$  nicht die Bedeutung von „Stock, Stab“ zuertheilen müssen, wie Hr. Brugsch in seinem Lexicon geneigt ist anzunehmen, sondern vielmehr die von „Strick, Schnur, Messschnur“.

Joh. Dümichen.

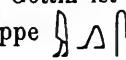
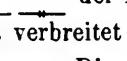
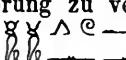
## 1. Mennus — Mallus.

Die folgenden vier (Deukmäler III, 63 a.) von Mauerringen eingeschlossenen Namen sind bekannt 1. 2. 3. 4. 1. ist Mesopotamien, 2. Phönizien (Decr. v. Kan.), 4. das obere Syrien. Nur bedarf einer Untersuchung, von der wir mit Hilfe der die betreffende Gruppe begleitenden bekannten Größen ein günstiges Resultat erwarten dürfen. Von Mesopotamien gelangt das gen Westen zichende Heer nach Phönizien, hier schwenkt es nach Norden ab, kommt zum oberen Syrien und von da nach Kilikien, woselbst an der nordöstlichsten Spitze Mallus am Pyramos liegt. Die lautliche Schwierigkeit findet durch einen Hinweis auf die häufige Vertauschung von  $\sim\sim$  und  $\circ$  ihre Erledigung. Nun zeigen sich gerade zu Mallus Spuren einer Berühring mit Aegypten. Hier befand sich das Aläische Gefilde  $\tau \circ \lambda \acute{\alpha} \acute{\eta} \circ \nu \pi \acute{\epsilon} \delta \acute{\iota} \circ \nu$  (Homer. Il. VI, 201. Herod. VI, 95. Strabo. Casaub. p. 555), das mit ziemlicher Sicherheit eine Umschreibung des genannt werden darf. Der bei Mallus fließende Gibunfluss erinnert auch entschieden an Aegypten, denn wenn mit dem Paradiesstrom  $\gamma \gamma \gamma$  Gen. II, 13 auch nicht der Nil verstanden zu werden braucht, so wurde dieser Strom doch in späterer Zeit für denselben gehalten. So sagt Fl. Joseph.

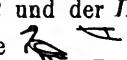
<sup>1)</sup> Ueber die Ceremonien der Grundsteinlegung wolle man einsehen die lehrreichen Auseinandersetzungen in Brugsch Wörterbuch unter  $\bar{u}aua$ , p. 326—328 und *put keser* p. 520.

Antt. jud. I, 1. 3. Dind.: *Γηών δὲ διὰ τῆς Αἰγύπτου ὁέων δηλοῖ τὸν ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς ἀναδιδόμενον ἡμῖν, δὲ Νεῖλον Ἐλληνες προσαγορεύουσιν.* Auch die LXX führen an einigen Stellen für den Nil den *Γηών* ein, wie sie auch den *Gixon* nennen. *Gixon*, *Gihun* und *Γηών* sind also Eins. Im späteren Koptischen findet sich für den Nil *κεωπ*. In Kilikien, so schliessen wir, hieß in früherer Zeit ein Fluss ähnlich wie der Nil, und erhielt dann später mit diesem den Namen des Paradiesstroms *Gixon*. Auch die Münzen von Mallus sind lehrreich. Wir verweisen auf *duc de Luynes numismatique des satrapies et de la Phénicie*, wo in den suppléments Pl. VI auf den Münzen von Mallus ein schnurrbartiger Kopf sich zeigt, der eine haubenartige Kappe trägt. Von der Stirn bis zum Hinterkopf schlingt sich ein Band, und an diesem hängt ein Täfelchen mit dem Bilde einer Kuh und dem Namen *IΩ*. Diese letztere lässt sich unbedenklich mit der ägyptisch-phönizischen Hathor-Astarte, der weitverbreiteten Venus Urania zusammenbringen.

## 2. Eine Hathor-Astarte-Spur in Assyrien.

Die weite Verbreitung dieser Göttin ist bekannt, nicht minder der in ihrem Cultus sichtbare Syncretismus. Die Gruppe  scheint uns, angemessen dem Wesen der phönizischen Astarte die wandernde (ΙΩC) Alte zu bedeuten. Die bei Layard Niniy. u. Bab. Pl. XII. E. abgebildete Gemme enthält nun einen Namen, der noch nicht mit dem der ägyptischen Iusas verglichen worden ist. In ihrer Mitte stehen phönizische Lettern eigenthümlichen Stils, unter ihnen zeigt sich ein Skarabäus mit ausgebreiteten Flügeln, der aber hier von der typischen Form abweicht. Ein sechsstrahliger Stern schwebt über der Inschrift, die Levy (Phön. Studien II, p. 38) יְהִוָּתָר liest. In dem ersten Theile kann man leicht den Namen Hathor חַתָּר erkennen, die letzten drei Lettern יְהָוָה scheinen denen zu entsprechen, welche Levy auf einer Gemme über dem Bilde einer ihr Junges säugenden Kuh fand, יְהָוָה Levy, l. 1, T. I, Nr. 9. Lajard, Sur le culte de Vénus Pl. XIV, G. Nr. 13. Schon das Bild weist auf eine Hathor-Astarte, mehr noch der Lautwerth der Inschrift. Levy, der hier auf die arabische Mondgöttin Uzzâ aufmerksam macht, die unter den grossen im Koran erwähnten Göttern vorkommt, glaubt dass diese assyrischen Ursprungs sei und hält יְהָוָה für eine Bezeichnung der assyrischen Astarte. Diese Göttin ist aber wohl eher für ägypto-phönizisch zu halten. חַתָּר = Hathor; יְהָוָה darf gewiss mit der Σάωσις des Plutarch, der Hathor  der Denkmäler zusammengebracht werden. Dies Numen war außerordentlich weit verbreitet und tritt uns hier zum erstenmale auf einem ausserägyptischen Denkmal entgegen. Dies scheint einem in Assyrien weilenden Phönizier seinen Ursprung zu verdanken. Die Inschrift יְהִוָּתָר halten wir für die phönizische Umschrift von  Hathor Iusas.

## 3. Παμύλης — Min.

Der phallische Gott Παμύλης bei Plutarch Is. u. Os. 12 und der Πααμύλης bei Hesychios (v. Πααμύλης) ist bereits von Dümichen in der Gruppe  wieder erkannt worden. Brugsch brachte ihn mit Min von Koptos und Chemmis zusammen. Wir halten ihn für ursprünglich phönizisch und glauben, dass sein Name mit Bezug auf sein ithyphallisches Wesen mit der Wurzel מֵל (מֵל, מֵל) zusammenhänge, welche stets den Sinn des dick, voll, wulstig, angeschwollen, hochaufgerichtet Seiens trägt und vielleicht mit dem

griechischen πιμελής zusammenhängt. Darf  in der That mit Ηαμόλης vertauscht werden? Gewiss! Und  bedeutet wie  mit Bezug auf den Phallus „der Aufgerichtete“. Wir waren geneigt mit Lepsius (älteste Texte S. 35)  für eine Abkürzung von  anzusehen; wichtige innere Gründe, die wir in unserem bald erscheinenden Werke „Aegypten und die Bücher Mose's“ anführen, nöthigten uns aber die Horusform Min-Παμύλης für ursprünglich phönizisch zu halten.

#### 4. Der Gott - *χeld*.

Zu  (2. Unteräg. Nomos) begegnet uns der auf der Stele des Amenmes in der pariser Bibliothek  *ur χeld em sexem* genannte Gott *χeld*. Dieser scheint uns mit dem phönizischen und philistäischen  zusammengebracht werden zu dürfen, von dem es im Etymol. magn. heißt: Ἀλδίμιος ἢ Ἀλδος, ὁ Ζεύς, ὃς ἐν Γάζῃ τῆς Συρίας τιμάται. Diese etymologischen Versuche durfte ich unternehmen, nachdem ich mir die feste Ueberzeugung erarbeitet hatte, dass sich an der Deltaküste phönizische Pflanzstätten schon in früher Zeit befunden haben und dass der Einfluss dieser Colonisten auf den Pharaonenstaat ein großer genannt werden muss. Die Beweise geb' ich in meinem oben erwähnten Werke.

G. Ebers.

#### Lexikalisches.

Hr. Prof. Lepsius (Älteste Texte des Todtenbuches S. 46, Note 1) hat für das Zeichen des Thoth die Aussprache  *tehuti* nachgewiesen. Dieselbe kehrt in einigen andern Texten des Todtenbuches wieder, so z. B. in einem Papyrus, im Besitz des früheren General-Konsuls in Aegypten Herrn König, in welchem Thoth  durch  *tehui* wiedergegeben ist. In der Ptolemäischen Zeit findet sich die seltsame Schreibung  (cf. z. B. Dümichens Kalender-Inschr. Taf. 60 col. 4, sub c.), welche zu erklären ist aus  *htī* (cf. Desc. de l'Eg. V, 40, cf. auch Zeitschr. 1866 p. 89) und ,  *ut*, *ut* also gleichsam *Htiut* auszusprechen.

Herr Chabas (Mélanges II p. 187 fl.) liest den Gott : *Set*, indem seiner Meinung nach,  nichts sei als eine orthographie capricieuse der Articulation *t*, wobei  die Rolle einer Art von Determinativ-Zeichen spielle (cf. Voy. p. 344 fl.).

Wir möchten uns die bescheidene Frage erlauben, wie in diesem Falle die Variante  *sutek* [cf. Leps. Ält. Texte, Taf. 31 passim, vergl. mit Todtenbuch 17, 25. 26 fl.] zu erklären sei?

Das Zeichen  *ub* aufgestellt hat, habe ich als *as* erklärt im Wörterbuch p. 349. Zu den daselbst I. I. aufgeführten Varianten, welche  und  in Zusammenhang bringen, habe ich zwei neue Varianten derselben Gattung aus zwei gleichlautenden Texten hinzuzufügen. Nämlich

Anast. 7, S. 10 l. 4:      

Sall. 2, S. 13 l. 7:      

Vergl. mein Wörterbuch S. 693 l. 10 fl.

H. Brugsch.

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

Juli

Preis jährlich 5 Thlr.

1868.

### Inhalt.

Ueber das Verbum  $\bar{a}n\chi$ , von H. Brugsch. — Ueber ein ägyptisches Monument zu Salonichi, von dems. — Assyro-Aegyptisches von D. H. Haigh. — Ueber eine koptisch-arabische Handschrift von Fleischer. — Erschienene Schriften.

### Ueber das Verbum $\bar{a}n\chi$ , „schwören“.

In meinem in der Publikation begriffenen Lexikon habe ich auf S. 199 als ein besonderes Verbum die Gruppen  $\bar{a}n\chi$  aufgeführt und als die Bedeutung desselben „schwören“, und substantivisch „Schwur, Eid“ angegeben, unter Hinweisung auf das Koptische  $\bar{\sigma}\pi\lambda\omega$ ,  $\bar{\sigma}\pi\lambda\omega$  jusjurandum, woher  $\bar{\sigma}\pi\lambda\omega$  jurare. Diese neue, seither nicht bekannte Bedeutung des Wortes  $\bar{a}n\chi$  hat von einer gewissen Seite her Anfechtungen erfahren, die mich im Interesse unserer Wissenschaft veranlassen, die Beweise für die gegebene Erklärung ausführlicher zu geben, als es mir der beschränkte Raum im Lexikon gestattete.

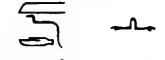
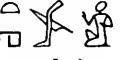
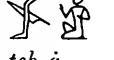
Der Hauptbeweis, den ich den Lesern zu liefern im Stande bin, ist enthalten in einer Stelle der Pianchi-Stele, die ich zunächst in ihrem ganzen Zusammenhange besprechen muß. Nachdem in dem grossen Texte des genannten, für die altägyptische Philologie hochwichtigen Denkmals erzählt worden ist, wie der äthiopische König Pianchi die unterägyptischen Rebellen-Fürsten seiner Botmäßigkeit wieder unterworfen habe, indem sich die einzelnen durch Gehorsam und Darreichung von Geschenken zu überbieten gesucht, wird auf der rechten Seite des Stein-Denkmales in längerer Ausführung die schlieflche Unterwerfung des Haupt-Rädelshüters des Aufstandes *Tafnechet* geschildert. Von der zehnten Zeile an wird berichtet, wie der erwähnte Fürst eine Botschaft zum Pianchi geschickt habe, um seine volle Unterwerfung zu erklären. Die Worte des unglücklichen *Tafnechet*, welche seinem Boten in den Mund gelegt worden, schildern in drastischer Weise die jammervolle Lage und die aufrichtige Reue des gefallenen Rebellen. In der 22. Zeile erklärt er zuletzt, in direkter Rede, seinen Wunsch, sich dem König Pianchi durch einen Eid zur Treue zu verpflichten. Die Worte sind:

per-t- $\dot{a}$	er	neter $\bar{h}\bar{a}$	em her-f	s- $\bar{a}$ b- $\dot{a}$	em	
ich trete ein	in	das Gottes-Haus	vor sein Angesicht	ich sei gereinigt	durch	

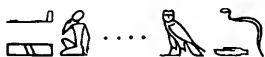
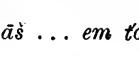
$\bar{a}n\chi$	neter					
einen Schwur	bei Gott.					

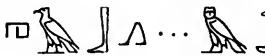
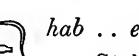
In der 23. Zeile fl. wird kurz die Absendung zweier reich beschenkten Boten, Namens

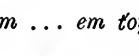
*Petamennesto* und *Pürma* erwähnt und nunmehr die Eidesleistung in folgender Weise dargestellt.

							
per-nef	er	neter-ha	tūa-nef	neter	sab-nef	su	em
er trat ein	in	das Gotteshaus	er betete	zu Gott	er reinigte	sich	durch
							
einen heiligen Schwur	sagend	nicht	werde ich übertreten	des Königs	Gebot	nicht	
							
werde ich außer Acht lassen	die Worte	Sr. Majestät	nicht	werde ich thun	Schändliches		
							
einem	hohen Beamten	mit	deinem Nichtwissen	ich werde handeln	nach	den Worten	
							
des	des Königs	nicht	werde ich übertreten	(was) er geboten hat.	Da war		
							
Seine Majestät	zufrieden	damit.					

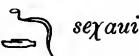
Man kann wohl behaupten, dass mit Ausnahme des ♂ kein Wort in diesem Texte besondere Schwierigkeiten darbietet. Was aber unser *ānx* betrifft, so zeigt die Construction mit ⚡, dass wir es hier zunächst mit einer ursprünglichen Verbal-Wurzel zu thun haben, deren Bedeutung in die Klasse der verba sentiendi et declarandi gehört. Denn wie die letzteren im Koptischen regelmässig mit Σε construirt werden, so tritt in der älteren Sprache die Construction mit Hülfe von ⚡ ein, eigentlich „im Sagen, sagend“. Solcher Verba sind im Altägyptischen nicht wenige, und ich will im Folgenden auf einige der häufigsten aufmerksam machen.

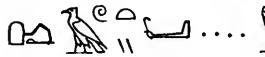
 ...  „ausrufen“ [pap. d'Orb. 6 ult. l. — 10, 7].

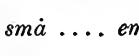
 ...  „eine Botschaft sagen“ [pap. d'Orb. 2, 8 — Stele Pianchi, face, l. 6].

 ...  „auslegen“ [Traum-Stele, Bulaq l. 6].

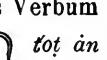
 ...  „antworten“ [ib. verso].

 ...  „gedenken“ [Sarc. Onnophris, Bulaq].

 ...  „sich worüber zanken“ [pap. d'Orb. 10, 9].

 ...  „anzeigen“ [Traum-Stele, Bulaq, verso 8].

 ...  „reden“ [Sallier 3, 5] und viele andere.

Ja selbst das Verbum  wird so construirt, wie in dem folgenden Beispiele:     *tot an hon-f em tot*, „es sprach Seine Majestät (sagend) [cf. Traum-Stele Bulaq], dem im Koptischen das durchaus analoge, so häufige **ne-ꝝ&q** .... ꝝ gegen-übersteht.“

Im Altägyptischen gehörten die Verba jurandi zu derselben Classe. Ich mache nur auf ein sehr bekanntes Beispiel aufmerksam, auf           *ärku.... em tot*, kopt. **ꝝPK**, jurare, das sich z. B. an zwei Stellen des Papyrus d'Orbigny vorfindet. Auf Seite 7 lin. 7 heißt es

																		
<i>un-an-f her ärku</i>	<i>en</i>	<i>pa</i>	<i>ra</i>	<i>—</i>	<i>em tot</i>													
<i>er schwur</i>	<i>bei</i>	<i>der</i>	<i>Sonne</i>	<i>—</i>	<i>sagend.</i>													

Das andere Beispiel (16, 3) lautet

													
<i>amem-ärku</i>	<i>ná</i>	<i>(~~~~)</i>	<i>en</i>	<i>neter</i>	<i>em tot</i>								
<i>schwöre</i>	<i>mir</i>	<i>bei</i>	<i>Gott</i>	<i>sagend,</i>									

worauf, wie gewöhnlich, in directer Rede die Worte des Eides folgen. Ganz ebenso ist die Construction des besprochenen *ānχ*, nämlich  ...  *ānχ* ... *em tot* in obigem Beispiele.

Das Schwören „bei“ Gott wird im Pap. d'Orbigny in den angeführten Stellen durch die Präposition  *en* ausgedrückt. Ganz ebenso wird im Demotischen das Verbum *ānχ* construirt. Ich verweise auf das Beispiel im Lexikon S. 199, lin. 3 infra. Im Altägyptischen habe ich in den mir bekannten Fällen die Construction mit dem Accusatif durchweg vorwiegend gefunden, und zwar zunächst in einer Formel, die ich geneigt sein möchte anders als es bisher geschehen, zu übertragen. Der Unterschied liegt darin, dass ich  nicht durch „Leben“, sondern durch „schwören“ übersetze. Die beregte Formel findet sich als ein eingeschobener Satz zum Ausdruck der Betheuerung in vielen Beispielen. Ich werde einige davon anführen. Auf der linken Seite der Pianchi-Stele Lin. 31 sagt der König:                      *ānχ-a mer-a Rā* „ich schwöre bei meiner Liebe zum Sonnengott“ oder vielmehr „bei der Liebe, welche der Sonnengott zu mir hat“. Aehnlich ibid. Vorderseite Lin. 24:                      *ānχ-a mer-a rā hesu-a tef-a āmon* „ich schwöre bei der Liebe der Sonne zu mir und ich rufe als Zeugen für mich an meinen Vater Amon“.

In Bezug auf die besondere Bedeutung des Verbums *hes* oder *hos* „als Zeugen anrufen“, das hier und in anderen Fällen mit dem Zeitwort *ānχ* in auffallendem Parallelismus steht, berufe ich mich auf ein höchst belehrendes Beispiel aus El-Kab, das sich in dem von mir im Recueil vol. II Taf. 72 Nr. 3 publicirtem Texte vorfindet. Lin. 5 der Publication heißt es:

					
<i>seta</i>	<i>tot-ā</i>	<i>er</i>	<i>āri</i>	<i>āb</i>	<i>pu</i>

es ist scherhaft meine Aussage für den welcher etwa dagegen ist ich rufe als Zeugen an

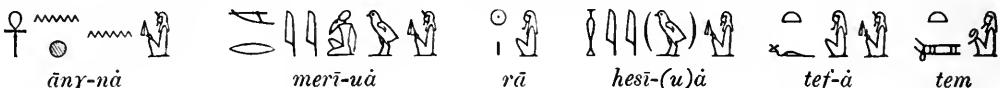
			
<i>Montu</i>	<i>tot-ā</i>	<i>em<sup>1)</sup></i>	<i>mā-t</i>

Gott Mont meine Aussage (ist) in Wahrheit

<sup>1)</sup> Durch einen Irrthum ist in der Kopie im Recueil dieses  *em* ausgefallen, findet sich aber

d. h. „wenn Jemand etwa meine Aussage als eine scherhafte ansehen und widersprechen sollte, so rufe ich Gott Mont zum Zeugen an, daß meine Aussage auf Wahrheit beruht“.

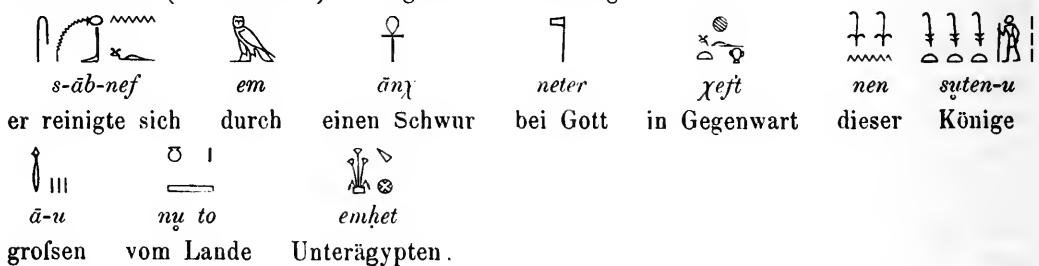
Um auf unsere Formel zurückzukommen, so sind in der Mehrzahl von Texten die beiden Ausdrücke *mer* oder *merī* „lieben“ und *hes*, *hesī* von einem Pronominal-Accusativ begleitet, der nicht nur durch bloße Anfügung des Pronominalzeichens der ersten Person Singularis  = *ā*, sondern auch noch durch den charakteristischen  *u*-Laut für den Accusativ-Begriff ausgedrückt. Ich verweise auf folgendes Beispiel im Rec. I Taf. 54, 2 lin. 1:



ich hatte geschworen bei der Liebe zu mir des Ra und es bezeugt mein Vater Tum  
mir es

womit man vergleichen wolle Rec. I, 44, 25. Das letztere Beispiel ist deshalb von einer besonderen Wichtigkeit, als in der Col. 24 des Textes, ähnlich wie in dem aus El-Kab citirten Texte, der König als Sprecher sich an diejenigen wendet, welche die Aussagen der Inschrift bezweifeln möchten (  *ābā er*) und ihnen nun, mit der obigen Formel einleitend, die Versicherung an Eides Statt giebt, daß alles wirklich so geschehen sei<sup>1)</sup> wie der monumentale Text es berichtet.

Wie meine gelehrten Kollegen auch immer über die Auffassung dieser Formel urtheilen mögen, so steht so viel fest daß das Zeitwort    *ānχ*, mit besonderer Rücksicht auf seine Verbindung mit  eben nichts anderes als „schwören“ bedeuten kann. Wollte man z. B. in der Pianchi-Stele den Sinn von „leben“ einsetzen, so würde schwerlich eine zutreffende Ueersetzung zum Vorschein kommen. Aber auch die Verbindung von  *s-āb*, wörtlich „reinigen, läutern“ mit  *ānχ* weist auf die Bedeutung schwören in fordernder Weise hin. Die Vorstellung des sich Reinigens durch den Eid ist der Mehrzahl ausgebildeter Sprachen eigen und beruht auf der sacramentalen Natur des Eides. Die ganze Formel erscheint an einer andern Stelle der Pianchi-Stele (verso lin. 34) in folgender Verbindung:



in meinen Abschriften aus Aegypten. Die Richtigkeit des besprochenen Falles wird aber dadurch in keiner Weise berührt. Vergl. unten Seite 78, Zeile 7.

<sup>1)</sup> Daher auch, als weiterer Beweis für die allgemeine Formel dieser Bekräftigung im Texte von El-Kab, das nachfolgende    *āu-ār-nā nen* „ich habe es gethan“ (nämlich wirklich) unmittelbar hinter der Betheuerung, wie    *āu-ār-nā ...* mit derselben Bedeutung in den angeführten Texte Rec. I, 44 l. 25 gleichfalls unmittelbar nach der Eidesformel. Die Gedankenverbindung ist: „ich schwöre es beim u s. w. dafs ich dies gethan habe“.

Ein anderes nicht minder lehrreiches Beispiel für die neue Bedeutung „schwören“ der Wurzel *ānx* findet sich in einer historischen Inschrift aus der zwölften Dynastie, welche Lepsius in den Denkmälern (Abth. II, Blatt 136 sub h) veröffentlicht und dadurch der Wissenschaft zugänglich gemacht hat. Es erzählt Jemand darin von seinen Heldentaten in den Ländern der Neger und beschreibt unter andern eine Razzia in folgender Weise:



den Ausspruch aus meinem Munde.

d. h. „der König hat dies (alles) gesehen und es ist keine blosse Erfindung. Ich habe geraubt ihre Weiber, ich habe weggeführt ihre Bewohner, indem ich zu ihren Brunnen ging, ihre Stiere schlug und ihre Feldfrucht durch Feuer vernichtete. Ich schwöre bei meinem Vater dass ich die Wahrheit rede. Kein Anlass liegt vor die Aussage meines Mundes zu bestreiten“.

Wir haben hier ein neues Beispiel der vorher besprochenen Formeln zur Betheuerung von Thatsachen. Das lexikalisch Ungewöhnliche wird der Leser in meinem Wörterbuche erklärt finden (cf. vocc. *àmes*, *uha*, *xen*, *abā*). Der Sprecher weist den Vorwurf jeder Erfindung oder Erdichtung durch den Schwur bei seinem Vater zurück. Aehnliche Formeln sind in Bezug auf *àmes* und *abā* in vielen Beispielen enthalten wie in folgendem.

Auf einer sehr interessanten Stele des Museums in Bulaq erzählt der König Thothmosis III in altägyptischer Breite seine Verdienste um das Osiris-Heilithum in Abydos. Sich an die Priester wendend sagt er



Der König will sagen, das was ich mitgetheilt habe, ist vor euren Augen keine leere Erdichtung und es wird dagegen kein Widerspruch erhoben werden. Andere Beispiele wird der Leser bei einiger Aufmerksamkeit häufig Gelegenheit haben anzutreffen, wobei ich besonders auf die stets wiederkehrende Construction *abā àm* aufmerksam machen will.

Um auf das oben stehende Beispiel aus den Denkmälern zurückzukehren, so ist

ersichtlich dass die Worte *ānx-na ḥtef-ā* (oder wohl richtiger  zu lesen, ähnlich wie  an Stelle von  ) eine Betheuerungsformel enthalten, über deren Inhalt nicht der geringste Zweifel erhoben werden kann, auch wenn uns das Koptische *επεψω*, *επηψω* jusjurandum nicht zur Seite stände. Den Beweis vollendet der Parallelismus von unserem



 (Recueil I, 73, 3. 5). In dem einen Beispiel schwört der eine bei seinem Vater, in dem andern ruft der Betreffende den Gott Month zum Zeugen seiner Aussage an.

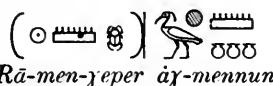
## Ueber ein ägyptisches Monument zu Salonichi.

Hochverehrtester Herr Kollege,

Erlauben Sie mir Ihnen von einem neuentdeckten ägyptischen Denkmale Kenntniß zu geben, welches durch sein Alter, noch mehr aber durch seinen Fundort auf den ersten Blick hin ein ganz ungewöhnliches Interesse für sich beansprucht. Ich verdanke die Mittheilung desselben der Güte des Herrn Archivrathes Dr. Grotfend zu Hannover. Sich beziehend auf eine gleichzeitig mir übersandte Photographie, schreibt mir der freundliche Gönner unserer Wissenschaft: „Ich erhielt die Photographie nebst dem begleitenden Commentare von einem Photographen Wiesinger (der Name steht auch ganz unten auf der Photographie), der früher hier in Hannover sich aufhielt und jetzt in Salonichi lebt. Ich glaubte sie nicht besser für die Wissenschaft zu verwerten, als wenn ich sie Ihnen zusende. Sollten Sie ein Paar Minuten zur Prüfung derselben übrig haben, und nur mit wenigen Worten melden können, was der Name des Thutmoses III auf dem Bilde zu thun hat, den ich von einem Scarabäus her kenne, so würden Sie mich sehr verbinden.“ Ich glaube der Aufforderung nicht besser und würdiger zu entsprechen, als durch schleunige Mittheilung der photographischen Copie an Sie, wobei ich mir zugleich erlaube einige Bemerkungen anzuschlieszen.

Das Wesentlichste in der Sache ist zunächst der Text, der sich als einzelige Vertical-Colonne auf dem Denkmal deutlich lesbar präsentirt, aber nicht vollständig erhalten, da der obere Theil des Monumentes leider zerstört ist. Der Schade, der hierdurch zum Verständniß des Textes entstehen dürfte, ist indess nicht hoch anzuschlagen, da die ersten nicht mehr vorhandenen Gruppen nur die offiziellen Titel und den Vornamen eines Königs enthielten, den bereits Herr Archivrath Grotfend richtig auf den dritten Thotmosis gedeutet hat. Wenn auch der nur erhaltene offizielle Familienname in dem ersten Schilder der Inschrift *Thuti-mas* es zweifelhaft lässt, welchen der vier bekannten Könige dieses Namens gemeint sei, so hebt das im Context vorkommende Schild mit dem Vornamen *Rā-men-χeper* jeden Zweifel und wir werden sofort auf den dritten König dieses Namens verwiesen, zugleich den berühmtesten durch seine Siege und Bauten. Die Inschrift lautet

					
<i>sa-rā</i>	<i>Thuti-mas</i>	<i>är-nef</i>	<i>em</i>	<i>mennu-f</i>	<i>en</i>
der Sohn der Sonne	Thotmosis	..... er hat gemacht	zu	seinem Gedächtnis für	(dies)
					
<i>qt-j</i>	<i>āmen</i>	<i>rā</i>	<i>χejt</i>	<i>ārt-j</i>	<i>ha-t ā</i>
seinen Vater	Amon	die Sonne	damals als	er machte	das grosse Haus
					in Neuheit



Ramen Xeper's Glanz-Monument (so) that er der Leben-Spender.

In geläufigerer Ausdrucksweise unserer Sprache besagt der Text folgendes: „der Sohn der Sonne. Thotmosis hat dieses (Monument) errichtet als ein Erinnerungszeichen für seinen Vater Amon, die Sonne, damals als er ganz neu herrichtete den großen Saal (Namens): „Glanz-Monument Rā-men-Xepeper's. So hat er gethan, der Lebenspender.“

Inhalt der Inschrift ist also: der König hat das fragliche Denkmal machen lassen, als er den neuen und großen Bau ausführte, welcher *Rā-men-χepeper àχ-mennu* heißt. Aber wo? In Salonichi? Ich glaube nicht, sondern in Theben.

Unter den Ueberresten der zahlreichen Bauten, mit welchen der ägyptische König Thotmosis III die Tempelstadt Theben erfüllte, und welche, jeder besonders, einen bestimmten offiziellen Namen führten, befindet sich auf der rechten Seite des Flusses auf der Tempelruinen-Stätte von Karnak eine gewaltige Steinruine, deren Kern das sogenannte statistische Zimmer des in Rede stehenden Königs ist. Dieser Theil der Ruinen von Karnak, welcher sich ostwärts zu einem großen von Pfeilern gestützten Saal erweitert, ist es, welcher den Namen führt. Ich habe ihn allenthalben als spezielle Bezeichnung für diesen bestimmten Bau des genannten Königs an Ort und Stelle gefunden und der Forscher wird ihn in allen Inschriften, welche mit ihm in Zusammenhang stehen, wiederkehrend finden. Man vergleiche z. B. Recueil I, Taf. 43 col. 12 inf.



Das Denkmal, dessen Photographie uns aus Salonichi zukommt, hat demnach einen thebanischen Ursprung; es gehörte zu der besprochenen Tempelanlage und sein gegenwärtiger Standort ist, wie mir scheint, etwas rein zufälliges. Jede andere Combination — so verführerisch es auch ist, an die Thotmosis III Züge der Denkmäler und an die Sesostris Züge der Alten zu denken — zerfällt vor dieser Thatsache in Nichts. Anders wäre es, hätten wir einen rein historischen Text vor uns, welcher der Meinung einer wirklichen Siegesstele Vorschub leisten könnte. Das Denkmal, welches nach den Mittheilungen des Herrn Wiesinger, aus dunklem sehr hartem Granit gefertigt ist, und eine Höhe von  $2\frac{1}{2}$  Fuss hat, ist sicher eben so gelegentlich nach Salonichi gekommen, wie die Obelisen altägyptischer Könige nach Rom, Konstantinopel und Paris. Allein selbst ohne einen solchen Zusammenhang ist sein Interesse immerhin groß genug, um ihm eine Stelle in der Zeitschrift

zu wünschen und dem gütigen Einsender im Namen unserer Wissenschaft zu aufrichtigstem Danke verpflichtet zu sein.

Herr Wiesinger ergeht sich in seinen Angaben nicht näher über Form und Gestalt des Steines, dessen Alter gegenwärtig nahe an 35 Jahrhunderte beträgt, sondern erkennt darin nur einen aufrecht stehenden Phallus, dessen oberer Theil abgeschlagen ist. Ich ersehe grade aus dieser allgemeinen Andeutung, daß der Stein nichts weniger als ein Phallus war, sondern vielmehr zur Klasse einer ganzen Reihe von Denkmälern gehört, die cylinderförmig gestaltet sich nach oben hin verjüngen und auf ihrer Spitze eine tellerartig gestaltete, mit Wulst versehene Vertiefung zeigen. Ihr Zweck und ihre Bedeutung zu geben dürfte schwer halten, da sich Abbildungen und Texte, so weit mir bekannt, wenig mit ihnen beschäftigen. An Phallus-Säulen zu denken, scheint mir unstatthaft, da das Bruchstück von Salonichi das einzige in seiner Art sein würde.<sup>1)</sup>

Mit der Bitte diesen Bemerkungen eine Stelle in unserer Zeitschrift gönnen zu wollen, zeichnet mit besonderer Hochachtung

Ihr

ganz ergebenster

H. Brugsch.

### To the editor.

Immediately after the appearance of the late Dr. Hincks' letter in the Zeitschrift, Jan. 1866, I called his attention to the remarkable illustration of its subject furnished by the stele of (A ), and hoped he would have returned to it. The recent publication of the text of that stele prompts me to offer a few remarks on the important contribution to Egyptian history, and confirmation of the reading of some Egyptian local names, which the annals of *Asur-bani-pal*, King of Assyria, supply. The text of these annals is not yet published, but a partial translation by Sir H. C. Rawlinson appeared in Vol. VII of the Transactions of the Royal Society of Literature. I follow his readings of

<sup>1)</sup> [Ich erlaube mir hier auf Darstellungen hin zuweisen, wie sie in den Denkmälern III, 94. 96. 102 aus El Amarna mitgetheilt worden sind. Es dürfte daraus mit Sicherheit hervorgehen, daß der in Rede stehende Gegenstand ein Altar für flüssige Opfergaben war. Bei jedem mit den verschiedensten festen Opfergaben belasteten Altar pflegt ein Ständer von derselben Form ] zu stehen, dessen Vertiefung im oberen Theile natürlich nicht sichtbar ist. Das Berliner Museum besitzt mehrere solcher Altäre, die aus Gräbern des Alten Reichs in den Memphitischen Nekropolen herrühren und also zu Todtenopfern gebraucht wurden. Der Stamm besteht hier aus Kalkstein, in dessen oberes Ende eine dicke Schale von Granit eingelassen ist, welche nur für eine Flüssigkeit bestimmt sein konnte. Man könnte auch an Kandelaber denken, so daß die Schale mit Oel oder andern Brennstoffen gefüllt gewesen wäre. In der That sind Kandelaber die einzige Art der Erleuchtung der dunkeln Tempelräume, die wir auf den Denkmälern nachweisen können, obgleich auch davon mir nur ein einziges Beispiel bekannt ist. Es findet sich auch in einem Grabe von El Amarna (Denkm. III, 102), wo der Tempel des Ortes abgebildet ist, in dessen hinteren Räumen zwei der gleichen Kandelaber brennen. Jene Ständer vor den Altären können aber keine Kandelaber vorstellen, sonst würden sie ohne Zweifel brennend dargestellt sein. Aber auch die Form ist verschieden. Die Kandelaber sind zwar nicht ohne alle Schwellung an der Basis, wie sie ungenau in der angeführten Publikation erscheinen, sondern haben einen ähnlichen nur schmaleren Fuß wie die Altäre; sie sind aber ihrer Bestimmung gemäß in ihren ganzen Verhältnissen schlanker als diese. Der allgemeine Name für jene Altäre und größeren oder kleineren Opferfische war  *χau-t* oder  *χau-i*, kopt. ϕΗΩΡΕ, Τ und verwandt damit  *āχu*, cf. kopt. ϕΩ, Π, fornax. R. L.]

the personal and local names, but as many of the Assyrian characters are polyphonous, it is very probable that some of these may be susceptible of a different reading.

It appears, from these annals, that *Asur-ah-idin* invaded Egypt, defeated the army of Tarku, King of Ethiopia, took his capital (its name is lost), conquered all Egypt and Ethiopia, made them a province of Assyria, destroyed all the old cities and then rebuilt them, appointing certain princes as their governors, and making Memphis the metropolis.

This invasion must have occurred towards the end of the reign of *Asur-ah-idin*, at any rate later than the period to which his annals, as yet discovered, extend. Yet on other monuments he adds to his other titles that of King of Egypt and Ethiopia. Thus, on a lion-weight, found at Nineveh, we read „King of *Musur Kusi*“; on bricks from the S. W. palace at Nimrud, „King of *Musur Kamu Miluhi*“, or „King of *Musur Pa(tu)risu Kusi*“; and in an inscription at Sherif Khan „King of Kings of *Musur Paturisi Kusi*“. Here we have, for Egypt

1. *Musur*, its Semitic noun in all time, of which ܐܻܻܵܶ is but the ancient primmated form;
2. *Kamu*, its indigenous noun, ܻܻܸܻ, apparently parallel to *Paturisu* and, if so, applied to Upper Egypt; and
3. *Paturisu*, *Pa-to-res*, ܻܻܸܻ. Here I may remark that M. Oppert has read *Pa-tu-mas-si* for *Pa-tu-ris-si*, but as the third sign has the value *ris* as well as *mas*, and we have the variant *Pa-[tu]-ri-su*, we cannot hesitate in adopting that value here.

Then for Ethiopia we have, besides the more usual noun *Miluhi* (Meroe), *Kusi* = ܻܻܸܻ, ܻܻܸܻ.

After the withdrawal of *Asur-ah-idin* from Egypt, Tarku came again from Ethiopia, and expelled the tributary kings. *Asur-bani-pal*, the son of *Asur-ah-idin*, invaded Egypt in his first campaign, and defeated the army of Tarku at *Kar-baniih* (perhaps Tell Baneh, between Ethrib and Tell Basta). On hearing of this disaster, Tarku fled with his gods from *Mimpi* to *Ni'a*, but the Assyrian followed him, captured *Ni'a*, and placed a garrison therein. He then reestablished, each in his own city, the princes whom his father had appointed, exacting from them covenants of allegiance, and returned with immense spoil to Nineveh.

After his departure, several of these princes, under the influence of Niku, King of *Mimpi* and *Sai*, and Pakruru, King of *Pisabet*, abandoned their allegiance, and submitted to Tarku. Those who remained faithful to Assyria seized and imprisoned Niku and others of his party, and wreaked their vengeance on the cities of *Mimpi*, *Sai* and *Zianu*. The sequel renders it probable that Tarku's party were eventually triumphant, but the annals are defective here, and neither he nor Niku appear again. As Herodotus includes under one noun the three (or four) reigns and 50 years of this dynasty, we may apply to Tarku what he says of Sabaco, and, until otherwise informed, suppose that he abdicated at this time, for when the course of events in Egypt compelled *Asur-bani-pal* to undertake a second expedition thither, his stepson Urdamani had succeeded him.

This second campaign was soon ended. Urdamani fled from before the Assyrian King from *Mimpi* to *Ni'a*, and thence to *Kipkip*, where he was captured; he was carried back to *Ni'a*, and there put to death. The tributary kings had already submitted, and *Asur-bani-pal* left Egypt, to return no more.

Urdamani must be (ܻܻܸܻ ܻܻܸܻ) the record of whose reign commencing, — how he succeeded in peace to the throne of Napata, and was welcomed as legitimate King at Thebes, but found Memphis in the hands of the “sons of rebellion”, whom he defeated

with immense slaughter; how he proceeded thence to the towns of the North, but, finding his forces inadequate to reduce them returned to Memphis; and how, without a conflict, the great chiefs of the North, and at their head *Piker(er)* of *Pa-supti*, came to tender their submission, — is inscribed on the stele from Mt. Barkal. Taking the  in his name as equivalent to  we must read it *Rut Amun-mi* or *Urt Anun-mi*. His victory at Memphis, and the submission of the chiefs of lower Egypt were the reverses which occasioned *Asur-bani-pal's* second expedition; this submission, so unexpected, is accounted for by the fact that a party of those chiefs led by Niku and Pakruru, were attached to the Ethiopian rule. Niku having disappeared, the stele presents to us Pakruru at the head of the party, for his identity with   cannot be doubted. The stele tells us the story of the triumphant beginning of the reign of Tarku's successor, the annals of *Asur-bani-pal* that of his unfortunate end, after a reign of, probably, a few months.

The list of the tributary kings whom *Asur-ah-idin* established in Egypt is as follows.

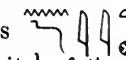
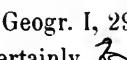
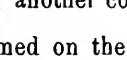
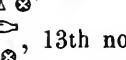
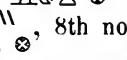
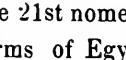
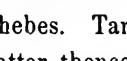
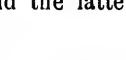
1. <i>Niku</i>	of <i>Mimpi</i> and <i>Sai</i> .	11. <i>Susininga</i>	of <i>Pu</i> _____.
2. <i>Sar-etik-dairi</i>	" <i>Zianu</i> .	12. <i>Minahti</i>	" <i>Pu</i> _____.
3. <i>Pisanhur</i>	" <i>Nathu</i> .	13. <i>Pubiku-nanni-api</i>	" <i>Ah</i> _____.
4. <i>Pakruru</i>	" <i>Pisabet</i> .	14. <i>Ipti-hart-hesu</i>	" <i>Pizalti hurunpi</i> .
5. <i>Pukku nanni api</i>	" <i>Hatterib</i> .	15. <i>Nahti-huru-ansini</i>	" <i>Pisabthinut</i> .
6. <i>Nahke</i>	" <i>Hinins</i> .	16. <i>Pukur-ninip</i>	" <i>Fahnut</i> .
7. <i>Puthubasti</i>	" <i>Za</i> _____.	17. <i>Ziha</i>	" <i>Siyaut</i> .
8. <i>Hunamuna</i>	" <i>Nala</i> _____.	18. <i>Laminta</i>	" <i>Himun</i> .
9. <i>Harsiyesu</i>	" <i>Zapnu</i> ..	19. <i>Ispimatu</i>	" <i>Tain</i> .
10. <i>Puhaima</i>	" <i>Bindi</i> .	20. <i>Mantimi-ankhe</i>	" <i>Ni'a</i> .

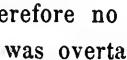
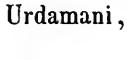
1. *Niku* is not only king of *Sai*,  , the city of his origin, but of *Mimpi*   also, because that city was made the seat of government by *Asur-ah-idin*, and *Niku* seems to have been the chief of these under-kings. He is undoubtedly the father of Psametik. His death could not be later than B. C. 663 for that seems to have been the first of the 54 years reign of Psametik, who would naturally compute from his father's death. If there we may trust the numbers of Manetho, as presented to us by the concurrent testimony of Africanus and Eusebius, we obtain the following Saite succession; parallel to the XXV dynasty.

B.C.	B.C.
713	<i>Sabaka</i> .
701	<i>Sabatoka</i> .
689	<i>Taharka</i> .
684	<i>Stephinathis</i> ( <i>Seti</i> ).
677	<i>Nechepso</i> .
671	<i>Nechao</i> .
663	<i>Psametik</i> .
	663 <i>Rut-Amun-mi</i> .

B.C. 671 is probably the date of *Asur-ah-idin's* invasion, and to him, on the testimony of his son we may safely impute the destruction of the monuments of this time. The fate of Niku is uncertain, but as we are informed that he was killed by Sabaco (understanding again under that name the last of the Ethiopian dynasty), we may believe that he was released from his captivity, and perished at the time of *Rut-Amun-mi's* victory at Memphis.

2. The name of the second of these under-kings is uncertain, on account of the different phonetic values of its four elements. He was not an Egyptian, however. He is mentioned in the annals of *Sinahirib*, 30 years earlier, as having been appointed, on the deposition of Sidka, to the government of Ascalon, of which city his father Rukibti had been previously king. His city was probably  .

3. The chief city of the 8th nome of L. Egypt was  I know of nothing nearer than this to *Nathu*. 4. Pakruru of *Pisabet*, the capital of the 20th nome L. E., has been noticed above. 5. *Hatterib* is  *Hat-to-her-ab* the metropolis of the 10th nome L. E.<sup>1)</sup> 6. *Hinins*. Here is a perfect justification of Dr. Brugsch's reading of the nome of the metropolis of the 20th nome U. E.,  *Henensu*, סְנָס. 8. *Nala*. This seems to be  (Brugsch, Geogr. I, 290). 9. *Zapnu*. Perhaps  *Daphnae*, Tell Defenneh. 10. *Bindi*. Certainly  another confirmation of Dr. Brugsch's readings. 15. *Pisabthinut*. Perhaps  named on the stele of Pianchi in connection with *Pa-sapti*. 17. *Siyaut*,  13th nome U. E. 18. *Himun*,  9th nome U. E. 19. *Tain*,  8th nome U. E.

20. *Ni'a*,  probably in the 21st nome U. E. With these close correspondences between the Egyptian and Assyrian forms of Egyptian local names, I cannot recognize in *Ni'a* the representative of Thebes. Tarku and Urdamani, each in his turn, retreated from *Mimpi* to *Ni'a*, and the latter thence to *Kipkip*, which can only be  in the 5th nome U. E.

There is therefore no evidence that Asur-bani-pal reached Thebes. Urdamani, retreating thither, was overtaken at Coptos.

Erdington 21st May 1868.

D. H. Haigh.

## Ueber eine Koptisch-Arab. Handschrift der Kais. Bibl. zu Paris.

Eine Vergleichung meiner Auszüge aus dem Cod. copt. 50 der Kaiserlichen Bibliothek in Paris (enthaltend اَسْلَمْ اَنْعَرُوفْ بِاسْمِنْدِي mit dem Wortverzeichnisse im Maistück dieser Zeitschrift S. 54—56 ergiebt eine sehr nahe Verwandtschaft beider Quellen. Nachstehend folgen einige durch Uebereinstimmung oder Verschiedenheit bemerkenswerthe, theils bestätigende, theils berichtigende Lesarten der Pariser Handschrift:

Zu S. 54 u. 55 A.

9. οὐχρτσονρ&σος يَك.
11. οὐχρτσολιθος اَنْبَانِي.
13. πιυτλτος اَنْخَم.
16. ουέπιχτωπ اَنْمِيد<sup>2)</sup>.
17. с&пнрос اَنْقِيق.
19. ογ्लικроп عَيْنَ اَنْبَر.
21. ογिदпис اَنْجِيبيَّ.
22. ογ्लжетес اَنْجِشَب<sup>3)</sup>.
23. ωχтшоп اَنْغِيَرَج.
24. ογ्वар&лшоп اَنْمَرْجَان<sup>4)</sup>.
26. ογсартпос اَنْمَس.

Zu S. 55 B.

3. πικ&пору اَنْبَى.

4. πλειψ اَنْبَلِيس<sup>5)</sup>.
5. τθαρικι اَلْاَسَارِيَّه<sup>6)</sup>.
7. πιغютр اَنْتَرْقُوف<sup>7)</sup>.
8. πιстюс اَنْشَمُوس<sup>8)</sup>.
9. πιтоkeλопи اَنْقَرْش<sup>9)</sup>.
10. πирни اَنْرَاع<sup>10)</sup>.
14. τδελφ&п اَنْقَادَه.
15. πιсд&лорки رَاسَ حَجَر.
16. τγοтка&c اَنْبَيِد<sup>11)</sup>.
17. χотклю&c حَلَزُون<sup>12)</sup>.
18. τефшт اَنْتَسَه<sup>13)</sup>.
19. πικартклюс اَنْتَسَح<sup>14)</sup>.
20. πикел اَفْيَل<sup>15)</sup>.
21. πекротр اَنْصَدْعَه<sup>16)</sup>.

<sup>1)</sup> I had applied the value ⠂ = || (Denkmäler III, 225) to the name of this place, on the publication by Dr. Brugsch of the Edfu list of nomes (Zeitschrift, Juni 1864), and, some time previously, to the two names of the second King of the XXVI dynasty. (Ο || ⠂) *Haa-af-ra* = *הַאֲ-עָרָה* and Αποίης (Herod.) (Ο || ⠂) *Uah-af-ra* = *Οὐαφρις* (Man.) and *Οὐαφρῆ* (LXX) before Mr. Renouf imparted to me his discovery of confirmations of this value on Saitic monuments.

23. πικογلαχιٰ.	الابرميس <sup>١٩).</sup>	Z. 18. πιρεξىفپری.	السنونه <sup>٢٢).</sup>
25. πιρπθօց.	الجردن <sup>٢٠).</sup>	Z. 19. ՚ئەرىپ.	العنقا <sup>٢٤).</sup>
26. τελωում.	الوزع <sup>٢١).</sup>	Z. 20. πιرللوه.	السمندل <sup>٢٥).</sup>
27. ՚ەسپرە.	الثربا.	Z. 21. πιرەرەللاوç.	التنليل.
Zu S. 56 Col. 1		Z. 23. πιكلاپوç.	الشامرك <sup>٢٦).</sup>
Z. 13. πιرەخ.	العصفر.	Z. 27. πىزەلەم.	الغرايج.
Z. 15. πιکارپەنپ.	الهداد.	Z. 30. πىلەخەۋى.	البلشوم <sup>٢٧).</sup>
Z. 16. πιپەتۆپەنپ.	do. <sup>٢٨).</sup>	Z. 31. πىرەفپىزەللاوç.	الغرنوق <sup>٢٨).</sup>

<sup>١)</sup> Cod. copt. Paris. 45: κρυσταλλος مها. <sup>٢)</sup> Cod. Paris. 45: ονυχιον عقيق. <sup>٣)</sup> Carneol, nicht Achat. <sup>٤)</sup> Statt 1. خمسن جمشت. 1. خمسن Amethyst: s. Journ. asiat. Févr.—Mars 1868, S. 211 ff. <sup>٥)</sup> d. h. ἀχάτης, Achat. <sup>٦)</sup> l. الفيبروزج. <sup>٧)</sup> = κοράλιον, κοράλλιον. <sup>٨)</sup> l. اللىبيس; s. Seetzen's Reisen, III S. 497 f., IV S. 516 f. Dort, III S. 274—276 und S. 496—498, IV S. 477 und S. 515—517, sind überhaupt die meisten der hier aufgeführten Fische näher besprochen. <sup>٩)</sup> l. الابساريده, von δύαρητα, ψάρια; s. de Sacy zu Abdallatifs Rel. de l'Egypte S. 284—288. θαρικι = ταριχι, ταριχιον. So Cod. Paris. 45: ταρεχιοن الراى اللىبيس. الراى ist hier unrichtige Wiederholung. <sup>١٠)</sup> S. Seetzen, III S. 496, IV S. 516. <sup>١١)</sup> So richtig nach dem Koptischen, nach Kazwini, II S. 119 Z. 18, und Seetzen, III S. 261 Z. 7: „el-Szmûs“. <sup>١٢)</sup> S. de Sacy zu Abdallatif S. 285—287. <sup>١٣)</sup> wie Seetzen, III S. 498 Z. 3 u. 4, wogegen Kazwini, II S. 120 Z. 1 ألم عبيد hat. <sup>١٤)</sup> = κογλιاس. Cod. Paris. 45 bat dafür χωρχλιاç. <sup>١٥)</sup> S. Seetzen, III S. 502 Z. 20, IV S. 518 f. <sup>١٦)</sup> = κροκόδειλος. <sup>١٧)</sup> Nach dem Koptischen jedenfalls القبيل zu schreiben. <sup>١٨)</sup> Diese Parallele ist aus Cod. copt. Paris 45 genommen; aus Cod. 50 habe ich nichts Entsprechendes. Aus diesem Onomatopoetikon mit dem koptischen Artikel ist das ägyptisch-arab. بقرور entstanden; s. Seetzen, III S. 490 Z. 23 ff., IV S. 514 f. Auch das ächte Arabisch hat بقرور in der Bedeutung von سفدع l. الابرميس, <sup>١٩)</sup> also <sup>٢٠)</sup> الابرميز und <sup>٢١)</sup> الابرميز. <sup>٢٢)</sup> Desgl. st. <sup>٢٣)</sup> upupae. <sup>٢٤)</sup> Die Schwalbe. <sup>٢٥)</sup> γρίψ, Greif. <sup>٢٦)</sup> eig. Salamander = شامركى, dann wegen der angeblichen Unverbrennlichkeit des Salamanders auf den Phönix übergetragen. <sup>٢٧)</sup> Cod. Copt. Paris. 45: πελεوç. Beide Formen des ägyptisch-arab. Wortes sind aus dem koptischen Worte mit dem Artikel entstanden. Cod. Copt. 4096 der Propaganda erklärt πελεوç durch ρωάνοç, ῥωδιόç, ardea, Reiher. <sup>٢٨)</sup> Der türkische Kamus: غرنوق „ist ein schwarzer, nach anderer Angabe weißer Wasservogel; nach Einigen heißt so der Kranich, gleich كرني, oder ein dem Kranich ähnlicher Vogel. In allen Schriften über die einfachen Heilmittel aber wird dieses Wort durch den (auf türkisch) kugu genannten weißen Wasservogel erklärt, der größter ist als die Gans und einen langen Hals hat. Auf persisch heißt er قو“ (sic), d. h. κύκνος, Schwan. Cod. Paris. 45: κολονοç. سرقوق. Sollte dieses κολονοç, zunächst allerdings κολοτόç, aus κεκνοç verderbt sein? — Die beiden hierauf folgenden arab. Wörter sind بناج (der Flügel) und الريش zu schreiben. Leipzig den 18. Juni.

Prof. Fleischer.

### Erschienene Schriften.

J. Lieblein, Deux papyrus hiératiques du musée de Turin, publiés en fac-simile; avec la traduction et analyse de l'un de ces deux papyrus par M. F. Chabas. Avec 5 pl. lithogr. Christiania, Leipzig, Paris. 1868. 8°. 43 pp. (extr. des Mém. de la Soc. des Sciences à Christiania)

H. Brugsch, Hieroglyphisch-Demotisches Wörterbuch p. 1257—1368.

W. Pleyte, Etudes Egyptologiques, livr. No. 6: fin de la 1ère partie du chapitre 126. du rit. funér. (p. 127—189; 2 pl. lithogr.)

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**August**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

### Inhalt.

Ueber eine zu Pompeji gefundene hieroglyphische Inschrift, von R. Lepsius. — On the word Ubrau, by C. W. Goodwin. — Drei ägyptische Namen des Brodes, von Fr. J. Lauth.

### Ueber eine zu Pompeji gefundene hieroglyphische Inschrift.

Herr Dr. H. Heydemann berichtet im *Bullettino dell' Instituto Archeologico* dieses Jahres p. 12 ff. über die neuesten Ausgrabungen in Pompeji. In einem Raume, der neu aufgedeckt wurde, aber zu einem längst bekannten Hause der Strada della Fortuna gehört, fand sich eine Schwelle aus schwarzem wohl geglätteten „Basalt“ gebildet, 1<sup>m</sup>33 lang, 0<sup>m</sup>8 hoch und 0<sup>m</sup>29 breit (p. 19). Dieser Stein der sich jetzt im Nazional-Museum von Neapel befindet, führt rund um seine vier Seiten eine hieroglyphische Inschrift, von welcher Herr Dr. Heydemann die Güte gehabt hat mir einen sorgfältig genommenen Papier-Abdruck zu übersenden. Er erwartet von der Kenntnis des Inhaltes derselben Aufschluß darüber, ob der Stein nur zufällig dort mit verbaut worden ist, oder ob er vielleicht an den Eingang gelegt war in der Absicht Unheil von demselben abzuhalten. Wenn nun nicht etwa der willkürliche Aberglaube bestand, dass überhaupt fremde unverstandene Zeichen, wie es die Hieroglyphen in Italien waren, auf der Schwelle gute Dienste leisteten gegen dämonischen Einbruch, — und für diese Annahme fehlt meines Wissens ein bestimmter Anhalt — so ist ohne Zweifel die erste Ansicht fest zu halten, dass der Stein eben disponibel war, und hier verbaut wurde, weil die sehr harte Qualität des langgestreckten Steins sich gerade zu einer Schwelle eignete. Der Stein kommt, wie die Inschrift erwieist, aus Aegypten selbst, und ist ohne Zweifel nicht wirklicher Basalt, den man im alten Aegypten nicht kannte, sondern ein sehr feines Gemisch von granitischen Bestandtheilen. Die Brüche dieses Steins sind meines Wissens nicht bekannt; er wurde aber gerade in der Zeit der XXVI. Dyn., welcher dieses Monument angehört, viel verarbeitet zu Skulpturen aller Art.

Die Inschrift läuft um die Dicke des Steins. Sie beginnt in der Mitte der schmalen Vorderseite, und zwar, wie dies in solchen Fällen Regel ist, mit der nach links zu lesenden Hälfte, und schliesst in der Mitte der schmalen Hinterseite. Die linke Hälfte lautet<sup>1)</sup>



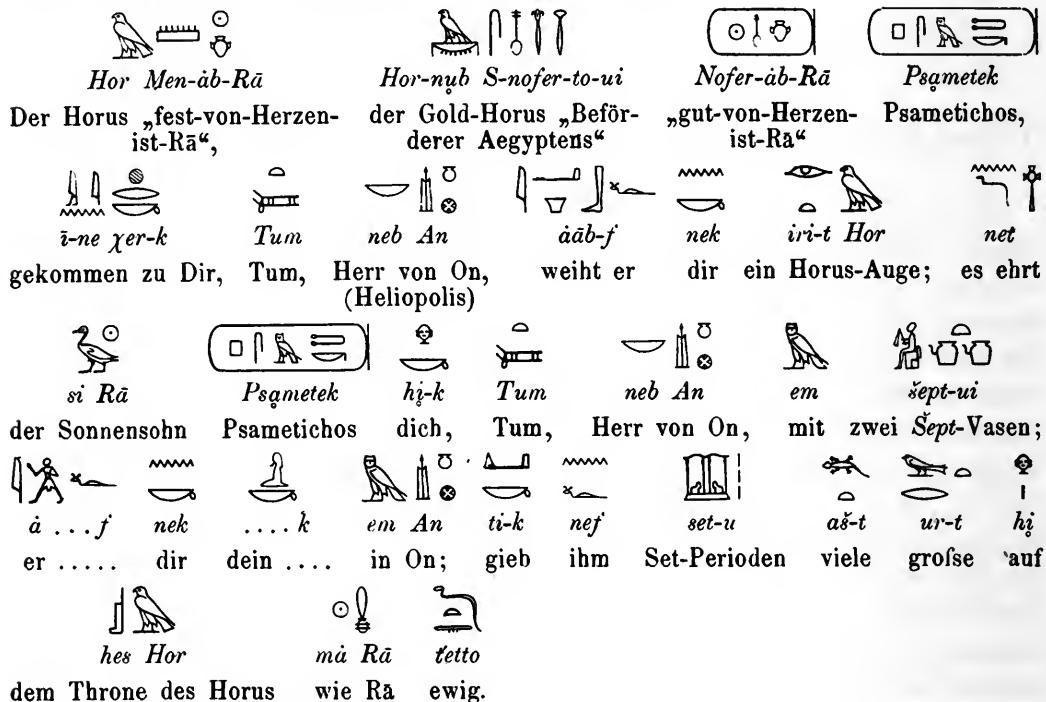
<sup>1)</sup> Im Druck wird hier die Richtung umgedreht.

Darauf folgt die nach rechts hin zu lesende eben so vertheilte andre Hälfte der Inschrift:



Ecke

Der Unterschied liegt also nur in den beiden Anfängen der Vorderseite, von denen der eine den Horus-Namen und das erste Schild, der andre den Gold-Horus-Namen und das zweite Schild des Königs Psametichos II., des sechsten Königs der XXVI. Manethonischen Dynastie enthält, welcher 595—589 v. Chr. regierte. Von den fünf Namen, welche jeder König führte, fehlt also der zweite, der Geier- und-Uräus-Name, wie dies, wenn der Symmetrie oder eines andern Grundes wegen nur 4 Namen genannt werden sollten, wiederum die Regel war. Die ganze Inschrift ist nun folgende:



Hierzu einige Bemerkungen.

Man wäre geneigt den Horus-Namen *Rā-men-ab*, „Ra, fest von Herzen“, und das erste Schild *Rā-nofer-ab*, „Ra, gut von Herzen“, zu lesen und zu übersetzen. Vergleicht man aber das zweite Schild seines Nachfolgers (), welches von den Griechen Αποίης, von Manethōς Οὐαρψις, von den Hebräern עַרְפִּים umgeschrieben wurde, so ist es klar, dass hier die Sonne zuletzt ausgesprochen wurde, und der Name also nicht *Rā-uah-ab*, sondern *Uah-ab-rā* lautete. Ebenso wissen wir, dass () nicht *Ra-men-ka*, sondern *Men-ka-rā* gelesen wurde. Mit dieser Lesung kann aber die Uebersetzung des Uaphris als „Ra-beständig-von-Herzen“, nicht bestehen. Denn die Regel, dass das Adjektivum hinter seinem Substantiv stehen muss, ist, obgleich sie von allen unsern Uebersetzern sehr häufig verletzt wird, ganz streng, und gestattet keine willkürliche Ausnahme. Nur der einfache Artikel und , *alius*, wird dem Substantiv vorangestellt. Ebenso geht , *mah*, wenn es Ordinalia bildet, der Zahl voraus, während das gleichbedeutende nur mit den Einern verbundene stets folgt.<sup>1)</sup> Steht aber die Kardinalzahl

<sup>1)</sup> Champollion, Gramm. p. 242 irrt, wenn er auch vorausgehen lässt.

vor der gezählten Sache, so ist sie selbst Substantiv und die Sache steht im Genitiv, der auch meistens durch besonders angezeigt ist. In unsrern Fällen lehrt schon die öftere Wiederkehr in analoger Verbindung, dass die Uebersetzung der Namen eine andre sein muss, als sie sich zunächst darzubieten scheint. Ich habe daher übersetzt: „Fest-von-Herzen-ist-Ra“ und „Gut-von-Herzen-ist-Ra“, wie der Name des Apries zu übersetzen ist „Beständig-von-Herzen-ist-Ra“. Diese Form von Namen, aus kleinen Sätzen bestehend, ist aus den Semitischen Sprachen bekannt, und lässt sich ebenso im Aegyptischen auch sonst nachweisen, wie z. B. in den Privatnamen „Er ist lebendig“; „Sie ist lebendig“; „seine Augen sind von Feuer“ (Todtb. 125, 20) u. v. a.

die Symbole für Ober- und Unter-Aegypten, habe ich *to-ui*, „die beiden Länder“ umgeschrieben. weil es gleich ist der Gruppe . Champollion kannte den Unterschied des männlichen und weiblichen Duals noch nicht und schrieb daher *to-ti*. Dieser Unterschied wird aber auffallender Weise von allen Aegyptologen, wenigstens gerade von den Meistern, bis in die neusten Publikationen noch immer ignorirt, und es wird daher wie früher *to-ti*, *ta-ti*, *ta-ti* geschrieben, obgleich *to* bekanntlich Maskulinum ist und daher unzweifelhaft *to-ui* im Dual bilden muss.

*i-ne*, „gekommen seiend“, erhält sein verbum finitum erst in dem folgenden *aāb-f*. Das letztere erscheint meistens ohne das vorschlagende , und heißt „darbringen, als Opfergabe weihen“. Denkm. III, 67, a.

lautet entweder *iri-t* oder *uta-t Hor*, „das Auge des Horus“, welches gewöhnlich in der Form erscheint. Denn beide Formen wechseln nicht selten, z. B. Todtb. 17, 25. 27., wo die ältesten Texte für oder geben. Dieses Auge als Amulet ist aus den Museen bekannt, und die Darbringung desselben vor einem Gott, wo es dann aus kostbaren Material zu denken, ist nicht selten abgebildet, s. Denkm. III, 7. IV, 24. 75, a. Es wurde auch als Göttin personificirt: und ihr ist im Todtb. c. 42, 5 unter den Gliedern des Körpers die Hüfte geweiht. Die Göttin trägt dann das Auge auf dem Kopfe. Vgl. auch , *tut en iri Rā*, Bild des Horus-Augens.

*net*. Diese Gruppe, die in der Bedeutung „verehren, anbeten, vertheidigen“ bald mit dem Akkusativ, bald mit *hi*, construirt wird, bietet noch manches Räthsel dar. Die ältere Form wurde später durch oder verdrängt. Eine Variante in den Königsgräbern Denkm. III, 225, c, 5 = steht vereinzelt und unerklärt. Aber auch bei der Aussprache *net* folgt in der Regel noch oder , und außerdem häufig noch oder ; endlich als allgemeines Determinativ meistens oft aber . Die Zeichen oder erklärt Brugsch (Wörterbuch p. 827, Zeitschr. 1868 p. 15) als zu einer Klasse von Zeichen gehörig die er Indikatoren nennt. Es soll durch das folgende oder angezeigt werden, dass nicht *net* sondern *nut* zu lesen sei, während es in andern Fällen einen Vorschlag von *an* oder *en* anzeigen soll. Hiervon kann ich mich zwar nicht überzeugen, und in unserm Falle würde man dann ohne Zweifel geschrieben haben. Indessen scheint doch so viel fest zu stehen, dass nicht *netnu* zu lesen, sondern gar nicht auszusprechen ist. Es geht dies unter Anderem aus der verdoppelten Wurzel hervor, da, wie de Rougé sehr richtig nachgewiesen, nie 3 Konsonanten, wie es in *netnunetnu* der Fall sein würde, verdoppelt werden. Die Bedeutung des in dieser und andern nicht seltenen Gruppen bleibt noch zu entziffern. Auch die Bedeutung ist

noch schwankend. Im Beinamen des Ptolemaeus I ist  die Uebersetzung von Σωρίο, und ebendahin scheint die Bezeichnung des Horus als  zu führen, als „Vertheidiger“, „Beschützer“ seines Vaters Osiris gegen Set-Typhon. Zu der vollen Form *netti* dürfte dann das koptische , protector, zu stellen sein, statt ; denn der Uebergang von Ζ in Υ ist häufig (Schwartz, Gramm. p. 291. 292), wie auch noch im Koptischen  und , magnus, neben einander stehen. Dagegen kommt das Determinativ  hauptsächlich der andern sehr häufigen Bedeutung des Preisens, Anbetens, Verehrens zu, in welcher das Wort gleichfalls mit  construirt wird. Dies ist der Fall in unsrer Stelle.

Das wodurch der Tum geehrt wird, ist ausgedrückt durch zwei Libationsvasen von besonderer Form, welche  heißen. Das  ist Komplement; denn wenn es Femininzeichen wäre, so würde der Dual  stehen. Es ist hier nicht von einer Libation oder andern Opferhandlung die Rede, sondern von zwei Vasen in der dargestellten Form, die der König zugleich mit dem Horus-Auge dem Gott geweiht hat.

Es folgt noch eine dritte Ehrenbezeugung oder Darbringung, deren Bedeutung mir aber unbekannt ist; und darauf folgt die Gegengabe des Gottes, der dem Könige eine lange Regierungszeit verleiht. , *ti-k*, kann ebensowohl Präsens als, was hier angemessener scheint, Imperativ sein.

 ist ein Doppel-Naos, mit zwei Thronen, dem oberägyptischen und dem unterägyptischen, auf denen, bei größeren Dimensionen der König links mit der obren rechts mit der unteren Krone sitzt, s. Denkm. II, 115, a. Die Form der Basis unterscheidet das Zeichen von dem der gewöhnlichen Panegyrien. Es lautet  , *set*, mit einem unbekannten Determinative (das nicht mit dem Schwanze , *set*, , *cauda*, zu verwechseln ist), und bedeutet ein Fest das alle 30 Jahre wiederkehrte und in der Inschrift von Rosette durch τριακονταιησες übersetzt wird, ein Fest, das vornehmlich dem Ptah heilig war, und sich wohl auf die Verbindung der beiden Länder Aegyptens unter einer Herrschaft bezog. Die früheste Erwähnung die mir bekannt ist fällt unter den langlebigen König Pepi der VI. Dynastie, unter welchem vielleicht eine neue Vereinigung der Länder gefeiert wurde (s. m. Chronol. p. 161. 162.)

Statt  könnte ebenso gut  stehen, und wird ebenso oft gesetzt. Es ist aber eine Eigenthümlichkeit gewisser Adjektiva, besonders solcher welche Mengen-Zahlen- oder Größen-Verhältnisse ausdrücken, dass sie statt des Plurals ein  hinter sich nehmen. Dahn gehört namentlich noch  und , welche besonders häufig mit Pluralen verbunden werden. Es ist dies eine Eigenthümlichkeit die meines Wissens noch von niemand hervorgehoben worden ist, und die man sich wohl so zu erklären hat, dass die im Plural stehenden Dinge kollektivisch und insofern als ein femininischer oder vielmehr neutraler Singular gefasst werden. So werden auch sonst kollektive Plurale mit dem Artikel im Singular construirt, doch mit dem Unterschiede, dass dann der Artikel das Geschlecht des Namens beibehält; also heisst es  , *ta ki-u*;  , *ta ma-u*, gewisse Classen von Ländereien, Denkm. IV, 43. 44; dagegen  , *pe utennu-u*, die Libationen, Todtb. 140, 13;  , *pe menef-u*, die Soldaten;  , *pi-a menef-u*, meine Infanterie.

Die ungewöhnlich lang gestreckte Form des Steins um welchen die Inschrift herumläuft, giebt keine sichere Vermuthung an die Hand, wozu er gedient haben könnte; doch

mag er vielleicht nur als Tafel gebraucht worden sein, auf welcher die in der Inschrift genannten Weihgeschenke aufgestellt wurden. Da sie dem Tum von On d. i. Heliopolis dargebracht wurden, so ist wohl kein Zweifel, dass der Stein ebendaher nach Italien gebracht worden ist.

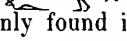
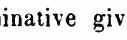
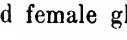
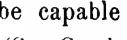
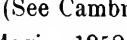
R. Lepsius.

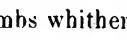
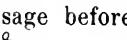
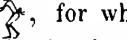
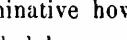
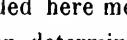
## On the word *Ubrau*.

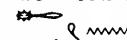
By C. W. Goodwin.

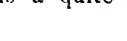
In the Leiden papyrus 348, revers p. 2 l. 9 the word  *ub-ra-u* is found at the end of a sentence thus:



It is evident that we have here a series of malignant beings.  *χeft* is well known in hieroglyphic texts as meaning 'enemy'.  *peft* is only found in this and a few other similar passages in the same papyrus, but the determinative gives a hint of its meaning.  *mer* and *mer-t* are male and female ghosts, the *vézvès* of the magical papyrus of the British Museum, supposed to be capable of affecting the living, and for that purpose invoked by Egyptian Magicians. (See Cambridge Antiquarian Society's publications No. 2. Graeco-Egyptian fragment on Magic. 1852, page 14.) But who and what are the  , the last on the list. M. Chabas in his introductory account of the Leiden papyri has translated the word *malefices* witchcrafts, and M. Pleyte (Etudes Egyptologiques No. 1 p. 33) analysing the word into  *ub* travailler, and  *ro* broche, translates "qui travaille, agit avec la broche, qui enchanter", and produces a new order of beings the Ubiros or enchanters.

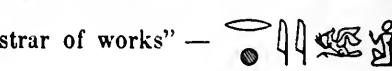
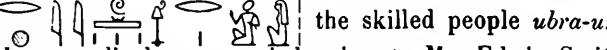
I have been led to take a very different view of this word, and I think I shall be able to exorcise the Ubiros with their enchantments, to the limbs whither many an Egyptological phantom has been heretofore consigned. In the passage before us *Ubra-u* has the determinative which marks hostile or malignant actions , for which the hieratic substitutes , said to be the horn of an oryx. This determinative however is not one which properly belongs to the word, and it appears to be added here merely because the preceding words denote ideas of malignity. The more common determinative is the papyrus roll , a meaningless symbol attached to various words without adding to their sense; and sometimes we find , the sitting figure, with hand to the mouth, properly indicating actions of the mouth or mind, but often used indefinitely. Thus Leiden pap. 348 revers p. 7 l. 6 in a list similar to that above, we find  . See also Leid. pap. revers p. 7, l. 3, and l. 8.

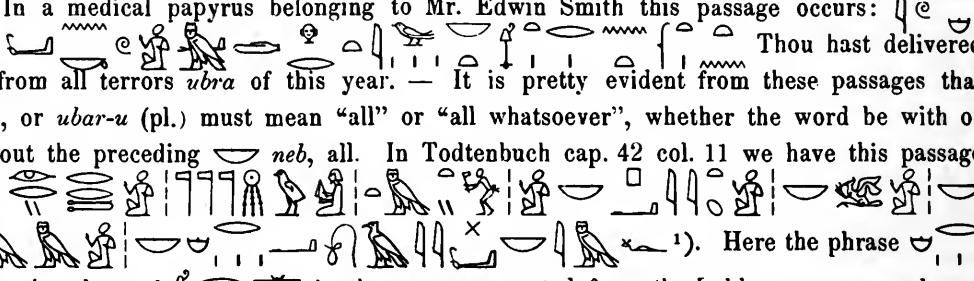
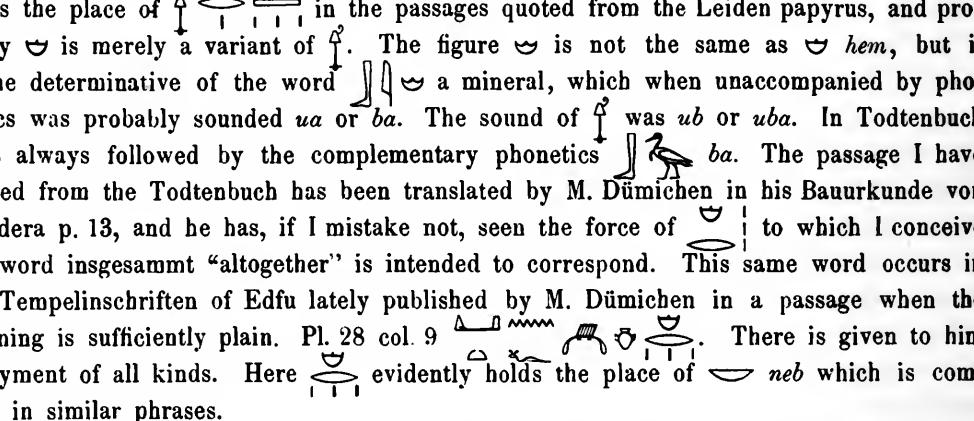
But in Leiden pap. 347 p. 3, l. 8, and pp. 6, 7 we find the word *ubra-u* appended to lists of beings not malignant. Thus  "May I be beloved by all men, all human beings, all people, all mortals, *ubra-u*."

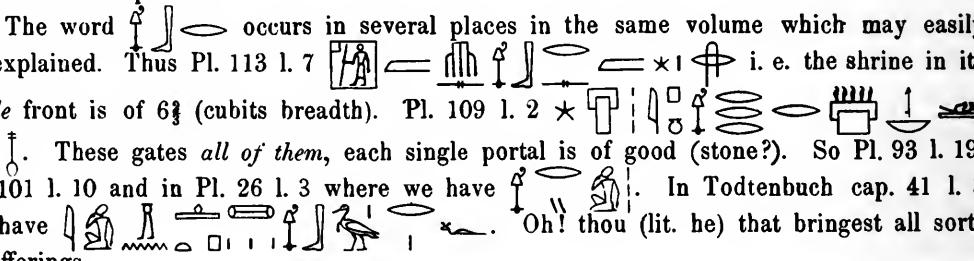
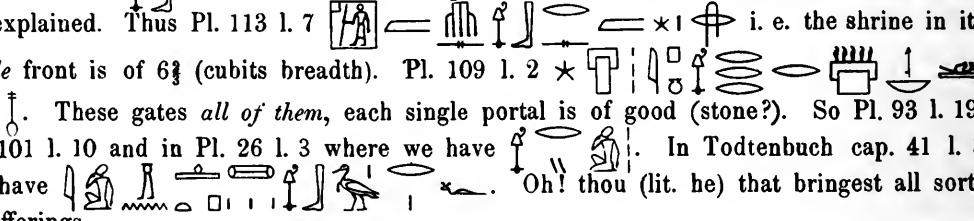
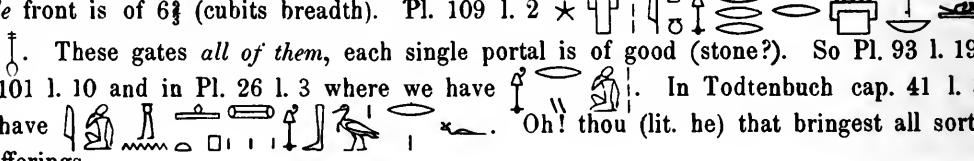
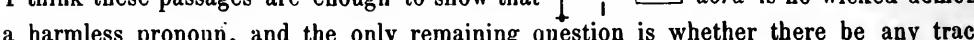
On a board in the British Museum (No. 5646) l. 7 there is a quite similar passage, only that instead of  we have .

In the passages cited from Leiden pap. 347 the word  is written in red ink, which is not usual for words at the close of a sentence. This mode of separating the word from those which precede it, to which however it evidently in some way be-

longs, suggested to my mind at first the idea that it might correspond to our *et cetera*. But we can perhaps come nearer than this.

The word is not always appended to lists. Thus Leiden pap. 348 p. 10 l. 1, 2 we have  "Take care to let me know each man's name" —  "the registrar of works" — 

In a medical papyrus belonging to Mr. Edwin Smith this passage occurs:  Thou hast delivered me from all terrors *ubra* of this year. — It is pretty evident from these passages that *ubra*, or *ubar-u* (pl.) must mean "all" or "all whatsoever", whether the word be with or without the preceding  all. In Todtenbuch cap. 42 col. 11 we have this passage  <sup>1)</sup>). Here the phrase  holds the place of  in the passages quoted from the Leiden papyrus, and probably  is merely a variant of . The figure  is not the same as  *hem*, but it is the determinative of the word  a mineral, which when unaccompanied by phonetics was probably sounded *ua* or *ba*. The sound of  was *ub* or *uba*. In Todtenbuch it is always followed by the complementary phonetics  *ba*. The passage I have quoted from the Todtenbuch has been translated by M. Dümichen in his *Baukunde von Dendera* p. 13, and he has, if I mistake not, seen the force of  to which I conceive the word *insgesamt* "altogether" is intended to correspond. This same word occurs in the Tempelinschriften of Edfu lately published by M. Dümichen in a passage when the meaning is sufficiently plain. Pl. 28 col. 9 . There is given to him enjoyment of all kinds. Here  evidently holds the place of  *neb* which is common in similar phrases.

The word  occurs in several places in the same volume which may easily be explained. Thus Pl. 113 l. 7  i. e. the shrine in its *whole* front is of 6 $\frac{1}{2}$  (cubits breadth). Pl. 109 l. 2  These gates *all of them*, each single portal is of good (stone?). So Pl. 93 l. 19, Pl. 101 l. 10 and in Pl. 26 l. 3 where we have  In Todtenbuch cap. 41 l. 3 we have .

I think these passages are enough to show that  *ubra* is no wicked demon, but a harmless pronoun, and the only remaining question is whether there be any trace of it in Coptic.

The word *OTHp* quot, quantus, offers itself; it is a word signifying multitude used interrogatively, and I should have little hesitation in connecting it with  *ubra*, (all whatsoever, quot-quot sunt) were it not already sufficiently explained by reference to  *ur* (Gr. *oēp*, *ovnō*) which is frequently used in the sense of much, or plenty. Perhaps however  and  although so differently written may themselves be etymologically connected, the ideas of quantity and totality lying near together.

<sup>1)</sup> Let not men, gods, blessed spirits, nor ghosts, no man, person, people, or mortal *whatsoever* do any harm to him.

The word οὐρόπ appears in the forms οὐρόπ and ἀβύροπ, and in Job, 6, 5 we find ε-π-ε.βύροπ used in the sense of "at all". "Will the wild ass bray, ε-π-ε.βύροπ at all, over his fodder?". In chap. 2, 9 the same word is used rather differently meaning perhaps "exceedingly". — Our Coptic materials are unfortunately too scanty for the thorough illustration of the word οὐρόπ, and I must leave the question where it is.

Shanghai, September 1867.

## Drei ägyptische Namen des Brodes.

I. In seiner neuesten Publication: „Les papyrus Rollin“ erwähnt Herr Pleyte auf pagg. 11—20 nach meiner Zählung 86 mal eine Brodart, deren Namen er *Ktšta* umschreibt. Der Pap. Anastasi V 21, 5 bietet die vollere Form *Ktštuta*, wenn wir das zweite Zeichen *t* lesen. Allein gerade dieser Punkt ist zweifelhaft, da das betreffende Zeichen ebenso gut ein hieratisches *r* sein kann. Nimmt man letzteres nach meinem Vorschlage an, so erhält man, die gegenseitige Vertretung von *r*<sup>1)</sup> und *l* im Aegyptischen — die übrigens keiner weiteren Belege bedarf — vorausgesetzt, ungezwungen das Wort *Kalešta*, das dem bekannten καλλιστεῖς — κυλλήστεῖς zu ähnlich sieht, als dass man es nicht damit identifiziren sollte. Nach Herodot II, 77 wurde dies Brod ξέ δλυνρέων (ador) bereitet; sein Geschmack (?) war säuerlich: ὑποξύζων<sup>2)</sup>. Die Form desselben anlangend, sagt Pollux im Onomastikon: Αἰγύπτιοι δὲ τοὶς εἰς δέξιν ἀρενηγμέροντς ἄρτους καλλιστεῖς ἀνόμαζον. Solche zugespitzte Brode, entweder Δ oder Λ, finden sich in den Texten häufig; ich erinnere nur an Todtenbuch 140, 14. 15, wo letztere den Beisatz „gute“ und „weisse“ führen, was mit Pap. Anastasi V 21, 5 übereinstimmt, wo die (50) Brode ebenfalls „gute Brode“ genannt sind.

Trotz des hohen Alters dieser Legenden sind die Brode, also die καλλιστεῖς, ihrem Namen nach doch nicht ursprünglich ägyptisch, sondern, wie die Endung unwiderleglich darthut, semitischer Herkunft. Ich vermuthe sogar, dass das Wort ein Compositum ist aus der Wurzel נֶבֶל, Hiphil נָבַל nähren, und נֶבֶל oder נֶבֶל scharf, spitz, welches aus נֶבֶל Zahn, Fels, Klippe und נֶבֶל schärfen, zuspitzen, gerade so regelrecht entstehen würde, als בְּנֵי f. zwei, aus בְּנֵי masc. zwei, dessen *n* durch das ägyptische *nau*, *son* doch als radical erwiesen wird. Wir bekämen somit als Bedeutung von *Kalešta* (κυλλήστεῖς) das Kopt. κροτχ placentae, obsoniacum aceto parata, ωπιε-κροτχ panis in craticula coctus? — etwa unsern Spitzweck<sup>3)</sup>.

II. So wie im Pap. Anastasi V, 21, 5 die *Kulašta* als Brode durch , welche Gruppe ich schon früher mit ΤΩ (munus) identifizirt habe, gewährleistet sind, ebenso erscheint das so häufige oder als Vertreter des , z. B. in der grossen Weihinschrift Tuthmosis III<sup>4)</sup>), wo das erste Mal *ta*, das zweite Mal *āqu* steht. Dieser Stamm ist offenbar identisch mit dem Verbum intrare, welches sich in dem

<sup>1)</sup> Man vergl. jedoch κόρσεον Diodor I, 10, κόρσιον Strabo XVII, 823, κερσαῖον und κορσίπιον (κορσίτιον?) = δίσα τις ἡ νόμισμα παὸς Αἰγύπτιος Hesych.

<sup>2)</sup> Nicht ὑποξύζων, wie man bei Athen. III p. 114 jetzt liest, woher auch κυλλάστεῖς-ἄρτος τις ἐν Αἰγύπτῳ ὑπὸ διξῶν ξέ δλύρας bei Hesychius in ὑποξύζων zu verbessern. Indef könnte dieser Ausdruck auch mit „zugespitzt“ übersetzt werden.

<sup>3)</sup> Das jetzt in Mode kommende Gulasch ist nicht mit κυλλήστεῖς verwandt; denn es ist eine durch Paprika pikant gemachte Fleischspeise, und bedeutet im Magyarischen Hirtenessen. Vielleicht liefert uns die Keilschrift das ächte Prototyp dazu.

<sup>4)</sup> Brugsch: Recueil pl. XLIV, pag. 54.

Kopt. **ϩ-ϲ-ϲ-ϲ** complacere getreu erhalten hat und uns die Stelle der Rosettana lin. 5: **ϭ-ϭ-ϭ** = ἔδοξεν authentisch erläutert. Vergleicht man Marcus VII, 18: πᾶν τὸ ἐξωτερικόν πορευόμενον εἰς τὸν ἀνθρώπον — und Cyrop. I, 6, 14: ἐιειτα δὲ τὸν πονῶ τὰ εἰσιόντα — so ergibt sich, daß die Aegypter mit *āqu*, **ϩ**, **ϩ-ϩ**, **ϲ-ϲ** panis, nicht sowohl die Einkünfte, als die allgemeinste Nahrung bezeichnen wollten.

Vielleicht hat uns Herodot II, 1 auch hierüber eine Andeutung erhalten. Aus seiner Erzählung über den Versuch des Königs Psametich, das ursprüngliche Wort für Brod zu erfahren, leuchtet ziemlich durchsichtig die Absicht des libyschen (Saftischen) Fürsten hervor, die Aegypter, welche sich für die ältesten aller Menschen hielten, mittels des phrygischen *βεξός* zu widerlegen. Hat ja doch Psametich die ehenen Männer, nämlich die Karer und Ionier, in Aegypten eingeführt, den Griechen Naukratis eingeräumt, die Klasse der ἑρμηνέες gebildet und die einheimischen Άσμάτα = **ϭ-ϭ** (II, 30, 151—157) = *οἱ ἐξ ἀγιστερῆς χειρὸς παριστάμενοι βασιλεῖ* (vergl. de Horrack hierüber) zur Auswanderung veranlaßt. Wenn nun auch, wie Mordtmann<sup>1)</sup> darzuthun gesucht hat, im Phrygischen jenes *βεξός* (Brod) nachweisbar sein sollte, so bleibt es doch, wegen des Zusammenhangs dieses Sprachstammes mit dem indogermanischen, immer noch zweifelhaft, ob hier nicht die Wurzel backen, Gebäck — woher auch allenfalls unser Weck, Wecken — vorliegt. Alsdann hätte Psametich eher einen Calembourg, als die Lösung der Frage nach dem höheren Alterthume, beabsichtigt.

III. Als ägyptischen Namen des Götterbrodes *ἀμβροσία* hat Dioscorides M. m. III, 119 μερσεώ überliefert. In Anbetracht der häufigen Vertretung eines ägyptischen *m* durch *b* (z. B. Samanhud Σεβερνύτος) und mit Zulassung des umgekehrten Ganges (cf. vitare = weiden) würde diesem μερσεώ das so häufige **ϭ-ϭ** *peresu* ziemlich getreu entsprechen.

Es folgt diese Gruppe gewöhnlich unmittelbar auf **ϭ-ϭ** *xenesu*<sup>2)</sup>, welches ähnlich (mit einem paragogischen *s*?) gebildet ist und ebenfalls eine Art Brod bezeichnet. Beide Wurzeln sind zu vieldeutig, als daß es vollständig gelingen dürfte die wahre Bedeutung dieser Wörter zu ermitteln. Ja *peresu* scheint, wenn man den constanten Gegensatz *āqu* — *peri* = „ein- und ausgehen“ berücksichtigen würde, ein ἐκπορεύομενον und somit eine ganz und gar unstatthafte Bedeutung zu ergeben. Allein *πεπτ* ist auch *cibus*, *esca*<sup>3)</sup> und in Hinsicht auf die Gruppe **ϭ-ϭ** könnte man sich versucht fühlen, an Brode von runder Form zu denken, während *xenesu* vermöge seiner Herstammung von **ϭ-ϭ** *χειρ* κεινε-ϟι (wegen des letzteren vergl. man den weiblichen Namen **ϭ-ϭ**) = *cincinni* auf eine gedrehte Form hinweist, welche sich in unsrern sogenannten Bäcker-(Seelen-) Zöpfen wiederfindet. Dafs sich auf den ägyptischen Denkmälern Brode von spitzer, runder, länglicher und vielleicht auch gewundener Form, besonders in der Darstellung von Opferszenen, unterscheiden lassen, ist zu bekannt, als daß ich auf ausführliche Belege einzugehen hätte. Hier wollte ich nur von den drei Arten des Brodes sprechen, deren Namen in der griechischen Ueberlieferung deutliche Spuren hinterlassen haben.

München, Juli 1868.

Fr. J. Lauth.

<sup>1)</sup> Denkschriften der k. bayr. Ak. d. W. 1864.

<sup>2)</sup> Todtenbuch 58 4/5 steht **ϭ-ϭ** **ϭ-ϭ** mit zwei offenkundigen Fehlern.

<sup>3)</sup> Wegen des homerischen *λάμης* des Menschenfressers (*λατστρογύρων*) vergl. mein Programm: Homer u. Aegypten p. 20 und des gr. *λάμια* die Fressucht (**λ-ϩ** panis).

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**September u. October**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

### Inhalt.

Egyptian campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal, by George Smith. Part I. and Part II. — Horus sur les Crocodiles, par F. Chabas. — On the Egyptians Numerals, by C. W. Goodwin. — Geometric Papyrus, by S. Birch. — Varia, by S. Birch. — Erschienene Schriften

### Egyptian campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal

by George Smith.

#### Part I.

I had prepared the following account of the relations between Egypt and Assyria, when I saw Dr. Haigh's letter in the Zeitschrift for July 1868.

Having been engaged at the British Museum to examine the Assyrian collection I have gathered a considerable amount of information not previously published. As Dr. Haigh's account (drawn from the first notice of Sir H. Rawlinson in vol. VII of the Transactions of the Royal Society of Literature) is incomplete in many parts I now send a full account.

There are two or three slight errors in Dr. Haigh's narrative; there is no evidence that Esarhaddon destroyed the Egyptian Monuments, Tarqū did not abdicate and Ur-damane was not taken by the Assyrians and consequently not put to death by them.

Egypt which during the eighteenth and nineteenth dynasties was the greatest country in the world, in the eighth century B. C. had decayed in power so much as to become the prey of the less civilized Ethiopians. It remained however strong enough to be a rival to Assyria, the increasing power of which country the Egyptians feared.

Tiglath Pilezer II king of Assyria B. C. 745 to B. C. 727 captured Hamath and Damascus, placing Assyrian governors over them; and took tribute from Samaria, Judea, Philistia, Edom, Arabia and Saba. These conquests roused the Egyptians, and in the reign of his successor they commenced a series of intrigues with the vassals of Assyria, causing many revolts, and much annoyance to the Assyrian kings.

In most of these risings the assistance of the Egyptians failed to shield the revolters from the vengeance of the Assyrians; hence their conduct was denounced by the Hebrew writers, and they were illuded to with scorn by Sennacherib as a bruised reed unfit to lean upon.

On the second Syrian campaign of Sennacherib the tide of fortune changed and that Monarch returned to Niniveh with the loss of most of his army leaving Syria and Egypt free from the presence of the Assyrians for some years. Assur-ax-iddin (Esarhaddon) the

son of San-axi-irba (Sennacherib) came to the throne in the year B. C. 681; in the first eight years of his reign he had recovered the countries lost by his father, and resolved to put an end to the opposition of the Egyptians by the conquest of that country.

The exact date of his expedition to Egypt is not known; but it could not be earlier than B. C. 672 and was probably in that year. When Esarhaddon invaded the land of Egypt the throne was occupied by Tarqū the Ethiopian (Tirhakah) who is said to have ruled both Muzur and Kuṣu (lower and upper Egypt).

Esarhaddon descended into the land of Egypt, he defeated the army of Tarqū and dispersed his forces, he conquered the whole of the country as far as the southern boundary of the Theban district driving Tarqū into Ethiopia.

After conquering Egypt, Esarhaddon added it to his empire, reorganizing it after the Assyrian model; he divided the country into twenty governments, placed a king over each, subject to himself, and appointed each a separate tribute.

The names of these kings and their cities are as follows

- |  |  |
|--|--|
| 1. Nikū or Nik-kū king of Mimpi and Sāī. | 11. Şu-sinqu king of Busiru.               |
| 2. Sarru-etiq-dairi king of Ziānu.       | 12. Tap-naxti king of Bunu**.              |
| 3. Pisanχuru king of Natχū.              | 13. Pukkunanniāpi king of ax**.            |
| 4. Pakruru king of (Pi)-sabtu.           | 14. Iptixardēsu king of Pizatti-χurunpi.   |
| 5. Pukkunanniāpi king of Ḫatχiribi.      | 15. Naxti-χuru-ansini king of Pisabdinuti. |
| 6. Naχ-kē king of Ḫininsi.               | 16. Pukur-ninip king of Paxnuti.           |
| 7. Puṭu-Bisti king of Zānu.              | 17. Ziχā king of Siyāüt.                   |
| 8. Unamunu king of Nalaχū.               | 18. Lamintu king of Ḫimuni.                |
| 9. Ḫar-ṣi-yēsu king of Zab-nūti.         | 19. Ispimaṭu king of Tāini.                |
| 10. Pū-āīma king of Bindidi              | 20. Manti-mi-anxe king of Nia.             |

Niku was acknowledged as the principal of these kings; hence the capital Memphis was appointed to him as well as his native district of Sais.

In accordance with the custom of the Assyrians in conquered countries Esarhaddon gave Assyrian names to some of the principal cities of Egypt, a few of which have been preserved.

Sāī (Sais) he called Karu-Bilumati (the fort of the Lord of the earth). Ḫatxariba Athribis he called Limur-patiṣi-assur, another (perhaps Memphis?) was called Karu-Assur-ax-iddin (the fort of Esarhaddon), another (probably Pelusium) was called Karu-banit; through the defective state of the Assyrian records here, the Egyptian names of the last two are lost.

Esarhaddon set up statues of himself in the country, and placed the principal fortresses in the hands of Assyrian commanders leaving permanent garrisons in them to secure the allegiance of the subject kings most of whom were natives.

On his return from Egypt to Assyria Esarhaddon caused a tablet to be carved in the rock at the mouth of the Nahr el kelb in Syria; a cast of which is now in the British Museum.

He commemorates on it the capture of Mimpi (Memphis) which he calls Tarqū's Capital, the defeat of Tarqū, and the conquest of Muzur and Kuṣu (lower and upper Egypt). Esarhaddon returned to Assyria with the spoils of Egypt, and the Egyptians remained subject to Assyria until B. C. 669—8.

At that time Esarhaddon fell ill and Tarqū levied an army and marched against Egypt

to regain the country. As Esarhaddon did not recover of his sickness and was unable to take the field himself, he made proclamation to gather the people of Assyria together on the 12th day of the month āyar in the Limu of Marlarmi B. C. 668 and he then publicly associated Assur-bani-pal his eldest son with himself in the empire, delivering to him the government of Assyria, while he himself continued to rule at Babylon. In the Assyrian collection of the British Museum there is a fragment of a letter written by Assur-bani-pal (after his accession) to his father Esarhaddon in which he calls his father king of Babylon and himself king of Assyria.

At this time Tarqū having conquered upper Egypt advanced to Memphis where having a considerable party favourable to himself (probably headed by the priests) he entered the city in triumph, and from there continued the war against the princes who were tributary to Assyria driving them before him and taking the rest of the country. Assur-bani-pal was staying at Niniveh when the news of the conquest of Egypt by Tarqū, and the request of the dethroned kings for help arrived in Assyria.

The heart of the young king was moved at the loss of Egypt and gathering his chiefs and army together he set out on the road to that country.

The kings of the various countries through which he passed did homage before him and while on the shores of the mediterranean sea, the 10 kings of Cyprus sent in their submission.

Assur-bani-pal then entered Egypt and occupied the city called by the Assyrians Karu-banit.

Tarqū who was then staying at Memphis the capital, sent forward his army and they took up a position facing the Assyrians; a great battle followed in which the Egyptian forces were totally defeated, numbers of their warriors being left dead on the field.

Tarqū on hearing of the rout of his army felt himself unable to oppose the further advance of the Assyrians and seized with fear he abandoned Memphis to the conquerors embarking on the Nile to sail for Thebes. The fugitives who went with him seized all the available ships for their flight and a messenger arriving at the Assyrian camp, told Assur-bani-pal the news.

At this time the kings of Egypt crossed the Nile with their followers and paid homage to Assur-bani-pal bringing some ships with them.

The Assyrian king united the forces of the kings to his own army and sent them accompanied by the fleet to expel Tarqū from Thebes. They ascended the Nile (called in the inscription the river "yaruāū") a journey of 40 days to Thebes, and Tarqū on their approach fearing to abide a siege crossed the Nile and fled out of Egypt, leaving the whole country in the hands of the Assyrians.

Assur-bani-pal then restored the country to the Assyrian empire — reappointing the kings whom his father had raised to power and who had fled from Tarqū in the late war.

He strengthened the power of the chiefs who were his allies and leaving Assyrian garrisons in the country as before, he returned to Niniveh with the spoil.

After the departure of Assur-bani-pal a conspiracy was formed to bring back Tarqū to Egypt; several of the kings who had been faithful to Assyria in the former troubles were implicated and the leaders in the attempt were Nikū, Sarru-etiq-dairi and Pakruru. These kings took council among themselves and having bound themselves in a league, despatched messengers to Tarqū to arrange terms for his return to Egypt.

Some of the Egyptians who were faithful to the Assyrian rule told the Assyrian commanders the news and they intercepting the messengers who were going between the rebels and Tarqū discovered the whole plot.

The Assyrian generals at once arrested Sarru-etiq-dairi and Nikū and sent them bound in chains to Assur-bani-pal in Assyria and, open revolt having already broken out in some of the cities, they took the cities of Sai, Bindidi and Zānu, killing the principal revolters and as far as they could destroying the cities.

At this time Tarqū attacked upper Egypt and captured Thebes which he made his capital.

Nikū king of Mimpi and Sai who had been raised to power by Esarhaddon, when in captivity in Assyria, submitted himself to Assur-bani-pal and sought pardon for his rebellion.

British Museum, August 12th 1868.

## Part II.

Assur-bani-pal on receiving the submission of Nikū accepted it, apparently from motives of policy, as in his absence the Assyrian generals had already lost part of Egypt, Tarqū having regained Thebes and advancing towards Memphis. The king of Assyria now gave many rich presents to Nikū in token of his forgiveness and to attach him to himself, they included ornaments of gold, chariots, horses and mules, and he sent a new force from Assyria under command of his generals to restore Nikū to the throne and check the advance of Tarqū.

Nikū returned to Egypt in the company of the Assyrian army, and the generals of Assur-bani-pal restored him to the throne in the city of Sais.

A son of Nikū who had the Assyrian name of Nebo-sezib-ani given to him, at this time was made a subordinate king in the city of Athribis.

This son of Nikū was probably Psametik who after he threw off the Assyrian yoke was called in the Assyrian inscriptions by his Egyptian name.

The progress of Tarqū was now arrested by the Assyrians and he retired to Upper Egypt where he soon after died.

On the death of Tarqū he was succeeded in the throne of upper Egypt by Urdamanē who is called by the Assyrians "son of the wife of Tarqū"; this circumstance leads me to think that Tarqū came to the throne of Egypt by marrying the widow of his predecessor Sabatok, and that Urdamanē was the son of Sabatok.

Urdamanē as soon as he ascended the throne prepared for war with the Assyrians. He fortified the city of Thebes and gathering a large force marched into Lower Egypt. The Assyrians posted their army at Memphis; they were probably defeated by Urdamanē who afterwards besieged them in the city of Memphis.

Urdamanē captured Memphis with the whole of the garrison, and gained Lower Egypt.

A messenger from Egypt having informed Assur-bani-pal of this disaster and the king of Tyre having revolted at this time he went in person to repair the reverses of his generals.

In the month Nisannu (the Nisan of the Jews and our March) Assur-bani-pal started from the city of Assur (the modern Kalah-Shergat) and advanced with his army to the city of Tyre.

The king of Tyre shut himself up in the city which was strongly fortified and Assur-bani-pal prepared to reduce it by a regular siege; he blockaded the city both by sea and land, and built forts around it to shut it out from all help. Leaving part of his army at

Tyre the king of Assyria started for Egypt, he passed through the city of Apqu, the ~~pen~~ of the Jews; (there were at least four places which bore this name; I do not know which Assur-bani-pal alludes to, but he described it as “on the frontier of the land of Samaria”); from Apqu he marched to the Egyptian desert a distance of 30 Kaspu (there were two Kaspu to a day’s journey).

In this part of the march the king of Arabia supplied the army with camels and they had to carry water with them. On arriving in Egypt Assur-bani-pal defeated the army of Urdamanē and advanced up the country; on hearing this Urdamanē abandoned Memphis and fled to Thebes.

The kings who had before been subject to the Assyrians now again submitted to Assur-bani-pal.

This time Assur-bani-pal himself conducted his army to Thebes, instead of sending his generals as on the former occasion. Urdamanē abandoned Thebes on the approach of the Assyrians and retreated to a place called Kipkipi.

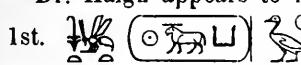
The Assyrian army now once more entered Thebes and the city was given up to plunder.

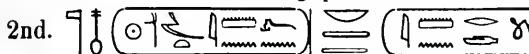
The victors spared nothing that they could reach, they took gold, silver, precious stones, the spoil of the palace of Urdamanē (who had made Thebes the capital city instead of Memphis), garments of wool and linen, animals called “great Korses” (possibly giraffes) and captives both male and female.

The Assyrians carried off at this time two of the granite obelisks which were set up in front of one of the temples. The inscription did state the number of talents they weighed, but the number is broken away, it reads “\*\*talents the weight of them”.

The sacking of Thebes is alluded to in the Bible in several places the principal of which is in Nahum ch. III ver. 8 to 10. From the city of Thebes Assur-bani-pal sent his troops through all the rest of the country and completely subdued it; he then reappointed the kings of the different cities Nikū was probably dead, but the Assyrian inscriptions give us no information about him after his restoration, with respect to his captivity one copy says the generals sent him to Assyria, and another that he was brought a prisoner to Niniveh. He was probably killed by Urdamanē at the capture of Memphis. I do not think the capture of Memphis by Urdamanē is the same event that is alluded to on the Piankhi stele.

Dr. Haigh appears to have confounded together three separate Egyptian kings

1st.  <sup>1)</sup> “Nut-mi-amun” whose stele was published in the ‘Revue Archéologique.’ Mai 1868.’

2nd.  “Urud-amun” Lepsius Königsb. Taf. XLIX No. 661. This king is the Urdamanē of the Assyrian inscriptions.

3rd.  <sup>2)</sup> “Pi-anxī-mi-amun” or “Amun-mi-pi-anxī” whose inscription was noticed by M. de Rougé, and has been recently published by M. Mariette.

This king is probably the “Manti-mi-anxē” whom Esarhaddon established at Thebes and who some time later (in his 21st year) overran Egypt.

The first part of his name in the Assyrian inscriptions “Manti” is the Egyptian .

Having established once more the laws and tribute of Assyria, Assur-bani-pal returned to Niniveh, to which place he transported the spoils of the conquered country.

<sup>1)</sup> [Königsbuch No. 768. L.]

<sup>2)</sup> [Königsbuch No. 926. L.]

One inscription I have recently found appears to give the tribute in grain from the different Egyptian cities, but at present I have only two fragments of it, and it is too mutilated to attempt a translation; but I hope to find more both of this and other tablets relating to Egypt.

Egypt remained for some years subject to Assyria, the news of the conquests of Assur-bani-pal caused many kings who had not acknowledged him before to send him tribute.

The next event in relation to Egypt in the Assyrian inscriptions is as follows.

Tandai lord of Karbat made a raid into the district of Duran in Babylonia and the people of Duran sent to Assur-bani-pal for help.

The king of Assyria sent his generals to Karbat and they captured the city. The people of Karbat were then transported to Egypt; this was probably about B. C. 664. The matters relating to Psametik are so mixed up with the affairs of Lydia that it will be proper here to give an account of both.

Gyges king of Lydia, a remote country across the sea of which the kings of Assyria had not previously heard, had a dream in which Assur the great God of the Assyrians appeared to him and commanded him to send an embassy to Assur-bani-pal and make his submission to him. Gyges whom the Assyrians call Gugu or Gug-gu accordingly sent a messenger to Assur-bani-pal and acknowledged him as his Lord. After this he sent again to the king of Assyria and told him that since he had taken the yoke of Assyria he had been able to give battle to and defeat the Gimirrai (Cimmerians) who had wasted his country and who neither feared the former kings of Lydia nor submitted to Assur-bani-pal; he attributed this success to the aid of the Assyrian Gods Assur and Istar and sent rich presents to Assyria accompanied by two prisoners selected from the chiefs of the Cimmerians who fell into his hands in the battle.

Some time later (at what date the Assyrian account does not inform us) Pisamilki (Psametik) king of Egypt revolted from Assur-bani-pal; this was probably at the same time as the revolt of Saul-mugina when several kings threw off the Assyrian yoke and Saul-mugina king of Babylon, Nebo-bil-sumi king of the Chaldees, and Umman-ibi king of Elam together with the kings of Phœnicia, Arabia and Miluxē (Meroe) made war with the Assyrians.

Gyges now revolted from Assyria and sent a strong force to assist Psametik against the Assyrians in Egypt; this sufficiently agrees with the account of Diodorus according to which Psametik hired mercenaries from Asia minor and Arabia in his war with the other kings. It had been the policy of the Assyrians to set up a number of kings in Egypt in order, by weakening the nation with divisions, to retain it for themselves; so the war of Psametik against the Assyrian rule was a war also against these petty princes.

Assur-bani-pal being engaged in a great war with Elam was unable to meet either Psametik or Gyges, and Egypt now freed itself finally from the Assyrian yoke. In this difficulty Assur-bani-pal tells us he prayed to Assur and Istar his gods that for the assistance Gyges had rendered to Psametik in throwing off the Assyrian dominion, his dead body might be thrown before his enemies and his servants carried into captivity.

The Gods he says heard his prayer and these things came to pass the enemy "sweeping the whole" of Lydia.

This exactly agrees with the account of Herodotus that in the reign of Ardys the son of Gyges the Cimmerians passed into Asia and possessed themselves of all Sardis

except the citadel; but that Gyges died a violent death in this invasion we only know from the Assyrian inscriptions, and the occupation of Lydia by the Cimmerians must have been at the beginning of the reign of Ardys. After this Ardys king of Lydia returned to the allegiance which his father had thrown off and sent tribute to Assur-bani-pal king of Assyria.

British Museum, September 9th 1868.

G. Smith.

## Horus sur les Crocodiles.

§ 1. Les petits monuments qui représentent Horus sur les crocodiles se rencontrent en assez grand nombre dans les Musées publics et dans les collections particulières; ce sont des stèles de pierre, sur lesquelles la scène principale est sculptée, et accompagnée ou non de scènes accessoires et de légendes.

Les monuments de ce genre que possède le Musée de Leide ont été livrés à l'étude dans le grand ouvrage de Mr. le Docteur C. Leemans: *Aegyptische Monumenten van het nederlandshe Museum van Oudheden te Leyden*<sup>1)</sup>. Aucun autre, que je sache, n'a été publié; mais j'ai pu consulter avec fruit des estampages et des copies des stèles du Musée Britannique, dont je suis redevable à l'obligeance de l'habile directeur de cet établissement Mr. Samuel Birch; un estampage du Musée de Berlin et une photographie provenant du Musée de Florence m'ont été aussi d'un grand secours<sup>2)</sup>.

Généralement gravées avec une grande négligence, les légendes de ces petits monuments sont presque toujours très-incorrectes; les leçons primitives y sont habituellement tronquées ou dénaturées par des abréviations, des suppressions ou des confusions de groupes, qui jettent l'investigateur dans de grands perplexités. Pour arriver à des résultats certains, dans tous les passages difficiles, il est absolument indispensable de consulter un grand nombre de variantes. Telle est au surplus la règle à suivre pour l'interprétation de tous les textes mythologiques; mais il n'en est aucun qui exige ce travail comparatif, au même degré que les monuments dont je m'occupe. Les exemplaires que j'ai eus à ma disposition ne m'ont pas suffi pour élucider tous les points obscurs. Toutefois je crois avoir saisi l'intention réelle de ces monuments, ainsi que le sens de leurs inscriptions. À l'aide d'autres exemplaires, mes collègues pourront, je l'espère, compléter mes traductions et les améliorer dans quelques détails. Ce serait dans tous les cas rendre service à la science que de publier les types les plus corrects de cette classe de stèles<sup>3)</sup>.

### § 2. Description.

La scène principale représente le jeune Horus, nu, debout sur deux ou sur un plus grand nombre de crocodiles; sur sa tête juvénile, ornée de la tresse caractéristique de l'enfance, est superposée une seconde tête, énorme, bideuse, avec de saillantes oreilles d'animal. Quelquefois, de la grande bouche entr'ouverte sort une langue pendante; quel-

<sup>1)</sup> Partie I A, pl. 12 et 13.

<sup>2)</sup> Des estampages qui m'ont été envoyés du Louvre n'ont pu me servir; il m'a été impossible d'y rien distinguer.

<sup>3)</sup> Un grand *desideratum* serait aussi la publication de la fameuse stèle Metternich, qui jusqu'à présent est restée le domaine exclusif d'un petit nombre de privilégiés.

quefois ce détail manque; le plus souvent la face est hérissée d'une barbe touffue et droite, mais parfois aussi la figure est imberbe; dans ce cas, elle est labourée de rides et de plis profonds. La tête, habituellement dépourvue de cheveux, est ou découverte, ou coiffée d'une espèce de bonnet très-aplati.

Placée sur la tête enfantine, cette figure repoussante semble calculée tout exprès pour faire contraste. Le jeune dieu tient les bras étendus à droite et à gauche; de ses mains il saisit les différents types des animaux malfaisants: des serpents, indiquant tous les reptiles; des scorpions, pour les insectes; une espèce de gazelle, pour les animaux cornus; un lion, pour tous les carnassiers. Les crocodiles, les plus dangereux ennemis des Egyptiens parmi les animaux, sont placés sous les pieds du dieu. Cependant cette espèce est parfois indiquée par un lézard ajouté aux animaux saisis par les mains d'Horus.

Ces animaux se débattent sous l'étreinte du jeune dieu: les serpents se dressent, le lion se retourne la gueule ouverte. Très-souvent les crocodiles font le même mouvement et relèvent la tête d'un air menaçant.

A droite, sur une enseigne, se voit l'épervier d'Horus-Soleil, quelquefois remplacé par Horus-ityphallique à tête d'épervier disqué; à gauche une autre enseigne représente une fleur de lotus surmontée de deux plumes.

Tels sont les traits habituels de la scène principale; souvent le monument ne contient pas autre chose; d'autres fois, le champ de la stèle est parsemé de figures représentant des divinités variées, qui toutes, comme celles d'Horus, tiennent des serpents ou d'autres animaux malfaisants: on y distingue diverses formes d'Horus, Thoth, Neith, Khons, Isis, Ptah, Selk, Neb-hotep, Oer-Hakou, etc. etc.

Enfin le bas de la stèle, sa face postérieur et ses bords sont souvent couverts de légendes, qui nous en font connaître la destination.

### § 3. Explication.

La scène d'Horus sur les crocodiles n'a pas encore, à ma connaissance du moins, été expliquée clairement: on a voulu y chercher un symbolisme ayant trait aux plus hautes conceptions de la mythologie égyptienne: je crois que le problème est beaucoup moins compliqué. Ces petits monuments sont tout simplement des talismans que les Egyptiens plaçaient dans leurs demeures, ou transportaient avec eux, pour être à l'abri des animaux malfaisants. Un grand nombre des petits monuments répandus dans les Musées ont dû avoir un usage analogue.

L'emploi de ces sortes de talismans remonte fort avant dans le Nouvel-Empire; peut-être même est-il beaucoup plus ancien encore. Mais en ce qui touche spécialement les stèles d'Horus sur les crocodiles, je ne crois pas qu'il en existe d'antérieures à la XXVI dynastie: presque toutes sont des basses époques, ce qui explique la grande incorrection de leurs légendes.

La scène figurée sur ces monuments en montre bien la puissance magique: un enfant nu foule aux pieds les crocodiles et maîtrise sans effort les lions, les serpents, les scorpions et les animaux à cornes; par son attitude tranquille et sa figure souriante, il semble se jouer des efforts de ses redoutables captifs. C'est précisément cette sécurité que le talisman devait procurer à ceux qui le possédaient.

Cette puissance magique était l'effet des formules qui accompagnent la scène; on en trouvera la traduction plus loin. Pour le moment, je me borne à faire remarquer qu'elles

suivent la marche que j'ai indiquée dans mon explication du papyrus magique Harris. Elles se composent de trois parties distinctes:

- 1°. Une invocation à la divinité dont on veut emprunter le pouvoir;
- 2°. La mention de quelque fait mythologique dans lequel ce pouvoir s'était manifesté; ces mentions sont surtout puisées dans les événements de la guerre d'Horus et d'Osiris contre Set;
- 3°. Enfin une injonction indiquant l'effet magique à produire.

Dans les stèles d'Horus sur les crocodiles, le dieu invoqué est *le vieilli qui rajeunit à son heure, le vieillard qui redevient enfant*. On sait que c'est le dieu soleil qui est ainsi désigné par des textes nombreux. Dans l'une des inscriptions du temple d'Edfou, publiées avec tant de soin et de zèle par M. Dümichen, ce dieu est appelé: *vieillard le soir, enfant renouvelé le matin*<sup>1</sup>).

Pour ce motif la vie humaine a été comparée par les Egyptiens à la course diurne du soleil; chaque homme, après sa mort, était, comme cet astre, précipité dans les profondeurs de l'occident et comme le soleil aussi, il devait, s'il était *justifié*, se lever semblable au jour renaissant.

L'arrivée à l'occident, c'était la mort; les heures que précédait immédiatement l'occultation de l'astre formaient la vieillesse du soleil, que l'on assimilait symboliquement à la vieillesse chez les humains.

C'est pour ce motif que *le dieu enfant le matin et vieillard le soir* est figuré, sur nos monuments, avec sa double face; cette tête immense et grimaçante qui surmonte la scène, c'est celle qui remplace chaque soir la tête juvénile du dieu; il ne s'agit ici ni du dieu Bès, ni d'aucun autre dieu que d'Horus-Soleil lui-même, cet Horus qui n'est autre chose que le soleil pendant sa course diurne, et que les Grecs avaient assimilé à Apollon<sup>2</sup>).

La vieillesse, même celle des dieux, est ordinairement représentée sous la forme d'un vieillard très-courbé, appuyé sur un bâton qui soutient sa marche. Mais dans les stèles d'Horus sur les crocodiles le personnage du dieu n'est pas dédoublé; sa jeunesse seule est représentée sous la forme humaine complète, sa vieillesse n'est indiquée que par la tête du vieillard.

Pour bien faire sentir le contraste, les artistes égyptiens semblent avoir cherché à atteindre l'idéal du grossier et du laid pour l'opposer à la grace souriante et enfantine. L'examen de quelques uns de nos monuments prouve qu'ils y ont souvent réussi<sup>3</sup>).

Malgré leur respect pour les vieillards, les Egyptiens se représentaient l'âge caduc sous des couleurs bien tristes. Je rappellerai ici le sombre tableau qu'en trace le Papyrus Prisse:

„Voici le chef devenu vieux; l'infirmité est survenue; la décrépitude a remplacé la „fraîcheur; la faiblesse tient (l'homme) étendu chaque jour; les yeux se rappétissent; les „oreilles deviennent sourdes; le courage est usé; plus de calme au coeur; la bouche se tait, „elle ne parle pas; le coeur s'amortit, il ne se souvient plus, il manque de la dilatation „de la joie; ce qui est beau devient laid; tout goût s'éloigne Ce que fait la vieillesse „de l'homme est haïssable en toute chose; le nez s'en va, il ne respire plus, d'épuisement.“

<sup>1</sup>) Dümichen, Alt. Temp. Inschr. I, 34.

<sup>2</sup>) Hérodote, Livre II, ch. 156.

<sup>3</sup>) Voyez notamment le No. 1049 du Musée de Leide; Leemans, loc. laud. pl. 13, I A.

On voit que le vieux moraliste du temps des pyramides a chargé aussi fortement son pinceau que les auteurs de nos monuments relativement modernes; ce qui caractérise la vieillesse dans la description comme dans le symbole, c'est l'altération profonde des traits; *ce qui est beau devient laid*; c'est ainsi que la gracieuse figure du jeune Horus se transforme, pour représenter la vieillesse du dieu, en un masque hideux.

#### § 4. Légendes.

Il existe deux formules différentes. L'une et l'autre s'adressent au même dieu, mais sous des désignations différentes, et elles sont destinées à produire les mêmes effets.

Je commencerai par celle qui se rapporte le plus directement à la scène symbolique:

„O vieillard qui se rajeunit à son heure!

„O vieillard qui se fait enfant!<sup>1)</sup>

„Accorde qu'il vienne à moi!

„Que Thoth (vienne) à ma voix!

„Qu'il détourne de moi la gueule du crocodile Haou!<sup>2)</sup>

„Osiris est sur les eaux;

„l'Oeil d'Horus est auprès de lui,<sup>3)</sup>

„Un grand scarabée aux ailes éployées<sup>4)</sup> plane sur lui.

„Ne t'approche d'aucune personne, d'aucun membre!

„Quiconque s'approche de Celui qui est sur l'eau, s'approche de l'Oeil d'Horus . . .<sup>5)</sup>

„Arrière! ne levez pas vos têtes, vous qui êtes dans les eaux, lorsque Osiris passe devant vous pour se placer dans Tattou.

„Son Oeil est plus fort que vous!

„Son fils est sur son trône!

„Que vos bouches soient murées!

„Vos gosiers<sup>6)</sup> transpercés!

<sup>1)</sup> La langue française manque de synonymes pour l'idée *vieillard*. Dans la première phrase le mot égyptien est ; ce groupe est quelquefois représenté par le déterminatif seul, . A la seconde invocation, le mot est , et quelquefois aussi il est exprimé par le seul signe , qui du reste assume ailleurs encore d'autres valeurs phonétiques.

<sup>2)</sup> , littéralement *le crocodile retourné*; les crocodiles sont souvent représentés dans cette attitude impossible; les Egyptiens entendaient par là le crocodile qui revient par derrière et saisit sa victime sans qu'elle puisse l'apercevoir.

<sup>3)</sup> A Thoth et à l'Oeil d'Horus était attribué un grand rôle dans le mythe d'Osiris immolé par Set; l'Oeil d'Horus avait veillé sur le dieu qu'emportait sur les eaux le coffre dans lequel son adversaire l'avait traitrusement renfermé. Ce même épisode est rappelé au Papyrus Magique Harris, dans une formule également destinée à conjurer les dangers provenant des habitants des eaux. Voyez Pap. Mag. Harris, p. 119.

<sup>4)</sup> Un ; la stèle No. 958 du Musée Britannique donne ici *l'Api du Soleil* (avec le singulier déterminatif du serpent percé de glaives, qui rappelle seulement la valeur phonétique du groupe). Le disque ailé remplace quelquefois le scarabée à ailes éployées.

<sup>5)</sup> Ce passage est l'un des plus altérés dans les textes que j'ai étudiés.

<sup>6)</sup> Le groupe , variantes et , est quelquefois remplacé par

„Arrière, toi, l'ennemi!

„Ne lève pas ta tête contre celui qui est sur les eaux.

„C'est Osiris le jour où il monte sur sa bari pour voir les dieux de Ker, les seigneurs du ciel inférieur.

„Arrête! pour être immolé:

„Ne viens pas, crocodile Haou, vers Osiris qui est sur les eaux, ayant l'Oeil d'Horus auprès de lui.

„Renversez vos têtes!

„Soyez placés sur vos dos!

„Que vos bouches soient scellées par le dieu Phra!

„Que vos gorges soient transpercées par la déesse Sekhet!<sup>1)</sup>

„Que vos langues soient coupées par Thoth!

„Que vos yeux soient aveuglés par Hakou!<sup>2)</sup>

„Ces quatre grands dieux qui furent la sauvegarde d'Osiris, de celui qui était sur les eaux.<sup>3)</sup>

La formule n'est point aussi développée sur tous les monuments; quelques uns au contraire donnent un texte plus long de trois ou quatre lignes, dans lequel les mentions lisibles sont mêlées de tant de passages incertains, qu'il ne m'est pas possible d'en tirer une version un peu suivie. On y distingue encore des allusions mythologiques et des injonctions du même genre que celles dont je viens de donner la traduction.

Je passe maintenant à la deuxième formule:

„Salut à toi, dieu fils de dieu!

„Salut à toi, chair fils de chair!<sup>4)</sup>

„Salut à toi, taureau fils de taureau, enfant d'une épouse divine!

„Salut à toi, Horus, issu d'Osiris, enfanté par Isis la divine!

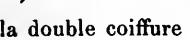
„Je parle en ton nom!

„J'agis par ton pouvoir magique!

„Je parle par tes paroles!

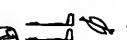
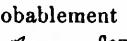
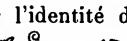
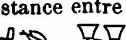
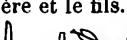
„Je favorise par ta bonté!<sup>5)</sup>

 , qui a la même valeur. L'un et l'autre désignent évidemment un des organes de la respiration ou de la manducation.

<sup>1)</sup> La lecture *Sekhet* pour le nom de la déesse  est démontrée par les variantes de celle de la double coiffure royale  =  . Mr. Brugsch a déjà signalé cette lecture d'après le démotique.

<sup>2)</sup>  , variante .

<sup>3)</sup> Certains monuments étaient préparées tout exprès pour des particuliers. Dans ce cas on trouve ici la formule spécialisée: *qu'ils soient la sauvegarde d'un tel fils d'un tel ou d'une telle.*

<sup>4)</sup> La signification radicale du groupe  est *chair, viande*, ainsi qu'on le voit dans les légendes des tableaux d'offrandes. Ce mot indique la filiation probablement par l'identité de substance entre le père et le fils. Nos monuments donnent les variantes , ,  et  , qui montrent bien la variabilité des voyelles.

<sup>5)</sup> C'est le groupe  que je traduis par *favoriser*, et par *bonté*. Il s'agit ici d'une action *bienfaisante, protectrice*, par opposition à l'acte de *repoussement* mentionné immédiatement après.

„Je repousse par ton repoussement!  
 „Toi qui as créé ton empire,  
 „Ce qui est dans ta bouche, ton père Seb a voulu que cela te fut accordé.<sup>1)</sup>  
 „Ta mère a exercé pour toi l'action de repoussement;  
 „La sainteté du dieu de Sokhem a fait ta sauvegarde.  
 „Toi qui as eu soin de clore la bouche de tous les reptiles,  
 „qui sont dans le ciel,  
 „qui sont dans la terre,  
 „qui sont dans les eaux,  
 „afin de faire vivre les humains, de tranquilliser les dieux, et de faire triompher le soleil,<sup>2)</sup> par tes invocations;  
 „Viens à moi promptement, en ce jour!  
 „Comme tu fais dans la divine barque;<sup>3)</sup>  
 „Repousse de moi les lions venant de la terre;  
 „les crocodiles sortant du fleuve,  
 „la bouche de tous les reptiles sortant de leur trou!  
 „Rende les pour moi comme de petites pierres sur la terre!  
 „Comme des débris de vases auprès des habitations.<sup>4)</sup>

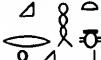
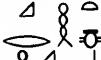
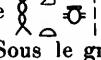
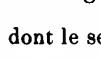
De même que pour la première formule, la fin de celle-ci est très-obscurée et très-incomplète; mais je n'y distingue absolument rien de bien intéressant. Des textes plus corrects que ceux que j'ai eus à ma disposition permettront sans doute de tenter l'interprétation du petit nombre de phrases restées sans traduction.

Nous en savons assez maintenant pour bien connaître la nature et l'usage des petits monuments de cet ordre; ils étaient préparés et consacrés par des souvenirs mythologiques pour protéger ceux qui les possédaient, contre les attaques des animaux qui peuvent nuire. On pourra relire à ce sujet ce que j'ai dit des formules magiques en général<sup>5)</sup>. Ce n'est

<sup>1)</sup> Cette phrase est un peu embrouillée. Je crois qu'elle signifie que *toutes les choses voulues par le dieu, son père Seb ordonne qu'elles se réalisent*.

<sup>2)</sup> Ceci se rapporte à des incidents de la guerre contre Set, qui avait pour alliés tous les animaux malfaisants. Horus sut les conjurer et les rendre inoffensifs. La formule demande que cette puissance du dieu s'exerce au profit du possesseur du talisman.

<sup>3)</sup> Horus est le pilote de la barque solaire; il en écarte le serpent qui chaque jour renouvelle sa lutte contre le dieu soleil.

<sup>4)</sup> Cette phrase varie sur tous les monuments que je connais; le texte le plus ancien est sans contredit celui du Papyrus Magique Harris (voir page 66), dans lequel les deux comparaisons sont gouvernées par deux particules différentes — et —, les stèles d'Horus donnent — dans les deux cas. On trouve ordinairement la forme bien comme  vase, marmite, au lieu du groupe que j'ai lu *Hakeru, faim*; il faut sans doute y lire ; il ne saurait toutefois être question de la liqueur *Haq*, mais du vase qui la renferme. Sous le groupe , qui signifie bien briser, rompre, les variantes sont —, —, —, dont le sens ne peut être le même. La phrase  semble décidément indiquer soit la terre de fabrication des vases culinaires, soit des débris de ces vases entassés, comme les pierres du chemin, au voisinage des maisons habitées.

<sup>5)</sup> Dans mon ouvrage sur le Papyrus Magique Harris.

point le cas de revenir ici sur le goût des Egyptiens pour le mystérieux; leur science obstruse et les caractères de leur écriture se prêtaient facilement à un emploi abusif. Des vases, des anneaux, des scarabées, etc. étaient couverts de voeux de bonheur ou de formules préservatrices, auxquels les hiéroglyphes donnaient une apparence mystérieuse.<sup>1)</sup> La confection de ces sortes d'amulettes était du domaine des prêtres, ils y trouvaient à la fois puissance et profit. Du reste aucune nation de l'antiquité n'a échappé à cette crudité, qui est encore, de nos jours, le partage de tant de gens, même dans l'Europe civilisée.

S'il est vrai que les stèles d'Horus sur les crocodiles soient d'une date assez récente dans l'histoire égyptienne, il est certain toutefois que les formules qui couvrent ces monuments appartiennent à la science antique de l'Egypte. J'en ai signalé quelquesunes qui se rencontrent dans le papyrus Magique Harris, manuscrit de l'âge des Ramessides. Toutes les autres ont évidemment la même physionomie et appartiennent aux mêmes doctrines. Cependant leur arrangement, dans l'ordre où nous les rencontrons sur les stèles en question, peut bien ne pas remonter au-delà de la XXVI dynastie.

### § 5. Les animaux malfaisants.

Les conjurations des formules que je viens de traduire s'adressent à tous les animaux de la terre et des eaux qui ont le pouvoir de nuire. Encore aujourd'hui on trouve en Egypte les serpents, les crocodiles et les scorpions, aussi bien que les animaux à cornes, contre lesquels les anciens Egyptiens éprouvaient le besoin de se prémunir. On a des motifs de croire qu'aux temps de l'ancien Empire l'hippopotame fréquentait les marais de la Basse-Egypte. Il n'est pas question de cet animal dans nos formules, mais il pouvait être compris dans celles qui parlent des habitants des eaux en général.

De nos jours il n'existe pas de carnassiers en Egypte. Le lion est cependant spécialement indiqué comme l'un des animaux à repousser. La formule s'exprime ainsi:

*„Repousse pour moi:*



*„tout lion de (from) Meru,*



*„les crocodiles, du fleuve,*



*„la bouche de tous les reptiles mordants, de leur trou.*

Dans mon explication du Papyrus Magique Harris,<sup>2)</sup> j'ai proposé de reconnaître dans le groupe *Meru*, le nom de l'ancienne capitale de l'Ethiopie, la célèbre Méroé, aux environs de laquelle, au dire de Strabon, abondaient les éléphants, les lions et les léopards. Je crois aujourd'hui que la formule ne concernait pas des carnassiers vivant dans un pays aussi éloigné, et je suis assez disposé à admettre le témoignage de Diodore de Sicile. Cet historien affirme qu'aux temps reculés, l'Egypte était infestée d'un grand nombre d'animaux sauvages; que même de son temps la Haute-région était en partie inhabitée à cause

<sup>1)</sup> Voir dans le Bulletin de l'Athénaeum Français Juin 1856 une cornaline publiée par Mr. F. Lenormant; la légende qui y est gravée signifie: *Je porte bonheur à mon maître* (lit: *à son maître*).

<sup>2)</sup> page 88.

de la multitude des bêtes féroces;<sup>1)</sup> il ajoute que les carnassiers abondaient aussi dans les déserts de Libye qui bornent l'Egypte du côté de l'occident.<sup>2)</sup>

Les pharaons de la XVIII dynastie faisaient de la chasse au lion un de leurs amusements habituels; c'est ce que nous apprenons, au moins en ce qui concerne Aménophis III, les légendes de deux pierres gravées, qui ont été publiées dans le recueil *Young's Hieroglyphics.*<sup>3)</sup> On y lit: *Compte des lions rapportés par sa Majesté et qu'il a percés de ses flèches lui-même, depuis l'an I jusqu'à l'an X: lions terribles, 102.* Malheureusement rien ne nous apprend la localité qui fut le théâtre de ces chasses. Les panthères étaient amenées du midi de l'Egypte. Dans les magnifiques textes publiés par M. Dümichen (*Hist. Inschr.* II, pl. 3), on voit deux animaux de cette famille amenés comme échantillons des merveilles du règne animal en Arabie, et la légende explique qu'ils sont destinés à suivre le roi, Ramsès II, comme l'Osymandias de Diodore se faisait accompagner par un lion, qui combattait auprès de son char.

Qu'il y eût ou non des lions indigènes en Egypte, les Egyptiens connaissaient bien ces redoutables animaux; il est tout naturel dès lors qu'ils les aient pris comme types des quadrupèdes contre lesquels ils avaient à se défendre.

Le groupe  pourrait très-bien, comme je l'avais d'abord pensé, nommer une localité spéciale; mais il a pour variantes, dans le passage étudié les formes , ; or, cette forme  (aussi ) remplace  dans la suite de la phrase: *rends-les pour moi comme de petites pierres sur la terre.* Nul doute que nous n'ayons affaire à une expression pareille à celle qui se rencontre au papyrus Sallier II, pl. 14, lig. 7: .

J'en conclus que le groupe  est l'une des valeurs phonétiques de , et qu'il représente *la terre ferme et habitée par les hommes*, par opposition avec , *le fleuve, la grande eau*, dans laquelle vivent les crocodiles et les poissons; conséquemment je vois aujourd'hui dans *les lions de Mérou*, non pas les lions de Méroé, mais les lions et généralement tous les carnassiers habitant la terre et menaçant la sécurité de l'homme.

Chalon sur Saône 20 Août 1868.

F. Chabas.

## On the Egyptian Numerals

by C. W. Goodwin.

I have in a preceding paper on the subject of the numerals expressed the opinion that the Egyptians had more than one word for most of the numerals. Modern languages afford examples of the same thing. Thus in English for two we have the words a pair, a couple, a brace; for three, a leash, a triplet, a trio; for twelve, a dozen; for twenty, a score &c. Many of these words are of special application, and used in reference to certain objects only, and the origin of their usage in this way may be easily traced. Thus *leash* is a sporting term from Low Latin, *laxa*, a rope. It was the leather thong which the hunter used for tying his dogs or his game together, and as three animals or three bodies were usually tied in one leash, the word came to be used to express three creatures

<sup>1)</sup> Livre I, ch. 24.

<sup>2)</sup> Ibid. ch. 30.

<sup>3)</sup> Pl. XIII, No. 3 et 4.

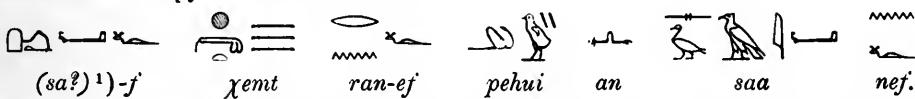
of any kind, and thence for the number three in general. It would not be surprising to find similar usages amongst the Egyptians, and by this means perhaps some obscure phenomena may here after be explained. For instance might not *Sesennu*, eight, be a word of originally quite different meaning the appellation of the cynocephali of Hermopolis, who being Eight in number, the word came to be used as synonymous with eight, while the original numeral preserved in the Coptic under the form  fell into partial disuse?

A recent number of the *Zeitschrift* furnishes me with another duplicate form of a number, with which I was unacquainted. Mr. Renouf remarks (*Zeitschr. Juni 1867 p. 53*) that  *sa* is found on three different monuments alternating with  *sen*, for the number *two*.

I have before pointed out that   is used phonetically accompanied by a weapon as a determinative, meaning some kind of sword or missile. Dümichen's *Tempel-Inschriften* pl. XXXVI col. 24 furnishes an instance of the word *χemt*, three, used phonetically also as the name of a weapon.



He grasps the javelin, he darts it at the snout of the beast (enemy). This enables me to improve my translation of a passage in "Saneha" which I left in an imperfect state. Papyrus Berlin I col. 64

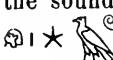
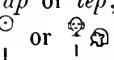


This occurs in a passage describing the prowess of Usersen I, during the life of his father Amenemha. The meaning clearly is: "His weapon named *χemt* hits (the mark) and breaks not." The last word  is an unusual form, but must surely be the same as  or  *sau*, break, crush. I translated this before "his javelin is named Chemet (desire) ...." But it is now plain that the name of the weapon was "Three".

In the last number of Dr. Brugsch's admirable *Wörterbuch* which has reached me, I find that under the word  *ua*, he refers to the word *χemt* a javelin, and suggests that it means a trident, or three-pointed spear. He also refers to a weapon named  *met*, "ten" which I have not met with. But it appears to me that this name and that of  *mab*, "thirty", do not favour the idea that these weapons took their names from the number of their points. What the real connexion between these objects and the groups used to express their names, if indeed it was anything more than an accidental similarity of sound, it is not easy to say.

The ordinary form of the numeral seven,  *sefex* is retained in the Coptic  *cawyq*, but in late inscriptions the figure  is constantly used for this number, and the question arises, when an Egyptian saw  used obviously as a numeral, did he pronounce it *sefex*. — M. Pleyte has suggested that the hieroglyphic head is merely an erroneous

<sup>1)</sup> I suggest the reading *sa* for  on the strength of the passage Todtenb. cap. 136, col. 15 where  is substituted for  *sau* forbid. See Todtenb. 133, 13.

transcription of the hieratic sign for seven , an opinion in which I cannot coincide, and I have now an argument to show that  in these cases is really a phonetic, having the sound *ap* or *tep*, which word itself expresses the number seven. — The expression  or  is of common occurrence, meaning as I believe "every morning"  or  being used as on the Rosetta stone like the Greek *κανά*. — Sometimes  *hat-ta*, "morning" is substituted for  *tuau*. That  in these phrases has its proper phonetic sound of *ap* or *tep* (which ever may be decided to the real one) is shown by the passage Dümichen Tempel-Inschriften pl. II l. 9 where we find  i. e. *ap hat-ta* (a peculiar symbol of Isis and Nephthys standing with the radiant disk between them, beneath which is  *ab* the East, being used here for  *hat-ta* morning). Now in Tempel-Inschr. pl. XXXIII col. 1 we find the phrase thus written , the numeral  seven, being used as the substitute for  or . It follows from this that  could not have been read, in this phrase at least, *sefex*; it must have had the same sound as ; and the conclusion is manifest that *ap* (or *tep*) was a name for seven, and that it is not used merely as a conventional symbol to express that number. The numeral  is used also Tempel-Inschriften pl. LXXXIX l. 4 as a substitute for  in the word  for  *ap-hesbu* (comp. Tempel-Inschr. XCII l. 7 and Stele of Aasen Leps. Auswahl pl. LX l. 9; also Tempel-Inschr. L, 13 and Düm. Denderah pl. II for instances of the word , the meaning of which is proportion, *ἀναλογία*, or some word relating to quantity or dimension). It may seem extraordinary that *ap* should have the signification of seven, when  *apt* and  *apu*, also mean undoubtedly first or one. There may have been some slight difference in pronunciation to mark the sense.

Among the symbols for the number 20 is the head of a bird , of what kind it is difficult to say. This is probably also a mere phonetic. There is a bird called  *ta* or  *tat* (Denkm. II, Bl. 69 and see Rev. Archéolog. vol. XI, pl. X, col. 6). The pictures represent it as a species of heron, with a crest. But the names applied in old Egyptian to living creatures are very vague and general, and I have little doubt that the head  represents the bird  or , identical in sound with the number 20, *ta* or *tat*, Copt. **ΧΟΤΩΤ.**

Shanghai October 1867.

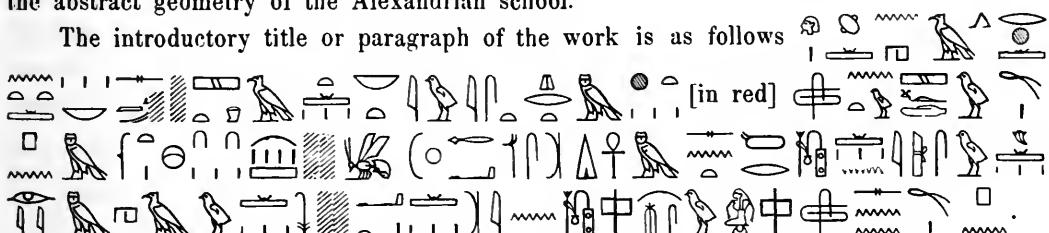
## Geometric Papyrus

by S. Birch.

Amongst the Papyri brought to England after the death of the late lamented Mr. A. H. Rhind and which were acquired for the British Museum is one of more than usual interest. It is a treatise on geometry, mensuration and arithmetic combined, the geometric problems being treated arithmetically and not abstractedly as by the geometers of the Alexandrian school. The study of geometry was a necessity to the Egyptians on account of the lands being annually covered with water and requiring to be remeasured on the withdrawal of the inundation. The application of arithmetic to geometric problems is expressly mentioned by Diodorus Lib. I, c. 81 ή δ' ἀριθμητικὴ πρός τε τὰς κατὰ τὸν βίον οἰκονομίας αὐτοῖς χρησιμεύει καὶ πρὸς τὰ γεωμετρίας θεωρήματα. The Rhind Papyrus is precisely of this nature and contains a series of propositions relative to values or quan-

ties as they may be called treated arithmetically, each case being a proposition considered separately, the dimension of each square, circle, triangle or pyramid to be copied being given separately and the area or contents superficial or solid thereby calculated, the object being to determine the values or quantities. For the value of fields the author of the treatise uses the isosceles triangle and the trapezoids into which it is susceptible of division by drawing parallel lines to the base. But besides the resolution of geometric problems, others of a nature more purely arithmetical are also given so that the treatise in reality is that of applied arithmetic. There is nothing in the whole treatise at all like the abstract geometry of the Alexandrian school.

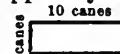
The introductory title or paragraph of the work is as follows



It will be observed that the letter part of this inscription agrees with those given by Dümichen Bauerkunde von Dendera p. 15. 18 and corresponds almost literally with the account of the 'old' or 'decayed' *asu* writings found to be of the time of Cheops and Apophis, the formula being copied almost literally as if the usual mode of describing such copies. The end terminates. 'This work was written (or copied) in the 23rd year the .... day of the month of Pharmuthi of the reign of the king Ra-aa-usr the giver of life, at the search for old writings made in the days of the king .... tut by the scribe Aahmes, this list was copied'. Unfortunately the names of both monarchs are unknown both that of the monarch under whom the original document was written and that under whom it was copied. As the Papyrus itself is of very white texture it is clear that Ra-aa-usr in whose reign the copy was made can not be one of the oldest kings probably not older than the XX. dynasty. There are also some peculiarities of writing which show it not to be of the more remote age. The disk in the word year is written in hieratic ⚡ instead of ○: the words scribe and king are followed by ⚡ instead of ⚢. It is also said that it was 'in ⚡ sent a variant of the expression in the Dendera inscription. In the Geometric Papyrus it can hardly mean 'building' or 'foundation' and seems to have rather the meaning of something on which, or in which the original was written, perhaps in the sense of the box or chest ⚢ in which the writings were deposited. It is evident that in this part of the text the word χῆτ means the copy, and *snn* 'the original' although the last word etymologically more resembles 'copy' or 'duplicate'. The treatise itself commences with the word in hieratic ⚡ apparently ⚡ ap or tp. This word recurs occasionally at the commencement of certain rules or propositions and as the 'head' or 'principle'. Hence the title of the work appears to be the 'principle of arriving at the knowledge of things (or quantities) and of solving all secrets which are in the nature of things'. The problems are generally stated in full when any object or quantity is to be measured. One manner of stating a proposition is by the word ⚡ nas 'ask', 'suppose' and the consequence or answer is given as ⚡ sm 'it follows', 'therefore'.

Many rules however commence with ⚡; as ⚡ api ast aha ma tet ek ajt en ahut en χα

*mat .. en ḫa sn.* "The rule of the elevation of a field; suppose you say it is a square field of ten canes by two canes." Here follows a diagram



In the same manner there is a rule or direction for measuring a circular field of 6 canes diameter with the diagram of a circle. The rule for a triangular figure is also given *ap en ar t sept em aha* "the rule of making a triangle in a field". The triangle is depicted horizontally and the rule begins "suppose you say the triangle is of ten canes with its base of four canes from its apex" ( *ap*). In the same manner a diagram is given for a trapezoid or truncated triangle formed by cutting off the apex of a triangle by a line parallel to its base. This parallelogram is called a *Haket*. The example taken is from an isosceles triangle of which each side is 20 canes long with the base end of the trapezium 6 canes and the side nearest the apex of the triangle four canes . The last rule for land mensuration is that of *xbt aha* 'dividing' or 'diminishing' a field which is done by drawing lines across the triangle parallel to the base at regular intervals. Hence the means of mensuration are the parallelogram the trapezoid and the isosceles triangles. But besides these diagrams for land measurement the Papyrus gives rules for determining the values of pyramidal heaps, and the diagrams of three pyramids with their bases and sections a short distance from the apex are given. These pyramids are called and the instances given are of one *em uṭa teb* '160 paces' and another of '140 paces'. The pyramid without the base is called *amr*. Besides these rules are those for measuring the area or in hieratic *šaa* or *paa* of a circle or hexagon of the diameter of 6 and of 'ten' and that of a square of 'ten' with a diagram of a hexagon inscribed in a circle. It is an attempt to square the circle.

## Varia

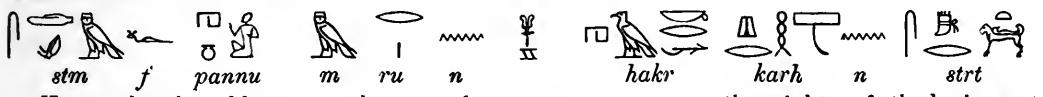
by S. Birch.

Continuing the research into the meaning of the word *lubarita* the meaning of which appears to be "great" and which may be compared with the next word which is in relation with it or as it is otherwise written *: huatahath*. This word appears in the titles of goddesses whose forms represent the Egyptian Sati and Athor or the goddess of the West. The title is the same for both *: Negusha: lubarita: huatahath: lubarita*, although the full form is only preserved in one example. Before the goddess with the attributes of Sati the words *huatahath lubarita* are followed by another word reading *: ... mnnha* apparently the name of the god Ammon. This last word may give the clue to the meaning of the whole as showing that the word *huatahath* is a relationship of the god Ammon and that *lubarita* is an adjective qualifying this relationship. Thus *lubarita* is found after two words *negusha* or 'lady' and *huatahath* which is in favour of its representing the word 'great'. In the Egyptian mythology the relationship of Sati to Ammon Chnumis is well known, and she was the wife and companion of that god in a local tetrad consisting of Chnumis or Zeus, Sati or Hera, Anuka or Hestia and Har-Hak a form of Horus. It is therefore natural to expect that a phrase such as 'wife' or 'sister' is intended following the usual formulas of the titles of Egyptian deities. The nearest approach

to this word is the Aethiopic ኃጥር and the Hebrew נָתַן 'sister' and the whole sentence may consequently be read 'the great lady the great sister of Ammon'. In the titles of the goddess Athor after the phrase *Negusha lubarita* another word is found preceding those of *huatahat lubarita*. It is The first letter of this word is a *t*, the second is probably a *s* and occurs in several words as of which the variant *hits..* is found (Lepsius Denkm. V, 67) and in the word *as̄atn* one of the royal titles of Negus-amen to which I will subsequently refer; the third character is the *ha* the fourth the *t* and the final character the value of which is unknown to me. This word consequently reads *teshat..* or *deshat..* and is so to say in regimen with the expression *negusha lubarita* "the great lady of the heaven (?) the great sister of Amen?" If the were intended for *p* the word *tepat..* would approach the Coptic ΠΟΡΦ or ΤΦΕ. There is a hieroglyph often introduced into the Aethiopian inscriptions the symbolic . There is no phonetic value of this character yet known in Egyptian except it is a variant of the eye which appears in the word or *sn* to turn back, Lepsius Denkm. IV, 14 d. apparently the former.

There is a word in the Aethiopic hieroglyphs which are not of the latest period which seems to represent the Coptic ΠΟΡΦ or 'king' instead of the usual *suten*. It occurs in a cartouche in the inscriptions of an Aethiopian queen named Kenerte[k]n Lepsius Abth. V, Bl. 52 and does not appear to be a proper name. It is *Puri* or *prui*. In the first passage in which it is found reading The first portion appears too mutilated to make out certainly what is intended, but the final part reads *nnsi puri nti Ement* which is 'the king of the West' apparently referring to the name of the god Ra in the former part of the sentence. The same word occurs in Lepsius Abth. V, Bl. 53 in the phrase *Muti en prui* 'the Mother of the king'.

Amongst the festivals of the Egyptian year is one of which no satisfactory explanation. It is the or *Hakr*. It was a vigil and is sometimes mentioned as the *karh en hakr* night of the Hakr. The mention of this festival is common on the tablets of the 12th dynasty where it is introduced into the usual sepulchral formulas with the ordinary phrases of those inscriptions. This more or less varied reads

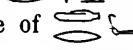


In this instance the word *hakr* has the determinative of wood, and the same form is found on another tablet<sup>2)</sup> as with the of an object representing the protome' or forepart of two lions joined such as are found in some amulets of porcelain bearing on their backs the solar disk. On a tablet at Munich lately photographed Monuments Glyptotheke Bl. 5, No. 22 the same word occurs with a seated man holding his hand to his mouth determinative of actions of speaking as *hakr karh en ster* in the phrase 'to hear the prayers in the gate of the .... the night of the repose'. Unfortunately no insight is thrown into the meaning of this word as it does not appear in other texts. It resembles the Coptic ΣΟΚΕΡ 'to be hungry' or 'fast', but differs from

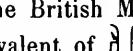
<sup>1)</sup> Tablet. Brit. Mus. No. 567.

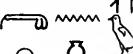
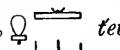
<sup>2)</sup> Brit. Mus. No. 573—575.

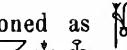
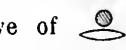
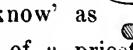
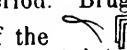
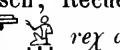
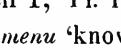
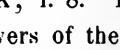
the usual hieroglyphic group. It might also be referred to root **QWQI** to excruciate or beat with stripes — to flagellate which might be expressed by the determinative of the branch  and  the seat or bench. This festival of the *haker* took place at the time of the judgment of the dead and spirits, on one of the 14 lunar festivals of Thoth. Lepsius Todt. Taf. XI, c. 18, b. l. 6. 7. This does not show its exact meaning, and the *hakr* festival remains like the *uka* one of the more obscure ones of the Egyptian Calendar.

 *trau* to expect, thrust out, is found in Papyrus Blacas British Museum in place of  in c. 146, l. 3 Todt. This is also the variant of the word  *trau* in the passage Lepsius Todt c. 156, 4.

 *aaxu*. Pap. Brit. Mus. No. 9914 has the phrase  *s-sp-a em-aaxuuf* 'I shine as his diadem' or glory in c. 24

 *em* in the Papyrus of Mutartas formerly in the Blacas collection and now in the British Museum. This word occurs in the sense of 'servant' or 'follower' as the equivalent of  *ss* in ch. 1, l. 22 Lepsius Todtenb.

 *mtn* apparently the Coptic **ΜΤΩΝ** to be at rest. Leps. Todt. Taf. XL, c. 109, l. 12. —  *teta nak em ha matnu* 'eternity is to thee as the time of those at rest'. This word as  *matn* occurs as a title Lepsius Denkm. II, 121.

 one meaning of the jackal is that of hierogrammateus or sacred scribe as explained by Horapollo: lib. I c. 39 'Ιερογραμματέα δὲ πάλιν κ. τ. λ. βουλόμενοι γράφειν κύρια ζωγραφοῦσιν'. It is found as scribe or royal scribe. This is proved by an inscription relative to Nas-su-tefnut found at Memphis given in Brugsch Recueil Pl. VI, No. 2 where titles are twice mentioned as  and No. 3, l. 2  sacred scribe of the account of the things of upper and lower Egypt. The jackal also occurs as determinative of  *rex* 'to know' as  *rex en a ann* 'acquainted with the secret place' a title of a priest of the Ptolemaic period. Brugsch, Recueil I, Pl. IX, l. 8. This last phrase may be compared with that of the  *rex amenu* 'knowers of the secrets' of the  *χnnu* 'inner palace' or 'privy council, cabinet' so to say of the monarch. M. De Rougé Stèle Égyptienne p. 72. 73 who were probably the magi of the court. It also renders it possible that  is the equivalent of *χnnu* which is also written  as early as the 11th dynasty on the statue of a functionary of that dynasty Eg. Sal. Br. M. No. 461.

### Erschienene Schriften.

**G. Ebers**, Aegypten und die Bücher Mose's. Sachlicher Kommentar zu den Aegyptischen Stellen in Genesis und Exodus. Erster Band; mit 59 Holzschnitten. Leipzig. Engelmann. 8°. 1868. 360 SS.

**F. Chabas**, Les pasteurs en Egypte. Mém. publié par l'Acad. R. des Sciences à Amsterdam. Amsterdam, van der Post. 1868. 4°. 56 pp.

**Eug. Plew**, De Sarapide. Dissert inauguralis philologica. Regiomonti Pr. 8°. 1868. 41 pp.

**F. J. Lauth**, Moses der Ebraeer, nach zwei ägypt. Papyrus-Urkunden in hieratischer Schriftart zum erstenmale dargestellt. Mit 5 autograph. Bogen und 2 Tafeln. München. gr. 8°. 1868. 105 SS.

**Théod. Devéria**, Le papyrus judiciaire de Turin

et les papyrus Lee et Rollin, étude égyptologique. 197 pp. et 7 pl. lithogr. 8°. Paris. Imprim. Impériale. 1868.

**Joh. Dümichen**, Historische Inschriften Aegyptischer Denkmäler, 2. Folge, nebst einigen geographischen und mythologischen Inschriften. 80 Tafeln, gr. Qu. fol. Leipzig. J. C. Hinrichs: Paris, Fr. Klincksieck. 1869. (Der erläuternde Text zu beiden Bänden soll später erscheinen.)

**H. Brugsch**, Hieroglyphisch-Demotisches Wörterbuch. p. 1369—1728. [Hiermit ist der 4te und letzte Band dieses bedeutenden für die ägyptischen Sprachstudien Epoche machenden Werkes beendet. Statt des Subskriptionspreises von 116½ Thlr. tritt jetzt der Ladenpreis von 140 Thlr. = 560 Fr. ein.]

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Straße 18)

unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

November

Preis jährlich 5 Thlr.

1868.

### Inhalt.

Egyptian campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal, by George Smith. Part III. — Ueber die vier Elemente in altägyptischen Inschriften, von H. Brugsch. — Nachtrag zu dem vorstehenden Artikel, von R. Lepsius. — Korrespondenz: Prof. Brugsch an den Herausgeber.

### Egyptian campaigns of Esarhaddon and Assur-bani-pal

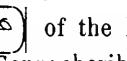
by George Smith.

#### Part III.

There are about 50 Egyptian names of persons and places in the annals of Assur-bani-pal; before considering these I must remark on the want of accuracy sometimes found in these inscriptions. Most if not all of the Assyrian characters are polyphones. In copying their documents the Assyrians sometimes mistook the phonetic value of the characters in foreign names, and when a mistake once crept in it was copied into the new documents. Mistakes also arose from some of the characters being nearly alike, thus  "sa" and  "ir" are sometimes mistaken and in one copy the  "pi" in the name of Psametik is made  "tu" while in both copies the "t" is changed to "L". The ignorance of the Assyrians about foreign names is further shown by the fact that in some documents blank spaces are left where the writers did not know the names of persons and places alluded to in the histories.

It will be seen from these things that too much reliance should not be placed on the foreign names in Assyrian inscriptions.

The following are some of the Egyptian names.

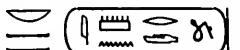
1. Tarqū  of the Hierogly.  of 2nd kings 19 ch. 9th ver. was the enemy successively of Sennacherib, Esarhaddon and Assur-bani-pal; he died in the reign of the latter monarch apparently worn out by constant struggles with the Assyrians. The annals of Assur-bani-pal abound in poetical passages of which the description of the death of Tarqū is one.

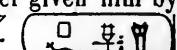
The difficulty of the passage appears to have led at first to the conjecture that it meant the abdication of Tarqū; but such is not the case.

The passage is 'Rarubat tukulti Assur Bil-ya is̄xub su-va illik muz musi-su. "The might of the servants of Assur my lord swept over him and he went to his region of night."

In a similar passage in the Black Obelisk Inscription line 152 the word musi, "night" is replaced by mut, "death".<sup>1)</sup>

<sup>1)</sup> Dr. Birch pointed out to me the correspondence between the Assyrian and Egyptian words for 'night' and 'death', see  Brugsch Hierog. Dem. Wörterbuch p. 700 and  p. 730.

2. Urdamanē is the  of the inscriptions and I suspect the Ἀμερίς of Eusebius who is called an Ethiopian and succeeds Taracos; but he has wrongly divided the dynasties. Ammeres should be the last king of the twenty fifth dynasty instead of the first of the twenty sixth, for he himself calls him an Ethiopian.

Urdamanē escaped from the Assyrians to a city called Kipkipi somewhere above Thebes but how far I do not know. After this we know nothing of him; it is possible he may have reigned 12 years (in the upper country) which is the number given him by Eusebius. A daughter of Amun-rut married a district king named  and a prince of the same name was conquered by Pianxi; this led me to suspect that Pianxi lived in the early part of the reign of Psametik I; the age of Pianxi is however very uncertain.

3. Nikkū or Nikū in Egyptian  in Hebrew נִקְׁוּ is the Νεχώς of Herodotus and Νεχαῶ of Africanus, he was the hereditary king of Sais and father of Psametik I.

There were district-kings in Egypt under the Ethiopians before the Assyrian conquest, and of these Nikū was probably one.

On the conquest of the country by Esarhaddon Nikū was made chief of these kings and the capital Memphis was allotted to him as well as Sais.

4. Pisamilki the  of the Hieroglyphics Παμμιτίκος of Herodotus.

The change of the t into l in this name is probably an error of the Assyrian Scribe. Psametik according to the statement of Assur-bani-pal himself, freed Egypt from the Assyrian yoke; he is called ‘Sarru mati Muzur’, “king of the land of Egypt”, a title never given to his father, who was simply “king of Mimpi (Memphis) and Sai (Sais)”.

I have not sufficient material to properly compare the geographical names, but I hope some Egyptian student will examine the whole list and compare it with the Egyptian names. I will make a few suggestions however on this subject, the lower and upper country are usually expressed by “Muzur and Kuṣu” (sometimes however “Muzur” appears to comprehend the whole of Egypt): these names are paralleled in some inscriptions by “Magan or Makan and Miluxu”; now “Makan” ought to correspond with “Muzur”. Is there any name in Hieroglyphics at all resembling it?

Niha or Niā the  of the Bible is the city of Thebes. Dr. Haigh doubts this identification, suggesting that Niha is to the north of Coptos; but this is inadmissible, as Niha was 40 days journey up the Nile and is called the “strong city”; Urdamanē made it the capital of the country, and the importance given to it in the inscriptions, makes it impossible to identify it with any other city than Thebes.<sup>1)</sup>

Of the ‘Nahr el Kelb’ tablets — there are at least 5 Assyrian tablets on this spot — the one in the best state of preservation is by Esarhaddon and commemorates his conquest of Egypt. The cast in the British Museum is in very bad condition; but I have recovered several passages from it; there appears to have been a long account of the spoil taken from Tarqū including his Gods, his Goddesses, ornaments of Gold belonging to the women of his palace &c.

<sup>1)</sup> In a communication to me on the subject of the geographical names Dr. Lepsius suggested a connexion between the Assyrian name of Thebes, Niha or Niā and the Egyptian , *nu*, the city.

It is very desirable that a good paper cast of this monument should be procured.

One of the most difficult points in connexion with the history of Assyria and Egypt is the chronology.

From a consideration of the Assyrian dates I think the chronology of the twenty sixth dynasty in Egypt should be slightly raised; the following is my idea upon the subject.<sup>1)</sup>

Ethiopians	B. C.	Twenty-sixth dynasty	B. C.
Tarqū	....? to 667	Stephinathis	687 to 680
Rudamun or Amunrut	667 to 655?	Nechepso	680 to 674
		Nikū	674 to 666
		Pisametik	666 to 612
		Nikū II	612 to 597
		Pisametik II	597 to 591
		Hapra	591 to 572
		Amasis	572 to 528
		Pisametik III	528 to 527
		Cambyses	527 to 521

I cannot fix any Egyptian date earlier than B. C. 687 as I am uncertain at what date Tarqū began his reign.

As the whole Egyptian chronology as high as the commencement of the twenty second dynasty is affected by the Assyrian dates, I think it will be of interest to Egyptian students to have a statement of the latest results in Assyrian chronology for comparison with the Egyptian.

The principal materials for reconstructing the Assyrian chronology are the lists of Eponymes.

The Eponymes were annual officers like the Archons of Athens, the Assyrian years being named after them.

The king was Eponyme generally about the beginning of his reign and was followed in succession by his principal officers and governors of cities according to their rank. The Assyrian name for this annual office was "Limu" and attached to some of the lists were notices of the different campaigns undertaken by the Assyrians, and their dates.

The inscriptions of the various kings giving their wars, although of great Historical interest, are often unreliable as to the chronology. The duplicate copies in the British Museum in several cases give the campaigns in different order and number them differently; this is particularly the case with the annals of Tiglath Pilezer II, Esarhaddon and Assurnabi-pal.

The earlier chronology of the empire is partly known from statements in later inscriptions giving the number of years since different former events.

Our earliest known Assyrian date until this year was cir. B. C. 1820 the period of the foundation of the temple of Anu and Vul, by Samsi-vul priest of Assur. I have now found a date some centuries earlier — it is the date of the conquest of Babylonia by the Elamites.

<sup>1)</sup> The dating on the Apis tablets agrees with the ordinary opinion that the Egyptians counted the regnal years of the kings from the first of Thoth, but the inscriptions of Thothmes III and his sister show that in earlier times a reckoning from the day of the kings accession was in use.

The first fragment with the date I found some months back; but as the inscription was very incomplete, I have since searched among the fragments in the British Museum and found several tablets referring to the same subject. The principal of these is an inscription of about 100 lines of writing commencing with an invocation to Nergal the God of War and hunting, the repair of whose temple it details. The passage in this inscription referring to this date commences thus.

"Kudur-nanxundi the Elamite who disregarded the worship of the gods and in a perverse will trusted to his own power on the temples of Akkad (Babylonia) laid his hands". Among the things he carried off from Babylonia, was an image of the goddess Nana which he took from the temple of Bit-anna or Bit-xili-anna in the city of Uruk (the Erech of Genesis X, 10), this image was set up in the city of Susan the capital of Elam and remained there one thousand six hundred and thirty five years. In two copies of the long inscription from which I have quoted above, the number is expressed in sosses "twenty seven sosses and fifteen" years; a sos is 60 years,  $27 \times 60 = 1620 + 15 = 1635$ , in the other copies the number 1635 years is written simply except 3 into which an error has crept and been copied 1535 years being put instead, the agreement of the former number with the copies in which it is written in sosses proving that to be the right one.

After 1635 years Assur-bani-pal conquered the Elamites and took the city of Susan; from there he recovered the spoil taken at various times from Babylonia and the image of Nana which, in obedience to the supposed will of the goddess he replaced in its own temple.

The date of this conquest of Elam by Assur-bani-pal was probably about B. C. 651 and the former war and conquest of Babylonie by the Elamites was about B. C. 2286.

The king who is mentioned Kudur-nanxundi is I believe the כדר לאומר (Chedor laomer) of the 14 ch. of Genesis and the same as the Kudur-mabug of Cuneiform Inscript. vol. I. p. 2. No. III. I think the names Nanxundi, Mabug and Lagamar or Lagamar refer to the same goddess; Nanxundi was probably her Elamite and Lagamar her Babylonian name.<sup>1)</sup>

Inscribed bricks of Kudur-mabug (Kudur-lagamar) from Mugheir have on them "capturer of Syria" corresponding with the statement in Genesis that he conquered Palestine.

Kudur-lagamar was one of the greatest conquerors of antiquity, and ruled the countries from Elam on the East to the borders of Egypt on the west. The fourteenth chapter of Genesis contains a precious fragment of history in the references to this king and his wars, but whether Abraham really lived in the time of this king might be doubted by some. Kudur-lagamar made his son king of Babylonia thus commencing a new dynasty which was I think the "median" dynasty of Berossus, the Medes about this time having conquered Babylonia according to him. It is probable that Berossus only called them Medes on account of their coming from the East; as the Medes of History did not make their appearance until the 9th century B. C. The dynasties of Berossus were I think as follows

1st dynasty Chaldaean      cir. \*\*\*\* to 2286 B. C.

2nd dyn.    Medes    224 years    2286 to 2062<sup>2)</sup> B. C.

<sup>1)</sup> These nations not only varied the forms of the names of Gods in the proper names but sometimes substituted different Gods for them, thus in two inscriptions in the British Museum Sinnaxi-irba (Sennacherib) is called Assur-axxi-irba.

<sup>2)</sup> The date of the conquest of Elam by Assur-bani-pal is uncertain it might even be B. C. 661 instead of B. C. 651 which I have here fixed upon.

3rd dyn.      \*\*\*      88 years? 2062 to 1974 B. C.

4th dyn. Chaldaean 458 years 1974 to 1516 B. C.

5th dyn. Arabian 245 years 1516 to 1271 B. C.

6th dyn. Assyrian 526 years 1271 to 745 B. C.

The early history of Babylonia, which is most interesting, requires a great deal more work before it can be presented in any shape; but I will give an abstract of the Assyrian dates including the canon of Eponymes. I found one fragment referring to the origin of Assyria but it is too mutilated to read with certainty. The earliest rulers of Assyria were priests of Assur and subject to Babylonia. Beside the reigns given here there are 7 unplaced kings.

B. C.

\* \* \* Bil-pasqu founded the monarchy . . . . . (date unknown)

\* \* \*

**Assur-bilu-nisi-su . . . . .** cir. 1500  
made a treaty with Kara-issib-das king of Babylonia.

\* \* \*

	B. C.
Tukulti-pal-zara I (Tiglath Pilezer) (his son) . . . . .	cir. 1120
invaded Babylonia in the reign of Maruduk-iddin-axi king of Babylonia; in one expedition Maruduk-iddin-axi repulsed the Assyrians and took the city of Hekali carrying off the gods Vul and Sala which were regained 418 years later by Sennacherib; in the other war Tiglath pileser took the cities of Dur-Durrigalzu, the two Sippar's, Babil (Babylon, Upē &c.	
Assur-bil-kala (his son) . . . . .	cir. 1095
made peace with Maruduk-sapik-ziri king of Babylonia.	
Samsi-vul II (his brother) . . . . .	cir. 1075
rebuilt the temple of Assuritu at Niniveh.	
* * * * *	
Assur-rabu-amar . . . . .	cir. 1030?
was defeated in war by the king of Syria and lost the countries which had been conquered by Shalmanezer I and Tiglath pileser I.	
* * * * *	
Irba-vul . . . . .	cir. 990
(I found an inscription of this king in the British Museum collection; he is also mentioned in Rawlinson's Inscriptions vol. I p. 28 line 4 but without titles.)	
Assur-iddin-axi (his successor) . . . . .	cir. 965
Assur-dayan II (his successor) . . . . .	cir. 940
Vul-nirari II (his son); with this kings reign the canons of Eponymes begin in B. C. 911 the history according to these canons is as follows.	
B. C.	B. C.
911 Vul-nirari the king	907 * * se
910 * * *	906 * * iddin?
909 * * *	905 * * taggil?
908 * * as	904 * * ma
about 10 years lost here	
893 * sar *	880 Sa-il-va-damik
892 Ninip-zirmi	879 Dagan-bil-uzur
891 Ḧabu-etir-assur	778 Ninip-puya-uzur
890 Assur-ladu*	877 Ninip-bil-uzur
889 Tukulti Ninip II the king	876 Ridu?-assur-lilbur
888 Taggil ana biliya	875 Samas-ubla
887 Abilai	874 Maruduk-nikumua
886 Ilmilki	873 Gardi-assur
885 Yari	872 Assur-liha
884 Assur-sezib-ani	871 Assur-natgil
883 Assur-nazir-pal the king <sup>1)</sup>	870 Bil-mudamik
882 Assur-iddin	869 Dayan-ninip
881 mutiaku	868 Assuritu-iddan**

<sup>1)</sup> This king defeated Nabu-bal-iddin king of Babylon.

B. C.	B. C.
867 Samas-nuri	837 Gardi-assur
866 Mannu-dayan-ana-ilu	836 Niri-sarri
865 Samas-bil-uzur	835 Maruduk-mudamik
864 Ninip-ilai	834 Yaxalu
863 Ninip-etir-anni	833 Ululai
862 Assur-ilai	832 Sarpati-bil
861 Maruduk-izka-danin	831 Nergal-ilai
860 Tabu-bil .	830 Xubai
859 Sarru-bal?-nisi	829 Ilu-mukin-ax
858 Sallim-manu-uzur II the king <sup>1)</sup>	(line in canon I) 828 Sullimmanu-uzur the king
857 Assur-bil-kain	827 Dayan-assur
856 Assur-banai-uzur	826 Assur-banai-uzur
855 Abu-in-a-hekal-lilbur	825 Yaxalu
854 Dayan-assur	824 Bil-banai
war with Ben-hadar of Damascus, Ahab of Israel, the king of Egypt and kings of Syria and Arabia, these kings de- feated at Qarqar in Hamath.	823 Samsi-vul III the king
853 Samas-abua	822 Yaxalu . . . . .
852 Samas-bil-uzur	821 Bil-dayan . . . . .
war in Babylonia.	820 Ninip-ubla . . . . .
851 Bil-banai	819 Samas-ilai . . . . .
war in Babylonia.	818 Maruduk-ilai prefect . . . . .
850 Xadilipusu	817 Assur-banai-uzur . . . . . of the palace
war with Ben-hadar of Syria &c.	816 Sarpati-bil prefect of Naṣibina
849 Maruduk-alik-pani	815 Bil-balat the tartan
war with Ben-hadar of Syria &c.	814 Musiknis prefect of Gilruri
848 Bur-ramana	813 Ninip-uzur prefect of Salmat expedition to Chaldæa.
847 Ninip-mukin-nisi	812 Samas-kumua prefect of Arbaxa expedition to Babylon.
846 Ninip-nadin	811 Bil-kat-zabat prefect of Mazamua
war with Ben-hadar of Syria.	810 Vul-nirari III the king
845 Assur-banai	809 Maruduk-ilai the tartan
844 Tabu-ninip	808 Bil-dayan . . . . . of the palace
843 Taggil-ana-sarri	807 Rubu-bil the rabbi-turi
842 Vul-lat?-ani	806 Assur-taggil the tukulu
war with Hazail of Syria; tribute of Jehu.	805 Il*** the prefect
841 Bil-abua	804 Ilalikpani-ikmis prefect of Razappa
840 Sallimmu-bil-emur	803 Assur-bal-nisi prefect of Arbaxa
839 Ninip-kipši-uzur	802 Ninip-ilai prefect of Axi-ṣuḫina
war with Hazail.	801 Niri-sarri? prefect of . . . . .
838 Ninip-ilai	800 Maruduk-bil-uzur? prefect of Amidi

<sup>1)</sup> This king in his 8th and 9th years marched into Babylonia to help Maruduk-bani? king of Babylon against Maruduk-bil-usati his brother; towards the close of his reign Assur-danin-pal his eldest son revolted and was subdued by his brother Samsi-vul who succeeded him in the Empire; Samsi-vul defeated Maruduk-tisu-ikbi king of Babylonia and took Babylon.

B. C.

- 799 Mutaggil-assur the great chief  
 798 Bil-tarzi-anva prefect of Kalx̣i  
 797 Assur-bil-uzur prefect of Gilruri  
     expedition to Manasseh?  
 796 Maruduk-kasidua prefect of Salmat  
 795 Du?-abua prefect of Tusx̣an  
 794 Mannuki-(mat)assur prefect of Guzana  
 793 Musalim-ninip prefect of Billē  
 792 Bil-basani prefect of Mixinis  
 791 Niri-samas prefect of Iṣana  
 790 Ninip-mukin-ax̣ prefect of Ḫinua  
 789 Vul-musammir prefect of Gazi  
 788 Rubu-assuritu prefect of Apki  
 787 Balatu prefect of Sibani  
     new temple of Nabu completed  
 786 Vul-upalliṭ prefect of Rimusi  
 785 Maruduk-sar-uzur prefect of . . . . .  
 784 Nabu-sar-uzur prefect of . . . . .  
 783 Ninip-nazir prefect of Mazamua  
 782 Il-va-liha prefect of . . . . .  
 781 Sallimmanu-uzur III the king  
 780 Samsi-il the tartan  
 779 Maruduk-lat?-ani the rabbi-turi  
 778 Bil-ṣidi . . . . of the palace  
 777 Nabu-abad-ukin the tukulu  
 776 Inu-assur-emur the prefect  
 775 Ilu-alikpani-ikmis prefect of Razappa  
 774 Assuritu-duri prefect of Nazibina  
 773 Mannu-ki-vul prefect of Salmat  
     expedition to Damascus.  
 772 Assur-bil-uzur prefect of Kalx̣i  
     expedition to Ḫadraka.  
 771 Assur-dayan III the king  
 770 Samsi-il the tartan  
 769 Bil-ilai prefect of Arbaxa  
 768 Paliya prefect of Mazamua  
 767 Gardi-assur prefect of Aχi-suχina  
 766 Musallim-ninip prefect of Billē  
 765 Ninip-mukin-nisi prefect of Gilruri  
     expedition to Ḫadraka.  
 764 Zitqi-il prefect of Tusx̣an  
 763 Bur-sagale prefect of Guzana  
     Eclipse of the sun 15th June; revolt  
     in city of Assur.

B. C.

- 762 Ṭabu-bil prefect of Amidi  
     revolt of city of Assur.  
 761 Nabu-mukin-ax̣ prefect of Ninua  
     revolt of Arbaxa.  
 760 Laqipu prefect of Qazi  
     revolt of Arbaxa.  
 759 Inu-assur-emur prefect of Arba-il  
     revolt of Guzana (Gozan).  
 758 Bil-taggil prefect of Isana  
 757 Ninip-iddiu prefect of Kurban  
 756 Bil-kasidua prefect of Parnunna  
 755 Giṣu prefect of Mixinis  
 754 Ninip-sezib-ani prefect of Rimusi  
     capital removed from city of Assur?  
 753 Assur-nirari the king.  
 752 Samsi-il the tartan  
 751 Maruduk-salim-anni . . . . of the palace  
 750 Bil-dayan the rabbi-turi  
 749 Samas-ittallik-sun the tukulu  
 748 Vul-bil-ukin the prefect  
 747 Sin-sallim-anni prefect of Razappa  
 746 Nergal-nazir prefect of Nazibina  
     revolt in city of Kalx̣i (Calah).  
 745 Nabu-bil-uzur prefect of Arbaxa  
     Tukulti-pal-zara II (Tiglath pileser) as-  
     cended the throne 13th day 2nd month;  
     campaign in Babylonia in 7th month  
     (can. 5).  
 744 Bil-dayan prefect of Kalx̣i (line here in canon 2.3.)  
 743 Tukulti-pal-zara II the king  
 742 Nabu-danin-anni the tartan  
 741 Bil-χarran-bil-uzur . . . . of the palace  
 740 Nabu-etir-anni the rabbi-turi  
 739 Sin-taggil the tukulu  
 738 Vul-bil-ukin the prefect  
     tribute of Minixim of Samarina.  
 737 Bil-emur-anni prefect of Razappa  
 736 Ninip-ilai prefect of Nazibina  
 735 Assur-sallim-anni prefect of Arbaxa  
 734 Bil-dayan prefect of Kalx̣i  
     expedition to Pilisti (Philistines)(can.5).  
 733 Assur-danin-anni prefect of Mazamua  
     expedition to Damascus (can. 5).  
 732 Nabu-bil-uzur prefect of Sihimē  
     expedition to Damascus (can. 5).

## B. C.

- 731 Nergal-upallit prefect of Axi-ṣuχina  
conquest of Babylon.
- 730 Bil-etiq-dairi prefect of Billē
- 729 Napχar-il prefect of Gilruri
- 728 Duri-assur prefect of Tusχan
- 727 Bil-χarran-bil-uzur (titles lost from 727 to 718)
- 726 Maruduk-bil-uzur
- 725 Tiskare?
- 724 Assur-χal\*\*
- 723 Sallimmanu-uzur the king
- 722 Ninip-ilai  
accession of Sargina (Sargon).
- 721 Nabu-tariz
- 720 Assur-izka-danin  
war with Iluabad of Hamath Sabako  
of Egypt and Ḫanun of Gaza
- 719 Sargina (Sargon) the king
- 718 Ziru-bani
- 717 Tabu-sir-assur the great tukulu
- 716 Tabu-zilli-zara prefect of Assur
- 715 Taggil-ana-bil prefect of Nažibina  
tribute of Pirhu (Pharaoh) of Egypt.
- 714 Assuritu-duri prefect of Arbaχa
- 713 Assur-bani prefect of Kalχi
- 712 Sarru-emur-anni prefect of Mazamua
- 711 Ninip-alik-pani prefect of Šihimē;  
war with Ashdod
- 710 Samas-bil-uzur prefect of Axi-ṣuχina  
conquest of Babylon; Maruduk-bal-iddin  
driven out.
- 709 Mannu-ki-assur-liha prefect of Billē  
first year of Sargon in Babylon.
- 708 Samas-upaχxir prefect of Gilruri
- 707 Sa-assur-gubbu prefect of Tusχan
- 706 Mutaggil-assur prefect of Guzana
- 705 Paxirra-bil prefect of Amidi  
death of Sargon; accession of Sinaxi-  
irba his son 12th day 5th month.
- 704 Nabu-dini-ipus prefect of Ninua  
conquest of Babylonia.
- 703 Ganrubai prefect of Qazi
- 702 Nabu-liha prefect of Arba-il
- 701 Ḫananu prefect of . . . . .  
expedition against Hezekiah king of  
Judah; battle with the Egyptians.

## B. C.

- 700 Mitunu prefect of Isana  
Assur-nadin made king of Babylon.
- 699 Bil-sarri-anni prefect of Kurban
- 698 Sallimmu-sarri
- 697 Nabu-dur-uzur
- 696 Tabu?-bil
- 695 Assur-bil-uzur
- 694 Il-ki-ya prefect of Dimasqi
- 693 Iddin-axi
- 692 Zazai prefect of Arpad
- 691 Bil-emur-ani prefect of Kargamas (Car-  
kemesh)
- 690 Nabu-mukin-axur
- 689 Giχilu
- 688 Iddin-axi
- 687 Sin-axi-irba the king
- 686 Bil-emur-anni the tartan
- 685 Assur-danin-anni
- 684 Mannu-zir-ile prefect of Kullani
- 683 Mannu-ki-vul
- 682 Nabu-sar-uzur
- 681 Nabu-axi-ikmis prefect of Samalla
- 680 Dananu prefect of Manzuat
- 679 Ta-vul-aninu
- 678 Nergal-sar-uzur
- 677 Ab-ramu the lux̄rabu
- 676 Bamba
- 675 Nabu-axi-iddina
- 674 Sarru-nuri
- 673 Atar-il prefect of Laxiri
- 672 Nabu-bil-uzur
- 671 Tibitai
- 670 Sallimu-bil-lassib prefect of Duran
- 669 Samas-kasid-aibi
- 668 Marlarmi the tartan  
accession of Assur-bani-pal — his first  
expedition to Egypt?
- 667 Gabbaru
- 666 Tibitai prefect of the new palace
- 665 \* \* \* \*
- 664? Bil-nahid
- 663? Tabu-sir-sin
- 662? Arbailai
- 661? Ruzabuna
- 660? Sisi-assur

Here our principal copy of the canon ends and we are not yet able to arrange the later Eponymes.

There are several campaigns of great interest which I have omitted from not knowing the dates when they took place. The first copies of the canon were made in the reign of Sennacherib; as to the Eponymes before the year B. C. 770 I am uncertain whether the Assyrian lists are complete; if they are complete they reduce the chronology at least 40 years. There are many difficulties remaining but I hope fresh discoveries may remove them all. <sup>1)</sup>

## Ueber die vier Elemente in altägyptischen Inschriften.

In seiner ausgezeichneten Abhandlung über die Götter der vier Elemente bei den Aegyptern hat Hr. Prof. Lepsius den Nachweis zu führen gesucht, dass die auf den Denkmälern jüngeren Datums so häufig aufgeführte Doppelgruppe der vier männlichen und vier weiblichen Achtgötter (*sesennu*) eine symbolisch-mythologische Darstellungsweise der vier dem Alterthume bekannten Elemente: Feuer, Wasser, Luft und Erde sei. So wahrscheinlich der von dem Hrn. Verfasser aufgestellte Zusammenhang zwischen diesen Gottheiten und den genannten vier Elementen auch immer ist, so wenig geben uns Inschriften und Vorstellungen directe Beweise über die elementare Natur der Achtgötter, ja so viel mir bekannt ist, weiss man bis jetzt nicht einmal, ob überhaupt die Aegypter, selbst in den späteren, mit dem griechischen Leben zusammenfallenden Zeiten, die Vierzahl der Elemente adoptirt haben. Diese Lücke hoffe ich durch zwei Inschriften auszufüllen, welche, so scheint es mir wenigstens, die Frage ganz direct beantworten, indem sie uns nicht nur von der Bekanntschaft mit den vier Elementen bei den Aegyptern Zeugniß geben, sondern auch, wenigstens die eine, diese Elemente mit bestimmten Gottheiten der altägyptischen Mythologie in Verbindung bringen, deren Namen verschieden sind von denen in der Achtgötter-Liste enthaltenen. Der erste von den Texten, welche ich im Auge habe, befindet sich auf dem Sargdeckel eines gewissen *Unnofer*, dessen Sarkophag gegenwärtig in dem Magazin des Museums zu Bulaq aufbewahrt wird. Er bildet den Schluss einer längeren, auch sonst ungemein interessanten Inschrift von 9 Vertical-Columnen, und lautet:

<i>rā</i>	<i>tu-t</i>	<i>nek</i>	<i>hetet</i>	<i>(bāh)</i>	<i>setui-f</i>	<i>em</i>
Ra	er giebt	dir	Licht	die Fülle	seines Strahles	in
					deinem Auge	Schu
<i>tu-f</i>	<i>nek</i>	<i>(nif)</i>	<i>notem</i>	<i>sensi</i>	<i>er</i>	<i>(jent)-k</i>
er	giebt	dir	Luft	angenehme	einzuziehen	für
					deine Nase	zum
						Leben
<i>Seb</i>	<i>tu-f</i>	<i>nek</i>	<i>(rot)u</i>	<i>nib</i>	<i>hir of</i>	<i>ānx-k</i>
Seb	er giebt	dir	Früchte	alle	auf ihm	du lebst
						durch sie
<i>tu-f</i>	<i>nek</i>	<i>hāp</i>				
er	giebt	dir	den Nil	du lebst		

<sup>1)</sup> P. 97 lin. 18, l. horses instead of korses. My suggestion that they might be giraffes is wrong.

„d. h. 1) der Gott Rā, er giebt dir das Licht, damit dein Auge sich mit seinem Strahle fülle, 2) der Gott Šu, er giebt dir die Luft, lieblich einzuziehen für deine Nase zum Leben, 3) der Gott Seb, er giebt dir die Früchte, die auf ihm wachsen, damit du durch sie lebest, 4) der Gott Osiris giebt dir das Nilwasser, damit du lebst.“

In diesem durchaus leichten und in seinem grammatischen Zusammenhange sehr verständlichen Texte kann nicht missverstanden werden, dass der Schreiber von den vier Elementen: Feuer, Luft, Erde und Wasser habe sprechen wollen. Dies zugegeben, wird es von selber klar, dass die vier genannten grossen Götter die Väter jener vier Elemente sein müssen, wie wir sie der Reihe nach einer Betrachtung unterziehen wollen.

Rā, als der Protos, ist uns hinlänglich bekannt. Es ist der Sonnengott, der so häufig auf den Denkmälern genannt erscheint. Er ist der naturgemäße Vertreter des feurigen Elementes, denn er bietet  *hetet* „das Licht“ und  *satui* „den Lichtstrahl, das Feuer“ (cf. kopt. *C&TE* splendere, flammeus esse, substant. *ignis*, *flamma*). Der Zusammenhang zwischen diesem Elemente und dem Götter ist demnach an sich vollständig deutlich, und bedarf keines weiteren Commentares.

Der Gott Šu wird als Vertreter des Elementes der Luft aufgeführt, und in der That bestätigen Inschriften und Abbildungen diese Rolle, welche unser Text dem Götter zutheilt. Denn er erscheint in zahllosen Stellen in Verbindung gesetzt mit  *setes*, worunter nicht, meiner Meinung nach, mit Lepsius „die Erhebung“ (s. dessen Älteste Texte S. 28, 37) noch mit de Rougé das Verbum „soulever“ zu verstehen ist. Setes bezeichnet vielmehr, wie ich im Wörterbuch S. 1356 nachgewiesen habe, „die Wolkenregion, das Gewölk, die Wolke“ d. h. also die Luft, daher l. l. die Rede von „den Vögeln, welche weilen in der Wolkenregion (*setes*) und vom Rā welcher auf der Wolkenregion (*setes*) des Šu einherwandelt“. Su erscheint demnach thatsächlich als Stütze oder Unterlage des Rā d. h. das feurige Element schwegt über der Luft.

Dem dritten Element steht Gott Seb vor. Es ist längst erwiesen, dass diese mythische Figur eine Personification der Erde ist. In manchen Varianten erscheint Seb gradezu an Stelle von *ta*, *to* „die Erde“. Dieser Zusammenhang erklärt es vollständig, wenn der Schreiber unseres Textes von „den Früchten“ spricht „welche auf ihm d. h. „dem Seb, der Erde wachsen“. Zum Schlusse erscheint Osiris als der Spender des Niles d. h. mit deutlichen Worten, als der Vertreter des vierten und letzten Elementes, des Wassers. Das wussten schon die Alten. Der vielbewährte Plutarch führt in seiner Abhandlung über Isis und Osiris ausdrücklich an, dass nach der Meinung einiger παρ' Αιγυπτίοις Νεῖλον εἴραι τὸν Ὀσιρίν (cap. 32), ferner citirt er diese Auffassung der weiseren Priester über die Natur des Gottes mit den Worten: οἱ δὲ σημάτεροι τῶν ιερέων οὐ μόνον τὸν Νεῖλον Ὀσιρίν καλοῦσιν — ἀλλὰ Ὀσιρίν μεν ἀπλῶς ἀτασαν τὴν ὑγροποιὸν ἀρχὴν καὶ δίναμον, αἰτίαν γενέσεως καὶ σπέρματος οὐσίαν νομίζοντες (cap. 33), womit zu vergleichen cap. 35 ad finem und vor allen in cap. 36 die Worte: οὐ μόνον δὲ τὸν Νεῖλον ἀλλὰ πᾶν ὑγρὸν ἀπλῶς Ὀσιρίδης ἀπορροήν καλοῦσιν. vergl. mit cap. 38: ὡς δὲ Νεῖλον Ὁσιρίδος ἀπορροήν — ἔχοντι καὶ νομίζοντι. So starken Zeugnissen gegenüber ist es überflüssig weitere Belagstellen für das Wesen des Osiris in seiner Auffassung als das feuchte Element anzuführen. Tritt doch der Name des Osiris gradezu für den Begriff des Wassers ein, wie in folgender Stelle des Todtenbuches (cap. 152, 7):  —  *sau-á usiri — tafnet-á mu* „ich trinke den Osiris — meine Tafnet (d. i. Nafs, Feuchtigkeit cf. Wörterbuch s. voc. *tafnet*) ist das Wasser“.

Mit diesem gewiss sehr merkwürdigen Texte, der an sich schon als ein werthvoller Beitrag für die Kenntniß und die Auffassung der vier Elemente bei den alten Aegyptern gelten kann, verbinde ich einen zweiten, der sich Taf. IX l. 3 meiner Publication der Rhind-Papyre vorfindet und der mir früher in Bezug auf die entsprechende Stelle im hieratischen Theile Schwierigkeiten darbot. Zum Verständniß des in Rede stehenden Stükess ist es nothwendig, einen Blick auf den vorangehenden Text zu werfen. Die demotische Redaction, leichter und klarer als die hieratische, lautet wörtlich: „du kommst in Frieden „als der, welcher die Erde verlassen hat, nachdem er seinen Theil von ihr alltäglich „empfangen hatte. Verflossen sind deine Jahre auf ihr, welche dir Thoth vorgezeichnet „hatte“. Hierauf folgen die Worte: „du betest an die Morgensonnen und den Mond, die „Luft, das Wasser, das Feuer“. Nachdem der Lebende also Theil gehabt habe an dem vierten Elemente, der Erde, so soll er nun, nach der Vorstellung des Schreibenden, die Hauptgestirne, Sonne und Mond, und die drei Elemente Luft, Wasser und Feuer in Anbetung schauen und seinen Theil daran haben.

Die demotischen Bezeichnungen für die letztgenannten drei Elemente sind in keiner Weise misszuverstehen und ich habe sie bereits vor Entdeckung der Rhind-Papyri in meiner Grammaire démotique richtig bestimmt. Die Luft ist bezeichnet durch   *pe-nif*, welchem hieroglyphisch  *pe-nif* genau entspricht. Vergl. Wörterbuch S. 755 s. voc. *nef*. Das demotische Zeichen für das Wasser   *pe-mu* (entstanden aus  *pe-mu*) ist bekannt genug, um ein Wort darüber weiter zu verlieren. Das Feuer endlich bezeichnet der Text rein phonetisch mit dem Worte   *ta-setāu-t* kopt  *flamma, ignis*. Bei der Zusammenstellung des demotischen und hieratischen Textes in meiner Publication der Rhind-papyri vom Jahre 1865 habe ich die hieratischen Gegengruppen nicht richtig erkannt, die ich gegenwärtig im Stande bin genauer zu bestimmen und die für meinen Gegenstand von besonderem Interesse sind. Es entsprechen nämlich der Reihe nach:       1) *suh* 2) *nem-ānx* 3) *är-her* den demotischen Ausdrücken 1) *pe-nif* 2) *pe-mu* 3) *ta-setāu-t* d. h. „der Luft, dem Wasser, dem Feuer“.

Mit Rücksicht auf das Wort *suh* verweise ich auf mein Wörterbuch S. 1177, woselbst als Bedeutung desselben „Wind, Luft, Odem“ angegeben ist. Ich wiederhole hier das daselbst citirte Beispiel: *seniseni ḥemem-ti-k suh-u en ānx* „es ziehen ein deine Nasenlöcher „den Odem des Lebens“.

Das zweite Wort *nem-ānx* bezeichnet (mit Rücksicht auf das Determinativ) „den wiederlebenden, von neuem lebenden“ sc. Gott. Von dem Nilwasser gesagt, dessen periodische Wiederkehr bekannt genug ist, konnte eine solche Benennung nur füglich und passend sein. Wir sind aber jeder Vermuthung und jedes Zweifels durch den thatsächlichen Beweis überhoben, insofern nämlich, vor allen in den sogenannten Nillisten auf den jüngeren und älteren Denkmälern, das Wasser der Nilüberschwemmung nicht selten durch    *nem-ānx* bezeichnet wird, wir bereits im Wörterbuche S. 771 angemerkt worden ist.

Bleibt die dritte, schwierigste Gruppe   für das Feuer der Betrachtung zu unterwerfen übrig. Hier würde ich sicher rathlos gewesen sein, fände sich nicht ein durchaus klares Beispiel, das geeignet ist uns auf die richtige Fährte des Zusammenhangs zu leiten. Auf einer funerären Holzstele, welche vor zwei Jahren in einem thebanischen Grabe zu Tage gefördert worden und gegenwärtig im Museum zu Bulaq aufgestellt ist, befindet sich ein nicht zu verkennendes Wort für den Begriff des Feuers von dieser Gestalt: 

*är-t-hor.* Ueber den Zusammenhang zwischen  und , worin sich also  und  entsprechen, kann nicht der mindeste Zweifel obwalten, da sogar in den Texten  als Variante für den Gott Horus  eintritt. Ich verweise zum Ueberfluß auf die Beispiele S. 103 l. 2 fl. meines Wörterbuches, von denen ich weiter unten ausführlicher sprechen will. Die genannte, durch die Flamme determinirte Gruppe erscheint auf der beregten Stele in einem Texte, welcher nach Analogie der von Hrn. Birch in den Mélanges II pag. 335 Lin. 2 behandelten Inschrift, von der Vernichtung durch das Feuer handelt. Unser Text, aus der Zeit der 18. Dynastie, lautet in dem betreffenden Theile wie folgt:

																		
<i>är-set-na</i>	<i>(te)</i>	<i>75</i>	<i>hir</i>	<i>(nem)</i>	<i>äpep</i>	<i>tu-t</i>												<i>(sic)</i>
ich lese	die 75 Abschnitte	über	die Vernichtung	des Apophis	gebend													
																		
<i>bq-f</i>	<i>em</i>	<i>set</i>	<i>χa-t</i>	<i>en</i>	<i>äxu-t</i>	<i>hä-f</i>											<i>en</i>	
seine Seele	in	die Flamme	seinen Leib	in	die Gluth	seine Glieder												
																		
<i>är-t-hor</i>	<i>tem</i>		<i>sexq-tu</i>															
das Feuer	nicht	erinnert man sich	(seiner).															

Es handelt sich darin, um eine gegen den Apophis ausgesprochene Vernichtungsformel, wodurch jede Erinnerung an denselben durch seine Zerstörung durch das Feuer verwischt werden soll. Wie man sich leicht überzeugen kann, erscheint in dem Texte  als ein Synonym von  und , denen beiden die Bedeutung von „Feuer, Flamme“ zum Grunde liegt.

Die drei in dem Rhind-Papyrus Nr. 1 l. l. genannten Elemente der Luft, des Wassers und des Feuers, die in ihrer hieratischen und demotischen Schreibung wie gezeigt, vollständig deutlich erkennbar sind, bedürfen zu ihrer Vierzahl der Ergänzung der Erde, welche nach meiner Bemerkung darüber (s. oben) in den Eingangsworten des betreffenden Textstückes deutlich genannt ist. Der demotische Text (Taf. IX l. 1) bedient sich zur Bezeichnung dieses Elementes des wohlbekannten Zeichens  *to* „Erde“, mit dem Artikel männlichen Geschlechtes  *pe* davor. Der hieratische Text, welcher diesem *to* entspricht, giebt nicht etwa die bekannte Gruppe  aus welcher das demotische Zeichen im Durchgang durch das hieratische entstanden ist, als Uebersetzung, sondern eine andere Gruppe, die gleichfalls demotisch durch  *pe-to* „die Erde“ übertragen, in der Parallel-Stelle Taf. XXIX lin. 2 wiederkehrt. Beide Texte miteinander verglichen, ergeben die Gruppe:  und die Variante:  als gleichbedeutend mit dem demotischen Ausdruck *pe-to* „die Erde“. Das Wort, wie es scheint, ist eine jüngere Bildung. Ich erinnere mich es nur in einem einzigen Beispiele aus Ptolemäer-Zeit angetroffen zu haben, das leider meinem Gedächtniss entschwunden ist. Ein kurzer Einblick in die betreffenden Stellen der Rhind-papyri wird die genau zutreffende Bedeutung dieser componirten Gruppe zweifellos klar legen. Die erste lautet:  „der welcher kommt von der Erde, hat davon getragen den Theil seiner Dinge von ihr“, die andere:  „als du vollendet hastest deine Zeit in einem guten Leben auf der Erde“.

Ich gebe in Folgendem eine übersichtliche Zusammenstellung der vier Elemente und ihrer Götter nach den besprochenen Stellen:

Sarkophag des Onnophris	Rhind-pap. Nr. 1	Gottheit
1.		
2.		
3.		
4.		
		Feuer — Ra
		Luft — Šu
		Erde — Seb
		Wasser — Osiris.

Vielelleicht daß meine geehrten Herren Collegen im Stande sind, die Beispiele, welche ich hier vorgeführt habe, durch andere Texte zu erweitern.

Zum Schluss möchte ich mir eine bescheidene Bemerkung erlauben, die, wenn auch nur in einer besondern Auffassung, mit der Gruppe in Zusammenhang steht. In meinem Wörterbuche habe ich S. 103 Lin. 2 fl. nachgewiesen, dass die Gruppen und und ähnliche Varianten zur Bezeichnung des Weines und zwar, je nach den beigesetzten Adjektiven und des weissen und des frischen d. h. des Musters dienten. Die Texte lassen über diese neue, bisher nicht bekannte Bedeutung nicht den leisesten Zweifel übrig. Sollte nicht diese Auffassung dadurch erklärt werden, dass der Wein als der feurige, im Zusammenhang mit dem Worte (s. oben) „das Feuer“, gedacht würde? Ich kann demnach die Meinung meines verehrten Collegen, Hrn. Prof. Lepsius, nicht theilen, dass in der von ihm jüngst publicirten Inschrift aus Pompeji (s. Zeitschrift d. J. pag. 85 fl.) die Stelle bedeuten solle: „er weiht dir ein Horus-Auge“, nämlich als Amulet. Vielmehr ist, mit besonderer Rücksicht auf die beiden genannten Krüge sept, zu lesen: „er weiht dir den Wein“. Diese Erklärung findet auch historisch ihren sehr merkwürdigen Beweis. Der Stein von Pompeji sagt nämlich aus, dass Psammetichos II dem Sonnen-Gotte in Heliopolis Weinspenden als Opfer eingesetzt habe. Das musste ein Factum von besonderer Bedeutung sein, welches durch den aufgefundenen Stein in dem Gedächtniss der Menschen verewigt wurde. Plutarch, im 6. Capitel seiner Schrift über Isis und Osiris, berichtet nun ausdrücklich, „dass die Priester in Heliopolis (hieroglyphisch wie auf dem Stein) durchaus keinen Wein in den Tempel bringen, weil es sich nicht schicke bei Tage zu trinken, da der Herr und König Helios (hierogl. Tum, wie auf dem Steine) zuschauet“. Dann aber, wie aus dem Zusammenhange fallend, da er doch mit dem Brauch in Heliopolis begonnen hatte, fügt er später hinzu: „die Könige, da sie zugleich Priester waren, tranken ein nach den heiligen Vorschriften bestimmtes Maass, wie Hekataios erzählt; dies fing aber erst vom Psammetichos an, vorher tranken sie keinen Wein, noch spendeten sie ihn, als sei er etwas den Göttern befriedetes, sondern hielten ihn für das Blut der einst gegen die Götter Ankämpfenden“. Dieser Passus hat nur Sinn in Bezug auf heliopolitische Opfergebräuche, und Dr. Parthey, in seiner Ausgabe der genannten Schrift des Plutarch, hatte vollständig Recht zu bemerken, dass der Wein als Opferspende lange vor Psammetichos auf den Denkmälern bezeugt sei, dass aber dieser Stelle irgend etwas wahres, wenn auch mifsverstanden, zum Grunde liegen müsse. Die Sache ist eben die, dass bis auf Psammetichos der Wein als Opferspende in Heliopolis verpönt war, dass aber Psammetichos diesen Brauch abschaffte, und wie die Inschrift von Pompeji lehrt, ihn zuerst dem Tum-Helios als regelmässiges Opfer weihen ließ. Dadurch erhält erst der Text des Steines, wie mir scheint, seine eigentliche historische Bedeutung und seinen eigentlichen

Werth für die ägyptische Alterthumskunde. Es lässt sich nachweisen, dass zu den Zeiten der Ptolemäer in Heliopolis der Wein wiederum als etwas Verbotenes angesehen wurde, doch will ich der Publication der betreffenden Stelle in der grossen Edfu'er Nomosliste, in welcher dieser Ansicht ausdrücklich Erwähnung geschieht, Seitens des Herrn E. de Rougé nicht zuvorkommen und mich vorläufig nur mit dem Hinweis darauf begnügen. **H. Brugsch.**

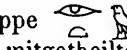
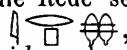
### Nachtrag zu dem vorstehenden Artikel.

In so weit sich der vorstehende Aufsatz meines gelehrten Herrn Kollegen auf einige früher von mir geäußerte Ansichten bezieht, mögen mir folgende Bemerkungen gestattet sein. Dass der aus 4 männlichen und 4 weiblichen Gottheiten mit Frosch- und Schlangen-Köpfen bestehende 8 Götter-Kreis, an dessen Spitze Nun, das Urgewässer, steht (wenn nicht Amun, d. i. Ζεῦς, an Stelle der Luft, vorantritt, wie auch bei Diodor an der Spitze der ägyptischen Elementargötter das πνεῦμα ὁ Ζεύς προσαγορεῖνοι steht), wirklich die von Griechen und Römern den Aegyptern zugeschriebenen 4 männlichen und 4 weiblichen Elementargötter das heißt die zu Göttern personificirten Elemente sind, dürfte nach dem, was ich in meiner Abhandlung<sup>1)</sup> darüber nachgewiesen habe, nicht wohl bezweifelt werden können. Namentlich sind die von Brugsch vermissten Zeugnisse von der Vierheit der Elemente für die spätere ägyptische Zeit allerdings wiederholt und mit klaren Worten gegeben, und von mir angeführt worden. Ich habe ebendaselbst gezeigt, dass diese Zusammenstellung der 4 Elemente, so häufig sie auch auf den späteren Monumenten vorkommt, doch bis jetzt nie vor der Griechischen Zeit auf einem Denkmale gefunden worden ist, woraus ich geschlossen habe, dass diese Lehre überhaupt erst von den Griechen zu den Aegyptern gekommen sei. Wenn nun auf den alten Denkmälern die Elemente sich wirklich in andrer Auffassung nachweisen lassen, wie dies Brugsch zu thun versucht hat, so würde dieses eben nur eine Bestätigung meiner Ansicht sein. Doch bezweifle ich, dass die von ihm angeführte Stelle etwas mit den Elementen als solchen, d. h. als Urstoffen der Schöpfung und noch mehr, dass sie es mit einem Cyklus von 4 vergötterten Elementen zu thun hat; das wäre auch an dem Ort, wo sie steht, nicht wohl zu erwarten. Vielmehr werden hier die vier ersten unter den grossen Göttern Ra, Šu, Seb, Osiris aufgeführt als die Spender derjenigen Dinge, die dem Menschen (hier der Person, auf die sich die Inschrift bezieht) am nothwendigsten zum Leben sind, nämlich Licht, Luft, Speise und Trank, nicht Feuer, Luft, Erde und Wasser. Das Licht steht voran, weil es vom höchsten Gotte Ra, der Sonne, ausgeht. Ich würde etwa übersetzen: „Ra giebt dir das reichströmende Licht welches glänzt in deinem Auge; Šu giebt dir die angenehme Luft welche einzieht in deine Nase im Leben (d. h. so lange du lebst); Seb giebt dir alle Früchte *hi-f (?)*<sup>2)</sup> von denen du lebst; Osiris giebt dir das Nilwasser (von dem)<sup>3)</sup> du lebst“. Hier hat das Licht nichts mit dem Elemente des Feuers zu thun; noch weniger können die Früchte, welche Seb-Kronos, der Zeitgott (*CHOT*, tempus, \*, εἰμισημένης σημαίνοντες ἀστέρας ζωγραφοῦσιν) zeigt, und welche hier für Speise überhaupt genannt werden, selbst einer der 4 Urstoffe der Welt sein. Šu, der Sonnensohn, dessen Wesen sehr wenig bekannt ist, scheint als Spender der Luft den untern Himmel *pe* ebenso zu bewohnen, wie Ra den obern Himmel *kur*; darauf würde sich auch beziehen lassen, als „Stütze des obären Himmels“; denn auf die Bedeutung stützen, tragen, heben, deuten die Determinative hinreichend, und in der von Brugsch citirten Stelle des Todtenbuchs K. 17, Titel: „Die

<sup>1)</sup> Ueber die 4 Elemente bei den Aegyptern. Aus den Abh. der Berl. Akad. 1856.

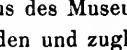
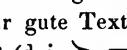
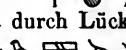
<sup>2)</sup> Auch wenn sich Seb als Elementargott des Erdstoffs nachweisen ließe, wäre es doch überkühn zu sagen: „Seb giebt dir alle Früchte auf ihm“, also die auf ihm, dem Gotte, wachsen, statt: die welche die Erde hervorbringt. Ich verstehe das nicht, wenn sich der Schreiber oder der Abschreiber nicht geirrt hat.

<sup>3)</sup> Am Ende scheint für , das nothwendig zu ergänzen ist, kein Platz mehr gewesen zu sein.

Kapitel von den *setesu* der Verstorbenen“ — wobei nur an ein Moment der Auferstehung der Verstorbenen gedacht werden kann — würde die Bedeutung: Wolken, Wolkenschicht, keinen Sinn geben. Dafs aber Osiris den Nil, d. h. hier den Trank verleiht, liegt ebenso nahe, wie daß Ra das Licht spendet. Nur glaube ich nicht, daß Osiris selbst jemals für Wasser oder Trank gesetzt werden kann. In der citirten Stelle ist Osiris nicht Akkusativ sondern Nominativ, denn es ist hier nicht vom Gott Osiris-Nil die Rede, sondern das in der Anführung übergangene Wort ist der Name des Verstorbenen, des Sprechers, selbst. Es heisst also nicht: „ich trinke den Osiris gewordenen Aufanx“ sondern: „ich, der Osiris gewordene Aufanx, trinke.“ — Ich übergehe die zweite Stelle, die, auch wenn die Erklärung der ungewöhnlichen Gruppen außer Zweifel stände, weder die Götter noch die Namen der Elemente der ersten Stelle wiederholt. Nur in Bezug auf die am Schlusse ausgesprochene Ansicht, daß die Gruppe , *iri-hor*, Auge des Horus, sowohl Feuer als Wein bedeutend, in der von mir mitgetheilten<sup>1)</sup> Inschrift von Pompeji nicht, wie es mir schien, für das bekannte Amulet des Horus-Augens, sondern für „Wein“ zu erklären sei und sich auf eine Einführung der Weinopfer in Heliopolis durch Psametich (II?), die ihm in einer Stelle des Plutarch angedeutet scheint, beziehe, bemerke ich, daß auch diese Erklärung vielmehr überraschend als wahr sein möchte. Es handelt sich in jener Inschrift offenbar nicht um ein einfaches Weinopfer, wie es auf den Denkmälern unzähligemal vorkommt, noch weniger um eine theologische Neuerung im Kultus von Heliopolis, sondern um Weihgeschenke verschiedener Art, zu deren Gedächtniß die Inschrift eingegraben wurde. Und wenn wirklich von Wein hätte die Rede sein sollen, so hätte man hier vor allem das gewöhnliche Wort für den Wein , *ärp*, zu finden erwarten müssen, nicht eine so ungewöhnliche Gruppe wie *iri-hor*, deren besondere Bedeutung hier nicht einmal durch ein Determinativ angedeutet worden wäre.

R. Lepsius.

### Prof. Brugsch an den Herausgeber.

Vorläufig habe ich die neueren Denkmäler von Bulaq genauer studirt und dabei manches Unerwartete und Schöne gefunden. Chronologisch besitze ich die Kopie einer höchst merkwürdigen Inschrift, in welcher zum erstenmale, ohne jede Unklarheit, eine doppelte Kalenderangabe als Datum erscheint (der 14 Tybi = 1 Mechir). Da Name und Regierungsjahr des betreffenden Königs dabei steht, so läßt sich die genaue Berechnung in der sichersten Weise anstellen. Ein besonders glücklicher Fund betrifft die Existenz einer sehr langen Abhandlung in hieratischer Schrift, worin 2 Personen, Vater und Sohn, in Form von Briefen (Fragen und Antwort) eine Reihe moralischer Lehrsätze durchgehen. Ich habe den Papyrus vollständig copirt, mehrfach die Copie mit dem Original verglichen und denke das Ganze nach meiner Rückkehr zu publiciren. Die mir gebotene Muſſe habe ich zugleich benutzt, sämmtliche funerären Papyrus des Museums mit dem Turiner Exemplar zu vergleichen. Ich habe manche gute Variante gefunden und zugleich eine Reihe neuer Kapitel nachweisen können. Das vollständigste Exemplar ist das eines gewissen  aus Theben (26—23 Dyn.). Mehrfach ist der kritisch sehr gute Text durch Lücken unterbrochen, in deren Mitte, roth geschrieben, sich das Zeichen  (d. i. ) d. h. „es fehlt, Leere“ befindet, um anzudeuten, daß in dem Original, von dem der Schreiber eine Kopie zu nehmen für gut befand, der Text an den betreffenden Stellen lückenhaft oder zerstört war. Sonstige Einzelheiten muß ich einer späteren Besprechung vorbehalten. Der Stein von Sân ist jetzt im Museum. Es ist ein Block aus weißem Kalkstein,<sup>2)</sup> nicht Granit: die demotische Inschrift, sehr deutlich lesbar, befindet sich an der rechten Seite.<sup>3)</sup> Auch die Hyksosfiguren (Doppelgruppe aus Tanis, mit Fisch- und Lotosopfern) sind gegenwärtig nach Bulaq transportirt. Wir werden in den nächsten Tagen unsere Reise nach Oberägypten antreten und zunächst in Abydos Station machen. Die Ausgrabung des Kum es-sultân, wo Mariette das Osirisgrab vermutet, bildet den Hauptzweck der Reise. Dendera und Edfu werden die längste Zeit unseres Aufenthaltes in Anspruch nehmen. Jedenfalls werde ich Sie stets au courant mit den Hauptergebnissen der Reise durch schnelle Mittheilungen setzen. Bulaq d. 5. Nov. 1868.

H. Brugsch.

<sup>1)</sup> Zeitschrift, oben p. 85.      <sup>2)</sup> So ist in meiner Publikation des Steins p. 4 angegeben. L.

<sup>3)</sup> An der dem Beschauer linken Seite, d. h. Dicke des Steins, die mir bei der Entdeckung unzugänglich war. L.

# Zeitschrift

für

## Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben von Professor Dr. R. Lepsius zu Berlin (Bendler-Strasse 18)  
unter Mitwirkung von Professor Dr. H. Brugsch zu Göttingen.

**December**

Preis jährlich 5 Thlr.

**1868.**

### Inhalt.

Lettre à M. Lepsius, sur les fragmens écrits au verso du Papyrus Sallier No. 4. par le Vte E. de Rougé.  
— Horus sur les Crocodiles, par P. Pierret. — Lettre à M. Lepsius, sur un décan du ciel égyptien, par A. Romieu. — Hieroglyphisches Glossar für Jahrgang 1868. — Erschienene Schriften.

### Lettre à M. Lepsius

#### Sur les fragmens écrits au verso du Papyrus Sallier No. 4.

Mon savant confrère et ami,

Des occupations accumulées m'ont empêché depuis trop longtemps de donner signe de vie à vos lecteurs. Ce n'est pas que le désir m'en ait manqué; en effet, quoique les productions de ces derniers temps attestent dans l'école hiéroglyphique une énergique vitalité et qu'elles aient apporté une quantité de nouveautés heureuses qu'il est juste d'inscrire aux profits de la science, il s'y rencontre aussi de nombreuses scories qu'il importeraît d'éliminer pour que le métal précieux fût seul introduit dans le trésor commun. On remarque, en France, que l'école paraît devenir moins sévère dans sa critique. Il serait donc désirable que des mains savantes entreprissent de passer au crible toutes ces assertions nouvelles. On sent quelle serait l'utilité d'un pareil contrôle lorsqu'on voit des hommes érudits et consciencieux, tels que M. F. Unger, faire usage, dans ses comparaisons, de pharaons imaginaires, produits des lectures les moins admissibles.

Cet appel à la critique que je fais ici pour avertir au moins une partie de nos lecteurs, ne pouvant moi-même consacrer à cet examen le temps qui serait nécessaire, est bien en dehors du sujet que je désire traiter; car s'il fallait nommer le champion le plus perspicace et le plus fécond en découvertes solides dans ces dernières années, c'est à coup sûr à M. W. Goodwin qu'appartiendraient ces qualifications. J'ai eu d'ailleurs le plaisir de me rencontrer souvent avec lui, en travaillant à une distance qui empêchait toute communication; les lecteurs de la Zeitschrift ont pu voir que les travaux envoyés de Chang-hai par cet érudit, notamment sur le système chronologique de M. Brugsch et sur les *sesu-hor*, étaient exactement d'accord avec ce que j'avais publié récemment sur les mêmes sujets. Si je crois nécessaire de constater aujourd'hui un dissensément, c'est que les assertions de M. Goodwin méritent toujours la plus sérieuse attention.

Il s'agit encore du calendrier<sup>1)</sup> et du passage emprunté au verso du Papyrus Sallier No. 4 où M. Goodwin a cru trouver une indication relative à la position des jours de l'année vague par rapport à l'année naturelle, à l'époque de Ménéphthah fils de Ramsès II. Rien ne serait plus important au point de vue chronologique, et je dois le dire, je crois

<sup>1)</sup> Voir l'article de M. Goodwin, dans la Zeitschrift, numéro de juillet 1867.

que la voie indiquée peut conduire à des succès réels. J'ai insisté moi-même fréquemment au collège de France sur un pareil objet de recherches que je proposais à nos jeunes archéologues. En effet, en considérant dans leur ensemble les nombreux registres de comptabilité que renferment nos collections, il est raisonnable de penser qu'au milieu de cette foule de mentions accompagnées de leur date en jours de l'année vague, il s'en trouvera quelques-unes qui seront liées par leur nature même à une époque de l'année naturelle, solaire ou agricole. On pourrait alors calculer au moins approximativement l'époque où le phénomène physique a pu se rencontrer au jour indiqué dans l'année vague. Un solstice ou un équinoxe se prêteraient à un calcul exact; une date de la venue de l'inondation serait un renseignement un peu moins précis, mais néanmoins d'une valeur considérable. C'est là justement l'indication que M. Goodwin pensait avoir rencontrée, mais je ne puis me ranger à l'avis de mon savant confrère et j'ai conçu sur ce passage une opinion tout-à-fait différente.

J'expliquerai d'abord pourquoi la série des faits consignés dans ces fragmens ne me paraît pas porter une date sérieuse et garantissant *l'actualité* des phénomènes; je chercherai ensuite à prouver que tout le texte se rapporte à la saison des moissons et non pas à l'inondation; ce qui changerait toutes les conséquences chronologiques, à supposer qu'on pût en tirer quelqu'une des fragmens en question.

Le verso du Papyrus Sallier No. 4 est couvert de fragmens de toute espèce; la plupart ont été écrits dans un moment où le papyrus avait été retourné du haut en bas, ce qui fait que l'ordre naturel des pages de ce verso est le même que celui des feuilles du recto. Depuis la planche 144 jusqu'à la planche 149, le verso est occupé par des fragmens littéraires semblant appartenir à diverses mains. A partir de la planche 150, commencent de petits fragmens, écrits quelquefois en sens opposé et entremêlés de pages blanches, dans lesquels il est impossible de voir autre chose que des essais de plume, ou des caprices d'écrivain.

La planche 153 porte deux fragmens, écrits en sens inverse l'un de l'autre et que nous devons noter comme ayant trait à notre sujet: l'un contient le nom et les titres de                                

Trois fragmens d'une même écriture et se rapportant à un même sujet se rencontrent au verso des planches 156, 160 et 162. Ils sont séparés par des pages plus ou moins couvertes d'essais de plume de toutes sortes: dessins grossiers d'animaux, bouts de phrase, mots sans suite, chiffres isolés. Il résulte clairement de cet éparsissement que les lignes tracées sur le verso de la planche 156 peuvent avoir été écrites aussi bien avant qu'après celles de la planche 160; en tout cas, ces lignes forment la suite de la mention portée à la planche 160, car celle-ci commence au 20 Paophi pour finir au 28 Athyr, tandis que les lignes de la planche 160 se rapportent (six jours plus tard) aux 4, 10 et 12 Choiak de la même année. Nous prouverons d'ailleurs l'enchaînement régulier de ces deux séries. En continuant l'examen sommaire de ce verso, nous trouvons à la planche 162 une mention qui a aussi rapport à notre sujet, elle en est séparée par la planche 161 contenant seulement un petit fragment tout différent. La planche 163 a les

restes d'un compte d'armes, à ce qu'il semble, et la planche 164 un fragment copié sur la fin d'un document littéraire au nom du scribe *Amen-χāu*. Plus bas, une légende de Ramsès II. La planche 165 contient une nouvelle légende du grand roi, avec la date de sa 56<sup>e</sup> année. Sur la planche 166 sont des taureaux, des éperviers, &c. et, en travers, la légende d'un autre fonctionnaire. Enfin le scribe s'est exercé sur les dernières pages à reproduire en gros caractères la légende de Ramsès II. On nous pardonnera cette description minutieuse, elle était nécessaire pour faire comprendre pourquoi nous rejettons absolument ces fragmens, en tant que matériaux chronologiques. Nous ne sommes pas là en face d'un registre ou même d'un carnet régulier; les lignes que nous allons étudier sont-elles de simples essais de plume comme les figures fantaisistes au milieu desquelles elles sont écrites? Ont-elles été copiées, par portions séparées, d'après quelque modèle? Le plus grand honneur que nous puissions leur faire serait de les considérer comme le fruit d'une dictée ou comme des exercices tracés par un écolier. *Āx-pe-t* peut être le nom du scribe lui-même, mais il est fort possible également que ce nom fut simplement écrit dans les modèles auxquels le rédacteur empruntait ça et là quelques lignes. En un mot, plus on étudie les détails de ces pages du verso du papyrus Sallier No. 4 et moins on est autorisé à penser qu'elles puissent constater avec certitude la date des faits naturels ou agricoles à l'époque de Ménéphthah. On verra plus loin que s'il en était autrement toutes les notions acquises seraient bouleversées et l'on comprendra mieux alors l'utilité de cette reconnaissance préliminaire.

Il est néanmoins très possible que les mêmes phénomènes naturels se retrouvent ailleurs et dans de telles conditions que les dates vagues de jour et de mois inspirent la confiance; il est donc intéressant d'en analyser l'expression. La date du 23 Paophi assure la priorité au fragment de la page 160; la première ligne qui est disposée au-dessus de trois petites colonnes de dates et semble servir de titre, est ainsi conçue:

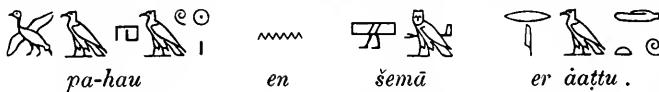


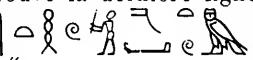
Je propose de traduire: „l'an 3 le 26 Paophi, commencement de venir pour fouler (les gerbes) dans la grande aire du champ.“ *Kai* semble être la partie élevée des champs, il est opposé à *ma* dans la description des domaines sacrés du temple d'Edfou. La discussion de cette ligne résumera les différences qui se trouvent entre ma traduction et celle de M. Goodwin. Le verbe *hu*, en copte , a une foule de significations; il est très-certain qu'il s'applique à la crue du Nil, mais il est à observer qu'il n'est question des eaux dans aucune partie des documens qui nous occupent; le second fragment nous conduit au contraire, comme par la main, au véritable sens, car il y est clairement question de l'emmagasinage des blés; nous sommes donc à la récolte. Or notre verbe *hu* est le terme spécial pour l'action de fouler les gerbes. La célèbre chanson des bœufs est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la reproduire: *hu-ten enten āha-u*, *hu-ten enten*, &c. „foulez pour vous, o bœufs! foulez pour vous, &c.“ La lettre d'*Hora*, qui se trouve près de nos fragmens, à la page 143 du même cahier, en fournit un exemple tout aussi clair: (ligne 3) „J'ai envoyé chercher les bœufs pour fouler (*hu*) la moisson“, dit cet écrivain à son seigneur. Quant au mot *χeti* sa signification peut-être également pré-

cisée; c'est bien une portion de champ, comme le dit M. Goodwin, mais, par rapport à la moisson, *χeti* est le nom spécial de l'aire où le grain est battu. Cela résultera de tous les passages qui vont suivre et où ce mot se trouve sans cesse répété. Le paragraphe du papyrus Anastasy qui énumère les souffrances de l'agriculteur (V, Anastasy 16, 3) est également significatif. Après que les récoltes ont subi les déprédatations des bêtes sauvages, des oiseaux et des insectes, les voleurs viennent encore piller ce que le malheureux paysan a pu sauver:  „sepi-t nti her pa-*χeti* „le reste qui est sur l'aire“. M. Brugsch ne s'y est pas trompé, c'est le sens qu'il donne à ce mot dans son dictionnaire. *hu em pa-χeti* signifie donc incontestablement „battre (les grains) dans l'aire“. Au-dessous de cette ligne sont tracées trois petites colonnes dont chaque ligne commence par la date d'un jour. La première colonne énumère les jours, depuis le 27 Paophi jusqu'au 9 Athyr, et la seconde colonne continue de même jusqu'au 14 Athyr, sans y ajouter aucune mention. Cela ne peut signifier autre chose que la continuation jusqu'à ce jour du travail commencé le 23 Paophi. Au 15 Athyr, le texte ajoute:

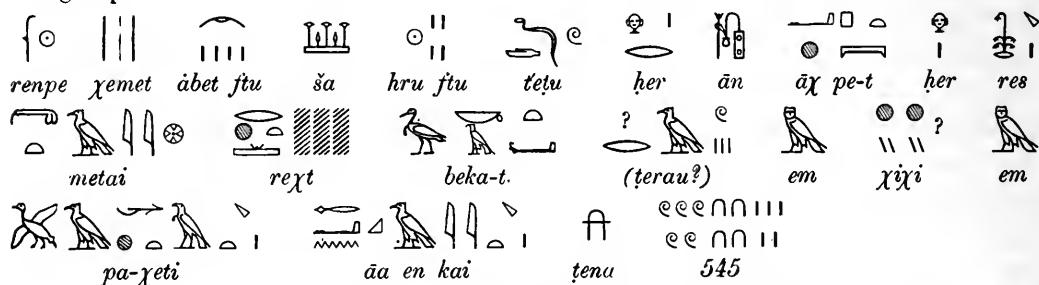


„autre aire du terrain (*kai* élevé), la seconde“. C'est une nouvelle série du même ouvrage. Le travail est interrompu le 16 Athyr. Le texte porte à cette ligne les mots suivants:

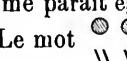


L'absence de déterminatif rend douteuse la signification du dernier mot. Peut-être s'agit-il d'un jour de repos donné aux bœufs pour aller aux pâturages. La même indication se retrouve en abrégé au 20 Athyr  „pa-hau en (ari?) aatu“, jour de (garder? le pâturage?). Quoiqu'il en soit de ce détail que je ne puis déchiffrer avec certitude, le travail continue dans les jours suivants où rien n'accompagne la date: c'est ce que prouve la dernière ligne, car le 29 Athyr y est accompagné de la mention finale:  „bu pui-t hu-tu em-sa-tu“ „on n'a plus foulé (de blé) après cela“.

Le second fragment (page 156 verso) est tracé avec un calame un peu plus gros; il est néanmoins de la même main, comme l'a bien vu M. Goodwin et tracé malheureusement avec la même négligence. Il est en rapport évident avec le précédent tant par la date que par le sujet; il commence au 4 Choiak de la même année, c'est-à-dire à six jours d'intervalle. Outre cinq lignes régulières, la feuille contient encore des traits divers et des groupes isolés.



Il faut commencer par noter quelques incertitudes dans la transcription; le tracé est extrêmement cursif et prête aux confusions: au commencement de la phrase je n'oserais pas

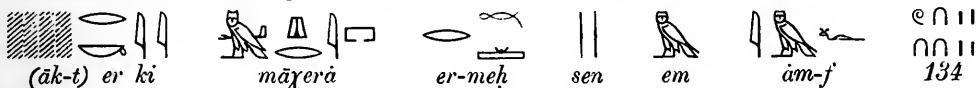
décider s'il faut lire *tetu her an ak pe-t*, „il fut dit au scribe *Axpe*, ou bien: *tetu en an* „le scribe dit“, mais cette différence ne concerne en rien notre discussion. Le second mot douteux est celui que je crois lire  *terau*, sans déterminatif; le déterminatif du mot *xihi* que M. Goodwin a interprété par le signe  me paraît également difficile à reconnaître avec certitude, dans l'état actuel du papyrus. Le mot  *xihi* peut être comparé, soit au mot copte  *ventilabrum* (comparez aussi  *ventilare*), soit au groupe  qui désigne les gerbes prêtes à être battues (Tombeau de Ti; Brugsch, D. 1039). Le premier sens est beaucoup plus probable puisque, d'après l'indication du 29 Athyr, le foulage des grains était déjà terminé. Il me semble donc que le sens le plus probable, pour nos deux groupes douteux, est celui „de passer les grains au criblé“, avant de les rentrer au grainier. En conséquence, je proposerai la traduction suivante: „L'an 3, le quatrième jour de Choiak, on dit au scribe *Ax-pe*, au midi de *Metai*, „de faire le compte du travail des (grains) passés au van dans la grande aire du champ: „545 *tēna* (de grains)“.

Si au contraire on lit à la première ligne: *tetu en an ak pe*, on aura une tournure de phrase mieux en rapport avec les habitudes des papyrus et il faudra traduire: „Le „scribe *ak-pe*, au sud de *Metai*, dit: compte de l'ouvrage, &c.“. On remarque, après le mot *kai*, un gros trait vertical qui peut être l'abréviation d'un des groupes pour le mot *premier*; nous allons en effet rencontrer tout à l'heure une seconde aire.

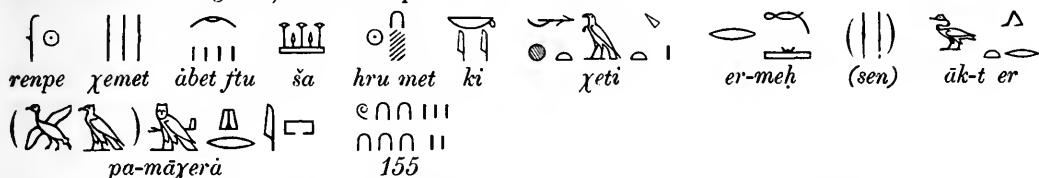
Quelques doutes qui puissent rester dans l'esprit du lecteur, sur ces détails; un fait ressort clairement, c'est que le travail exécuté sur la première aire, c'est-à-dire jusqu'au 14 Athyr a produit 545 *tēna* de grains. La ligne suivante explique ce que le scribe a fait de ces grains:



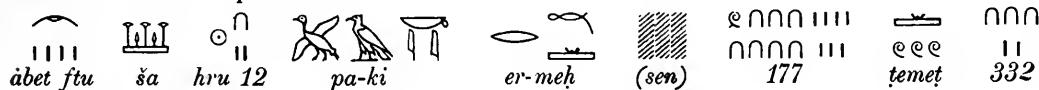
ce qui se traduit sans difficulté: „entré au grand magasin<sup>1)</sup>, 411 *tēna*“. Je restitue ce qui manque au nombre d'après l'addition finale. Le texte continue:



c'est-à-dire: „entré à l'autre magasin, qui est le second, 134“.. L'addition termine le paragraphe  *temet* 5(45): „en tout 545“. Le produit de la première aire étant ainsi entré en magasin, le scribe passe à la seconde:



La restitution des mots *sen* et *pa* illisibles sur la planche me paraît certaine. La traduction n'est pas douteuse: „L'an trois, le (10?) Choiak, autre aire, la seconde; entré au magasin, 155 (*tēna*)“. Le compte du produit de cette seconde aire se complète ensuite comme celui de la première:



<sup>1)</sup> Le Papyrus D'Orbigny établit le sens de *mäherä*, comme le lieu où les grains étaient conservés.

„le douze de Choiak, l'autre (magasin), qui est le second, 177; en tout 332 (tēna), (155 + 177 = 332). Il est impossible de ne pas remarquer la parfaite connexion des faits ou des idées qui ont dicté les deux fragmens.

Le 23 Paophi on commence l'opération du foulage des grains; on la poursuit jusqu'au 29 Athyr. Le 4 de Choiak ou six jours après, on mesure le grain, après l'avoir vanné: puis on emmagasine dans deux locaux différens le produit duement vérifié de chaque opération partielle. Certainement si nous trouvions un pareil ensemble dans un registre suivi et régulier, nous devrions conclure à l'actualité des faits et à la sincérité des dates de jour. Mais outre l'étude préliminaire à laquelle nous nous sommes livrés, voici d'autres indices qui montrent clairement la simple fantaisie: au bas de ce dernier fragment, on lit le chiffre isolé 370 qui n'a aucun rapport avec les précédens. A la page 153, la même main, sous l'empire des mêmes idées a écrit cette ligne isolée:

					© 000 1111
ki	xeti	or-meh	sen		000 111

„Autre aire, la seconde, 177 (tēna)“. Il est bien difficile de ne pas en conclure que le compte n'est pas réellement sérieux. A la planche 162 on trouve encore trois lignes qui expriment des idées analogues, mais avec d'autres chiffres et d'autres phrases:

							©
rā-t	rex-tu	na-butu-u	nai	em	pa-xeti	tēna	102
	....		....		5		

„Faire le compte des blés qui sont dans l'aire, 102 tēna; les blés de ...., cinq tēna“. Je ne sais pas ce qu'indique la distinction notée par les groupes de la dernière phrase, elle se rencontre souvent dans les comptes de grains. Ce fragment ne tient à rien, il servira seulement à nous démontrer jusqu'à l'évidence que le lieu nommé *xeti* est bien la place même où est déposé le grain à mesurer.

On comprendra maintenant pourquoi j'ai insisté sur le caractère peu sérieux de nos fragmens. En effet la scène est placée à la fin de la moisson: on bat les gerbes en Paophi et Athyr, on rentre les grains en Choiak. La moisson aurait dû commencer dans le mois de Thoth et si nous étions en présence de phénomènes réels du temps de Ménéphthah nous devrions en tirer une conséquence chronologique tout-à-fait en opposition avec les données de l'histoire. En effet, sans vouloir préciser un jour, une année vague où la saison est occupée par la moisson serait une année dans laquelle le lever de Sothis et la venue de l'inondation devraient être placés vers le premier Toby. Nous serions reportés à 480 ans environ après l'ère sothiaque et jusqu'au 9<sup>e</sup> siècle av. J. C., c'est-à-dire et d'une manière certaine, sous les Bubastites. Pour résumer en quelques mots cette discussion, je pense que ces fragmens ne décrivent pas des faits actuels et avec leur date de jour vague sous Ménéphthah; mais ils contiennent une série de faits relatifs à la fin des récoltes. Il est utile de le constater, parce qu'ils peuvent se remontrer dans des registres réguliers et avec des dates qui mériteraient une confiance plus sérieuse.

Vte E. de Rougé.

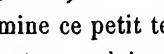
## Horus sur les Crocodiles.

Dans le numéro d'Octobre dernier, M. Chabas a publié un intéressant article au sujet de la représentation d'Horus sur les crocodiles. Comme appendice à cet article, j'apporte les quelques notes que j'ai recueillies de l'examen des monuments du Louvre sur lesquels cette scène figure. M. Chabas déclare qu'il lui a été impossible de rien distinguer sur les estampages qu'il a reçus du Louvre. Il peut être assuré que les monuments ne sont guère plus lisibles que les empreintes qu'il a entre les mains: ils sont ou tellement frustes ou si négligemment gravés qu'à peine saurait-on y reconnaître quelques groupes. Deux d'entre eux cependant, quoique abîmés, peuvent être déchiffrés et me paraissent confirmer les vues du savant égyptologue de Châlon. J'en donne ci-joint la copie.

Le No. 4248 a, nous offre une formule talismanique simple et correcte<sup>1)</sup>: „O vieillard, qui se renouvelle à son heure! vieillard qui se fait jeune! Accorde que Thoth vienne à moi (et) qu'il repousse de moi les crocodiles. Je suis ....“ Faute d'espace, le lapicide s'est arrêté au commencement d'une phrase.

Le No. 4248 b, est plus étendu mais peu correct. Il est à remarquer que dans la scène représentée par ce monument un hippopotame figure parmi les animaux malfaisants domptés par Horus.

Je joins à ces deux textes celui du No. 5858 tout récemment acquis de M. Rousset Bey. C'est le plus petit des monuments de cette nature que possède le musée du Louvre. Il a bien réellement les proportions d'une amulette: il mesure en hauteur 0<sup>m</sup>03 et en largeur 0<sup>m</sup>05. C'est une plaque cintrée, en serpentine, offrant d'un côté en relief la scène principale et de l'autre un texte de 3 lignes, plus une ligne sur la tranche qui contient et le commencement et la fin de l'inscription. La scène sculptée offre cette particularité, résultant d'ailleurs de la dimension de l'objet, qu'Horus n'y est pas représenté en pied, foulant les crocodiles; sa tête seule figure au-dessous de la tête grimaçante<sup>2)</sup>.

J'avoue que je ne m'explique pas le sens du groupe  qui termine ce petit texte, à moins de supposer que la corbeille , dont l'anse n'est pas apparente, ne doive être lue , et qu'il ne s'agisse ici d'une formule finale analogue au  des papyrus, et répondant à notre expression *c'est tout?*

Sur une stèle portant le No. 4221 on lit en une seule ligne au bas de la représentation d'Horus sur les crocodiles: „O vieillard qui se rajeunit à son heure!“ et au dos la seconde formule „salut à toi, dieu fils d'un dieu, etc.“ conformément à la traduction de M. Chabas.

Enfin le No. 4246 est surmonté d'un cynocephale qui sans doute y représente le dieu Thoth.

Telle est, je crois, la somme des renseignements que peut fournir la collection du Louvre sur le sujet élucidé par M. Chabas.

P. Pierret.

<sup>1)</sup> Sauf à la première ligne où le mot  n'est représenté que par les deux lettres .

<sup>2)</sup> Cette tête, bien que coiffée de la tresse, offre assez d'analogie avec celle de Ptah embryon. Sur quelques monuments du Louvre, sans légendes, Horus est remplacé dans la scène qui nous occupe par le Ptah patèque ayant un épervier sur chaque épaule, et assisté d'Isis et de Nephthys.

Lettre à M. Lepsius  
Sur un décan du ciel égyptien.

Monsieur,

Lorsqu'une mort prématurée vint enlever Champollion à la France qui l'avait vu naître et à la science que son génie avait créée, l'illustre savant était déjà parvenu à lire sur les listes hiéroglyphiques des décans les noms grecs de certains d'entre eux, tels que les donne la liste d'Héphestion que Saumaise nous a conservée<sup>1)</sup>). Après Champollion, les égyptologues formés à son école, ont laborieusement poursuivi les premières investigations du maître, et vous-même, Monsieur, vous avez apporté à la solution de ce problème philologique les ressources d'une profonde et puissante érudition<sup>2)</sup>). La science moderne toutefois a paru jusqu'à présent trop peu mûre pour essayer l'identification des décans égyptiens avec les astérismes de la sphère grecque; cette question présentait, du reste, avant les recherches philologiques que je viens de rappeler, des difficultés d'interprétation qu'il n'était pas possible de vaincre, et on ne peut espérer de la résoudre, aujourd'hui encore, sans qu'il reste de nombreuses incertitudes dans les résultats. Cependant, lorsque le calcul aura une première fois reconnu sur quelles plages du ciel existent les constellations grecques correspondant à chaque décan, il est permis d'espérer que, les limites de l'erreur étant ainsi resserrées, le problème ne tardera pas à recevoir dès lors une solution complète que l'importance du sujet ne peut que faire vivement désirer. Permettez-moi de vous exposer, Monsieur, dans une série de lettres, qui se succéderont à des époques assez rapprochées, je l'espère, le résultat de mes recherches personnelles sur une question d'un si haut intérêt.

Je m'occuperaï exclusivement aujourd'hui du décan que l'on rencontre dans toutes les listes au 18<sup>ème</sup> rang après Sothis, et que le grec d'Héphestion désigne par le nom de Συότ; je me propose de montrer comment j'ai été conduit à identifier ce décan avec la constellation de l'Aigle dont l'étoile la plus brillante a reçu, depuis les Arabes, le nom d'Altaïr. Pour légitimer cette identification, je devrai commencer par interpréter le sens de la dénomination égyptienne, en comparant le nom grec du décan aux groupes hiéroglyphiques qui désignent ce même décan sur les listes tirées des monuments, et en même temps aussi aux mots de la langue copte qui, présentant une composition phonétique semblable, doivent être regardés par nous comme fournissant la signification commune à tous. Voici le tableau des désignations hiéroglyphiques du décan sur les listes les plus anciennes:

Tombe de Séti I<sup>er</sup>



Tombe de Ramsès IV



Palais de Ramsès II



Sarcophage du règne de Nectanèbe

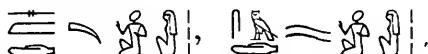


On reconnaît, dans toutes ces variantes, le nom *Smat* de la liste grecque, reproduit exactement dans ses éléments phonétiques. A. Denderah, le groupe présente une nouvelle variante: il est écrit ⠃⠄⠄: ici le *t* manque, et c'est cette circonstance qui va nous conduire à l'interprétation cherchée. Ce dernier groupe nous est, en effet, depuis longtemps connu; il a, dans les textes, le sens de ressemblance, image, portrait, et le seul mot de

<sup>1)</sup> Saumaise de annis climactericis, page 610.

<sup>2)</sup> Einleitung zur Chronologie der Aegypter, S. 67.

la langue copte, qui lui correspond par le sens d'abord et par la composition phonétique ensuite, est **CUOT**, **CUAT**, species, forma, effigies, similitudo; or, circonstance très-remarquable, ce dernier mot présente les mêmes éléments que le groupe antique et le grec d'Héphestion; il semble naturel alors, Monsieur, d'attacher à ces derniers le sens que nous reconnaissions déjà avec certitude au décan de Denderah et au mot copte, quoique le groupe des listes antiques n'ait été rencontré encore dans aucun texte avec cette même signification. Le mot actuellement connu qui, par sa composition, reproduit exactement la forme antique du nom du décan est:



dénomination affectée à une classe de personnes des deux sexes, attachées au service d'une divinité dans ses temples, et dont la nature des fonctions nous est pour le moment inconnue. L'examen des deux variantes nous montre d'abord que le déterminatif de la première est identique avec celui du groupe décan dans les listes de Ramsès II et de Ramsès IV, et ensuite que ce nom sacerdotal devait avoir quelque affinité avec le mot dont le déterminatif est le même que celui de la deuxième variante, quoique dans ce nouveau groupe le trait déterminatif soit redoublé. Une des fonctions de ce dernier était de désigner une partie de l'œil qu'on avait l'habitude de peindre ou de farder; mais il était pris aussi dans d'autres acceptations, malheureusement imparfaitement éclaircies encore, dans lesquelles on reconnaît cependant toujours une idée première d'image ou de peinture. Conséquemment, quel que fût primitivement le motif de l'affection du nom *Smat* à cette classe d'employés des temples, soit que certaines parties de leurs yeux fussent fardées, soit que l'ajustement de leur personne fût disposé de manière à rappeler matériellement à l'œil la divinité telle que les Egyptiens se la représentaient, il demeure établi, je crois, Monsieur, par cette discussion philologique, que nous devons admettre pour notre décan, la signification, image ou ressemblance, que nos connaissances, actuellement acquises sur la langue égyptienne, nous conduisent d'abord à reconnaître dans le groupe de Denderah, correspondant au même décan, et que nous trouvons exactement conservé ensuite dans un mot copte dont la composition est identique avec celle du groupe des plus anciennes listes.

Le sens une fois fixé, j'ai dû chercher à découvrir de quel objet ce décan pouvait être l'image; et c'est en m'appuyant sur le rang invariable de ce décan dans toutes les listes, que je suis parvenu à le connaître; c'est ce que j'exposerai, Monsieur, en suivant rigoureusement ici la marche et la suite d'idées par lesquelles je suis passé pour y arriver moi-même. Les Egyptiens, pour des motifs astrologiques, observant les décans presque exclusivement au lever de ces astres, et *Smat* occupant toujours dans les listes le 18<sup>ème</sup> rang après Sothis, cette position particulière et constante nous désigne une étoile apparaissant sur l'horizon 12 heures après Sothis, c'est-à-dire lorsqu'une demi révolution diurne s'était écoulée depuis le lever de cette dernière; sous ce rapport, l'un des leviers pouvait être regardé, dans un certain ordre d'idées, comme l'image de l'autre, et *Smat* était donc l'image de Sothis ou de Sirius, puisque d'après le témoignage de toute l'antiquité, Sothis et Sirius ne sont qu'une même étoile. Ce premier point ne fournissait pas encore l'objet formant le décan *Smat*, mais il était dès lors évident pour moi que c'était seulement dans le rôle astronomique de Sothis que je devais le rencontrer.

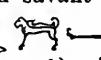
Parmi les leviers d'une même étoile, il en est deux, séparés par quelques jours d'interv-

valle, qui ont reçu des dénominations spéciales, en raison des positions particulières du soleil, par rapport à l'horizon et à l'étoile, au moment où ces levers se produisent. Le premier, appelé lever cosmique, est caractérisé par la présence simultanée du soleil et de l'étoile à l'horizon oriental; il est inobservable à l'ail nu, la lumière propre de l'étoile étant alors noyée dans celle du soleil levant. Le deuxième, ou lever héliaque, se produit lorsque quelques jours plus tard, l'étoile étant à l'horizon, le soleil, par l'effet de son mouvement propre apparent, se trouve descendu au-dessous de ce plan à la plus petite distance qui permet de distinguer l'étoile à son lever pour la première fois. L'indication des levers héliaux a constitué pendant longtemps le seul procédé par lequel l'astronomie observatrice savait régler les opérations de l'agriculture et de la navigation, et nous tenons des auteurs et des textes que celui de l'étoile Sirius en particulier annonçait autrefois en Egypte la crue et l'inondation du Nil; or, ce dernier phénomène, dont la cause est aujourd'hui connue, venant toujours après le solstice, à un petit intervalle de jours, l'indication du lever héliaque de Sothis était donc à ces époques, à la fois l'annonce de l'inondation et celle du solstice; de là, par une association au premier abord toute naturelle, je concluais que l'image de Sothis ne pouvait être aussi que l'image du solstice. Je ne ferai pas ressortir, Monsieur, tout ce que cette conclusion avait de hasardé et d'hypothétique; le lever de Sothis a effectivement précédé le solstice, dans les temps éloignés, cela est vrai, mais il l'a précédé par un long intervalle d'abord, puis l'intervalle diminuant, les deux phénomènes en sont arrivés à se produire ensemble; et enfin, comme nous le voyons de nos jours, c'est le solstice qui a précédé le lever. Je ne me dissimulais pas, en tirant cette conclusion, l'objection évidente qu'on était en droit de lui opposer, mais continuant à la suivre dans ses conséquences, je me proposais de lui faire subir plus tard la vérification numérique que l'objection même provoquait, et c'est aussi ce que je m'empresserai de faire ici, Monsieur, dès que le moment en sera arrivé. Mais le décan Smat étant l'image du soleil solsticial, je rencontrais immédiatement dans le souvenir de certains passages d'auteurs anciens, la nature de l'objet conventionnel qui portait ce nom, et en même temps la position qu'il occupait dans le ciel. Horus-Apollon et Clément d'Alexandrie nous apprennent, en effet, que l'oiseau de proie nommé par les Latins accipiter était regardé par les Egyptiens comme l'image et le symbole de l'élévation du soleil, c'est-à-dire du soleil solsticial<sup>1</sup>); et d'un autre côté Kircher, s'appuyant sur le témoignage formel d'Avenar, nous apprend que les Egyptiens peignaient un épervier dans la constellation où les Grecs peignaient un aigle<sup>2</sup>); d'après cela le décan Smat, image du soleil solsticial, aurait été un épervier placé par les Egyptiens au point du ciel où les Grecs ont eu leur constellation de l'Aigle. Suivons donc ce fil conducteur, et recherchons si l'astérisme grec a pu satisfaire, pendant la durée de l'empire égyptien, à la condition astronomique d'effectuer son lever, tous les jours, 12 heures après celui de Sothis; or, c'est ce qui a eu effectivement lieu, et la vérification se produit avec une exactitude vraiment surprenante.

Avant de présenter les calculs qui établissent ce point important et pour ne plus revenir sur le côté philologique de la question, je rappellerai ici une expression hiéroglyphique, non expliquée encore, qu'on rencontre dans une des inscriptions recueillies par Mr. Dümichen, appliquée à Horus-épervier, qui représentait, comme nous le savons d'une

<sup>1)</sup> Horus-Apollon: Hieroglyphica, chap. 6 — Clément: Stromates, livre 5.

<sup>2)</sup> Kircher: Oedipus Aegyptiacus, t. 2, part 2, page 204.

manière certaine, le solstice d'été:  Le premier groupe est celui dont nous nous sommes déjà occupés à propos du groupe décan, et le deuxième, qui est bien connu dans ses acceptations générales, répond aux mots de la langue copte **pHc**, **pwiC**, **pweic**, expurgisci, evigilare, custodire, vigilia, custos; mais il est très-probable qu'il possérait encore d'autres significations exprimant des idées ayant des affinités avec celles de garde ou de veille. Ainsi, par exemple, mon savant compatriote, Mr. Chabas, a fait déjà remarquer l'opposition de ce mot avec  qui signifie être couché; il a traduit conséquemment notre groupe par se lever<sup>1)</sup>; il serait donc très-possible que le membre de phrase hiéroglyphique, appliqué à Horus-épervier, rappelât l'épervier céleste qui était son image; la traduction serait alors: „ton image veille ou se lève“. Je n'ai pas toutefois la prétention de me prononcer par ce seul exemple; il m'a paru simplement utile de faire remarquer la présence ici du mot  et c'est à vous, Monsieur, c'est à votre sagacité toujours si habilement et si ingénieusement exercée qu'il appartient de décider si nous n'aurions pas, dans cette expression hiéroglyphique, la première confirmation par les textes de l'existence de l'épervier céleste Smat.

J'arrive maintenant au calcul de l'intervalle des levers; la marche à suivre en général, dans ces genre de problèmes est des plus simples; on commence par choisir préalablement, d'après des considérations historiques tirées de la question même, l'année et le lieu pour lesquels le calcul doit être effectué; on fixe ordinairement l'année par sa position dans le calendrier julien ou grégorien et le lieu par la hauteur du pôle céleste au-dessus du plan de son horizon; puis s'appuyant sur ces données premières, on calcule l'ascension oblique de chaque étoile. Ces ascensions représentent les intervalles de temps écoulés entre le lever du point équinoctial de printemps, sur l'horizon déterminé, et les levers de chacun des deux astres; la différence de ces nombres fait donc connaître l'intervalle demandé. L'ascension oblique d'un astre s'obtient en retranchant ou ajoutant à son ascension droite, selon que la déclinaison est de même ou de différente dénomination avec la latitude du lieu, un nouvel élément désigné sous le nom de „différence ascensionnelle“; le problème est donc ramené en définitive à la détermination de ces deux derniers nombres. On prend ordinairement l'ascension droite dans un catalogue d'étoiles, et l'on calcule la différence ascensionnelle au moyen d'une formule très-simple de l'astronomie sphérique<sup>2)</sup>. Ainsi, pour faire une application de ce calcul à l'année actuelle, application qui ne sera pas du reste sans utilité par la suite, je prends dans la connaissance des temps pour l'année 1868 les coordonnées équatoriales de Sirius et d'Altaïr:

Sirius

décl. =  $-16^{\circ} 32' 15''$ asc. droite =  $6^{\text{h}} 39^{\text{m}} 20^{\text{s}}$ 

Altaïr

décl. =  $+8^{\circ} 31' 19''$ asc. droite =  $19^{\text{h}} 44^{\text{m}} 20^{\text{s}}$ 

puis au moyen de la formule mise en marge, je calcule la différence ascensionnelle de chaque étoile pour l'horizon de Thèbes dont la latitude est  $25^{\circ} 42'$  boréale; la plupart des listes hiéroglyphiques de décans ayant été rencontrées sur des monuments faisant partie des ruines de Thèbes, je ne pouvais évidemment songer à placer autre part le lieu de l'observation; j'obtiens donc:

Sirius

 $D = +32^{\text{m}} 51^{\text{s}}$ 

Altaïr

 $D = -16^{\text{m}} 33^{\text{s}}$ <sup>1)</sup> Mélanges II, page 178.<sup>2)</sup>  $\sin D = \operatorname{tg} d \operatorname{tg}$ .

et combinant ensuite ces derniers nombres avec les ascensions droites respectives des deux étoiles, j'arrive aux ascensions obliques qui suivent:

Sirius

$7^{\text{h}}\ 12^{\text{m}}\ 11^{\text{s}}$

Altaïr

$19^{\text{h}}\ 27^{\text{m}}\ 47^{\text{s}}$

dont la différence est de  $12^{\text{h}}\ 15^{\text{m}}$ , valeur s'éloignant fort peu, comme vous le voyez, Monsieur, du résultat annoncé. Mais cette différence n'est pas constante; elle change avec le temps, et ses variations qui dépendent des variations des coordonnées astronomiques des deux astres, sont en définitive liées aux déplacements dans l'espace des plans de l'écliptique et de l'équateur terrestre; il ne suffit donc pas de connaître la valeur actuelle de cette différence, il faut remonter dans le passé, et examiner ce qu'elle était à une époque éloignée de nous, coïncidant avec la puissance et la civilisation du peuple égyptien; mais la marche à suivre sera toujours la même; on sera seulement obligé, dans le cas actuel, de calculer directement les coordonnées des deux étoiles pour l'année à laquelle on croira devoir s'arrêter; car les catalogues n'existent point pour des époques aussi éloignées que celles que nous avons en vue de considérer. Je renvoie à la note qui suit ma lettre le détail des calculs techniques par lesquels j'ai dû passer pour obtenir ces coordonnées; on s'assurera par là, Monsieur, de l'exactitude des nombres, et il ne me sera plus d'ailleurs nécessaire de revenir, dans mes prochaines lettres, sur la marche que j'ai adoptée pour ce genre de calculs, puisqu'elle vous sera déjà connue. J'ai choisi pour époque l'année 1800 du calendrier julien proleptique qui convient suffisamment bien, dans mon opinion, à la plus ancienne de toutes les listes, celle de la tombe de Séti I<sup>er</sup>. Quel que soit en effet le système chronologique que l'on adopte pour le classement et la durée des dynasties égyptiennes, cette date ne peut s'éloigner beaucoup, en plus ou en moins, de l'époque du règne de ce prince, et un écart d'un ou de deux siècles, dans un sens ou dans un autre, ne peut, comme le montrent très-clairement du reste les nombres, infirmer, en aucune façon, la conclusion générale. Je rapporterai donc seulement ici les résultats de mes calculs:

Sirius

décl. =  $-20^{\circ}\ 18'\ 37''$

asc. droite =  $3^{\text{h}}\ 52^{\text{m}}\ 52^{\text{s}}$

D = +  $41^{\text{m}}\ 03^{\text{s}}$

asc. oblique =  $4^{\text{h}}\ 33^{\text{m}}\ 55^{\text{s}}$

Altaïr

décl. =  $+26^{\circ}\ 35'\ 40''$

asc. droite =  $17^{\text{h}}\ 30^{\text{m}}\ 12^{\text{s}}$

D =  $55^{\text{m}}\ 46^{\text{s}}$

asc. oblique =  $16^{\text{h}}\ 34^{\text{m}}\ 27^{\text{s}}$

Différence des ascensions obliques =  $12^{\text{h}}\ 00^{\text{m}}\ 32^{\text{s}}$ .

Ainsi en — 1800, le lever d'Altaïr revenait tous les jours sur l'horizon de Thèbes, exactement 12 heures après celui de Sirius: l'intervalle n'ayant varié depuis cette époque jusqu'à nous que de 14 à 15 minutes, nous devons en conclure que, durant un certain nombre de siècles, tant avant qu'après — 1800, cet intervalle pût être regardé, dans la pratique des observations des levers, comme rigoureusement égal à 12 heures.

L'exactitude de ce premier élément de l'identification une fois vérifiée, je dois immédiatement montrer, pour répondre à une objection déjà prévenue, qu'à cette même époque, l'écart du solstice et du lever héliaque de Sothis était assez petit pour que, dans l'esprit des Egyptiens, les deux phénomènes fussent pris l'un pour l'autre. Dans ce but, j'ai calculé d'abord, au moyen des tables de Largeteau, le solstice d'été de — 1800, et j'ai obtenu le 9 juillet  $6^{\text{h}}\ 06^{\text{m}}$  temps moyen de Thèbes; puis ensuite, adoptant pour abaissement vertical du soleil, au moment du lever héliaque d'une étoile de première grandeur,

la valeur  $11^{\circ}$  qu'Ideler a déduit des indications du même genre données par Ptolémée, j'ai calculé le lever héliaque de Sothis pour la même époque, sur l'horizon de Thèbes, et je suis arrivé au 13 juillet  $18^{\text{h}} 35^{\text{m}}$  temps moyen de Thèbes. On reconnaît donc que le solstice précédait déjà le lever à un intervalle de 4 jours environ, et l'écart sera plus grand encore, si on adopte immédiatement pour ce lever la date, 20 juillet, qui représente, comme on le sait, dans le calendrier julien proleptique, le jour du lever héliaque de l'étoile, tel que les Egyptiens avaient voulu le fixer pour l'Egypte entière<sup>1)</sup>). Mais quelle que soit la valeur à laquelle on s'arrête pour l'écart des deux phénomènes, si l'on admet que les Egyptiens ne pratiquaient à cette époque que les observations des levers, ce que l'étude des textes rend extrêmement probable, on sera obligé de reconnaître que la valeur admise satisfait toujours à mon interprétation. On a souvent parlé, en effet, au sujet des cérémonies religieuses de l'antique Egypte, de la fixation du solstice d'été par les Egyptiens, et moi-même, dans mon mémoire sur le calendrier vague, j'ai admis qu'ils savaient déterminer le jour de cette position solaire; il faut toutefois reconnaître que, dans les textes jusqu'à présent traduits, il n'est jamais question de quoi que ce soit de ce genre; ce n'est pas à dire cependant pour cela que les Egyptiens n'aient pu l'essayer, s'ils se représentaient le solstice d'après les idées astronomiques actuelles, car on peut, par les levers solaires, effectuer cette détermination de deux manières différentes. L'une d'elles consiste à attendre le lever du soleil, pour un lieu de l'hémisphère boréal, sur le point le plus nord de l'horizon; mais ce procédé ne comporte que fort peu d'exactitude, car les mouvements en déclinaison étant fort lents à cette époque de l'année, les mouvements azimutaux du point du lever, quoique plus grands, sont cependant très-lents aussi, et le soleil paraît, pendant plusieurs jours, effectuer son lever sur le même point de l'horizon; on ne pouvait donc de cette manière obtenir le solstice qu'à plusieurs jours près, et par conséquent, si l'on veut admettre que les Egyptiens aient su fixer assez exactement cette position solaire, ce ne peut être ce procédé qu'il faut leur attribuer. Mais il en existe un autre beaucoup plus exact: lorsque le soleil, en effet, est assez éloigné du solstice, tant avant qu'après, le point du lever se déplace alors sur l'horizon plus rapidement; les Egyptiens pouvaient donc, quelque temps avant le solstice, noter un certain jour le point du lever, et attendant que ce lever, après sa plus grande digression, revint ensuite à la même position, la moyenne des dates des jours d'observation aurait donné la date solsticiale avec une assez grande précision, qui aurait augmenté encore, s'ils avaient eu le soin de faire ainsi plusieurs couples d'observations pour prendre des moyennes; le procédé peut donner alors le solstice à un demi jour près, et il constitue la méthode la plus exacte qu'on puisse attribuer aux Egyptiens pour effectuer cette détermination, si l'on admet toujours qu'ils se sont représenté cette position extrême avec les idées que nous avons aujourd'hui. Mais il faut reconnaître que les textes nationaux et les auteurs tels que Horapollon et Clément d'Alexandrie ne le disent nullement; il est constamment question de l'élévation du soleil et jamais du solstice proprement dit; or, l'élévation extrême du soleil, pour les Egyptiens, devait durer plusieurs jours, comme je vais le faire voir. Il est en effet certain aujourd'hui que les instruments d'observation que possédaient, dans des temps très-postérieurs, les astronomes d'Alexandrie, ne donnaient qu'une approximation d'un demi degré environ; si donc nous accordons que les Egyptiens de l'époque pharaonique

<sup>1)</sup> Mémoire sur le calendrier vague des anciens Egyptiens.

nique observaient le point du lever des astres au moyen de cercles horizontaux gradués, que rappellerait le fameux cercle d'Osymanyas, nous ne pouvons raisonnablement admettre que l'approximation obtenue alors fut supérieure à 30', ce qui signifie que au-dessous de 30' les angles devaient paraître nuls; or, une erreur de 30' sur le point du lever suppose une erreur de 26' environ sur la déclinaison qui elle-même en entraîne une de 11 à 12 jours sur la date de l'observation<sup>1</sup>); portant maintenant ce nombre de jours à partir du solstice, tant avant qu'après, nous aurons un intervalle de 22 à 24 jours, pendant lequel le point du lever devait paraître tout à fait stationnaire, et c'est cet intervalle qui constituait le temps de l'élévation du soleil. Mais cette période solsticiale excède toujours l'écart du solstice vrai et du lever héliaque de Sothis, quelle que soit la date que l'on adopte pour ce dernier phénomène; nous en conclurons donc, comme je l'avais annoncé, que le décan *Smat*, en se levant 12 heures après Sothis, était à la fois, pour les Egyptiens, l'image de Sothis et du solstice, ou, pour être plus exact, l'image de l'élévation du soleil.

Ce premier point établi, la déclinaison d'Altaïr, calculée pour — 1800, laissait immédiatement reconnaître une nouvelle circonstance astronomique tout aussi remarquable que celle qui concerne l'intervalle des levers; elle consiste en ce que, à l'époque considérée, le lever de l'étoile s'effectuait à très-peu près sur le point du lever solaire au jour du solstice d'été; il suffit, pour s'en convaincre, de calculer l'amplitude ortive de l'étoile et celle du soleil solsticial. On sait que les astronomes désignent par la dénomination spéciale d'amplitude ortive, l'écart angulaire d'un astre à son lever par rapport au point orient de l'horizon, cet écart étant compté à partir de ce point vers le Nord ou vers le Sud jusqu'à la valeur extrême de 90°. Ce nouvel élément astronomique s'obtient par une formule très-simple encore<sup>2</sup>) qui conduit dans le cas actuel aux valeurs numériques suivantes:

$$\begin{aligned} \text{Amplitude ortive d'Altaïr} &= E 29^\circ 47' N \\ \text{du soleil solsticial} &= E 26^\circ 47' N \end{aligned}$$

l'égalité n'est pas, il est vrai, rigoureuse entre les nombres, mais il serait très-aisé, Monsieur, en rapprochant quelque peu de nous la date, de rencontrer une époque pour laquelle, sans que l'intervalle des levers pût être regardé comme ayant varié, et sans que l'écart du solstice par rapport au lever héliaque de Sothis eût sensiblement augmenté, les deux amplitudes se trouveraient rigoureusement égales. Je me dispenserai de faire ce nouveau calcul dont le résultat ne pourrait avoir pour nous qu'un attrait de pure curiosité; car ce que je dis ici de l'étoile Altaïr, les Egyptiens l'appliquaient en réalité à leur astérisme accipiter tout entier, de sorte que la nouvelle date ne prouverait absolument rien, comme jalon chronologique, et, d'un autre côté, ne connaissant point les limites conventionnelles que les Egyptiens donnaient dans leur ciel à l'oiseau figuré, on ne peut évidemment établir aucun calcul pour fixer l'époque de la formation de la liste hiéroglyphique trouvée dans la tombe de Séti I<sup>e</sup>, et à plus forte raison l'époque du règne de ce prince. Il nous suffit pour le moment d'avoir reconnu que la coïncidence de toutes les circonstances astronomiques qui justifient l'identification a existé, et de savoir qu'elle a existé pour une époque peu éloignée de — 1800. On doit toutefois remarquer que l'astérisme décan dut perdre avec le temps la propriété d'indiquer le lever solaire solsticial, et cela bien plus rapidement qu'il ne perdit celle d'effectuer son lever propre 12 heures après celui de Sothis. En effet, l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur pouvant, pour des ob-

<sup>1</sup>) Voir note 2.

<sup>2</sup>)  $\sin A = \frac{\sin d}{\cos 1}$

servations de levers, être regardée comme constante pendant un très-long intervalle de temps, et la hauteur du pôle étant d'ailleurs invariable, l'amplitude ortive du soleil solsticial sera regardée comme constante aussi, tandis qu'il sera loin d'en être de même de celle de l'étoile; c'est ce qui montre immédiatement la déclinaison actuelle d'Altaïr comparée à celle de l'étoile en — 1800. Pendant combien de temps les deux amplitudes ont-elles pu être regardées comme égales? C'est à quoi il est impossible de répondre, Monsieur, puisque en outre de l'ignorance complète dans laquelle nous nous trouvons sur la plus ou moins grande précision des observations égyptiennes, les considérations précédentes ne s'appliquaient pas, suivant une remarque déjà faite, à une simple étoile, mais à un groupe stellaire tout entier, dont nous ne connaissons nullement aujourd'hui les limites. Quoiqu'il en soit sur cette question, les nombres rendent toujours extrêmement probable que l'étendue céleste de l'épervier *Smat* ne lui permettait plus, dans les temps postérieurs, de satisfaire à la condition primitive d'indiquer le point du lever solaire solsticial; mais déjà à cette époque, l'école grecque d'Alexandrie, protégée par la faveur des Lagides, substituait aux systèmes astrologiques des prêtres égyptiens les méthodes trigonométriques d'Hipparche et les théories sacerdotales réfugiées dans les sanctuaires des temples cachaient derrière une mystérieuse réputation d'antiquité l'éclatant démenti que leur infligeait le simple aspect du ciel.

Après avoir ainsi exposé analytiquement la suite d'idées qui m'ont conduit à l'identification, il est maintenant très-aisé, Monsieur, de saisir complètement toute la pensée égyptienne dans l'institution de ce décan, image du soleil solsticial. Le point de l'écliptique, nommé solstice d'été, se déplace dans le ciel par une conséquence naturelle de la diminution de l'écliptique sur l'équateur et de la rétrogradation de la ligne des équinoxes; sa position, parmi les étoiles, peut être reconnue d'une manière approchée à toute époque, en cherchant dans un catalogue, construit pour cette époque, quelle est l'étoile dont les coordonnées diffèrent le moins de celles du solstice qui sont toujours connues d'avance, l'ascension droite ayant la valeur constante de  $90^{\circ}$  ou de 6 heures, et la déclinaison étant précisément égale à l'obliquité de l'écliptique pour la même époque. Les Egyptiens ne pouvaient que s'être aperçus de ce déplacement par leurs observations de levers, longtemps continuées, car il était théoriquement sensible dans la variation de l'amplitude ortive du soleil solsticial et dans le changement des étoiles effectuant individuellement leur lever héliaque le jour du solstice. Les Egyptiens ne soupçonneren probablement pas la variation de l'amplitude solsticiale, car la diminution de l'obliquité qui en est la seule cause est trop lente pour que ses effets puissent être distingués dans des observations aussi grossières que le sont celles des levers; mais il était impossible de méconnaître que, par la suite des temps, ce n'étaient plus les mêmes étoiles qui se levaient héliaquement le jour du solstice, ou même pendant la période solsticiale. Les levers solaires ne permettent de déterminer qu'approximativement le moment du solstice; ceci est un fait provenant, comme je l'ai déjà dit, de la lenteur du mouvement en déclinaison aux environs de cette époque annuelle; mais la précision dans la détermination de l'instant du phénomène est loin d'être nécessaire ici; il suffisait de noter les étoiles se levant héliaquement pendant la période que durait la plus grande élévation du soleil, et la continuité des observations seule laissait apercevoir que les levers héliaques finissaient par sortir de l'intervalle pendant lequel le point du lever solaire paraissait stationnaire, cet intervalle rétrogradant constamment par rapport aux levers. Le déplacement de la période solsticiale ne pouvait

donc qu'avoir été remarqué des Egyptiens; toutefois il faudrait d'un autre côté reconnaître qu'ils n'en auraient pas eu une idée fort exacte, s'ils étaient ces anciens astrologues qui, d'après Théon, avaient imaginé la supposition d'un mouvement uniforme et alternatif de 8° dans les points solsticiaux<sup>1</sup>). A l'époque où l'intervalle des levers des deux décans avait la valeur que le calcul a vérifiée, le lever héliaque de Sothis était assez voisin du solstice pour le représenter dans l'esprit des Egyptiens, et dès lors le solstice, ou plutôt l'époque annuelle de la plus grande élévation du soleil étant suffisamment indiquée parmi les décans par la présence de Sothis, on ne pouvait se proposer que l'institution d'une simple image de cette position solaire remarquable dans la série de ces astres divinisés; c'est ce que les Egyptiens prétendirent obtenir au moyen de leur décan *Smat*, effectuant son lever 12 heures après celui de Sothis. Mais à l'instant marqué par la fin de cet intervalle, l'horizon présentait plusieurs astérismes paranatellons entre lesquels il fallait faire un choix; la solution la plus naturelle était de s'arrêter au groupe stellaire qui, par son amplitude ortive, se levait sur le point de l'horizon auquel répondait alors le soleil solsticial; et ce fut probablement ainsi que les Egyptiens en vinrent à distinguer les étoiles de la constellation de l'Aigle, comme satisfaisant avec une grande exactitude aux conditions astronomiques qu'ils avaient en vue de remplir.

Je terminerai cette lettre, trop longue peut-être, Monsieur, en prévenant une objection qu'on pourrait faire à l'identification précédente. Il serait en effet possible qu'on voulût interpréter le rang de *Smat* dans les listes, non plus par l'intervalle qui séparait journallement les levers des deux décans, mais bien par la fraction d'année comprise entre leurs levers héliaques. Dans cet ordre d'idées *Smat* désignerait un astérisme se levant héliaquement 180 jours après Sothis, en supposant l'année civile de 360 jours, ou plus généralement si l'on veut, après une demi année tropique. A cela je répondrai d'abord qu'Altair et les étoiles voisines n'ont jamais, à aucune époque, satisfait à une condition semblable et que par conséquent les rapprochements que présente la signification du nom égyptien avec les rapports des auteurs que j'ai cités au début de ma lettre, n'existent plus dans ce système; mais j'ajouterai ensuite qu'il est impossible de rencontrer dans le ciel aucune étoile, ayant jamais satisfait à ces nouvelles exigences astronomiques avec une précision et une durée de temps de beaucoup comparables à celles que nous a offertes l'interprétation précédente, qui n'est pas d'ailleurs particulière au décan *Smat*, mais qui s'applique, d'une manière analogue à tous les autres, comme je serai successivement amené à le faire voir dans mes prochaines lettres.

#### Note I.

Je me propose d'exposer dans cette note la marche que j'ai suivie pour obtenir les coordonnées équatoriales des étoiles Sirius et Altair dans l'année 1800 du calendrier julien proleptique. J'ai employé pour calculer les déplacements de l'écliptique et de l'équateur les formules que donne Laplace dans la Mécanique céleste; seulement, les quantités angulaires qui composent ces formules étant, dans cet ouvrage, rapportées à la division décimale de la circonférence, j'ai eu le soin, pour la commodité et la rapidité des calculs, de les remplacer par leurs valeurs correspondantes dans la division séxagesimale. Puis, ne possédant pas de catalogue pour 1750, époque qui sert de point de départ aux formules, j'ai pris dans l'atlas céleste de Flamsteed, édition de Fortin, les coordonnées des deux étoiles en 1780 pour les transporter, par un calcul préalable, à l'époque primordiale 1750; et enfin, comme le catalogue en question ne donne que les coordonnées équatoriales, j'ai dû auparavant encore opérer avant tout une transformation de coordonnées pour rap-

<sup>1</sup>) Théon: Tables manuelles; chapitre de la conversion.

porter les deux étoiles au plan de l'écliptique, car les formules de Laplace s'adaptent plus directement à ce dernier système de coordonnées.

J'ai donc commencé par calculer l'obliquité moyenne en 1780 par la formule:

$$\text{obliqu. moyenne} = 23^\circ 28' 23'' - 0,52114104 \tau - 0,00000272294 \tau^2$$

en y faisant  $\tau = +30$ , j'ai obtenu:

$$\text{obliqu. moyenne en 1780} = 23^\circ 28' 07'',4.$$

J'ai opéré alors la transformation de coordonnées par les formules ordinaires:

$$\operatorname{tg} \varphi = \frac{\sin a}{\operatorname{tg} d}, \sin \lambda = \sin d \frac{\cos(\varphi + \omega)}{\cos \varphi}, \operatorname{tg} l = \operatorname{tg} a \frac{\sin(\varphi + \omega)}{\sin \varphi}$$

en y joignant comme vérification, la relation:

$$\cos a \cos d = \cos l \cos \lambda$$

Voici le tableau des données et des résultats de ce premier calcul:

Sirius	Altaïr
$d = -16^\circ 25' 07''$	$d = +8^\circ 17' 53''$
$a = 98^\circ 52' 04''$	$a = 295^\circ 00' 32''$
$\lambda = -39^\circ 32' 50''$	$\lambda = +49^\circ 55' 00''$
$l = 101^\circ 03' 20''$	$l = 310^\circ 31' 00''$

Pour effectuer ensuite le transport de 1780 à 1750, j'ai eu besoin de connaître l'angle  $n$  des deux écliptiques, la précession apparente  $\psi'$  entre les deux époques, la distance  $L$  du nœud des deux écliptiques à l'équinoxe de 1750, et enfin la distance  $L'$  de ce même nœud à l'équinoxe de 1780; ces éléments sont donnés par les formules suivantes:

$$n = +0,527529 \tau - 0,0000040596 \tau^2$$

$$\psi' = +50'',09913666 \tau + 0'',000122148 \tau^2$$

$$L = +8^\circ 45' 52'',5 + 8'',420915 \tau + 0'',0000648034 \tau^2$$

$$L' = L - \psi' + \frac{1}{4} \frac{n^2}{R''} \sin 2(L - \psi'), R'' \text{ désignant le rayon plié en arc et exprimé en secondes.}$$

en y faisant  $\tau = +30$ , j'ai obtenu:

$$n = +15'',8$$

$$\psi' = +25' 03'',1$$

$$L = +8^\circ 59' 45'',2$$

$$L' = +8^\circ 34' 42'',1$$

Désignant alors par  $\lambda$ ,  $l$ , les coordonnées d'une étoile en 1780 et par  $\lambda_0$ ,  $l_0$ , les coordonnées de la même étoile en 1750, j'ai passé des premières aux dernières par le système:

$$\lambda_0 = \lambda - n \sin(l + L) - \frac{1}{2} \frac{n^2}{R''} \operatorname{tg} \lambda \cos^2(l + L)$$

$$l_0 = l - \psi' + n \operatorname{tg} \lambda \cos(l + L) - \frac{n^2}{R''} \left( \frac{1}{2} + \operatorname{tg}^2 \lambda \right) \sin(l + L) \cos(l + L)$$

qui m'a donné, pour les étoiles considérées, les valeurs numériques suivantes:

Sirius

$$\lambda_0 = -39^\circ 33' 05''$$

$$l_0 = 100^\circ 38' 22''$$

Altaïr

$$\lambda_0 = +49^\circ 55' 10''$$

$$l_0 = 310^\circ 06' 11''$$

Pour transporter enfin ces dernières coordonnées à l'année — 1800 et les transformer en même temps en coordonnées équatoriales, il était nécessaire de calculer préalablement quelques éléments qui sont: la précession  $\psi$  sur l'écliptique fixe de 1750 entre les deux époques, l'angle  $\omega$  de l'écliptique de 1750 avec l'équateur déplacé, la précession apparente  $\psi'$  et le mouvement  $\alpha$  du point équinoxial en ascension droite: on les obtient au moyen des formules:

$$\begin{aligned} \psi &= 50'',412 \tau + 2^\circ 47' 57'',02 \\ &\quad + 3^\circ 830058 \sin(50'',412 \tau + 85^\circ 33' 57'',5) \\ &\quad - 6^\circ 617772 \cos(32'',1158 \tau - 1^\circ 581516 \sin 13'',9464 \tau) \\ \omega &= 23^\circ 08' 32'' - 1^\circ 636884 \cos(50^\circ,412 \tau + 85^\circ 33' 57'',5) \\ &\quad + 0^\circ 457443 \cos 13'',9464 \tau - 2^\circ 561724 \sin 32'',1158 \tau \\ \psi' &= 50'',412 \tau - 1^\circ 285407 \sin 13'',9464 \tau + 5^\circ 598342 \sin^2 16'',0579 \tau \\ \alpha &= \frac{\psi - \psi'}{\cos \omega}. \end{aligned}$$

faisant  $\tau = -3550$  il vient:

$$\psi = -50^\circ 40' 38'',5$$

$$\omega = 23^\circ 36' 17'',8$$

$$\psi' = -50^\circ 32' 36'',8$$

$$\alpha = -0^\circ 08' 45'',7$$

J'ai alors retranché aux longitudes  $l_0$  des étoiles en 1750 la précession  $\psi$ , afin de les rapporter à l'intersection vernale de l'écliptique de 1750 avec l'équateur de — 1800; puis au moyen des longitudes ainsi modifiées, des latitudes  $\lambda_0$  et de  $\omega$ , j'ai calculé les coordonnées équatoriales des deux astres en — 1800 par les formules ordinaires:

$$\operatorname{tg} \varphi = \frac{\sin l}{\operatorname{tg} \lambda}, \sin d = \sin \lambda \frac{\cos(\varphi - \omega)}{\cos \varphi}, \operatorname{tg} a = \operatorname{tg} l \frac{\sin(\varphi - \omega)}{\sin \varphi}$$

toujours, avec la relation de vérification:

$$\cos a \cos d = \cos l \cos \lambda$$

je suis arrivé ainsi aux valeurs numériques suivantes:

Sirius

$$\begin{aligned} d &= -20^\circ 18' 37'' \\ a &= 58^\circ 04' 09'' \end{aligned}$$

Altair

$$\begin{aligned} d &= +26^\circ 35' 40'' \\ a &= 262^\circ 24' 25'' \end{aligned}$$

Mais les ascensions droites ainsi obtenues, partant de la même origine que les longitudes employées dans le calcul, il est nécessaire d'ajouter encore à chacune d'elles le mouvement  $\alpha$  du point équinoctal en ascension droite, afin de les rapporter à l'équinoxe de — 1800; les résultats définitifs sont donc:

Coordonnées équatoriales en — 1800

Sirius

$$\begin{aligned} d &= -20^\circ 18' 37'' \\ a &= \left\{ \begin{array}{l} 58^\circ 12' 55'' \\ 3^h 52^m 52^s \end{array} \right. \end{aligned}$$

Altair

$$\begin{aligned} d &= +26^\circ 35' 40'' \\ a &= \left\{ \begin{array}{l} 262^\circ 33' 11'' \\ 17^h 30^m 12^s,7 \end{array} \right. \end{aligned}$$

### Note 2.

L'amplitude ortive d'un astre se calcule, comme je l'ai déjà dit, par la formule:

$$\sin A = \frac{\sin d}{\cos \delta}$$

différentiant par rapport à A et à d, nous obtiendrons, après quelques transformations très-simples:

$$\delta A = \frac{\operatorname{tg} a}{\operatorname{tg} d} \delta d,$$

$\delta$  désignant ici la caractéristique des différentielles, pour qu'il ne puisse s'établir de confusion avec la lettre d déjà affectée à la déclinaison de l'astre, nous tirons de cette dernière formule:

$$\delta d = \frac{\operatorname{tg} d}{\operatorname{tg} A} \delta A$$

et faisant  $d = 26^\circ 35' 40''$   $A = 29^\circ 47' 20''$

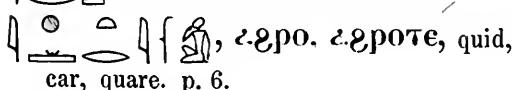
$\delta A = 30'$ , elle nous donnera:  $\delta d = 26' 15''$  environ. Consultons maintenant des éphémérides solaires pour une année quelconque, nous reconnaîtrons qu'une erreur de  $26' 15''$  sur la déclinaison, à partir du solstice, entraîne une erreur de 11 à 12 jours sur la date de l'observation; résultat identique avec celui que j'ai avancé sans démonstration à la page 142 de ma lettre.

(Suite.) **A. Romieu.**

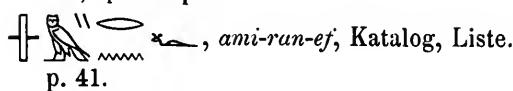
## Hieroglyphisches Glossar für Jahrgang 1868.



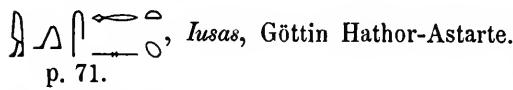
, *āmr*, die Pyramide. p. 110.



, *ερο*, *ερποτε*, quid, car, quare. p. 6.

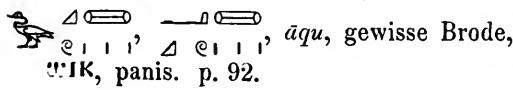


, *ami-run-ef*, Katalog, Liste. p. 41.

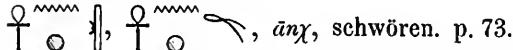


, *Iusas*, Göttin Hathor-Astarte. p. 71.

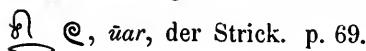
, phonetischer Indikator. p. 15.



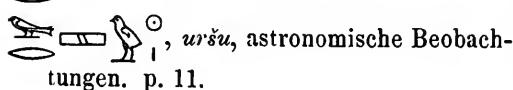
, *āqu*, gewisse Brode, *ωικ*, panis. p. 92.



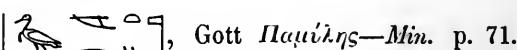
, *ānx*, schwören. p. 73.



, *āar*, der Strick. p. 69.



, *uršu*, astronomische Beobachtungen. p. 11.



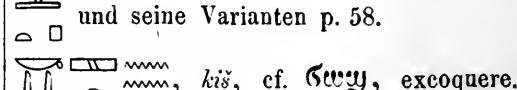
, Gott *Παμίλης—Min.* p. 71.



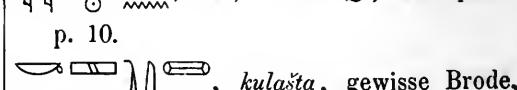
, *fekau*, *βεκε*, merces. p. 21.



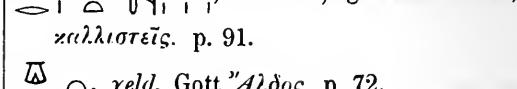
, *hbai*, Nägel der Hand. p. 10.



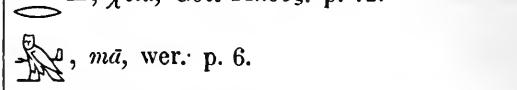
und seine Varianten p. 58.



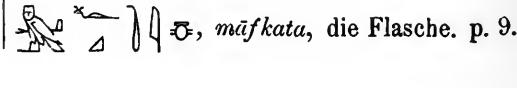
, *kiš*, cf. *κυψ*, excoquere. p. 10.



, *kulašta*, gewisse Brode, *καλλιστεῖς*. p. 91.



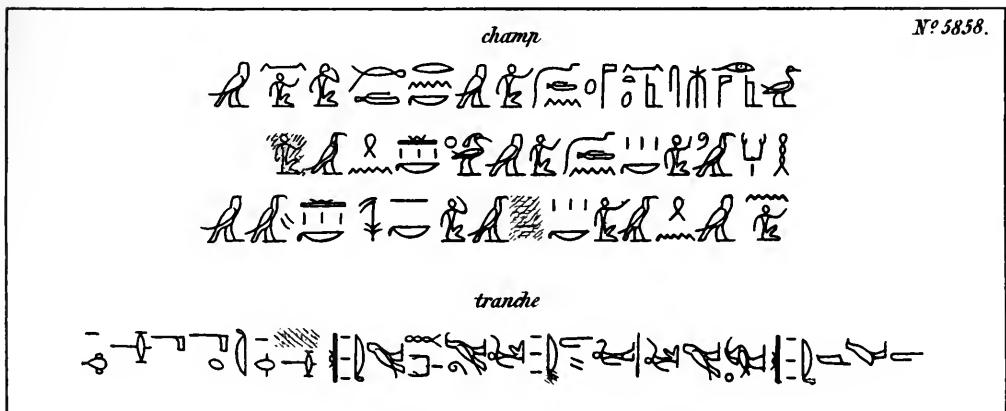
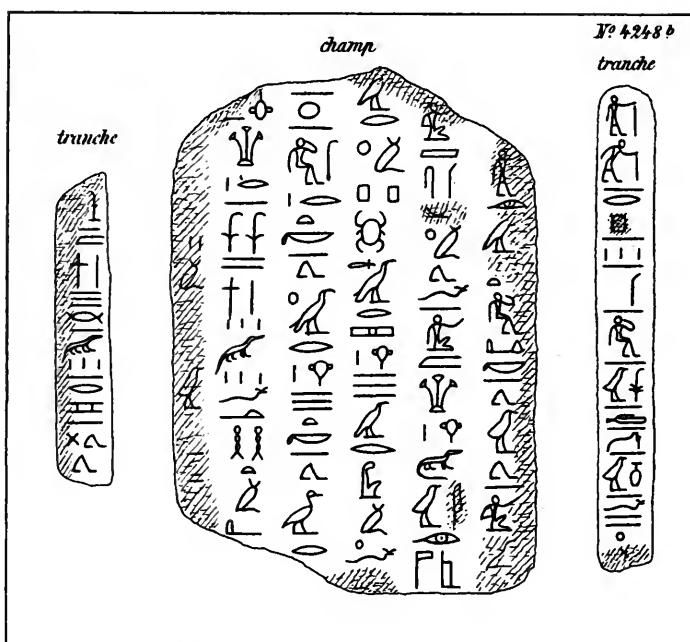
, *χeld*, Gott *Ἄλδος*. p. 72.



, *mā*, wer. p. 6.



, *māfkata*, die Flasche. p. 9.





- = *māk*, beschützen, bedekken. p. 39 ff.
- mātrā*, wer. p. 6. 7.
- makar* (*māxar?*), ein Behälter für Korn. p. 9.
- mehi*, ertränken. p. 11.
- ipse*, *ipsa* steht vor dem Verbum. p. 47.
- = *land*, die Erde, das Festland. p. 106.
- nbt*, die Haarflechte. p. 11.
- nimā*, wer. p. 6.
- = p. 46.
- netti*, cf. *netti*, protector. p. 88.
- nešn*, Unglück. p. 27. 55. Grauen erregend. cf. *Oñy*, attonitus esse. p. 32 ff.
- Oñy*, phonetischer Indikator. p. 15. 87.
- an*, p. 8.
- putra*, wer, Fragewort. p. 6.
- 
- 
- sā* = *sen*, zwei. p. 107.
- suh-ti*, testes. p. 10.
- sibi*, *sibi-trā*, wer. p. 6.
- = = *potiri*. p. 48.
- spt*, das Dreieck. p. 110.
- strt*, Haar. p. 10.
- setes*, die Wolkenregion, Luft. p. 123. — Stütze p. 127.
- su*, Relativum: welcher. p. 9.
- Sutex*. p. 72.
- kollektive Pluralendung*. p. 88.
- phonetischer Indikator*. p. 15.
- modus*. p. 6.
- ten*, ein Werthmaß, nicht Gewichtsmaß. p. 37 ff.
- tesm*, Hund. p. 10.
- tes*, Feuerstein. p. 10.
- ipse*, *ipsa*; steht hinter dem Verbum. p. 47.
- tat*, zwanzig; *20*. p. 108.
- entata* ( Indicator). p. 15.
- šnī-t*, Millionen. p. 10.
- χa*, der Messstrick. p. 70.
- χabti*, das Haar. p. 10.
- χemt*, der Dreizack. p. 18. 69. ein Spiels. 107.
- χesteb* und seine Varianten p. 7.
- χeti*, die Tenne. p. 131.
- 
- šeps*, p. 8. 48. *as*, cf. *as*, pretium. p. 42. 45. 48.
- χesteb*. p. 7.
- ap* oder *tep*, sieben. p. 106.
- ap* ( indicator). p. 15.
- tep-ret*, Gesetz ( Indicator). p. 15.
- = *mātrā*. p. 46.
- sau*, verbieten. p. 107.
- atu*. p. 48.

	=	<i>iri-t Hor</i> , Horusauge als Amulet. p. 87. das Feuer. p. 124.		=	, <i>enköt</i> , cf. ΕΠΚΟΤ, dormine (Ὄ Indicator). p. 15.
	=	<i>ab</i> . p. 8. 83.		=	<i>as</i> . p. 72.
	=	verschieden von		=	<i>het</i> . p. 8.
	=			=	<i>sem</i> . p. 47.
	=			=	<i>p. 17.</i>
	=			=	<i>ubrau</i> , quot-quot, ΟΥΗΡ, quot, quantus; cf. Ε-Π-ΔΒΗΡ.
	=			=	<i>die Doppelkrone</i> . p. 103.
	=			=	<i>aa</i> , <i>nāa</i> , cf. ΑΕΙΩ, ΠΑΕΙΩ. p. 8.
	=			=	<i>πογκερ</i> . p. 8.
	=			=	<i>αβολτε</i> , currus. p. 8.
	=			=	<i>χuu</i> , Geister, =
	=			=	
	=			=	<i>p. 11.</i>
	=			=	<i>nm</i> , <i>πιι</i> , <i>πειι</i> . p. 12.
	=			=	<i>χemt</i> , der Dreizack. p. 18. 69. ein Spiess. 107.
	=			=	<i>p. 45.</i>
	=			=	<i>χns</i> . p. 17.
	=			=	<i>at</i> , Krebs. p. 11.
	=			=	<i>500</i> . p. 16.
	=			=	<i>600</i> . p. 16.
	=			=	<i>%</i> . p. 16.

### Erschienene Schriften.

Victe Em. de Rougé, Chrestomathie Egyptienne. Abrégé grammatical. 2<sup>me</sup> fasc. Paris. Imprim. Impér. 1868. 8°. 133 pp. et 6 pl. lith.









PERIODICAL

--

